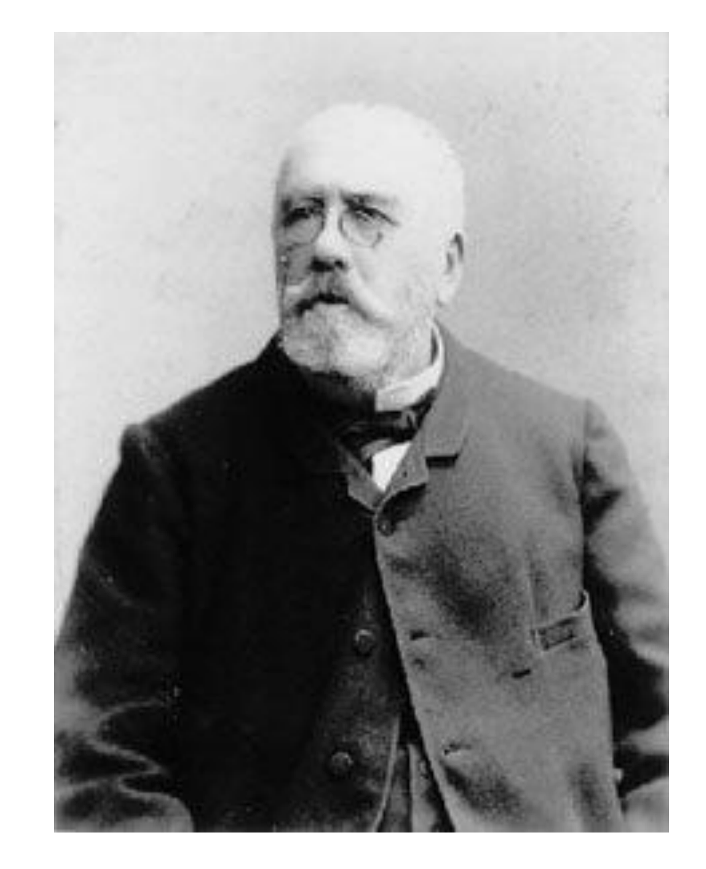
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Fortuné Du Boisgobey

LE CRI DU SANG

1885

Table des matières

PREMIÈRE PARTIE

I

Les Parisiens adorent la campagne, c'est convenu, et, dès que les feuilles nouvelles poussent aux arbres, ils essaiment comme les abeilles.

Deux mois après, la banlieue est presque aussi peuplée que la ville. Les riches y ont des châteaux et les bourgeois des maisonnettes. Les petites gens y trouvent des guinguettes où ils mangent de la friture et où ils boivent du vin clairet. Ceux-là, n'y vont que le dimanche et s'y amusent de tout leur cœur. Les autres, ceux qui s'y installent pour l'été, prétendent qu'ils s'y plaisent et ils s'y ennuient ferme.

La preuve, c'est qu'ils ne perdent pas une occasion d'aller à Paris. Monsieur y est appelé par une affaire ; madame y va essayer une robe chez sa couturière où même, tout simplement, courir les magasins ; le fils y va faire des visites à des demi-mondaines de sa connaissance.

Et la villa, si vantée, reste à la garde des domestiques, lesquels ne se privent pas d'aller au cabaret, pendant que les femmes de chambre vont au bois se faire conter fleurette par les jolis militaires de la garnison la plus prochaine.

Il y a pourtant des jours où toute la famille reste au logis : les jours où elle reçoit des invités ; il y a même des temps où elle s'y tient, pendant toute une semaine, pour héberger des amis.

Alors, elle s'ingénie à les distraire. Le soir, on a le whist pour les vieux, la sauterie au piano pour les jeunes. Le matin, on a les lettres et les journaux, toujours attendus avec impatience. L'après-midi, on se promène, et on va voir passer le

train, tout comme jadis, dans les châteaux de province, on allait attendre sur la grande route le passage de la diligence.

Ce n'est pas extrêmement récréatif, mais cela occupe une heure ou deux, et, aux champs, les divertissements sont rares.

Chatou est un village coquet, entouré de villas délicieuses, dont les habitants emploient leurs loisirs conformément à ce programme invariable.

C'est ainsi qu'au mois de juin de l'année dernière une nombreuse compagnie, sortant d'un castel bâti sur la lisière des maigres bois du Vésinet, s'acheminait lentement, par des sentiers poudreux, vers la ligne fermée qui monte à Saint-Germain.

Ces promeneurs s'étaient éparpillés par petits groupes.

En tête, s'avançait un peloton de jeunes filles, abritées sous des ombrelles de toutes les couleurs. Au centre, marchait un corps d'armée d'hommes sérieux. À l'arrière-garde, un couple bien assorti : un monsieur d'une soixantaine d'années, encore vert, et de haute mine ; une femme moins âgée, qui avait dû être fort belle et qui pouvait encore prétendre à plaire.

Un connaisseur l'aurait remarquée et, avec sa prestance imposante, elle aurait fasciné un collégien.

Ils avaient acheté, depuis six mois, le petit château des Frênes et ils y demeuraient depuis six semaines.

Le mari s'y trouvait fort bien ; la femme s'y ennuyait à périr. Le mari, qui s'appelait le comte Jacques de Muire, était un gentilhomme de vieille souche ; la femme, née Louise Plantier, lui avait apporté une grosse fortune, en échange

d'un titre de bon aloi. Et de cette fusion de deux races très différentes était issue une fille adorable, Marcelle de Muire, déjà bonne à marier, puisqu'elle avait dix-neuf ans.

Ses parents venaient de célébrer leurs noces d'argent, et celles de leur fille unique auraient suivi de près, s'ils eussent été d'accord sur le choix d'un mari pour Marcelle.

Mais le comte patronnait un candidat que sa femme n'admettait pas comme fiancé, quoiqu'elle le reçût très volontiers chez elle.

Il était même invité, ce jour-là, et on l'attendait par le train qui s'arrête à la station de Chatou, à 5 heures 56.

Et, à cette occasion, le dissentiment qui persistait entre les deux époux venait de ranimer une discussion entamée après le déjeuner et interrompue par l'arrivée de quelques amis de M. de Muire, des gens de son cercle, gais compagnons et appartenant tous au meilleur monde.

– Ma chère Louise, disait le comte, je n'ai jamais pu deviner d'où viennent vos prétentions contre Médéric. Son père, le colonel baron de Mestras, avait été mon camarade de Saint-Cyr, et nous sommes restés liés, après que j'ai eu donné ma démission de capitaine, pour vous épouser. Quand il est mort glorieusement à la tête de ses cuirassiers, sur le champ de bataille de Gravelotte, il était veuf depuis longtemps et c'est moi qui ai dû veiller sur son fils. Je voulais en faire un soldat, mais il a manqué ses examens à l'École polytechnique et à l'École militaire. La magistrature, au temps où nous vivons, n'est plus une carrière, et Médéric n'avait aucune vocation pour ce qu'on est convenu d'appeler les affaires. Il n'a de goût que pour les arts et pour les chevaux… deux goûts qui, assurément, ne l'enrichiront pas ; mais, il a

de quoi vivre, puisqu'il a hérité, de sa mère, cent mille écus et même un peu plus. Il s'est fait une existence intelligente, et personne, que je sache, n'a jamais eu à lui reprocher quoi que ce soit de contraire à l'honneur. C'est un brave garçon, dans toute la force du terme, et un beau garçon, ce qui ne gâte rien. Il a dix ans de plus que Marcelle… juste ce qu'il faut pour elle, qui a encore besoin d'être gouvernée.

– Plus que vous ne pensez, interrompit la comtesse.

– Oui, je sais que les conseils n'ont pas beaucoup de prise sur cette chère enfant et que, le plus souvent, elle n'en fait qu'à sa tête. Mais l'amour est un grand maître et elle aime Médéric, qui est absolument fou d'elle.

– Elle croit l'aimer… à son âge, une jeune fille ne sait pas bien ce qu'elle veut.

– Prenez garde, chère amie, dit en riant M. de Muire, vous n'aviez que dix-huit ans lorsque je vous ai épousée, et j'ai toujours cru que vous aviez fait un mariage d'inclination, en parfaite connaissance de cause… je le crois encore… Ne cherchez pas à m'enlever cette illusion.

– Vous ne serez donc jamais sérieux, mon pauvre Jacques. Vous plaisantez sans cesse… et cette fois votre plaisanterie est de mauvais goût.

– Ma chère, je ne plaisante pas lorsqu'il s'agit de notre fille. Je vous le répète, vous feriez son malheur en l'empêchant d'épouser Médéric, et vous le pousseriez, lui, à quelque extrémité. Ces enfants s'aiment passionnément, vous le savez fort bien. Médéric vient dîner ce soir et j'ai le pressentiment qu'il me fera sa demande avant de retourner à Paris.

– Eh bien ! vous lui répondrez que, moi vivante, ce mariage ne se fera pas.

Ce fut dit d'un tel ton que le comte s'arrêta et regarda sa femme en face. Il lut sur son visage une résolution implacable.

Ce n'était pas le moment d'engager une discussion qui n'aurait pas manqué de s'aigrir, et d'ailleurs M. de Muire avait en horreur les querelles de ménage.

– Nous reparlerons de tout cela plus tard, dit-il. Rejoignons ces messieurs, je vous prie.

– Vous pouvez bien les rejoindre sans moi, répliqua sèchement la comtesse.

Le comte s'empressa de profiter de la permission. Il connaissait sa femme, et il savait qu'elle était sujette à des accès d'humeur qui se calmaient assez vite. Il n'en était pas moins blessé du refus hautain qu'elle venait de lui opposer, et il se promettait bien d'imposer sa volonté.

– En cas de dissentiment entre les deux époux, le consentement du père suffit… c'est écrit dans le code, se disait-il en hâtant le pas.

Ses amis l'attendaient. Ils étaient trois : deux beaux d'autrefois, deux échantillons très bien conservés de la jeunesse dorée qui brilla sous le règne de Louis-Philippe, et un troisième, beaucoup plus jeune et aussi élégant qu'eux, mais d'une élégance militaire, correcte et un peu raide.

Celui-là était intimement lié avec Jacques de Muire, en dépit de la différence d'âge. Les deux autres n'avaient été invités qu'à titre de contemporains du comte et d'anciens camarades de plaisir ; mais la comtesse les recevait plus vo-

lontiers que le commandant Georges Roland, chef d'escadron, démissionnaire depuis un an seulement, et moins bien informé que ces messieurs des scandales parisiens, dont elle était très friande. Le commandant ne parlait pas le jargon du monde où l'on s'amuse, tandis que le marquis de Brangue et le vicomte de Liscoat, viveurs émérites, la régalaient d'histoires toutes fraîches sur les demoiselles de la haute galanterie et même sur des femmes d'une catégorie supérieure.

Au moment où le comte les aborda, ils étaient en train de médire de leur prochain.

– Il va bien, le petit Mestras, disait M. de Liscoat. Avant-hier, dans je ne sais quel cercle de septième ordre, il s'est enfilé de mille louis.

– D'où savez-vous cela ? demanda vivement M. de Muire.

– Je tiens le fait d'un de mes amis, qui s'était fourvoyé dans ce tripot et qui y a laissé des plumes.

– Mon cher, vous m'étonnez beaucoup, Médéric n'est pas joueur.

– Vous m'étonnez aussi, appuya le commandant. J'ai servi sous son père, qui était un brave soldat et l'homme le moins vicieux que j'aie connu. Bon sang ne peut mentir.

– Parbleu ! mon cher commandant, vous nous la baillez belle avec votre atavisme. Est-ce que vous vous figurez que les qualités et les défauts se transmettent par hérédité, comme les immeubles ?

– Presque toujours, monsieur.

– À ce compte-là, moi qui suis le fils d'un digne gentilhomme, tout à Dieu et au Roi, je devrais être un saint, et je vous jure que je ne prends pas le chemin d'être canonisé après ma mort.

– Oh ! non, s'écria le marquis de Brangue, qui connaissait à fond son vieux complice Liscoat.

– Assez sur ce sujet, messieurs ! commanda le père de Marcelle.

– Oh ! quand la comtesse nous entendrait ! dit à demi-voix le viveur endurci.

– Ma fille vient à nous, avec son institutrice et ses amies, répliqua sévèrement M. de Muire.

En effet, l'escadron volant qui formait l'avant-garde rebroussait chemin, et ces demoiselles étaient déjà à portée de la voix.

– Un morceau de roi, cette institutrice ! grommela l'incorrigible vicomte.

Mademoiselle de Muire fut la première à rejoindre le groupe masculin. C'était une blonde ravissante, une blonde aux yeux bleus, de grands yeux au regard clair, une blonde à la peau transparente, aux traits fins.

Un Greuze détaché de son cadre.

Hélène Lanoue, l'institutrice, avait un genre de beauté tout différent. Brune comme la nuit, avec une figure moins régulière, mais plus expressive. La bouche était adorable et les dents merveilleuses. La physionomie parlait. Grande et svelte avec cela ; une taille à prendre entre les dix doigts.

L'appréciation de Liscoat, qui s'y connaissait, n'était que juste.

Hélène venait d'atteindre l'âge où elle aurait pu coiffer sainte Catherine, mais il n'y paraissait guère, et ses vingt-cinq ans ne diminuaient pas sa valeur matrimoniale. Pour épouser un prince où un archimillionnaire, il ne lui manquait rien… qu'une dot.

Ce jour-là, elle amenait avec son élève trois fillettes, trois nièces de madame de Muire, fraîchement sorties du couvent des Oiseaux, bien dotées, celles-là, et aspirant à se marier, pour avoir le droit de valser au bal et de porter des diamants.

– Mon père, dit Marcelle d'un air délibéré, nous venons de décider à l'unanimité qu'il est temps de rabattre sur la station de Chatou. D'abord, M. de Mestras va arriver, et il serait tout désappointé de ne pas nous y trouver… et puis, nous ne tenons pas du tout à voir passer le train. C'est bon les jours où nous n'attendons personne.

– Ta mère y tient, ma chère enfant, répliqua M. de Muire, et, d'ailleurs, tu t'y prends un peu tard. Je l'entends, ce bienheureux train. Il vient de quitter la station et il passera d'ici à trois minutes.

– C'est vrai. Nous allons manquer Médéric. Enfin, puisque nous y sommes, offrons-nous ce divertissement que je n'apprécie guère.

– Vous avez tort, mademoiselle, dit en riant le vicomte de Liscoat ; c'est assez amusant. Quand on se place tout contre la clôture, on domine la voie… l'œil plonge dans les compartiments de première et on saisit quelquefois au vol des spectacles assez drôles.

M. de Muire poussa le coude à ce diseur d'inconvenances qui se décida fort à contrecœur à se taire, et toute la compagnie, rassemblée en un seul groupe, alla s'aligner en espalier le long du treillage qui borde le chemin de fer. La comtesse, qui avait rejoint, se trouva placée du côté du Vésinet, c'est-à-dire du côté opposé à celui d'où venait le train. M. de Brangue prit position à droite de madame de Muire, entre elle et M. de Liscoat ; puis M. de Muire, puis les quatre jeunes filles, à l'autre bout de la rangée.

La locomotive arrivait en soufflant comme un monstre asthmatique, et le bruit des roues couvrait la voix de ces demoiselles, qui jacassaient à qui mieux mieux. Elle eut tôt fait de les dépasser, et les voitures qu'elle traînait défilèrent avec une vitesse qui allait en s'accélérant.

Pendant que ses amis les suivaient des yeux, le marquis de Brangue regardait avec plaisir les belles épaules et le buste plantureux de sa voisine.

Tout à coup il l'entendit jeter un cri bref et il la vit chanceler. Il s'empressa de la soutenir ; mais elle s'affaissa dans ses bras, la poitrine trouée par une balle.

Le sang coulait d'une étroite ouverture et inondait la robe claire de la malheureuse mère de Marcelle.

Le train qui avait dû amener Médéric était déjà loin.

– À moi ! cria M. de Brangue, qui avait beaucoup de peine à soutenir le poids de ce corps qu'il entourait de ses bras.

Le vieux beau n'était pas d'une force herculéenne et madame de Muire était très lourde.

M. de Liscoat vint aider son ami, et, à eux deux, ils parvinrent à empêcher la malheureuse femme de rouler sur le sol.

Elle respirait encore, mais la vie s'en allait avec le sang ; ses yeux largement ouverts n'avaient plus de regard. Sa bouche articula péniblement : « C'est lui… c'est… », elle n'acheva pas, et cet effort fut le dernier. Elle était déjà morte quand son mari, éperdu, accourut à son secours.

Marcelle n'avait pas compris ; elle était trop loin et trop occupée à rire avec ses amies qui se moquaient d'elle, parce qu'elle prétendait avoir aperçu dans le train Médéric de Mestras. Mais, en se retournant, elle vit sa mère portée par ces messieurs et elle entendit le cri désespéré de son père.

Elle allait se précipiter ; le commandant lui barra le chemin.

Peu curieux du spectacle banal qui avait attiré les autres près de la clôture, le commandant Roland s'était tenu en arrière de la ligne et, de la place où il était resté, il avait pu, avant tout le monde, se rendre compte de ce qui venait de se passer : un coup de feu tiré du train ; la comtesse atteinte en pleine poitrine par une balle.

Il voulut épargner à Marcelle l'horrible douleur de voir le cadavre ensanglanté de sa mère.

– N'approchez pas, mademoiselle ! lui dit-il en écartant les bras pour l'empêcher de passer.

– Laissez-moi, cria la jeune fille.

– Je vous jure, mademoiselle, que vous ne ferez pas un pas de plus, reprit Roland d'un ton ferme. Madame votre mère vient d'être blessée. Votre présence ne pourrait que

nous gêner pour lui donner les premiers soins. Rentrez au château avec vos amies.

Et il ajouta, en s'adressant à l'institutrice, qui était venue se placer à côté de son élève :

– Je compte sur vous pour emmener mademoiselle de Muire. Sa place n'est pas ici.

Hélène Lanoue interrogea du regard le commandant, comprit qu'il n'y avait plus d'espoir et entraîna Marcelle, qui commençait aussi à comprendre et n'essaya pas de résister.

– Envoyez-nous la calèche, leur cria Georges Roland.

Les autres jeunes filles fuyaient déjà, comme s'envolent les alouettes qui viennent de voir tomber une des leurs sous le plomb d'un chasseur.

Il était fort heureux que l'institutrice n'eût pas perdu la tête et, le commandant lui sut gré de garder du sang-froid en cette terrible occasion. Sans elle, on aurait eu une scène affreuse, et M. de Muire avait bien assez de sa propre douleur.

En ce moment, il ne songeait pas à sa fille. Agenouillé près du corps de sa femme, que ses deux amis avaient couché sur l'herbe, il s'épuisait en vains efforts pour la ranimer ; il l'appelait par son nom de Louise et il cherchait à réchauffer, en les couvrant de baisers, ses mains glacées.

Il ne semblait pas qu'il se fût encore demandé comment ce malheur était arrivé.

Brangue et Liscoat, frappés de stupeur, échangeaient des regards effarés. Ces messieurs n'avaient pas l'habitude des situations violentes et ils ne savaient que faire.

La scène se passait sur un terrain parsemé d'arbres rabougris, à quinze cents mètres de la station de Chatou, loin de tout secours immédiat.

Pas un promeneur à proximité, pas une baraque de cantonnier en vue, et la villa des Frênes était à vingt minutes de là, vingt minutes au pas accéléré.

Il était temps que le commandant intervînt. Il avait déjà pris la seule mesure qui pût être de quelque utilité. Les jours où les châtelains des Frênes recevaient des invités, la calèche restait attelée dans la cour, au bas du perron. Elle allait arriver dans une demi-heure, grâce à la recommandation faite à mademoiselle Lanoue, et transporter le corps au château, tandis qu'un médecin qui serait survenu par hasard, n'aurait pas rendu la vie à la malheureuse mère de Marcelle.

– Relève-toi, Jacques, dit Roland à son ami, en lui tendant la main.

Et M. de Muire, debout, les dents serrées, les traits contractés, les yeux secs, demanda d'un air égaré :

– Que s'est-il donc passé ?

– Un coup de feu est parti… par accident, sans doute.

– Pas par accident, murmura le marquis de Brangue, en essuyant avec un mouchoir de batiste ses mains tachées de sang.

– Ce serait donc un crime ? s'écria M. de Muire. On l'aurait tuée ?… qui donc ?… elle n'avait pas d'ennemi.

– Et je n'admettrai jamais qu'un homme placé dans un train en marche ait pu viser, appuya Roland.

– Il y a des tireurs d'une adresse exceptionnelle, murmura Liscoat.

Le commandant n'était pas d'humeur à discuter une question de tir dans un pareil moment. Il tourna le dos à ce vicomte sceptique et, prenant par le bras son malheureux ami, il l'entraîna assez loin pour être à même d'essayer de le consoler, sans que ces messieurs l'entendissent.

– Du courage, mon cher Jacques, lui dit-il avec une émotion qu'il cherchait à contenir. Pense que ta fille te reste et qu'elle n'a plus que toi au monde… jusqu'au jour où elle épousera un brave garçon qu'elle aime…

– Médéric !… Ah ! je voudrais que ce fût demain ! mais il ne peut pas être question de ce mariage, tant que nous serons en deuil.

– Ces enfants s'adorent. Ils attendront.

– Je le sais… mais rien ne prouve qu'ils seront heureux… Si je te disais que ma pauvre femme était opposée à leur union ?…

– Tu ne m'apprendrais rien. Je l'avais deviné.

– Si je te disais que, tout à l'heure encore, quelques instants avant de tomber frappée à mort, elle m'a déclaré que ce mariage ne se ferait jamais, tant qu'elle vivrait.

– Quel motif donnait-elle à son refus ?

– Aucun.

– C'est étrange. Elle connaissait Médéric depuis son enfance, et Médéric est le fils d'un homme qui était intimement lié avec elle et toi.

– Oui… mais que te dirais-je ?… je n'ai plus ma tête à moi… Où est Marcelle ?

– Elle est retournée au château… elle ne pouvait rester ici… c'est moi qui l'ai priée de partir.

– Tu as bien fait… et je vais…

– J'aperçois une voiture, leur cria M. de Brangue.

– C'est la tienne, dit le commandant. J'avais recommandé à mademoiselle Lanoue de te l'envoyer. Elle l'aura rencontrée en route. J'avais oublié que ton cocher devait venir au devant de nous, pour le cas où ces dames se trouveraient fatiguées… Je le vois, il est sur le siège… et il a eu l'intelligence d'amener ton valet de pied.

– Écoute, reprit le comte d'une voix saccadée. Tu vas faire porter le corps dans ta calèche… et j'y monterai seul… je ne veux personne avec moi.

– Je me charge de congédier ces messieurs… ils seraient de trop, car je crois que ton malheur les touche médiocrement. Ils ne demandent d'ailleurs qu'à partir.

– Qu'ils partent ! ce sont des indifférents ; ils me gêneraient ; mais j'ai besoin des consolations et de l'appui d'un véritable ami. Tu resteras toi, mon cher Georges.

– Tant que tu voudras. Tu vas partir seul, et j'irai tout à l'heure te rejoindre au château… je pense que nous y retrouverons Médéric, qui a dû descendre à Chatou.

Les deux vieux viveurs en avaient assez de garder le corps inanimé de la pauvre comtesse. Un train arrivait de Saint-Germain, et ils ne se souciaient pas d'être aperçus veillant sur un cadavre. Ils le laissèrent là et ils se rapprochèrent

tout doucement de M. de Muire, sous prétexte de lui apporter leurs condoléances, mais avec l'intention bien arrêtée de filer sur Paris, dès qu'ils pourraient le faire décemment.

Le commandant crut être agréable à son ami en abrégeant les adieux. Il vint à la rencontre de ces messieurs, et il leur dit, à demi-voix :

– Serrez-lui la main et laissez-le partir dans la voiture qui va emporter le corps.

– Oh ! très volontiers, dirent en chœur M. de Brangue et M. de Liscoat.

– Je resterai un instant avec vous… j'ai à vous parler et, quand ce sera fait, j'irai aux Frênes, à pied.

– Pendant que nous nous acheminerons vers Chatou. C'est convenu, répondit avec empressement Liscoat.

La calèche arriva. Georges Roland, qui suffisait à tout, alla donner ses ordres aux gens de M. de Muire, qui n'avait plus la force de commander ni même d'agir. Georges Roland se chargea de tenir les chevaux, pendant que le cocher et le valet de pied, deux vigoureux gaillards, enlevaient le corps et le couchaient sur les coussins de la voiture.

Le sang ne coulait plus. Il avait dû refluer au cœur.

Le commandant aida son ami à monter et fit un signe au cocher, qui mit ses chevaux au pas pour rentrer au château.

– Pauvre cher Jacques ! soupira Liscoat. Voilà un événement qui va changer sa vie. Heureusement, il est philosophe. Il se consolera.

– On se console de tout, même de perdre sa femme, appuya le marquis de Brangue.

– Surtout de perdre sa femme ! rectifia ironiquement Liscoat, qui ne croyait guère aux regrets éternels et encore moins à l'amour conjugal. Mais la perdre de cette façon bizarre et dramatique !… c'est un cas exceptionnel, et il y a de quoi bouleverser le mari le moins sentimental.

– Que pensez-vous, mon cher commandant, de cette mort subite ?

– J'allais vous adresser la même question, dit froidement le commandant, et vous prier de ne pas ébruiter la nouvelle de ce sinistre événement… de taire le fait jusqu'à ce que nous soyons fixés sur la cause.

– Taire le fait ! s'écria Liscoat. À quoi bon ? Tout le pays saura demain ce qui s'est passé ici. Je défie Jacques de le cacher. Ses gens ne se tairont pas, eux… Et, d'ailleurs, il faudra bien déclarer le décès, et le médecin qui viendra le constater verra que la pauvre comtesse a été tuée d'un coup de feu… un coup de pistolet, sans doute, car on ne manœuvre pas facilement un fusil dans un compartiment de chemin de fer.

– Nous taire ! répéta M. de Brangue. Vous n'y pensez pas, mon cher commandant. Ce serait nous compromettre gravement, et je compte bien, en passant à Chatou, prévenir le chef de gare. Nous devrions même aviser le commissaire de police, mais il me tarde de rentrer à Paris.

– Et à moi donc, appuya Liscoat. Après une pareille catastrophe, j'éprouve le besoin de me remettre le cœur en buvant du château-margaux. Ah ! si jamais on me reprend à venir dîner à la campagne !

– Monsieur, interrompit le commandant, agacé de ce verbiage inconvenant, je vous plains sincèrement ; mais je plains bien davantage mon ami Jacques de Muire, et je vous prie encore une fois de ne pas colporter cette lugubre histoire.

– Colporter est un mot que je n'accepte pas, répliqua le vicomte en se redressant.

– Oh ! pas de querelle, ici, je vous prie. Si j'ai blessé votre susceptibilité, je me tiendrai, demain, à votre disposition ; mais, en attendant, je vous invite expressément à ne pas vous mêler de cette affaire.

– Vous vous en mêlez bien !

– Moi, c'est différent. Je suis l'ami intime de Jacques… et je l'ai connu ailleurs que dans un cercle… je l'ai connu au feu… à Buzenval, où il faisait bravement son devoir comme garde national, à côté de moi, qui étais alors officier d'ordonnance d'un général.

– Eh ! monsieur, nous ne tenons pas du tout à figurer dans un procès criminel, s'écria M. de Brangue, qui était en Angleterre pendant le siège de Paris. Ce que je vous disais, c'était pour l'acquit de ma conscience. Je pensais qu'il importait de faire arrêter l'assassin de madame de Muire, et le plus sûr moyen ce serait assurément de télégraphier à Saint-Germain, où il va descendre ; mais j'aime beaucoup mieux ne rien dire au chef de la station de Chatou qui nous retiendrait peut-être jusqu'à l'arrivée du commissaire.

– Lequel nous consignerait, jusqu'à plus ample informé, ajouta Liscoat. Le plastron de ta chemise est tout taché de sang, et j'ai reçu moi-même des éclaboussures. C'est plus qu'il n'en faut pour qu'on nous mette au violon… et on doit y

être fort mal, au violon de Chatou. Prenons tout bonnement le premier train. Quand on nous interrogera à Paris, il sera temps de dire ce que nous savons.

– Que savez-vous donc ? demanda vivement le commandant, et qu'avez-vous vu que je n'aie vu comme vous ?… Un train qui passait et madame de Muire tombant, frappée d'une balle.

– J'ai vu la fumée du coup et je pourrais dire de quelle voiture il est parti… Il a été tiré de celle qui était à la queue du convoi.

– Et moi, ajouta le marquis, j'ai entendu les derniers mots que madame de Muire a balbutiés.

– Quoi ! elle a pu parler ! s'écria Georges Roland.

– Elle a dit très distinctement : « C'est lui !… » Donc, elle avait reconnu l'homme qui venait de faire feu.

– Ce n'est pas possible… le train allait trop vite…

– Tout au moins, elle soupçonnait quelqu'un. Ce « C'est lui ! » signifiait : « C'est l'homme que je craignais… » et elle allait articuler le nom quand le souffle lui a manqué. Elle a ajouté : « C'est… » et elle en est restée là.

– Vous êtes sûr de cela ?

– J'en déposerai sous serment si un juge quelconque me joue le mauvais tour de m'appeler en témoignage. Je ne dirai que cela, et je garderai pour moi mes appréciations. La justice éclaircira ce mystère, si elle peut. Je ne l'y aiderai pas, quoique ma conviction soit faite.

– Que croyez-vous donc ?

– Je pourrais vous répondre que cela ne vous regarde pas ; mais je veux bien vous rappeler qu'un seul homme avait intérêt à supprimer madame de Muire.

– Je ne devine pas de qui vous parlez. Précisez, monsieur.

– Je parle de ce garçon dont Jacques de Muire s'est coiffé au point de consentir à en faire son gendre.

– Médéric de Mestras ! Vous osez l'accuser !

– Je ne l'accuse pas. Mais je constate que madame de Muire était opposée à ce mariage. Son mari me l'a dit cent fois… et je suis d'avis que la pauvre femme avait raison.

– Elle serait certainement revenue de ses préventions. Et personne que vous ne songera jamais à accuser d'assassinat le fils de mon ancien colonel.

– Je le souhaite, monsieur. Vous avez déjà pris sa défense avant le crime, et je ne m'étonne pas que vous le défendiez encore après. Mais vous avez tort de croire qu'on ne lui demandera pas compte de son temps.

– Il n'aura pas de peine à se justifier. Il est descendu à Chatou, où il espérait trouver M. et madame de Muire, avec leur fille et leurs invités. C'était convenu, et c'est pendant notre promenade que madame de Muire a changé d'avis. Médéric ne pouvait pas prévoir cela. À cette heure, il doit être arrivé aux Frênes, où l'attend une sinistre surprise.

– Il est certain que, s'il n'était pas dans le train, l'alibi ne fera pas de doute, dit Liscoat. Malheureusement, mademoiselle de Muire affirmait tout à l'heure à ses amies qu'elle l'y avait aperçu.

– Elle s'est trompée, dit vivement le commandant. Comment aurait-elle pu le reconnaître, dans une voiture lancée à toute vitesse ?

– Elle l'aime, et les amoureuses sont douées d'une clairvoyance extraordinaire. J'ai eu plus d'une fois, dans ma vie, l'occasion d'en faire l'expérience, et vous aussi, je suppose ?

Georges Roland ne répondit pas à cette invite à sa vanité, et il s'abstint de sourire de la fatuité rétrospective de cet ancien beau, qui prétendait avoir été jadis adoré de toutes les femmes. Roland commençait à se préoccuper de ces accusations formulées sans ménagement contre un garçon qu'il aimait et qu'il estimait. Il les jugeait absurdes ; mais il ne se dissimulait pas qu'elles pourraient trouver créance auprès d'un magistrat et même dans le monde où vivaient ces messieurs.

Médéric n'en était pas, de ce monde qu'on appelle la *high-life*, dans les journaux de sport. La médiocrité de sa fortune lui interdisait d'y faire figure et ses goûts ne l'y portaient pas ; mais on l'y connaissait. La nouvelle de son prochain mariage avec mademoiselle de Muire y avait circulé. Il n'en fallait pas davantage pour qu'il eût des jaloux et les jaloux sont des ennemis.

Le commandant se disait aussi que le père de Marcelle se souviendrait de la déclaration de sa femme qui, quelques instants avant de mourir, jurait encore de ne jamais accorder la main de Marcelle à Médéric de Mestras. Jacques de Muire, après l'événement qui venait de le faire veuf, aurait-il l'énergie de ne pas tenir compte de la volonté si énergiquement exprimée par cette mère qui aimait tendrement sa fille ? Et que dirait-il si les bruits odieux que ses amis du cercle allaient peut-être répandre arrivaient jusqu'à lui ?

Qu'arriverait-il si la justice, abusée, ouvrait une instruction où le fiancé de Marcelle serait mis en cause, ne fût-ce qu'un seul jour ?

Georges Roland n'avait pas une minute à perdre pour parer à tous ces malheurs.

– Ce qu'il y a de certain, reprit d'un ton dégagé M. de Liscoat, c'est que cette pauvre comtesse a reçu une balle au-dessus du sein gauche, et à moins de supposer que cette balle était destinée à l'un de nous ou qu'un malfaisant farceur s'est amusé à décharger son revolver au hasard, il est incontestable qu'un crime a été commis et que l'affaire n'en restera pas là.

– Je le crois comme vous, monsieur, interrompit le commandant, et je ne vous demande qu'une chose : c'est de garder le silence jusqu'à demain.

– Oh ! qu'à cela ne tienne ! nous le garderons jusqu'à ce qu'on nous interroge.

– J'y compte… et je vous donne ma parole d'honneur que justice sera faite, car je vous prie de croire que je ne souhaite pas plus que vous l'impunité du coupable. Je vais ouvrir une enquête, je la conduirai jusqu'au bout, et vous en connaîtrez le résultat, quel qu'il soit. Ai-je besoin d'ajouter que je vais commencer par entendre M. de Mestras ?

– Conseillez-lui donc, par la même occasion, de ne plus se galvauder dans des tripots, où il perd son argent, dit M. de Liscoat, avec un mauvais sourire.

– Je n'ai pas à le conseiller ; j'ai à l'interroger, et je vous jure que je le forcerai à me dire la vérité. Il doit être au château et il me tarde de le voir. Rentrez à Paris, messieurs ;

comptez sur ma très prochaine visite, et, comme vous allez prendre le chemin de Chatou, qui n'est pas le chemin des Frênes, souffrez que je vous quitte.

– Parfaitement, mon cher commandant, dit le marquis de Brangue. Nous allons suivre la clôture du chemin de fer, de peur de nous égarer en route.

Il allait faire volte-face quand son acolyte Liscoat s'écria :

– Parbleu ! commandant, vous n'aurez pas besoin de rentrer au château pour questionner votre protégé Médéric. Le voici qui vient, là-bas… et ce qu'il y a de curieux, c'est qu'il arrive du côté du Vésinet.

C'était vrai. Médéric arrivait au pas accéléré, presque en courant, et il venait du côté du Vésinet.

Le commandant n'en pouvait croire ses yeux.

– Nous vous laissons vous expliquer avec lui, cher monsieur, lui cria Liscoat, qui prit aussitôt, avec son ami, le chemin de Chatou.

Le commandant attendit, les bras croisés, le sourcil froncé, son jeune protégé, qui l'avait aperçu et qui lui adressait de loin des signes de reconnaissance.

Médéric de Mestras, que les deux vieux viveurs accusaient si légèrement, n'avait ni l'air, ni l'allure d'un homme qui vient de faire un mauvais coup, car il riait de tout son cœur et il s'amusait à sauter comme un enfant par-dessus les touffes de genêts qui avaient poussé le long de la clôture de la voie.

C'était un grand garçon bien découplé, très brun, droit et mince comme un roseau. Il avait des yeux d'une vivacité et d'un éclat extraordinaires, de fines moustaches retroussées, des moustaches à accrocher les cœurs, des lèvres rouges, des dents blanches, et, par-dessus tout, une physionomie expressive et mobile qui reflétait successivement toutes les impressions qu'il éprouvait.

On ne peut pas mentir avec une figure comme celle-là, pensait Georges Roland.

– Bonjour, mon commandant, lui cria Médéric. Je vois que j'arrive trop tard. J'ai pourtant bien couru, mais quand on n'a que ses jambes…

– D'où viens-tu ! lui demanda sévèrement le commandant.

– Du Vésinet, parbleu !… C'est tout une histoire… Figurez-vous que je m'étais endormi dans le train… C'est impardonnable ; mais je m'étais couché très tard, cette nuit, et je tombais de sommeil. Tout d'un coup j'entends crier : « Chatou ! Chatou ! » Je me frotte les yeux, je me réveille tant bien que mal et je saute de la voiture. Je m'attendais à trouver ces dames près de la sortie, où le contrôleur reçoit les billets. Marcelle m'avait dit, hier, qu'elle y serait, avec sa mère, son institutrice et ses petites amies. Je regarde : je ne vois personne. Alors je m'imagine que j'ai mal compris et qu'elles sont allées à la station du Vésinet, qui est tout aussi près des Frênes que la station de Chatou ; et, sans plus réfléchir, je grimpe dans le train qui partait. J'ai eu à peine le temps de me jeter dans un compartiment bondé de voyageurs… à telles enseignes que je suis tombé sur les genoux d'un monsieur qui a poussé des cris de paon. Notez, s'il vous plaît,

que, jusqu'à Chatou, j'avais voyagé seul dans une autre voiture, que je n'ai pas retrouvée.

– Bon ! Et alors ?…

– Alors, je suis arrivé au Vésinet, naturellement. Là, nouvelle déception. Personne au débarcadère. Je ne pouvais pas aller comme ça jusqu'à Saint-Germain et, cette fois, j'ai pris le parti de descendre pour tout de bon. Le contrôleur ne voulait pas me laisser passer, parce que mon billet était pour Chatou et j'ai dû payer un supplément ; je me suis essoufflé à courir et j'ai manqué ces dames. C'est bien fait. Ça m'apprendra à ne pas dormir en chemin de fer.

Le commandant avait écouté ce récit avec une extrême attention, et son front ne s'était pas déridé. Il avait arrêté, dans son esprit, un plan dont il ne se départit point. Il voulait laisser Médéric aller jusqu'au bout de ses explications et attendre qu'il eût fini, pour lui annoncer brusquement la mort tragique de madame de Muire.

Un juge d'instruction n'aurait pas fait mieux.

– C'est très bien, dit-il sans s'émouvoir. Mais pourquoi, en sortant de la station, n'as-tu pas pris le chemin qui mène directement aux Frênes ?

– Je comprends que ça vous étonne ; mais j'ai oublié de vous dire que, de mon compartiment, j'ai vu, en passant devant cette clairière, M. de Muire, sa femme, sa fille et ses invités, rangés le long du treillage. Je leur ai même tiré un coup de chapeau, mais ils ne m'ont pas vu…

– Tu te trompes, quelqu'un t'a vu.

– Qui donc ?

– Marcelle.

– Elle a dû bien rire… et elle va joliment se moquer de moi, quand je lui raconterai mon odyssée. Ce que j'ai ragé en l'apercevant !… J'avais envie de crier : Conducteur, arrêtez !… ou de sauter du train en marche, mais j'ai eu peur du ridicule…, et aussi de me casser le cou.

– Alors, ces dames se sont lassées d'attendre et elles sont rentrées au château ?

Le commandant ne répondit que par un signe affirmatif, et il resta placé de façon à cacher au fiancé de Marcelle la vue d'une large tâche de sang qui miroitait au soleil.

– Ces messieurs du Club qui s'en vont là-bas ont donc renoncé à dîner avec nous ? Tant mieux ! je ne peux pas les souffrir, avec leurs favoris teints et leurs grands airs… surtout ce vicomte de Liscoat, qui ressemble à un vieux papillon défraîchi. Je parierais qu'il porte un corset.

– Est-ce que tu as à te plaindre de lui ? demanda Georges Roland, qui n'avait pas oublié les propos malveillants du vicomte.

– Non, mais je sens qu'il ne m'aime pas et il m'est profondément antipathique. Je ne le rencontre pas souvent, et c'est fort heureux ; car, au premier mot à double entente qu'il me lancerait, je ne résisterais pas à l'envie de le gifler.

– Je t'engage à ne gifler personne, dit froidement le commandant ; tu te fermerais la porte de M. de Muire si tu insultais un de ses amis.

– Oh ! de ses amis !… Liscoat lui va parce qu'il est de sa force au whist et il aime à l'avoir pour partenaire, mais il est fixé sur la valeur de ce débris d'un autre âge… Vous allez me

dire qu'il amuse madame de Muire… Je vous répondrai que Marcelle l'a en horreur… et je suis toujours du même avis que Marcelle. Mais, à propos de ces dames, pourquoi donc n'êtes-vous pas rentrés avec elles ? Je ne suppose pas que vous ayez préféré à leur compagnie celle de ces deux surannés.

– Si tu n'étais pas arrivé, j'allais les accompagner jusqu'à Chatou. Ils me parlaient de toi.

– Et ils ne vous en disaient pas de bien, je suppose.

– L'un d'eux m'apprenait que tout récemment tu as perdu vingt mille francs dans un tripot.

– Celui-là, c'est Liscoat, j'en suis sûr. Ah ! le gredin ! il me le paiera… je lui ferai passer le goût de se mêler de mes affaires.

– Alors, c'est vrai, tu as joué et tu as perdu, en une nuit, une somme qui représente, si je ne me trompe, la quinzième partie de ta fortune… en admettant que tu ne l'eusses pas déjà entamée avant cette dernière sottise.

Médéric rougit jusqu'aux oreilles, mais il prit bravement son parti d'avouer.

– Ma foi, mon commandant, dit-il, je n'ai jamais menti de ma vie, et ce n'est pas avec vous que je commencerai. Il est exact que je me suis laissé entraîner dans un prétendu cercle, qui n'est au fond qu'une maison de jeu. J'avais une envie folle d'un cheval de deux cents louis que j'ai vu l'autre jour au Tattersall…, et je savais que ma situation financière ne me permettait pas de l'acheter… voyez si je suis raisonnable !… Eh ! bien, c'est ma sagesse qui m'a perdu… je me suis dit qu'en risquant quelques louis je pouvais gagner de

quoi me passer cette fantaisie, sans écorner mon capital… et… vous devinez le reste. Ah ! je vous jure que la leçon a été bonne et que je ne recommencerai plus. J'ai si peu de tenue au jeu que je me ruinerais en six mois.

Le commandant ne put s'empêcher de sourire en écoutant cette explication naïve, et il reprit confiance. Un garçon qui confessait si franchement ses fautes ne pouvait pas avoir combiné un crime abominable.

– J'espère bien que vous ne parlerez pas à Marcelle de ma sotte aventure, reprit Médéric. J'en mourrais de honte.

– Tu mériterais que je te dénonçasse à elle… et même à son père, dit Georges Roland. Je ne le ferai pas, mais d'autres peuvent le faire. Et tu ne te doutes pas des dangers que tu cours en ce moment. La place serait mal choisie pour te montrer ta situation telle qu'elle est. Je retourne aux Frênes. Veux-tu m'y accompagner ?

– Ah ! je crois bien. Si vous saviez comme il me tarde de voir Marcelle !… J'ai tant de choses à lui dire que je ne saurai par où commencer. J'espère bien qu'à table je serai placé à côté d'elle… Et cependant, la dernière fois, on m'a casé entre son institutrice et une vieille parente de madame de Muire…

Le commandant prit le bras de Médéric pour l'empêcher de se retourner, et l'emmena sur la route qui aboutit au château en suivant la lisière du bois.

– Je ne sais pas ce qu'elle a contre moi, madame de Muire, reprit Médéric. Autrefois, elle me choyait. Depuis qu'il est question de mon mariage avec sa fille, elle me fait grise mine…

– Je m'en suis aperçu et j'allais te demander pourquoi.

– Je vous jure, mon commandant, que je n'en sais rien. Je l'aime beaucoup et je tâche de le lui prouver en redoublant pour elle d'attentions respectueuses. Rien n'y fait.

– C'est étrange.

– C'est même incompréhensible. Notez, s'il vous plaît, que si nous nous sommes aimés, Marcelle et moi, c'est Madame de Muire qui est en cause. Tant que mon père a vécu, j'étais sans cesse fourré chez elle et elle trouvait que je n'y venais pas assez souvent. Après la mort de mon père, M. de Muire a été mon tuteur, mais c'était la comtesse qui venait me chercher au lycée, et je passais mes jours de congé à jouer avec sa fille. Marcelle a grandi, j'ai atteint ma majorité et je suis resté sur le même pied dans la maison. Il est arrivé ce qui devait arriver. Je me suis violemment épris de Marcelle et j'ai eu le bonheur de lui plaire. Son père nous encourageait : j'ai fini par me déclarer et il n'a pas dit non. Il m'a seulement imposé un stage d'un an avant d'accorder son consentement définitif. C'est alors que la comtesse a changé de manières avec moi. Je lui plaisais comme protégé… je commence à croire qu'elle ne veut pas de moi pour gendre.

– Elle a déclaré, aujourd'hui même, à son mari que, tant qu'elle vivrait, tu n'épouserais jamais mademoiselle de Muire.

– Eh bien, nous attendrons, répondit étourdiment Médéric.

– Qu'oses-tu dire ? s'écria le commandant violemment ému par cette déclaration inattendue. Tu attendras ?… cela signifie sans doute que tu souhaites la mort de madame de Muire ?

– Moi ! répliqua non moins vivement Médéric ; moi qui l'ai toujours regardée comme ma seconde mère ! Mes sentiments pour elle n'ont pas changé et ne changeront jamais… pas plus que mon amour pour sa fille. En vous répondant comme je l'ai fait, j'ai voulu exprimer que le temps ne peut rien sur les cœurs qui s'aiment. Dans dix ans, dans vingt ans, nous nous marierons, Marcelle et moi, si on nous empêche de nous marier maintenant.

– Tu parles là comme un enfant, dit le commandant à demi rassuré. Mademoiselle de Muire ne se résignera pas à devenir vieille fille, et, toi-même, tu te lasseras de l'aimer sans espoir. Au lieu de te répandre en protestations vaines, fais ton examen de conscience et cherche en quoi tu as pu déplaire à une femme qui te connaît bien, puisqu'elle t'a pour ainsi dire élevé. Elle était l'amie de ton père, et il t'a recommandé à elle avant de partir pour cette fatale guerre de 70. Elle te traitait comme son fils. D'où vient que maintenant elle te repousse ?

– Je vous jure encore une fois que je l'ignore.

– Aurait-elle appris que tu es joueur ?

– Je n'aime pas le jeu. Il a pu m'arriver de céder à une tentation, mais ce n'a été qu'un entraînement passager. Je crains le jeu, je le fuis… et la preuve, c'est que je ne suis d'aucun cercle.

– As-tu une maîtresse ?

– Ah ! mon commandant, j'espérais que vous me jugiez mieux. Si vous m'aviez demandé cela, il y a trois ans, votre question ne m'aurait pas blessé et je n'aurais pas fait l'hypocrite pour vous répondre. Mais, depuis que j'aime

Marcelle, si je m'occupais d'une autre femme, je serais le dernier des hommes.

Cette fière réplique plut à Georges Roland, mais elle n'éclaircissait pas l'origine de l'antipathie que la comtesse avait conçue contre le fils du colonel de Mestras.

– Il faut qu'on t'ait calomnié, murmura-t-il. Et, maintenant, le mal est irréparable.

– Pourquoi donc ? Qu'on me dise de quoi on m'accuse ! je me justifierai.

Peu s'en fallut que le commandant ne répondît : « Parce que madame de Muire vient d'être assassinée. » Mais ç'eût été trop tôt, et il reprit :

– Serait-ce l'institutrice qui t'a desservi auprès de la comtesse ?

– Hélène Lanoue ! La brave fille est incapable d'une pareille vilenie. Elle aime Marcelle, comme elle aimerait une sœur ; et Marcelle n'a pas d'autre confidente qu'elle. Hélène sait que la rupture de ce mariage briserait notre vie. Je compte sur elle comme je compte sur vous, mon commandant. Et d'ailleurs, elle n'est plus dans les bonnes grâces de madame de Muire, qui s'est fort bien aperçue que l'institutrice de sa fille est de notre parti.

» Mais c'est assez chercher. Il y a un moyen plus simple et plus sûr de connaître la cause du mauvais vouloir de madame de Muire… c'est de l'interroger, et j'y suis résolu. Je pensais déjà à faire ce soir, auprès d'elle, une démarche décisive… mais j'hésitais à cause de la présence de ces deux hommes… Maintenant qu'ils sont partis, je n'hésite plus… j'aurai, après le dîner, une explication avec la mère de Mar-

celle… M. de Muire y assistera, et je compte sur son appui, comme je compte sur le vôtre.

Le commandant se taisait, et pour cause. Médéric, étonné de ce silence, le regarda et comprit vaguement que son vieil ami lui cachait quelque chose.

– Pourquoi donc ces messieurs ont-ils repris si vite le chemin de Paris ? demanda-t-il tout à coup. Ils étaient invités à dîner, je pense ?

– Je te répondrai tout à l'heure, dit le commandant. Avant de te répondre, j'ai quelques questions à t'adresser.

Ils avaient fait du chemin, tout en causant, et ils apercevaient déjà, à travers les arbres, la façade du château des Frênes, qui n'était en réalité qu'une grande et belle villa, bâtie dans le style Louis XIII, briques et pierres mélangées.

Ils allaient bientôt arriver devant la grille et ils ne pouvaient pas entrer dans la cour sans que Médéric apprît la terrible nouvelle, car tout devait être en désarroi au château, et les domestiques n'avaient aucun motif pour se taire.

Georges Roland jugea, avec raison, que le moment était venu d'en finir avec les interrogatoires déguisés.

– Dis-moi, Médéric, commença-t-il d'un ton plus grave, que s'est-il passé pendant que tu roulais entre Chatou et le Vésinet ?

– Absolument rien. Le trajet dure en tout quatre minutes.

– Comment étais-tu placé, dans le compartiment où tu es entré ?

– J’étais assis dans le sens de la marche du train, de ce côté-ci… je n’avais trouvé que cette place… toutes les autres étaient occupées… Du reste, j’aime mieux aller en avant qu’en arrière.

– Alors, tu te trouvais près de la portière ?

– Non. Entre la portière et moi, il y avait un gros monsieur qui grognait tout le temps parce qu’il se trouvait trop serré. C’était ma faute, j’en conviens ; car, en descendant au Vésinet, j’ai vu que, dans le compartiment que j’avais occupé seul jusqu’à Chatou, il n’y avait qu’un seul voyageur… Mais j’étais si pressé que je n’ai pas eu le temps de choisir.

– Tu m’as déjà dit cela. Alors, malgré le voisinage de ce monsieur, tu as pu nous voir distinctement alignés le long de la clôture ?

– Oui, pendant quelques secondes seulement… et, si je n’avais pas des yeux excellents, je ne vous aurais pas vu du tout. On va vite, même sur les lignes de banlieue.

– Et… tu n’as rien remarqué dans le groupe allongé que nous formions ?

– Rien. J’avoue du reste, que je ne me suis pas levé pour mettre le nez à la fenêtre. Mon voisin a poussé un soupir de soulagement quand je suis descendu. Il aurait poussé des hurlements si je m’étais avisé de lui marcher sur les pieds pour regarder par la portière. Du reste, j’en avais assez vu pour savoir que j’allais être grondé et bafoué en arrivant.

Médéric s’était assombri lorsqu’il avait été question des entraves que madame de Muire cherchait à mettre à son mariage ; mais sa gaieté naturelle reprenait le dessus, et il tournait au comique ses réponses aux très sérieuses questions du

commandant, que cet heureux changement commençait à rassurer.

À moins d'être un scélérat endurci, on ne plaisante pas quand on a un crime sur la conscience, surtout un crime récent.

– Qu'est-il donc arrivé dans ce que vous appelez si ingénieusement votre groupe allongé ? reprit en riant le jeune homme.

– Tu n'as rien entendu ? lui demanda Georges Roland, au lieu de lui répondre.

– Si… j'ai entendu le sifflet de la locomotive… le plus désagréable de tous les bruits, quoi qu'en disent les ennemis de la musique.

– Mais tu n'as pas entendu… un coup de feu ?

– Un coup de feu ? Ma foi, non. La chasse n'est pas ouverte. Il est vrai qu'on se bat quelquefois en duel dans ces parages, mais…

– Un coup de feu qui aurait été tiré du train ?

– Jamais de la vie. C'est défendu de se livrer à cet exercice dans les voitures. J'aurais pu me payer ce plaisir-là, car je porte toujours un revolver sur moi, mais je m'en suis privé. On m'aurait mis à l'amende et, d'ailleurs, mes compagnons de voyage ne m'auraient pas laissé faire.

– Tu as un revolver dans ta poche ! s'écria le commandant.

– Parfaitement. C'est une habitude que j'ai prise depuis que je demeure sur les hauteurs du quartier Pigalle. Il

m'arrive souvent de rentrer tard, et un porte-respect n'est pas de trop. Du reste, vous le connaissez bien, mon revolver. C'est vous qui me l'avez donné pour mes étrennes, le 1er janvier de l'année dernière.

– C'est vrai… je m'en souviens…

– Voulez-vous le voir ? demanda Médéric en mettant la main à la poche de son pantalon.

Puis, presque aussitôt :

– Ah ! sapristi ! il n'y est plus… Je suis pourtant sûr de l'y avoir mis avant de partir… Où diable ai-je pu le perdre ?

Le commandant pâlissait à vue d'œil. Tous ses soupçons lui revenaient à la fois.

– Parbleu ! j'y suis ! Il sera resté dans le wagon où j'ai dormi. J'y étais seul, j'ai allongé mes jambes sur la banquette… et le revolver a glissé hors de ma poche, sans que je m'en sois aperçu… Voilà ce qui peut s'appeler de la déveine… j'y tenais énormément parce qu'il me venait de vous… Mais je le retrouverai… il faut que je le retrouve… je télégraphierai ce soir à Saint-Germain… les employés du chemin de fer l'ont peut-être trouvé en visitant les voitures à l'arrivée.

– Il était chargé, ce revolver ? demanda Roland d'une voix sourde.

– Naturellement. Je ne le porte pas comme joujou.

– Alors je te conseille de ne pas le réclamer.

– Pourquoi donc ?

– Parce que madame de Muire vient d'être tuée par une balle partie du train où tu te trouvais.

– La mère de Marcelle !… morte !

– Si tu en doutes, regarde ce qui se passe dans cette cour.

Les gens du château allaient et venaient en faisant des gestes désespérés. La calèche à moitié dételée stationnait près de la grille ouverte. Un homme habillé de noir, qui ne pouvait être qu'un médecin, descendait précipitamment d'un tilbury et, à travers les fenêtres du grand salon du rez-de-chaussée, Médéric put voir Marcelle et son père agenouillés près d'un divan sur lequel on avait couché la morte.

– Ah ! je la vengerai ! dit-il, en faisant mine de s'élancer dans la cour.

Le commandant le retint et lui dit, d'un ton bref :

– Tu ne comprends donc pas qu'on t'accusera de l'avoir tuée ? On te soupçonne déjà.

Et comme Médéric allait se récrier :

– Pas un mot ici, reprit Georges Roland ; si tu n'es pas coupable, je me chargerai de plaider ta cause, et je la gagnerai. Mais tu n'entreras pas aujourd'hui dans cette maison. Pars à l'instant. Retourne à Paris. Demain, à la première heure, je serai chez toi, et j'espère que tu te justifieras. Si tu ne peux pas me prouver que tu es innocent, brûle-toi la cervelle cette nuit.

Médéric regarda le commandant d'un œil égaré et s'enfuit en courant comme un fou.

II

Depuis quelques années, Médéric de Mestras était allé habiter un quartier assez excentrique, mais qui convenait à ses goûts et à l'état de sa fortune.

Il aimait la peinture ; il peignait même, et pas trop mal. Il lui fallait donc un atelier, et il en avait trouvé un sur la place Pigalle, dans une maison bâtie tout exprès pour loger des artistes.

Il vivait là, fort à l'aise, dans un appartement assez spacieux et très bien éclairé, pas trop loin de la famille de Muire, qui occupait un grand et bel hôtel, boulevard Malesherbes, tout à côté du parc Monceaux.

Il y vivait comme peut vivre à Paris un garçon bien posé et suffisamment renté : mangeant chez lui, le matin, la côtelette et les œufs préparés par un domestique à tout faire, dînant au restaurant et passant ses soirées au théâtre ou dans le monde.

Cette existence toute simple avait été quelquefois égayée par des liaisons passagères, mais elle s'était complètement égarée depuis que Médéric aimait sérieusement Marcelle ; ni le froufrou des robes de soie ni le martèlement des talons pointus n'éveillaient plus les échos de son atelier.

Il avait grandi très lentement, cet amour, né de la camaraderie entre un adolescent et une fillette, et c'était un miracle qu'il fût né, car il est très rare qu'un jeune homme s'éprenne d'une enfant qu'il a connue jouant au cerceau et à la poupée.

Mais à quoi bon chercher l'explication de ce phénomène psychologique ?

L'amour vient parce qu'il doit venir, et ceux qui le ressentent seraient fort empêchés de dire comment il a commencé.

Cependant, le cas de Médéric et de Marcelle était un cas particulier.

Médéric, en sortant du lycée, avait passé deux ans dans des écoles préparatoires qui ne l'avaient préparé qu'à faire de la peinture en amateur, et il était entré dans le monde juste au moment où Marcelle entrait au couvent des Oiseaux.

Il l'avait donc perdue de vue tout à coup ; pendant qu'il jetait ses gourmes, il n'avait guère songé à cette pensionnaire qui portait encore des robes courtes, et quand il l'avait retrouvée cinq ans après, Marcelle était déjà une charmante jeune fille. Les airs enfantins avaient disparu et la coquetterie n'était pas venue. Il semblait qu'ils eussent été créés l'un pour l'autre, et ils s'étaient entendus tout de suite. Ils avaient à peu près le même caractère, vif, prime-sautier, en dehors, et surtout passionné, avec une tendance très marquée à l'exagération, en bien comme en mal. S'ils ne s'étaient pas adorés, ils se seraient détestés ; mais ils s'adoraient, dans la plus complète acception du mot, et ils s'impatientaient de ne pas être encore mariés.

Marcelle voyait bien que sa mère était opposée à ce mariage ; mais elle se sentait soutenue par son père et, d'accord avec Médéric, elle avait décidé d'en finir, précisément le jour où la balle d'un assassin devait tuer la comtesse de Muire.

La pauvre enfant ne se doutait guère que, à l'heure où elle priait près du corps de sa mère, on soupçonnait de ce meurtre le fiancé de son cœur, et que Médéric, au lieu de venir s'agenouiller à côté d'elle, fuyait, éperdu, vers Paris.

Il était parti pour obéir au commandant, le seul homme qui eût de l'autorité sur lui ; parti sans se demander où il irait, ni ce qu'il allait faire. Il avait couru droit devant lui, à travers bois, à travers champs, poursuivi par le souvenir des terribles paroles que Georges Roland lui avait jetées, en lui montrant du geste le chemin de Paris : « Si tu n'es pas en état de prouver que tu n'es pas coupable, brûle-toi la cervelle, cette nuit ! »

Et, s'il avait eu sous la main le revolver oublié par lui dans le train, il s'en serait peut-être servi pour se casser la tête au premier tournant de la route, car il n'apercevait pas comment il pourrait se justifier. On se défend contre une accusation qu'on peut prendre corps à corps, parce qu'elle est nettement formulée ; on répond à un juge d'instruction qui interroge, et on tâche de lui démontrer qu'on est innocent. Mais on ne réfute pas des présomptions vagues.

J'étais dans le train quand le coup est parti, se disait le malheureux Médéric ; comment démontrer que ce n'est pas moi qui ai tiré ? Où retrouver les gens qui ont voyagé dans le compartiment où j'étais ? Et on saura que madame de Muire refusait de consentir à mon mariage avec sa fille… on dira que je l'ai tuée pour supprimer l'obstacle qui me séparait de Marcelle… on le dit déjà… le commandant m'a laissé entendre que ces vieux drôles me soupçonnent… ils vont propager la nouvelle du crime et répandre le bruit que moi seul ai pu le commettre. Je serai appelé devant un juge qui me demandera compte de tous mes actes… et, alors même que

je parviendrais à lui persuader que j'ai la conscience nette, M. de Muire saura que j'ai été accusé… cela suffira pour qu'il me ferme sa porte… et Marcelle aussi le saura… elle n'épousera jamais un homme qu'on a accusé du meurtre de sa mère. Donc, quoi qu'il arrive, je suis perdu et je vais suivre le conseil de mon vieil ami Roland.

Le malheureux garçon avait complètement perdu la tête et, au lieu de gagner Chatou, il marchait vers Bougival, où il arriva presque aussi vite que s'il eût roulé en voiture. Au pont, il s'arrêta, pris d'une envie folle de rebrousser chemin, de forcer l'entrée du château des Frênes et de tomber aux pieds de M. de Muire, en le suppliant de l'entendre.

– Non, dit-il entre ses dents, j'aurais l'air de lui demander grâce. Je n'ai plus qu'à mourir et je veux mourir chez moi.

Il avisa un tramway qui passait et il s'y jeta sans demander où aboutissait la ligne. Elle se prolongeait jusqu'à l'Arc de triomphe, par Courbevoie et Neuilly. Peu lui importait de rentrer dans Paris de ce côté ou d'un autre. Il quitta le tramway à la place de l'Étoile, et il se mit à descendre, sans savoir pourquoi, la grande avenue des Champs-Élysées.

On était aux plus longs jours de l'année ; mais la nuit tombait et les voitures commençaient à monter au Bois, chargées de promeneurs qui tenaient à profiter d'une magnifique soirée d'été.

Ce joyeux mouvement d'équipages et de fiacres n'intéressait guère Médéric ; mais il était à un âge où l'appétit ne perd jamais ses droits, et il s'aperçut tout à coup qu'il tombait d'inanition et de fatigue. La surexcitation qui

l'avait soutenu pendant cette course folle s'était un peu calmée, et maintenant ses jambes refusaient de le porter.

Pour se reposer et pour satisfaire sa faim, il n'avait qu'à choisir entre une douzaine de restaurants qu'on rencontre des deux côtés de l'avenue, et où on peut manger en plein air. Il en connaissait un qu'il fréquentait volontiers pendant la belle saison et ce fut le premier qu'il trouva sur son chemin en venant de l'Étoile.

Celui-là est situé à gauche, entre le cirque et l'avenue Gabriel ; on y dîne dans l'intérieur, et surtout autour d'un pavillon carré, flanqué de deux ailes, ou plutôt de deux avant-corps, qui font l'office de deux cabinets particuliers.

Ce soir-là, il y avait foule. Le jardin circulaire regorgeait de monde ; les garçons ne savaient qui entendre et n'écoutaient personne. Toutes les tables étaient occupées, mais il était tard et quelques dîneurs commençaient à lever la séance, de sorte que, après avoir un peu attendu, Médéric trouva à se caser dans un coin, précisément au pied du pavillon de droite, déjà occupé par des messieurs auxquels il ne prit pas garde, pas plus qu'à d'autres voisins, de plain pied ceux-là et très rapprochés de lui, car ce qui manque surtout dans l'établissement, c'est l'espace.

Il commanda le premier plat qu'il vit inscrit sur la carte et une bouteille de clicquot frappé. Assurément, le vin de Champagne n'est pas de deuil et Médéric se serait reproché d'en boire le soir de la mort tragique de madame de Muire, s'il eût été dans son état normal ; mais il était énervé, accablé, et il savait par expérience que ce vin lui remontait le moral.

D'ailleurs, personne qui le connût n'était là pour y trouver à redire. Il le croyait, du moins, et il se félicitait de pouvoir s'isoler au milieu de cette foule d'indifférents. Il se proposait du reste, de ne pas s'attarder dans ce lieu public et de regagner, immédiatement après son dîner, les hauteurs de la place Pigalle. Il ne comptait pas, en rentrant chez lui, y trouver le sommeil réparateur dont il avait grand besoin ; mais il commençait à espérer que la nuit lui porterait conseil, qu'il découvrirait un moyen de prouver péremptoirement son innocence, et que le lendemain matin, le commandant lui pardonnerait de s'être accordé un sursis.

Peu à peu, ses idées prirent un cours moins sombre et sa situation lui sembla moins désespérée. Il se dit que, s'il avait des ennemis, il avait aussi des amis qui le défendraient : Georges Roland, le commandant rigide, mais juste ; puis Hélène Lanoue, l'institutrice dévouée, et enfin mademoiselle de Muire elle-même, qui, la première crise de douleur une fois passée, prendrait énergiquement le parti de son fiancé, si quelqu'un se permettait de l'attaquer devant elle.

Rien ne prouvait que la justice verrait un crime là où il n'y avait peut-être qu'un accident, et le lui imputerait par ce seul motif qu'il se trouvait dans le train et que madame de Muire n'était pas disposée à lui accorder la main de sa fille.

Ce revolver qu'il avait perdu pendant le trajet de Paris à Chatou ne prouverait rien contre lui, si on le rapportait à un commissaire de police ou à un juge d'instruction. Cette trouvaille témoignerait au contraire en sa faveur, car on constaterait qu'aucun des six coups de cette arme de poche n'avait été tiré.

Médéric en était là de ses réflexions et achevait de dîner, le chapeau sur la tête et enfoncé jusqu'aux yeux, lorsqu'il entendit qu'on parlait au-dessus de lui.

Deux messieurs qui avaient dîné dans le pavillon, venaient de s'accouder sur la clôture à hauteur d'appui et continuaient, en fumant, une conversation commencée à table.

Il n'y avait pas de quoi s'étonner, et Médéric n'aurait fait aucune attention à cet incident. Encore moins eût-il prêté l'oreille à des propos tenus par des inconnus.

Mais, aux premières paroles qu'ils échangèrent, il se rappela avoir déjà entendu ces deux voix, l'une surtout, railleuse et mordante, la voix du vicomte de Liscoat.

Médéric eut assez de présence d'esprit pour continuer à faire semblant de manger, sans lever la tête ; et, comme ces messieurs se trouvaient placés immédiatement au-dessus de lui, ils ne pouvaient voir que le fond de son chapeau.

Ils parlaient assez haut, et, penchés comme ils l'étaient, sur la barre d'appui de l'entourage du pavillon avancé, ils ne pouvaient pas dire un mot sans que Médéric l'entendît.

Et Médéric ne se priva pas d'écouter.

Il supposait qu'il allait être question, entre eux, de l'affaire de Chatou, et il était trop intéressé à savoir ce qu'ils en pensaient pour se boucher les oreilles ou pour leur montrer son visage, comme il n'aurait pas manqué de le faire en toute autre circonstance.

Son cas était de ceux où il est permis de manquer aux règles du savoir-vivre.

– On ne m'ôtera pas de l'esprit que c'est ce garçon qui a fait le coup, dit le vicomte de Liscoat.

– Peuh ! répondit le marquis de Brangue, j'ai quelque peine à croire qu'il ait eu assez d'énergie et assez d'adresse pour tuer ainsi, cette pauvre Louise. C'est plus fort que de tuer des perdrix quand on est monté sur un cheval lancé au galop, comme le faisait en Afrique, à ce qu'on prétend, le général Margueritte… celui qui est mort à Sedan.

– Si ce n'est pas le jeune Mestras qui a tiré, c'est un autre ; et celui-là peut se vanter d'être aussi adroit que le héros que tu viens de citer… à moins pourtant que la balle qui a frappé madame de Muire ne te fût destinée.

– À moi ! Voilà, par exemple, une supposition absurde. Personne n'a intérêt à m'envoyer dans l'autre monde, et je n'ai jamais fait de mal à personne.

– Hum ! tu as chagriné dans ta vie quelques maris… et, de plus, tu possèdes un neveu qui ne serait pas fâché de palper ta succession.

– Les maris ne se vengent pas à si longue échéance… et, quant à mon neveu, il y a beau temps que je l'ai déshérité par testament… Il doit s'en douter et il voyage en ce moment dans les pays les plus extravagants. Il y a vingt ans que je ne l'ai vu.

Ce début de conversation promettait, et Médéric qui ne perdait pas un mot, redoubla d'attention.

– À propos de maris trompés, reprit Liscoat, tu sais, sans doute, que ce brave Jacques de Muire a été un des Sganarelles les plus notables de son temps.

– Je sais qu'on l'a dit… j'ai même entendu citer des noms… mais, pour ma part, je n'ai jamais rien vu…

– Alors tu n'as pas de bons yeux. Jacques avait un ami intime que tu as parfaitement connu, et qui était dans les bonnes grâces de madame… Jacques ne pouvait pas se passer de lui… c'est toujours comme ça. Tu as vu jouer, au Palais-Royal, *Le plus heureux des trois*… eh bien ! le plus heureux des trois c'était Jacques de Muire…

– Je n'ai aucun souvenir de cela. À quelle époque a existé ce trio ?

– Oh ! il y a longtemps. Il s'est formé trois ou quatre ans après le mariage de Jacques.

– Et comment a-t-il pris fin ?

– Par la mort de l'amant. Je te laisse à penser si Jacques l'a pleuré. Il y a quatorze ans de cela, et je crois qu'il n'est pas encore consolé de la perte cruelle qu'il a faite. Sa femme y a mis moins de temps. Le grand Dubrac en sait quelque chose ; Dubrac, qui était capitaine aux guides, avant la guerre. Elle a toujours aimé les militaires.

– Je me souviens, en effet, que ce Dubrac était toujours fourré dans la maison de Muire…

– Il s'est brouillé avec eux, depuis… Madame avait pris de l'âge et il l'a quittée pour se marier.

– Bon ! mais l'autre, je ne devine pas qui c'est.

– Cherche bien… Muire l'a présenté au club… et il l'y a fait recevoir… Tu l'y as vu, quoiqu'il y vînt rarement.

– Un officier, n'est-ce pas ?

– Allons donc ! tu brûles.

– Un bel homme qui avait très bon air, quoi qu'il eût à peu près la taille et la carrure d'un tambour-major.

– Juste ! Il ne te reste plus qu'à retrouver comment il s'appelait.

– Oui… mais le diable c'est que je suis brouillé avec les noms. Mais je me rappelle parfaitement le personnage. Il ne badinait pas. Il eut affaire avec ce gommeux de Prébord, qui s'était permis de blaguer l'armée, et il lui campa un joli coup d'épée… Mais, tout cela, c'est de l'histoire ancienne… très ancienne même.

– Ah ! je crois bien. Nous sommes en 1884, et ce grand vainqueur a été tué à la fameuse charge de Gravelotte, le 16 août 1870.

Médéric tressaillit : son père aussi était tombé sur ce glorieux champ de bataille, en sabrant à la tête de son régiment les dragons bleus de la garde prussienne.

– Bon ! s'écria M. de Brangue. Tu veux parler du colonel de Mestras.

– Enfin, tu y es, dit le vicomte de Liscoat. Ah ! la perspicacité n'est pas une de tes qualités. Il faut, pour que tu devines, te mettre les points sur les *i*. Oui, mon cher, Mestras a été huit ans l'amant de la femme et l'ami du mari.

– Diable !… mais ce Mestras était le père du jeune homme en question…

– Aussi l'a-t-il, avant de partir en guerre, chaudement recommandé à cet excellent Jacques… et la recommandation

a fait de l'effet, car les Muire ont élevé l'enfant, comme s'il eût été le leur.

– C'est vrai ; mais pourquoi diable ! madame l'avait-elle pris en grippe dans ces derniers temps ? Pourquoi refusait-elle de lui donner sa fille en mariage ? C'est inexplicable.

– Rien n'est inexplicable, mon cher… et il n'y a point d'effet sans cause… il ne s'agit que de la découvrir.

– Et tu l'as découverte, toi ?

– Pas précisément… mais j'imagine que madame de Muire a pu avoir des raisons majeures pour empêcher ces jeunes gens de se marier… des raisons qu'elle seule connaissait et qu'elle n'aurait jamais confiées à personne.

– Je ne tiens pas à les connaître… pas plus que je ne tiens à m'occuper de l'affaire du coup de pistolet. Ma tranquillité avant tout, mon cher. Et, si tu m'en crois, nous laisserons Jacques et son ami le commandant Roland s'arranger comme ils pourront avec la justice. La nouvelle de l'événement n'est pas encore arrivée à Paris, puisqu'on ne savait rien à Chatou quand nous avons pris nos billets à la station. Ce n'est pas moi qui la répandrai.

– Elle se répandra bien toute seule. Mais je ferai comme toi… je ferai le mort… jusqu'à ce que j'aie revu ce terrible commandant qui nous a annoncé sa prochaine visite.

– Est-ce qu'il a plu aussi à cette pauvre comtesse, celui-là ?

– Jamais. Elle ne pouvait pas le souffrir. Il n'est pas amusant, ce monsieur. C'est un homme tout d'une pièce, et je me suis toujours demandé quel plaisir Jacques pouvait prendre en la compagnie de ce troupier, raide comme une

barre de fer. Il a fini par l'imposer à sa femme, et ce n'est pas sa faute si le commandant n'a pas pris dans la maison la place qu'y occupait le défunt colonel.

» Moi, de tous ces gens-là, il n'y a que l'institutrice qui m'intéresse. Elle est ravissante, et, si jamais l'envie lui prend d'avoir un petit hôtel, là-bas, du côté de l'avenue de Villiers et une jolie victoria pour aller se promener au Bois, je connais quelqu'un qui se fera un plaisir de les lui offrir.

– Tu ne serais pas le seul, car il n'y a pas, dans la haute galanterie, une seule créature qui la vaille. Mais elle ne songe guère à se lancer. Je m'y connais, mon cher ; cette fille-là est vertueuse dans l'âme, et blindée contre les séductions de l'argent. Elle mourra institutrice.

– Il ne faut jurer de rien. Mademoiselle de Muire se mariera tôt ou tard, et la belle Hélène perdra sa place.

– Elle en trouvera une autre, ou bien elle épousera un bon employé ; elle aura beaucoup d'enfants et elle sera beaucoup plus heureuse qu'avec un vieux galantin fourbu…

– Parle pour toi ! répliqua Liscoat, très vexé.

– Moi, je ne me mets pas sur les rangs, dit tranquillement le marquis. Mais je trouve qu'il commence à faire un peu trop frais, ici. Il n'est pas encore dix heures. Veux-tu que nous allions achever nos cigares au Cirque ?

– Ça me va. Et, après la représentation, j'irai au Cercle. J'ai une revanche à prendre contre cet animal de Golymine qui m'a gagné hier trois mille points au rubicon.

– Et moi, j'y trouverai mon whist, à la grosse partie. Décidément, tout est pour le mieux dans le meilleur des

mondes. Nous aurions passé aux Frênes une soirée assommante…

Sur cette conclusion cynique, M. de Brangue quitta la place où il s'était accoudé, et son digne compagnon en fit autant.

Il était temps qu'ils partissent, car Médéric ne se possédait plus. Il avait eu beaucoup de peine à se contenir, pendant qu'ils causaient, et sa patience était à bout. Ces deux hommes lui faisaient horreur. Il avait pourtant vécu de cette vie de Paris qui blase et qui déprave, mais il n'était pas arrivé à la hauteur de ce scepticisme dégradant.

Peu s'en était fallu que ce viveur sexagénaire ne se félicitât de la mort de madame de Muire parce que cette mort lui avait épargné quelques heures d'ennui.

Mais les idées de Médéric prirent bientôt un autre cours. De cette conversation, il avait retenu surtout un passage qui le troublait profondément. Son père, affirmait ce Liscoat, avait été l'amant de madame de Muire. Était-ce une calomnie ? Médéric aurait voulu le croire, mais il ne pouvait pas se dissimuler que l'affirmation était vraisemblable. Toutes les apparences y étaient, et la pensée que la mère de Marcelle avait failli le blessait douloureusement. S'il n'osait pas maudire la conduite de son père, à lui, il ne pouvait pas s'empêcher de la juger et de la trouver blâmable. La morale mondaine absout volontiers les liaisons illégitimes ; elle n'absout pas l'homme qui trompe son meilleur ami. C'est amusant sur une scène de vaudeville ; dans la vie sociale, c'est odieux.

Et le fils du colonel de Mestras n'avait pas besoin de ce surcroît de chagrin, car il entrevoyait moins que jamais une issue à l'inquiétante situation où la fatalité l'avait jeté.

Qu'allait-il advenir, maintenant, des espérances qui lui avaient fait oublier un instant le danger qu'il courait ? Oserait-il encore épouser mademoiselle de Muire, fille de l'ancienne maîtresse de son père ? Il se posa cette terrible question ; il n'eut pas le courage de la résoudre, et il se remit à penser au suicide.

Il voulait pourtant, avant de mourir, revoir le commandant, apprendre de sa bouche ce qui s'était passé aux Frênes, lui répéter les propos qu'il venait d'entendre et le consulter pour la dernière fois.

Cette résolution prise, il n'avait rien de mieux à faire que de rentrer chez lui. Il paya sa note, monta dans une voiture de place et se fit conduire place Pigalle.

Une grosse surprise l'y attendait.

Il n'était pas tard, et cette place Pigalle, qui forme le centre du quartier des artistes, – de la Nouvelle Athènes, comme ils disent, – est fréquentée surtout par des noctambules. Les cafés y restent ouverts jusqu'à deux heures du matin, et elle est presque aussi animée la nuit que le jour, sinon aussi bruyante. Les habitués des bals de barrières y prennent leurs ébats longtemps après que les bourgeois sont couchés, et, jusqu'à minuit, elle foisonne de flâneurs, surtout dans la belle saison, quand l'air est doux et qu'on peut s'asseoir sur les bancs du boulevard, voire même sur le rebord du promenoir qui entoure le bassin gazonné de la fontaine.

Médéric ne pouvait donc pas s'étonner de voir deux hommes, causant, sur le trottoir, devant la maison qu'il habitait, et il ne fit aucune attention à eux.

Il descendit de son fiacre et se mit en devoir de payer le cocher. Cette opération prit un certain temps. Il n'avait pas de monnaie ; et ce cocher, fidèle aux habitudes de sa corporation, lui rendait une à une les pièces qu'il tirait comme à regret du fond d'un sac de cuir.

Quand ce fut fait, Médéric s'avança pour sonner à la grille qui borde cette bâtisse, assez semblable, extérieurement, à une caserne.

Les causeurs n'étaient plus là ; mais un homme – l'un d'eux peut-être – se tenait planté au bout du trottoir, du côté de la rue Duperré, et, avant que Médéric eût mis la main sur le bouton de cuivre, il vint à lui.

Curieux de savoir ce que cet individu pouvait avoir à lui dire, Médéric fit la moitié du chemin, et ils se rencontrèrent sous un bec de gaz, à quelques pas de la porte de la maison des peintres.

Médéric avait cru d'abord avoir affaire à quelque artiste de sa connaissance ; mais, en dévisageant de près ce monsieur, il s'aperçut qu'il se trompait.

C'était du reste un homme de bonne mine, élégamment vêtu, jeune encore, quoiqu'il eût une figure fatiguée.

On devinait à première vue qu'il appartenait à la bonne compagnie et qu'il avait beaucoup vécu dans la mauvaise.

Il salua Médéric avec une aisance parfaite et il lui dit du ton le plus poli :

– C’est bien à M. de Mestras que j’ai l’honneur de parler ?

– Oui, monsieur, répondit Médéric, très étonné. Excusez-moi de ne pas me souvenir de vous avoir déjà rencontré.

– Je conçois très bien que vous l’ayez oublié. Nous n’avons passé qu’une soirée ensemble… et il y a deux ans de cela… c’était à Rome… à la villa Médicis… chez un pensionnaire de l’Académie.

– J’en connaissais un, en effet, et j’allais le voir assez souvent pendant l’hiver de 1882 que j’ai passé là-bas, mais…

– Vous ne vous rappelez pas ma figure et vous avez oublié mon nom. C’est tout naturel, car je ne suis pas très sûr de vous avoir été présenté. Je vais donc me présenter moi-même. Je suis le comte Serge Golymine.

Médéric fit un geste qui équivalait à dire : « Pardonnez-moi ; ce nom m’est totalement inconnu. »

Il lui semblait pourtant que ce n’était pas la première fois qu’il l’entendait prononcer ; mais il ne se rappelait pas par qui, ni dans quelle circonstance.

Aussi se borna-t-il à répondre :

– Fort bien, monsieur. Vous avez pris la peine de venir jusqu’à mon domicile, à une heure où d’ordinaire on ne va voir que des amis. J’en conclus que vous avez à me faire une communication importante…

– Importante et délicate.

– Je l’attends… quoique la place soit assez mal choisie pour un entretien… confidentiel, je suppose.

– Oh ! très confidentiel, et il n'a pas dépendu de moi de l'avoir avec vous ailleurs que sur le trottoir. Je suis arrivé ici vers neuf heures. Votre concierge m'a dit que vous n'y étiez pas et que vous rentriez souvent assez tard. Je tenais absolument à vous voir ce soir et non pas demain. Je me suis donc décidé à vous attendre et je n'ai pas attendu trop longtemps puisque vous voilà.

– Voulez-vous monter chez moi ? demanda Médéric, qui avait repris confiance, depuis qu'il se croyait sûr d'avoir affaire à un homme comme il faut.

Le visiteur hésita un instant et finit par répondre :

– Il me semble que c'est inutile. J'espère que, plus tard, vous me ferez l'honneur de me recevoir ; mais nous n'en sommes encore qu'au début de nos relations, et, pour le moment, je ne vous demande qu'un entretien en plein air. La soirée est superbe, et rien ne nous empêche de circuler, tout en causant. Si nous restions plantés sur ce trottoir, nous aurions l'air de deux conspirateurs.

Médéric se remit à s'étonner de toutes les précautions que prenait, avant d'entrer en matière, ce singulier personnage. Mais il souhaitait, par-dessus tout, en finir, et il dit d'un ton bref :

– Comme il vous plaira, monsieur.

Il se laissa emmener jusque sous les arbres qui forment de longues allées au milieu du boulevard de Clichy. Cette promenade, assez mal éclairée, est très propice aux confidences, et les amoureux du quartier s'y donnent volontiers rendez-vous ; mais les amoureux ne s'occupent pas des gens qui passent, et personne ne prit garde à ces deux messieurs qui marchaient, côte à côte, dans l'allée centrale.

Quand ils eurent fait ainsi une trentaine de pas, Médéric, impatienté, s'arrêta brusquement et dit à son silencieux compagnon :

– Eh bien, monsieur… que me voulez-vous ?

– Je veux vous venir en aide…

– Qu'entendez-vous par ces paroles ?

– Je vais me faire comprendre. Vous étiez invité à dîner ce soir, chez M. le comte de Muire, à sa villa des Frênes…

– Oui, monsieur. Et après ?

– Vous avez pris à la gare Saint-Lazare le train de cinq heures trente et, au lieu de vous arrêter à Chatou, vous êtes allé jusqu'au Vésinet.

– Est-ce pour me raconter cela que vous m'avez amené ici ? s'écria Médéric avec colère.

– Cela et autre chose encore. Madame de Muire a été tuée d'un coup de pistolet parti du train…

– Comment le savez-vous ?

– J'y étais, dans ce train. Je l'ai vue tomber et je vous ai vu descendre quelques minutes après. Je vous ai reconnu immédiatement. J'ai la mémoire des figures. Je savais qu'on vous attendait chez M. de Muire. Un de mes amis, qui devait y dîner aussi, me l'avait dit ; et il est parti, lui, par le train de quatre heures vingt-cinq. Moi, j'étais invité au pavillon Henri IV ; mais, en arrivant à Saint-Germain, je me suis excusé auprès de mon amphitryon, que j'ai trouvé à la gare, et je suis revenu immédiatement à Chatou. Il me tardait de savoir ce qui s'était passé aux Frênes.

– En quoi cela pouvait-il vous intéresser ? Vous ne connaissez pas la famille de Muire, que je sache.

– C'est à vous que je m'intéressais. Et je me proposais de m'adresser à vous pour savoir si madame de Muire avait été mortellement atteinte. À la gare de Chatou, je me suis fait indiquer le chemin de la villa et j'y suis allé à pied. Là, je vous ai demandé à un domestique et j'ai appris qu'on ne vous y avait pas vu. J'ai appris en même temps que la comtesse était morte et que la justice allait être informée de cet étrange événement. Le valet de pied qui m'a renseigné m'a donné votre adresse, et je suis revenu immédiatement à Paris. J'avais hâte de vous voir.

– Pourquoi aviez-vous hâte de me voir ? demanda vivement Médéric, qui ne devinait pas le motif de tant de sollicitude.

– Ah ! voilà ! répondit l'étranger en prenant un air embarrassé ; j'arrive au point scabreux, et je vous supplie de ne pas prendre en mauvaise part ce qu'il me reste à vous dire. Depuis que je me suis fixé à Paris, il y a quelques mois, j'ai quelquefois entendu parler de vous… au cercle dont je fais partie. Vous y êtes connu de plusieurs personnes… le marquis de Brangue, le vicomte de Liscoat, entre autres.

– Encore cet homme ! dit entre ses dents Médéric.

– Ces messieurs vous ont rencontré souvent chez M. de Muire, et c'est précisément l'un d'eux… M. de Liscoat… qui m'a appris tantôt qu'il allait dîner avec vous au château des Frênes… J'ai profité de l'occasion pour m'informer de vous, que j'avais entrevu à Rome, et dont j'avais gardé un excellent souvenir. J'ai été très heureux

d'apprendre que vous étiez en passe de faire un brillant mariage en épousant mademoiselle de Muire…

– Vous êtes vraiment trop bon, interrompit ironiquement le fiancé de Marcelle, et je serais curieux de savoir de quel droit M. de Liscoat s'occupe de moi.

– Oh ! il n'y met pas de malveillance… au contraire. Il a exprimé devant moi la crainte que madame de Muire ne refusât de vous accorder la main de sa fille. Mais vous pourrez vous passer de son consentement, maintenant qu'elle est morte.

Médéric tressaillit et regarda entre les deux yeux son interlocuteur, qui reprit tranquillement :

– Après l'événement auquel j'ai assisté de loin, l'idée m'est venue tout de suite que cette mort subite allait peut-être vous attirer des… comment dirai-je ?… des ennuis.

– Je ne comprends pas. Expliquez-vous plus clairement.

– C'est justement cela qui m'embarrasse. Je crains de vous blesser et, d'un autre côté, je me reprocherais de ne pas vous dire ce que j'ai sur le cœur. Enfin, je me risque… et je vous prie de m'écouter sans vous fâcher. Je ne vous veux que du bien, et une querelle entre nous ne pourrait avoir que de désastreux résultats.

– Pas tant de préambules. Au fait !

– Le fait, c'est que… un crime a été commis… la justice est saisie ou va l'être… et ce crime est si étrange, il aura un tel retentissement, que l'instruction sera menée rondement et avec un soin tout particulier. On remuera ciel et terre pour retrouver l'assassin… et on le cherchera peut-être là où il n'est pas. Il y a un vieil axiome judiciaire qui est toujours en

faveur : *Is fecit cui prodest*… c'est-à-dire, en français, que le crime est toujours produit par celui qui en profite… Quand un riche est assassiné, on commence par soupçonner son héritier… ce n'est pas le cas, puisque la fortune de madame de Muire revient tout entière à sa fille… Sa mort n'en a pas moins profité à quelqu'un…

– À qui, s'il vous plaît ?

– Profité n'est pas précisément le mot… mais, enfin, cette mort inattendue a fait disparaître un obstacle qui…

– Qui me gênait, n'est-ce pas ?

– C'est précisément cela.

– Ayez donc le courage de dire que vous m'accusez.

– Moi, non ; mais d'autres n'y manqueront pas.

– À ceux-là, je me charge de répondre et je les défie de produire contre moi l'ombre d'une preuve… À vous, monsieur, je demande…

– Êtes-vous bien sûr de ne pas avoir laissé de trace accusatrice de votre voyage sur la ligne de Saint-Germain ?

– Je ne me cache pas d'avoir pris le train de cinq heures trente.

– Mais vous ne tenez pas, je suppose, à ce qu'on sache qu'en partant de Paris, vous aviez dans votre poche un revolver à six coups.

Cette question était un coup droit auquel Médéric n'était pas préparé, et qui le trouva hors de garde.

Comment cet homme pouvait-il savoir cette histoire de revolver ? Le commandant Roland seul la connaissait et certes, ce n'était pas lui qui l'avait racontée au soi-disant comte Golymine.

L'idée vint à Médéric que cet étrange personnage était tout bonnement un agent de police qu'on lui avait détaché pour tâcher de le faire parler, avant qu'un magistrat l'interrogeât régulièrement, et il se promit de décourager cet espion en lui répondant par des dénégations insolentes.

– Qui est-ce qui ne porte pas un revolver dans sa poche par le temps où nous vivons ? répliqua-t-il en haussant les épaules. J'allais dîner à la campagne, et les environs de Paris ne sont pas plus sûrs que Paris lui-même.

– D'accord, dit froidement l'étranger ; mais, quand on se munit d'une arme à feu, on ne s'amuse pas à tirer en l'air. Si on s'apercevait qu'une des cartouches de votre revolver a été brûlée… et que la poudre a laissé des traces récentes dans le canon…

– Je n'ai tiré sur personne.

– C'est ce qu'il faudrait démontrer… Et si vous l'aviez sur vous, ce malencontreux revolver, vous feriez peut-être bien d'aller le déposer immédiatement au commissariat de police de votre quartier.

Et comme Médéric se taisait :

– Mais vous ne l'avez plus, reprit froidement Golymine.

– Qu'en savez-vous ?

– C'est moi qui l'ai.

– Vous l'avez trouvé ! s'écria sans réflexion Médéric.

– Mon Dieu ! oui. Et il est fortement heureux qu'il ne soit pas tombé dans d'autres mains que les miennes, car il serait déjà au greffe, comme pièce à conviction.

– Où l'avez-vous trouvé ?

– Dans le compartiment où je suis monté à Saint-Germain. J'y étais seul. On ne voyage guère à l'heure du dîner. L'arme était tombée sous la banquette où j'étais assis. J'ai marché dessus et naturellement je l'ai ramassée.

– Comment avez-vous pu deviner qu'elle m'appartenait ?

– Vous oubliez que votre nom est gravé sur la crosse. Jugez si j'ai été surpris de l'y voir… et ne vous étonnez plus que j'aie tant fait pour vous rejoindre. C'était tout un acte d'accusation contre vous, ce revolver, car je l'ai examiné et j'ai constaté que l'un des coups venait d'être tiré.

– Pas par moi. J'ai dû l'oublier dans le compartiment où j'étais lorsque je suis descendu à Chatou. Quelqu'un sera monté à ma place et s'en sera servi.

– Je ne vous conseille pas de fournir cette explication, si un magistrat vous interroge. Mais, je ne puis assez m'étonner de votre étourderie. Laisser là ce pistolet qui porte votre nom, c'est un comble d'imprudence.

– C'est surtout une preuve que ce n'est pas moi qui ai tiré. Si c'était moi, j'aurais pensé tout d'abord à le faire disparaître.

– Oui, je comprends que vous ne l'auriez pas remis dans votre poche, car vous pouviez être arrêté en descendant du train. Mais, quant à vous en débarrasser, ce n'était pas facile.

Le jeter par la portière ? Les hommes chargés du service de la voie l'auraient trouvé et se seraient empressés de le porter chez le commissaire. Je sais bien qu'il y a la rivière et qu'en passant sur un pont… mais la ligne ne traverse pas la Seine entre Chatou et le Vésinet.

– Enfin, monsieur, dit Médéric agacé, tout est bien, puisque c'est vous qui l'avez trouvé… à moins que vous n'ayez le projet de me dénoncer et d'aller remettre cette arme au procureur de la République.

– Moi ! pour qui me prenez-vous ? Je n'ai jamais dénoncé personne et je ne commencerai pas par vous, qui avez toutes mes sympathies depuis que nous nous sommes rencontrés à l'étranger, chez un ami commun. Si j'avais eu cette vilaine intention, je n'aurais pas couru après vous. Je serais allé tout droit au parquet.

– Très bien. Alors, vous me rapportez ce revolver ?

– Non ; mais je l'ai et vous n'avez rien à craindre. Il est en de bonnes mains.

– Je n'en doute pas ; mais je me demande ce que vous voulez en faire.

– Je veux le garder… en souvenir de vous.

– Et vous comptez ne jamais me le restituer ?

– Jamais, c'est beaucoup dire… Je le garderai… provisoirement.

– Je commence à comprendre. Vous voulez me faire *chanter*.

– Oh ! monsieur, vous vous servez là d'un vilain mot. Et, lorsque vous me connaîtrez mieux, vous regretterez, j'en suis sûr, de m'avoir soupçonné d'une infamie. La vérité est que j'ai un service à vous demander…

– Et qu'en échange de ce service, si je consentais à vous le rendre, vous me remettriez mon revolver ?

– C'est à peu près cela. Permettez-moi cependant de m'expliquer. Et d'abord veuillez considérer que cette arme est beaucoup mieux entre mes mains qu'entre les vôtres. On ne viendra pas la chercher chez moi, tandis que, d'un moment à l'autre, on peut faire une perquisition chez vous. Si on l'y trouvait, vous seriez gravement compromis.

» Et ne me dites pas que vous vous en déferez. Vous n'oseriez la confier à personne, et, quant à la jeter dans la rue ou dans la rivière… ce serait encore pis. Rien ne se perd à Paris… Un beau jour, on draguera la Seine et on repêchera le pistolet… Votre nom, en lettres d'or, est incrusté dans la crosse…

– Eh bien ! je ne nierai pas qu'il m'ait appartenu.

– Cet aveu pourrait vous mener loin. Dans votre intérêt, vous ferez bien de laisser chez moi cette pièce à conviction.

– Je ne peux pas vous la reprendre de force ; mais, si vous vous avisiez de la montrer, je ne craindrais pas de dire la vérité. Faites donc comme il vous plaira, et ne comptez pas sur moi pour vous servir en quoi que ce soit.

– Je ne vous demande que de rester neutre. Voici ce dont il s'agit : M. le vicomte de Liscoat devait me présenter à M. de Muire que je n'ai pas l'honneur de connaître, mais qui peut m'être très utile pour mener à bien une grosse entre-

prise industrielle. C'était convenu, et c'eût été fait d'ici à très peu de jours si ce malheur n'était pas survenu. Nous en causions tantôt, M. de Liscoat et moi ; il m'a parlé de vous. Je me suis aussitôt rappelé notre rencontre à Rome, et j'espérais qu'en souvenir de nos anciennes relations, vous voudriez bien ne pas m'être hostile lorsque nous nous retrouverions à la villa des Frênes. La catastrophe à laquelle j'ai assisté ajourne forcément la présentation ; mais elle n'est que différée, je l'espère, et nous sommes destinés à nous revoir tôt ou tard chez M. le comte de Muire.

– Pardon, monsieur, interrompit Médéric, frappé tout à coup d'une contradiction dans les discours assez entortillés de ce singulier personnage ; vous me dites que vous ne connaissez pas M. de Muire et vous m'avez dit tout à l'heure que vous aviez vu madame de Muire tomber sous la balle d'un assassin.

– Je le connais de vue, lui, et je connaissais la comtesse de longue date. Autrefois, elle allait tous les ans aux eaux d'Aix en Savoie… elle y allait sans son mari… et, au Casino, j'étais un des valseurs qu'elle préférait.

Médéric tressaillit. Les propos qu'il avait entendus au restaurant des Champs-Élysées lui revenaient en mémoire, et il se demandait si ce comte Golymine avait été lui aussi dans les bonnes grâces de la mère de Marcelle.

– Il dépend de vous, reprit l'étranger, que nos futures relations soient bonnes ou mauvaises, et je souhaite vivement pour vous et pour moi qu'elles soient bonnes.

» J'ajoute que vous auriez tort de me prêter des intentions que je n'ai pas. Non seulement je ne songe pas à prendre pied à votre détriment dans la maison de M. de Muire ;

mais, si jamais je trouve l'occasion de favoriser votre mariage, je la saisirai avec empressement.

– Je n'ai que faire de votre appui, dit sèchement Médéric, et si c'est un marché que vous me proposez…

– Pas le moins du monde. Vous restez parfaitement libre d'en user avec moi comme il vous plaira. Je garderai le revolver pour cette unique raison que la justice ne viendra pas le chercher chez moi, et je vous le restituerai quand le danger d'une perquisition sera passé. Si on vous inquiétait et que vous eussiez besoin de mon témoignage, j'irais jusqu'à mentir pour vous venir en aide. Je dirais par exemple, que j'ai voyagé dans le même compartiment que vous et que vous n'avez pas tiré. Mon concours bienveillant vous est acquis, et je ne vous demande rien en échange… rien que de ne pas chercher à me nuire dans l'esprit du comte.

Et comme Médéric, ébranlé, se taisait.

– Remarquez, je vous prie, ajouta Golymine, que vous n'aurez en aucune façon à répondre de moi. Je serais présenté par M. de Liscoat, et, d'ailleurs je fais partie du même cercle que M. de Muire… un cercle où on ne reçoit qu'à bon escient les candidats qui briguent l'honneur d'y être admis. J'y suis fort connu, et chacun sait que je suis un des principaux intéressés dans une puissante association de capitalistes, qui a son siège à Vienne, en Autriche. Je ne suis pas le seul gentilhomme qui s'occupe d'affaires, et je pense que M. le comte de Muire ne croira pas déroger en prenant part aux nôtres. Mon seul but est de l'y décider.

» Maintenant, j'ai tout dit, monsieur. Je tenais à vous avertir que j'ai votre revolver et que, par conséquent, vous n'avez pas à craindre qu'il tombe entre les mains de vos en-

nemis. C'est fait et vous savez ce que j'attends de votre courtoisie. Il ne me reste plus qu'à prendre congé de vous… en vous disant : au revoir.

Golymine salua poliment et s'éloigna sans que Médéric songeât à le suivre autrement que des yeux.

Médéric le vit se perdre dans l'ombre d'une contre-allée et il lui sembla qu'un homme assis sur un banc se levait pour le rejoindre.

Peu lui importait, du reste. Il en savait assez sur les projets de cet ami du vicomte de Liscoat, et il ne se dissimulait pas que les propositions qu'il venait d'entendre contenaient une menace déguisée. Après tout, il n'avait rien promis, et comme l'entretien n'avait pas eu de témoins, il pouvait le garder secret et en faire son profit. Mais il n'était plus en état de raisonner. Tant d'incidents succédant à une sanglante catastrophe avaient brouillé ses idées. Il était comme un homme entouré de précipices qui a perdu son chemin et qui n'ose plus avancer.

De plus, il tombait de fatigue, et il ne pouvait rien faire avant d'avoir revu M. Georges Roland.

Il regagna son logis, se coucha et comme il arrive toujours après les grandes crises, s'endormit d'un profond sommeil, qui dura jusqu'au lendemain.

Ce fut la rude main du commandant qui le réveilla.

Le commandant Georges avait ses grandes entrées chez le fils de son ancien colonel et, quand il s'y présentait, toutes les portes s'ouvraient devant lui. Le groom avait l'ordre reçu, une fois pour toutes, de le laisser passer, sans l'annoncer.

Le commandant put donc pénétrer dans la chambre et s'approcher du lit où Médéric dormait à poings fermés.

Ce sommeil parut de bon augure à M. Roland. Les gens qui ont un crime sur la conscience ne dorment pas si profondément. Ils sont agités par de mauvais rêves et ils n'ont pas non plus le réveil de l'innocence.

Le commandant, pour en faire l'essai, posa brusquement sa main sur l'épaule du dormeur et le secoua, en l'appelant par son nom. C'est ainsi que procède le directeur de la prison de la Roquette, quand il vient annoncer à un condamné à mort qu'on va l'exécuter. La situation n'était pas la même, mais le commandant voulait voir ce que Médéric allait faire, et entendre ce qu'il allait dire dans ce premier moment de surprise.

Médéric ouvrit les yeux, les referma, se tourna du côté opposé, et il fallut que son vieil ami s'y reprît à trois fois pour le réveiller tout à fait.

Enfin, le jeune homme se mit sur son séant et dit d'un air étonné :

– Tiens ! c'est vous ! Quelle heure est-il donc ?

– On dirait, ma parole d'honneur, que tu ne m'attendais pas, s'écria le commandant. Tu as la mémoire courte. Enfin, je suis heureux de constater que tu ne t'es pas brûlé la cervelle cette nuit.

La mémoire revint tout à coup à Médéric.

– J'ai peut-être eu tort, s'écria-t-il. Mais je vous en prie, dites-moi ce qui s'est passé aux Frênes après mon départ.

– Rien que tu n'aies deviné. Deux médecins qu'on a envoyé chercher à Saint-Germain sont arrivés. Celui de Chatou les avait devancés. Ils n'ont pu que constater la mort. La balle a pénétré au-dessous de la clavicule gauche et a coupé l'artère aorte. Madame de Muire a été foudroyée.

– Je le crois ; mais…

– Tu veux savoir ce que va faire la justice. Je n'en sais rien. Chatou est dans la Seine-et-Oise. C'est donc le parquet de Versailles qui a dû être appelé. Le procureur de la République n'est arrivé qu'à minuit. Il a ordonné l'autopsie et elle sera faite aujourd'hui. On veut extraire la balle qui, à en juger par l'étroitesse de la plaie, doit être une balle de revolver.

– Mais, sans doute, ce magistrat a interrogé…

– Tout le monde, y compris Marcelle, qui n'était guère en état de lui répondre. La pauvre enfant a eu une crise de nerfs effroyable, et elle est si malade que son père doit la ramener à Paris ce matin avec l'institutrice. Naturellement, elle n'a rien pu dire, et les domestiques pas davantage, puisqu'ils n'étaient pas là quand madame de Muire a été frappée. Muire a complètement perdu la tête, et il n'accuse personne.

– C'est fort heureux, murmura Médéric. Mais vous, mon commandant… On a dû vous questionner aussi ?

– Pendant une heure. On m'a demandé ce que je pensais de cet étrange événement. J'ai essayé de soutenir que ce malheur était le résultat d'un accident… qu'un voyageur maladroit avait pu, en jouant avec un revolver, presser involontairement la détente. Il m'a paru que cette opinion n'était pas

partagée par le magistrat qui m'interrogeait… et nous en sommes restés là.

– Ce magistrat a dû savoir qu'on attendait des convives, hier…

– Probablement, et il apprendra leurs noms. Mais le tien n'a pas été prononcé devant moi.

– Quoi ! Marcelle ne s'est pas inquiétée de mon absence ? Elle a dû cependant s'étonner de ne pas me voir dans un pareil moment.

– Marcelle était toute à sa douleur, et c'est à peine si elle m'a parlé. Tu comprends du reste que je me suis beaucoup moins préoccupé de ce que pensait cette pauvre enfant, que de savoir quelle suite le Parquet va donner à cette affaire. Elle est, depuis ce matin, entre les mains d'un juge d'instruction, et l'enquête doit être déjà ouverte. Elle portera, sans aucun doute, sur les faits plus que sur les causes, qu'il est très difficile de déterminer, du moins quant à présent. Tous les employés, qui étaient hier de service sur la ligne, vont être appelés en témoignage… entre autres le chef de train… Il semble difficile qu'il n'ait pas entendu le coup…

– Il pourra peut-être dire de quelle voiture on a tiré… Et le chef de station de Chatou attestera que je suis monté dans un compartiment où je n'étais pas seul. Il me connaît de vue.

– Il a pu ne pas te remarquer. Et je te conseille de ne pas recourir à son témoignage. Il est au moins inutile d'aller au-devant d'une accusation qui ne se produira peut-être pas ; car, enfin, peu de gens savent que madame de Muire s'opposait à ton mariage.

– Il y a ce vicomte de Liscoat et son ami M. de Brangue, murmura tristement Médéric.

– Ceux-là ne te veulent aucun bien, mais ils n'oseront peut-être pas te dénoncer catégoriquement. Ce qu'il y a de plus à craindre, c'est qu'on ne trouve ce revolver et qu'on ne découvre qu'il t'appartient.

– D'autant que mon nom est gravé sur la crosse.

– Tu ne m'avais pas dit cela !

– Parce que je croyais que vous le saviez. C'est votre armurier qui l'y a gravé par votre ordre.

– En effet, je me souviens maintenant de ce détail… Fâcheuse idée que j'ai eue !… Tu cours plus de danger que je ne pensais… mais, après tout, on verra bien qu'il n'a pas servi…

– À moins que…

Médéric n'acheva pas. Il avait été sur le point de raconter toute l'histoire de sa rencontre avec le comte Golymine, mais il craignait que le commandant ne le blâmât d'avoir accepté tacitement le compromis offert par ce personnage dont il ne savait encore que penser, et il voulait le voir à l'œuvre avant de le signaler au seul ami sincère qui lui restât.

Il s'arrêta donc et il reprit d'un ton pénétré :

– Alors, vous ne me soupçonnez plus ?

– Non, dit Georges Roland. J'ai beaucoup réfléchi cette nuit et je suis convaincu maintenant que tu n'es coupable que d'étourderie. Le fils du colonel Mestras ne peut pas être un lâche assassin. Si je t'ai soupçonné hier, c'est ta faute…

ton voyage avec changement de compartiment m'avait paru si étrange… et puis les insinuations de ces vieux fous avaient fait sur moi une certaine impression…

– Si je vous disais que je les ai revus ?

– Ou ?… quand ?…

– Hier soir, avant de rentrer chez moi, je me suis arrêté dans un restaurant des Champs-Élysées, pour dîner…

– Tu as pensé à dîner dans un pareil moment !

– Mon Dieu, oui. Je mourais de faim. Ces messieurs y étaient et je me suis trouvé placé de telle sorte qu'ils ne m'ont pas vu et que cependant j'ai pu entendre leur conversation. Si vous saviez ce qu'ils ont dit !…

– Qu'ils allaient te désigner comme étant l'assassin ?

– Non. Ils me croient ou ils font semblant de me croire coupable, mais ils tiennent trop à leur tranquillité pour se mêler activement d'un procès criminel.

– Alors, qu'ont-ils donc dit qui ait pu tant t'émouvoir ?

– À vous seul, je puis le répéter sans rougir… Vous avez servi sous mon père… Vous savez que c'était un homme d'honneur…

– Dans toute l'acception du mot, et, si ces drôles se permettaient d'en douter, je leur couperais les oreilles.

– Si vous les aviez entendus, mon commandant, vous auriez fait comme moi qui n'ai pas bougé. Ils comprennent l'honneur autrement que nous, et l'acte qu'ils imputaient à mon père leur semblait à peine blâmable. Ils en riaient et ils prenaient plaisir à le rappeler.

– Explique-toi, à la fin. Tu me fais bouillir d'impatience.

– Ils affirment que mon père était l'amant de madame de Muire.

– C'est une abominable calomnie, s'écria le commandant. Ton père a été tué en 1870, et, avant la guerre, je servais déjà dans son régiment. Je n'ai jamais rien vu qui puisse autoriser une pareille supposition. Ton père était très lié avec les Muire, c'est vrai ; mais…

– Ils ont parlé de cette liaison, comme si elle eût été de notoriété publique. M. de Muire, à les entendre, aurait été le seul à ne pas s'en apercevoir. Ils ont ajouté que mon père avait eu un successeur dans les bonnes grâces de madame de Muire… Un M. Dubrac qui était officier aux guides.

– Dubrac ! Je l'ai connu… Il est vrai qu'il y a quelques années, il fréquentait beaucoup le salon de la comtesse… ce n'est pas une raison pour croire qu'il a été son amant. Quant à ton père, j'affirme qu'il n'a pas trahi la confiance qu'avait en lui son meilleur ami… et, n'était la crainte d'un scandale dont Marcelle aurait à souffrir, je donnerais à ceux qui tiennent de pareils propos un démenti, appuyé d'un coup d'épée. J'espère, du reste, trouver plus tard un prétexte pour les traiter comme ils méritent de l'être. Pour le moment, nous avons, toi et moi, d'autres soucis que de corriger ces gens-là. Oublie leurs sots discours et fais-moi le plaisir de te lever et de t'habiller. Je t'emmène. Nous déjeunerons ensemble et, après déjeuner, tu m'accompagneras aux Frênes. Je t'ai conseillé de ne pas y entrer, hier soir. Aujourd'hui, on s'étonnerait de ne pas t'y voir.

– Qui sait comment j'y serai reçu ? murmura Médéric.

– Comme un fils par ce pauvre comte, comme un fiancé par Marcelle, comme un ami par Hélène Lanoue, qui est une brave fille et qui t'a toujours soutenu. Les calomnies tomberont d'elles-mêmes et, dans six mois, tu seras le mari de mademoiselle de Muire.

– Alors, vous ne craignez plus que, dans l'instruction qui vient de s'ouvrir…

– On te mette en cause ? Je ne le crois pas ; mais, si on t'y met, nous serons quatre pour te défendre. Et, pour bien établir la situation, j'obtiendrai de Jacques que tu conduises avec lui le deuil de la comtesse. Il faut que tout le monde sache que tu vas être son gendre.

– Que Dieu vous entende ! soupira Médéric, moins rassuré que le commandant, qui, lui, ne soupçonnait pas l'existence du comte Golymine.

III

Quatre jours se sont passés. Les magistrats appelés à informer sur le crime de Chatou ont terminé leurs premières opérations ; le corps de la comtesse de Muire a été rapporté à Paris et on va célébrer les obsèques.

La façade de l'église Saint-Augustin est tendue de noir, et au-dessus de la draperie du portail s'étale un écusson aux armes des Muire, surmontées d'une couronne comtale.

La nef, tendue aussi du haut en bas, est pleine, et vingt voitures de maître stationnent aux abords de l'église.

Au pied du chœur, le catafalque, entouré de lampadaires, disparaît sous les fleurs.

L'orgue tonne ses graves harmonies et les chants sévères de l'office des morts retentissent sous les voûtes.

Les passants se sont attroupés pour attendre la fin de la cérémonie, et plus d'un pauvre diable pense qu'avec l'argent qu'a coûté ce convoi de première classe il pourrait vivre heureux, lui et les siens, qui meurent de faim.

Il y a aussi, au dehors, des gens du monde, arrivés trop tard pour pénétrer dans l'église, et quelques reporters de journaux, envoyés pour prendre à la sortie les noms des personnages connus.

Tout Paris s'est occupé de la mort tragique de la comtesse de Muire, et on s'attend à une cause célèbre, quoique

rien n'ait transpiré des premières décisions de la justice, et quoique, jusqu'à présent, on n'ait arrêté personne.

Parmi les retardataires, quelques clubmen peu accoutumés à se lever de bonne heure, venus seulement pour faire acte de présence et serrer, au moment du défilé, la main de M. de Muire, qui a tenu à conduire le deuil.

Marcelle n'est pas là. Elle voulait assister jusqu'au bout à l'enterrement de sa mère. M. de Muire s'y est opposé. Mais il a voulu que Médéric de Mestras l'accompagnât à l'église et au cimetière.

Médéric est à sa gauche, sur le premier rang. Derrière eux, le commandant Roland et deux ou trois amis du comte qui, étant le dernier de sa race, n'a plus de parents que du côté de sa femme : des cousins éloignés de madame de Muire, née Plantier, qu'il a perdus de vue depuis longtemps, qui habitent la province et qui n'ont pas jugé à propos de se déranger.

Le reste de l'assistance se compose de gens du monde où vivait la comtesse, un monde mi-parti du faubourg Saint-Germain et du faubourg Saint-Honoré, et, comme elle était très répandue, il y a foule, une foule médiocrement recueillie, mais très élégante : les hommes en redingote noire tombant très bas gantés et cravatés de noir, les femmes portant le deuil à la dernière mode.

On cause à voix basse et personne ne pleure ; personne qu'une jeune fille, agenouillée sur un prie-Dieu, tout près du cercueil. Celle-là, c'est Hélène Lanoue, l'institutrice dont la beauté préoccupe tant le vicomte de Liscoat. Elle aurait dû rester près de son élève ; mais Marcelle a exigé qu'elle la remplaçât à la triste cérémonie. Marcelle veut savoir tout ce

qui s'y passera et elle suppose que, ce jour-là, elle ne reverra pas Médéric, peut-être même pas son père, qui s'absorbe dans sa douleur et qui ne pense qu'à s'isoler.

Le commandant regarde Hélène. Il se promet de la joindre à la sortie, de lui conseiller de ne pas venir jusqu'au cimetière et de le reconduire à l'hôtel de Muire, après l'office qui tire à sa fin.

Ce sera pour lui une occasion de revoir mademoiselle de Muire, avec laquelle il a pu à peine échanger quelques mots depuis la catastrophe qui l'a faite orpheline, et une occasion de lui parler de l'avenir. Il sait déjà que ni elle ni son père n'ont eu un seul instant l'idée de soupçonner Médéric, et que rien n'est changé à ce projet de mariage, dont la mort de madame de Muire vient d'ajourner la réalisation. Mais il voudrait qu'on fixât une date, et qu'en attendant le grand jour, Médéric fût reçu dans la maison sur le même pied qu'autrefois.

Les portes de l'église étaient restées ouvertes, et sous le porche, M. de Brangue causait avec son inséparable ami M. de Liscoat, aussi peu pressé que lui d'entrer dans la nef où on devait étouffer.

– Une belle salle ! disait le marquis, comme s'il eût parlé d'une première représentation.

– Oui, répondit le vicomte, on refuse du monde. Il faut pourtant que nous nous montrions.

– Oh ! nous avons le temps. Le défilé n'est pas encore commencé et il durera vingt minutes. Nous passerons les derniers, voilà tout. Il suffit que Jacques nous voie.

– Il en verra bien d'autres. Tout le cercle est ici…, jusqu'à Golymine, qui ne connaît pas Muire… ou qui le connaît à peine.

– Qui ça, Golymine ?… Ah ! oui ce Polonais qu'on a reçu cette année et qui fait ta partie de piquet, tous les jours de cinq à sept. Qu'est-ce que c'est que cet homme-là ?

– Un seigneur de très bon aloi et un fort capitaliste qui est à la tête d'une foule de grandes affaires industrielles. Je ne sais pas pourquoi je ne te l'ai pas encore présenté.

– À quoi bon ? ma fortune est en terres, et je n'ai pas envie de la déplacer pour me lancer dans la spéculation.

– Oh ! il n'en est pas à chercher des bailleurs de fonds. Je crois pourtant qu'il a jeté son dévolu sur notre ami Jacques, car il m'a prié, l'autre jour, de le mettre en relations avec lui. Et je m'explique pourquoi il est venu à l'enterrement. C'est une marque de déférence anticipée qu'il veut donner à son futur associé.

– Ton Polonais pourrait bien compter sans son hôte. Muire s'est marié sous le régime dotal, et toute la fortune est du côté de sa femme. C'est sa fille qui hérite… à moins que la comtesse n'ait avantagé Muire dans son testament, ce qui m'étonnerait fort.

– Voilà Golymine qui entre. Faisons comme lui, dit Liscoat en jouant des coudes pour se pousser dans la nef. Suis-moi et tâchons d'avancer.

Ce n'était pas très facile, et il leur fallut se glisser par les bas-côtés pour faire le tour de l'église, avant de passer devant le catafalque.

Le comte de Muire et Médéric de Mestras, précédés par l'appariteur des pompes funèbres, s'avançaient pour prendre position près du portail et recevoir, au passage, les saluts de condoléances.

Le commandant aurait pu se ranger à côté d'eux, à titre d'ami ; mais il tint à marquer, par son absence volontaire, que, si Médéric figurait près de M. de Muire, c'est que Médéric allait bientôt entrer dans la famille en épousant Marcelle.

Au lieu de les suivre, Georges Roland passa du côté des femmes, tendit la main à mademoiselle Lanoue et l'entraîna doucement vers la sortie. Elle était hors d'état de parler, mais elle leva sur lui ses grands yeux pleins de larmes et elle le remercia d'un regard éloquent.

Ni elle ni le commandant n'avaient à saluer officiellement M. de Muire ; et au lieu de défiler par le milieu de la nef, comme les invités qui n'étaient pas de la maison, ils restèrent confondus dans la foule, à une place où ils le voyaient de face et d'assez près.

Le comte était très pâle, mais il dominait son émotion, et il s'acquittait avec une fermeté rare de ce cruel devoir qui consiste à rendre des saluts et des poignées de main à des indifférents, alors qu'on a le cœur brisé.

En vrai gentilhomme du bon temps, il y mettait même des nuances, selon la qualité des gens qui s'inclinaient devant lui ; mais il souffrait terriblement et il lui tardait que cette corvée funèbre prît fin.

Médéric faisait moins bonne contenance, et le commandant crut s'apercevoir que plusieurs affectaient de ne pas le regarder. Il en conclut que les deux vieux beaux avaient ré-

pandu de méchants bruits sur son jeune ami, et l'antipathie qu'ils lui inspiraient s'accrut d'autant.

Du reste, il eut bientôt le déplaisir de les apercevoir, suivis de très près par un monsieur qui paraissait être avec eux, car Liscoat venait de se retourner pour lui faire un signe. Ils passèrent en saluant à peine Médéric ; mais le monsieur lui tendit la main, et Georges Roland ne fut pas peu surpris de constater que Médéric refusait la sienne. Il le fut encore davantage d'entendre mademoiselle Lanoue lui demander tout bas qui était ce personnage, et il ne sut que lui répondre, car Médéric ne lui avait pas dit un mot de la visite nocturne du comte Golymine.

En quoi cet homme pouvait-il intéresser l'institutrice de Marcelle, dans un pareil moment ? Le commandant le regarda avec attention et ne se souvint pas de l'avoir jamais vu. C'était un cavalier de fière mine, qui pouvait bien avoir quarante ans, porteur d'une figure énergique, illuminée par des yeux bleus d'un éclat extraordinaire et comme coupée en deux par une paire de longues moustaches rousses. Une tête et une prestance de seigneur slave.

Et ce seigneur connaissait évidemment le comte de Muire, qui lui rendit son salut avec un empressement marqué.

– Venez, mademoiselle, dit le commandant qui avait hâte de sortir et de ramener la jeune fille à l'hôtel de Muire. Médéric me dira sans doute, ce que vous désirez savoir.

Elle ne pleurait plus, mais elle semblait troublée, et elle s'arrêta sous le porche, comme si elle eût cherché des yeux quelqu'un dans la foule qui refluait au dehors.

M. de Brangue et M. de Liscoat s'étaient arrêtés aussi, mais à l'autre bout des marches qui s'étendent devant la façade byzantine de Saint-Augustin, et le commandant n'était pas disposé à les aborder, quoique le monsieur qui préoccupait Hélène fût allé se placer près d'eux.

Le char empanaché attendait devant le portail, et les employés des pompes funèbres apparurent, portant le cercueil surchargé de couronnes.

Toutes les têtes se découvrirent et le commandant profita de cette triste diversion pour entraîner la jeune fille jusqu'au coupé qui l'avait amenée et qui stationnait sur le boulevard Malesherbes.

Il y monta avec elle et il lui demanda en quoi le monsieur qu'elle lui avait désigné pouvait l'intéresser.

– J'avais cru le reconnaître, murmura-t-elle, mais je pense que je me suis trompée.

– Autant que je puis croire, c'est un étranger, dit Georges Roland. Probablement un membre du cercle dont ces messieurs font partie. Je le saurai, du reste, et je vous renseignerai.

– Il y a des ressemblances très extraordinaires.

– À qui ressemble-t-il donc ?

La jeune fille hésita et dit avec un embarras visible :

– À quelqu'un que je n'ai pas vu depuis mon enfance… et que je croyais mort.

Le commandant s'abstint d'insister, mais il se promit d'éclaircir ce mystère qui l'intéressait beaucoup moins que le crime de Chatou.

– Me permettrez-vous d'entrer avec vous chez notre chère Marcelle ? demanda-t-il au moment où le coupé s'arrêta.

– Marcelle sera très heureuse de vous voir, dit mademoiselle Lanoue, et elle a grand besoin de causer avec un ami comme vous, monsieur. Son père est hors d'état de lui parler raison et c'est à peine si, depuis que ce malheur est arrivé, elle a pu échanger quelques mots avec M. de Mestras.

– Heureusement, vous ne l'avez pas quittée, mademoiselle, répliqua le commandant Georges, en aidant la jeune fille à descendre du coupé.

– J'ai fait de mon mieux pour la consoler ; je n'y ai pas réussi. Elle adorait sa mère ; elle est au désespoir, et la mort tragique de madame de Muire l'a bouleversée. Ces médecins, ces magistrats qui l'ont questionnée ont été sans pitié. Elle ne voulait pas croire à un crime. Ils ont pris plaisir à lui démontrer que la comtesse a été assassinée… ils lui ont demandé si elle soupçonnait quelqu'un. Elle n'est pas encore remise du trouble où l'ont jetée ces affreux interrogatoires ; elle passe ses journées dans une sorte de torpeur qui me navre… et je ne puis parvenir à l'en tirer.

– À de telles douleurs, il n'est pas d'autre remède que le temps… Mais vous, mademoiselle, que pensez-vous de ce sinistre événement ?

– Je ne suis pas encore arrivée à y croire… et, pourtant, j'y ai assisté… j'ai vu madame de Muire tomber dans les bras de M. le marquis de Brangue, et la balle qui l'a frappée n'a pu

partir que d'une des voitures du train. Eh bien ! il me semble que j'ai rêvé.

– Médéric y était dans ce train, et il n'a pas même entendu la détonation.

– Quoi ! M. de Mestras…

– Vous ne saviez pas qu'au lieu de s'arrêter à Chatou, il n'est descendu qu'au Vésinet ?

– Non… il ne me l'a pas dit… Je n'ai fait, du reste, que l'entrevoir depuis la catastrophe… mais je m'étonne qu'il n'ait pas parlé de cette circonstance à… Marcelle.

– Il aura craint de l'inquiéter. Personne, Dieu merci ! n'a songé à l'accuser ; mais enfin un soupçon aurait pu venir à l'esprit des juges… Depuis quelque temps, madame de Muire n'était pas bien pour lui… cela suffit pour donner naissance à une calomnie.

– À une calomnie odieuse. Madame de Muire l'aimait beaucoup. Je ne sais pourquoi elle paraissait ne pas désirer qu'il épousât Marcelle, mais elle aurait cédé, j'en suis sûre… et M. de Mestras savait bien qu'elle cèderait.

– Si je vous disais qu'il s'est déjà trouvé des gens pour remarquer que lui seul était intéressé à la mort de la comtesse ?…

– Ceux-là sont des méchants et des sots. Je les défie d'accuser ouvertement M. de Mestras.

– J'espère qu'ils n'oseront pas. Du reste, Jacques de Muire vient de prouver publiquement que ses intentions sont toujours les mêmes et que Médéric sera son gendre. Mais, je ne serai pas tranquille tant qu'on n'aura pas découvert le vé-

ritable assassin. Me permettrez-vous d'ajouter que je compte sur vous pour m'y aider ?

– Sur moi ! s'écria la jeune fille. Comment pourrais-je ?…

– Oui, mademoiselle, dit doucement le commandant. Voilà, si je ne me trompe, sept ans que vous vivez dans la maison de Muire. Vous êtes depuis longtemps de la famille. Rien de ce qui s'y est passé n'a pu vous échapper. Un jour viendra peut-être où un hasard providentiel rappellera à votre mémoire quelque fait oublié… dont le ressouvenir vous mettra sur la voie. Moi aussi, j'ai su bien des choses… et je chercherai de mon côté.

» Mais je vous retiens et Marcelle a besoin de vous. Dites-lui que j'attends ici et demandez-lui si elle veut me voir.

Le commandant Georges et l'institutrice étaient entrés, tout en causant, dans un petit salon, au premier étage de l'hôtel, un salon où Marcelle aimait à se tenir, parce que les fenêtres donnaient sur un jardin plein de fleurs et de verdure.

Cette pièce préférée faisait partie de son appartement de jeune fille, qui se trouvait de plain pied avec celui de sa mère. M. de Muire habitait le second étage, et le rez-de-chaussée surélevé de cette demeure seigneuriale ne s'ouvrait que pour les grandes réceptions d'hiver.

Ce jour-là, l'hôtel était désert. Les gens avaient suivi, en grande livrée de deuil, le convoi de la comtesse de Muire. Il n'était resté qu'un valet de pied, pour garder la porte, et une femme de chambre, qui servait mademoiselle de Muire depuis son enfance et qui ne la quittait guère.

Marcelle, confinée chez elle et plongée dans de sombres réflexions, reçut Hélène Lanoue à bras ouverts. Elle allait cependant lui reprocher de ne pas être allée jusqu'au cimetière ; mais quand elle sut que le meilleur ami de Médéric était là, elle ne songea plus qu'à la remercier de le lui avoir amené. Elle courut au salon où Hélène l'avait laissé, et elle tendit son front au commandant Georges, qui y mit un baiser paternel.

– Que vous êtes bon d'être venu ! dit-elle. Je viens de passer de longues heures à pleurer… mais, voyez !… je ne pleure plus…

Elle parlait ainsi en essuyant ses larmes. M. Roland lui prit les mains, la fit asseoir près de lui et commença par lui prêcher doucement la résignation, tout en se proposant de ne pas s'en tenir avec la fiancée de Médéric aux banalités consolantes.

– Il m'a promis de ramener mon pauvre père après la triste cérémonie, murmura-t-elle, sans répondre autrement aux exhortations de son vieil ami.

« Il » c'était évidemment Médéric de Mestras, et ce début prouvait assez que Médéric était sans cesse présent à la pensée de la jeune fille.

– Oui, dit Georges Roland, et je vous jure que ce n'est pas de sa faute si vous ne l'avez pas vu plus souvent depuis trois jours. Votre père était tout à sa douleur… vous étiez désespérée… et puis, qu'aurait-il fait aux Frênes, au milieu de tous ces gens de justice ? Mais je l'ai vu, moi… il ne m'a parlé que de vous… et de l'horrible malheur qui nous atteint tous… Nous aimions votre mère, et la voir mourir ainsi !…

– Vous croyez donc, vous aussi, qu'on l'a tuée ?…

Le commandant fit un geste qui signifiait : « Je ne puis pas nier l'évidence. » Puis il répondit d'un ton peu convaincu :

– Involontairement, peut-être. Le coup de revolver a pu partir par accident.

– Oh ! oui, dites-moi que c'est un accident, ou que la balle qui l'a atteinte ne lui était pas destinée… dites-moi qu'il ne s'est pas trouvé un monstre pour l'assassiner, elle qui n'a jamais fait que du bien et qui n'avait pas un ennemi.

Hélène et le commandant échangèrent un regard. Hélène savait maintenant qu'on avait soupçonné Médéric, et elle souhaitait ardemment que Marcelle ignorât toujours qu'on avait fait cette injure à son fiancé. Le commandant ne doutait pas de la discrétion d'Hélène, mais ses yeux lui disaient : « Qu'arriverait-il, grand Dieu ! si notre chère Marcelle apprenait jamais qu'on a pu accuser du meurtre de sa mère l'homme qu'elle aime de toute son âme ? »

– Ne vous exaltez pas, je vous en supplie, ma chère enfant, répondit-il, après un court silence. À quoi bon chercher la cause de cet affreux malheur ? Nous sommes tous nés pour souffrir. Résignez-vous et pensez à l'avenir. Votre père vous reste, et vous épouserez le fils de mon pauvre ami le colonel de Mestras. Pourquoi est-il tombé à Gravelotte ? Il serait si heureux de ce mariage ! Sans doute, vous ne vous souvenez pas de lui… vous étiez si jeune quand il est mort.

– J'avais cinq ans, et je le vois encore sous son bel uniforme le jour où il est parti pour cette funeste guerre. C'était par une splendide soirée d'été… comme celle où ma mère est morte, quatorze ans plus tard. J'étais avec elle aux Frênes, et nous sommes allées le lendemain rejoindre mon

père à Dieppe où nous avons passé le reste de la saison. Le colonel devait se mettre en route cette nuit-là… Et il est venu nous dire adieu. Nous l'attendions à la gare de Chatou, et nous l'y avons ramené en voiture. Il est resté deux heures aux Frênes. Avant de partir, il m'a enlevée dans ses bras… Il était si grand que j'avais peur de tomber et que je me cramponnais au collet de son habit… Il m'a embrassée longtemps et si fort, que j'ai crié… Je me rappelle que j'ai eu la figure toute mouillée… Il pleurait comme un enfant, et je me suis mise à pleurer aussi… Ah ! il m'aimait bien.

Le commandant écoutait avec une émotion contenue ce récit naïf et touchant. Il avait commencé par froncer le sourcil ; maintenant il pâlissait, et Marcelle, qui ne s'en apercevait pas, continua, emportée par ses souvenirs :

– Et le jour où nous avons reçu la nouvelle de sa mort, je me le rappelle aussi comme si c'était hier. Il y avait un bal d'enfant au Casino et ma mère m'y avait menée. Je sautais de tout mon cœur quand mon père est entré dans la salle où on dansait. Il avait le visage bouleversé et il tenait un journal à la main… il l'a tendu à ma mère, qui s'est évanouie… Elle a eu tant de chagrin qu'elle a failli en mourir.

Le commandant baissa la tête, et la jeune fille reprit :

– Je vous fais de la peine à vous raconter cela… mais j'y prends un plaisir amer… Nous ne vous connaissions pas dans ce temps-là… vous étiez à l'armée.

– Oui… dans le régiment que commandait Mestras… Je l'ai vu tomber, murmura Georges Roland.

– Médéric était au lycée… Mon père est parti tout de suite pour Paris et il l'a ramené… Médéric a passé toutes les vacances avec nous… de tristes vacances… nous étions tous

en deuil… Je n'étais qu'une gamine et il ne faisait guère attention à moi… Qui nous eût dit que nous nous aimerions un jour, et qu'au moment où nous pouvions espérer d'être l'un à l'autre pour toujours, un nouveau malheur nous frapperait ?

Et comme le commandant, de plus en plus soucieux, ne répondait pas :

– En ce moment, peut-être, reprit Marcelle, vous vous souvenez que ma pauvre mère semblait, dans les derniers temps de sa vie, désapprouver notre mariage.

– Elle s'y était formellement opposée. Votre père me l'a dit.

– Je suis certaine qu'elle aurait changé d'avis. Elle avait pour Médéric la plus vive affection… Elle l'a toujours traité comme s'il eût été son fils… et cependant, quand je lui parlais de notre mariage, elle me répondait : « Rien ne presse… Il n'a pas de situation acquise… » J'ai cru comprendre qu'elle désirait me garder près d'elle le plus longtemps possible… Mais elle n'aurait pas résisté à mes prières… et Médéric allait faire sa demande officielle… c'était convenu avec mon père… La joie allait entrer dans la maison… c'est la mort qui est venue… et, dans les insomnies qui me poursuivent depuis la catastrophe, il m'est déjà arrivé de me demander qui de nous Dieu a voulu punir.

Le commandant continuait à se taire ; mais il commençait à croire que cette mauvaise langue de Liscoat avait peut-être dit la vérité en affirmant que le père de Médéric avait été l'amant de madame de Muire.

Le commandant n'était pas un rigoriste. Ayant beaucoup vécu, il avait beaucoup vu, et l'expérience lui avait appris à être indulgent pour les faiblesses que la passion excuse. Mais

il était resté simple et droit ; la trahison le révoltait. Il admettait, à la rigueur, qu'on trompât un mari : il y a des maris qui méritent leur sort ; mais il n'admettait pas qu'on séduisît la femme d'un ami, et le colonel de Mestras avait été l'ami le plus intime du comte de Muire.

L'idée que le colonel avait été aussi l'amant de la comtesse révoltait Georges Roland ; et, cependant, il ne savait plus trop que penser, après le naïf récit qu'il venait d'entendre.

Que M. de Mestras, avant de partir en guerre, eût fait ses adieux à madame de Muire, en l'absence de son mari, c'était assez naturel ; mais ses tendresses pour une fillette de cinq ans l'étaient beaucoup moins, et le commandant ne pouvait pas s'empêcher de les trouver suspectes.

Fallait-il donc croire que cette enfant était à lui ? Ainsi se serait expliquée l'opposition que faisait la mère à un mariage qui eût été un inceste.

Mais le brave Georges se souvint, fort à propos, que le colonel adorait les enfants et que, d'ailleurs, à l'époque de la naissance de Marcelle, il était, depuis deux ans, à Constantine, où il servait, en qualité de chef d'escadron, dans un régiment de chasseurs d'Afrique.

Georges s'empressa donc de chasser cette pensée répugnante et, de peur qu'elle ne lui revînt à l'esprit, il changea de conversation.

– Savez-vous, demanda-t-il sans transition aucune, si votre père a le projet de rester à Paris ?

– Il a parlé vaguement de voyager avec moi, dit Marcelle ; mais je crois qu'il n'a pas encore pris de décision, et j'espère qu'il fera ce que je voudrai.

– Alors vous avez un projet arrêté ?

– Oui, je désire retourner aux Frênes, y passer tout l'été et ne rentrer à Paris qu'après que je serai mariée.

– Vous croyez qu'avant la fin de votre deuil, votre père consentira ?…

– Je l'espère. S'il s'y refusait, je le prierais de me remettre au couvent. Je ne veux plus vivre comme je vis. Et Médéric ne s'accommoderait pas plus que moi de prolonger une situation fausse. Nous nous marierons avant trois mois ou nous ne nous marierons jamais.

Georges, assez surpris de l'entendre exprimer si nettement sa volonté, la regarda et lut dans ses yeux une résolution indomptable.

– J'ai trop souffert, reprit Marcelle. Voilà plus d'un an que notre mariage est décidé. J'étais certaine de fléchir ma mère, je vous l'ai déjà dit. Elle n'est plus de ce monde, et je n'aurai pas la joie de la voir près de moi, à l'autel ; mais elle nous bénira de là-haut, et mon père n'aura pas la cruauté de retarder notre bonheur. Je vais lui demander dès aujourd'hui de fixer une date.

– Quoi, aujourd'hui ?

– Pourquoi pas ? Je veux que Médéric soit présent, et Médéric m'a promis de ramener ici mon père. Il a été au deuil, il est juste qu'il soit à la joie. Et, puisque vous m'avez parlé de deuil, croyez-vous donc que je ne le porterai pas dans mon cœur, et que toute ma vie je n'aurai pas devant les

yeux l’affreuse scène de la mort de ma mère ? Nous serons deux à la pleurer, car Médéric l’aimait tendrement, et il n’a jamais pris au sérieux le mauvais vouloir qu’elle semblait lui marquer dans les derniers temps.

– Il s’en préoccupait quelquefois, dit à demi-voix le commandant.

– Il avait tort. Mon père le lui a dit devant moi. Vous-même, mon ami, vous savez bien que je n’irai pas contre le dernier vœu de ma mère en épousant Médéric. Et pour me prouver que nous sommes d’accord, vous viendrez avec nous passer l’hiver en Italie.

– Je le voudrais, dit Georges Roland de plus en plus étonné ; je me ferais même une fête de ce voyage ; mais…

– Médéric vous décidera… et nous partirons tous, le jour de mon mariage… vous… mon père…

– Et mademoiselle Hélène aussi, je suppose, ajouta le commandant, qui venait de voir un nuage de tristesse passer sur le charmant visage de l’institutrice.

– Je le lui ai demandé… elle a refusé… mais je la prierai tant qu’elle viendra.

– Vous savez bien, ma chère Marcelle, que c’est impossible, dit doucement mademoiselle Lanoue. Votre éducation est terminée et vous n’avez plus besoin de mes leçons. Tant que vous étiez une jeune fille, je pouvais rester près de vous, votre mère le désirait… mais, quand vous serez mariée…

– Vous serez toujours mon amie et vous ne me quitterez jamais.

– Jamais, c’est trop dire, fit observer en souriant le commandant Georges. Mademoiselle Lanoue se mariera, elle aussi.

Hélène rougit et dit d’un ton très net :

– Non, monsieur, je ne me marierai pas.

– Mais, si… mais, si, reprit Marcelle : nous vous marierons… Médéric vous trouvera un mari… aussi bon, aussi aimable que notre cher commandant.

– Et plus jeune, ajouta Georges Roland. Moi, j’ai passé l’âge, et j’en suis désolé.

En faisant cette réponse modeste, il regardait l’institutrice du coin de l’œil, et il la vit prendre un air sévère, qui lui donna à réfléchir. Était-ce que le compliment avait déplu à mademoiselle Lanoue, ou bien sa froideur apparente cachait-elle un sentiment tout opposé ? Il allait essayer de le savoir ; mais le roulement d’une voiture, s’arrêtant à la porte de l’hôtel, coupa court à l’entretien qui durait depuis une heure, interrompu par des pauses fréquentes et alangui par les difficultés de la situation.

Marcelle courut à la fenêtre et dit :

– C’est mon père… il a tenu sa promesse : Médéric est avec lui. Ils vont être bien heureux de vous voir.

Georges ne les attendait pas si tôt ; mais il se rappela que l’enterrement avait eu lieu au cimetière Montmartre, où la famille de Muire possédait un caveau. Le double voyage de Saint-Augustin au cimetière et du cimetière au haut du boulevard Malesherbes n’avait pas dû prendre beaucoup de temps. La cérémonie, n’étant pas de celles où on prononce

des discours, devait s'être terminée promptement, et il était tout naturel que M. de Muire se fût hâté de rentrer.

Un instant après, il parut, appuyé sur le bras de Médéric, et sa fille se jeta à son cou. Ils mêlèrent leurs larmes, pendant que Médéric serrait les mains du commandant.

Mademoiselle Lanoue se tint à l'écart, et elle allait se retirer ; mais le comte la pria de rester.

Il était très pâle et il paraissait accablé de fatigue, mais sa figure avait une expression de fermeté qui ne lui était pas habituelle, et le commandant devina que son vieil ami venait de prendre une résolution grave. Il devina même, à l'air de Médéric, que cette résolution devait être telle que la souhaitaient les deux amoureux.

Il ne se trompait pas. M. de Muire s'assit sur un fauteuil et leur fit signe à tous de prendre place autour de lui. C'était tout à fait la mise en scène d'un conseil de famille.

– Mon cher Georges, commença le père, je viens d'avoir avec Médéric, qui m'a soutenu dans cette cruelle épreuve, un entretien dont je veux te soumettre le résultat. Tu es mon meilleur ami, tu es le sien depuis son enfance, tu as vu naître Marcelle, et je tiens à te consulter, car il s'agit du bonheur de ces enfants… et du repos de ma vieillesse.

Le commandant eut un geste qui voulait dire : « Parle, et compte sur mon dévouement. » Mais ce préambule l'inquiétait, et la pensée qu'il allait être obliger de donner son avis lui causait un malaise indéfinissable.

Le mariage de Marcelle avec Médéric l'aurait comblé de joie, huit jours auparavant ; maintenant, ce mariage lui faisait peur.

– Ma vie est brisée, tu le sais, reprit Jacques de Muire. Jamais Louise ne m'avait donné un sujet de chagrin…

Louise, c'était madame de Muire, et le commandant ne put s'empêcher de tressaillir en entendant cet éloge sans réserves sortir de la bouche de son malheureux ami, qui continua sur le même ton :

– Dieu me l'a enlevée… ce n'est pas juste… j'aurais dû partir le premier… mais je n'ai pas le droit de la suivre… j'ai charge d'âmes, puisque j'ai une fille… et un fils, ajouta le comte en regardant Médéric. J'espère qu'ils ne me quitteront jamais et je veux qu'ils soient heureux. Ils s'aiment. Il ne me reste donc qu'à les unir.

Le commandant s'inclina sans répondre, et le comte, un peu étonné de ce silence, reprit avec une certaine hésitation :

– J'y suis décidé… et je crois que le plus tôt sera le mieux. Peu importe ce que dira le monde de leur mariage, qui pourra paraître précipité. Je compte vivre très retiré, rompre mes relations de Cercle… peut-être même me retirerai-je à la campagne… en province.

– Avec nous, s'écria Marcelle.

– Mes enfants seront libres de me suivre ou de rester à Paris, et ton approbation me suffira, mon cher Georges. Mais il me la faut, et tu devines pourquoi je te la demande.

– Nous y voilà, se dit le commandant.

– Le seul dissentiment qui se soit jamais élevé entre Louise et moi, tu l'as connu. Elle s'opposait au mariage de ces enfants. Dix fois, cent fois, je lui ai demandé pourquoi. Je n'ai jamais pu obtenir une réponse satisfaisante. Et je

m’adresse à toi, maintenant : À quelle cause attribues-tu la persistance de ce refus inexplicable ?

La réponse était facile ; mais le commandant aurait mieux aimé se brouiller avec son vieil ami que de lui dire ce qu’il avait appris sur le passé de la comtesse.

– Je n’y ai jamais rien compris, murmura-t-il.

– Louise avait quelquefois des caprices étranges, reprit M. de Muire, visiblement satisfait de cette réponse évasive. Elle se butait à certaines idées ; mais elle avait le cœur droit et l’esprit juste. La raison finissait toujours par reprendre le dessus et elle revenait de ses préventions. C’est ce qui serait arrivé si elle avait vécu, et je ne crois pas aller contre sa volonté en donnant Marcelle à Médéric. Ne se sont-ils pas fiancés, sous ses yeux ? Et, si elle avait eu quelque motif sérieux pour les empêcher de se marier, aurait-elle toléré que Médéric vécût dans notre maison sur le pied où il y était, depuis la mort de son père, que nous aimions tant ?… Non, n’est-ce pas ?… et j’aurais grand tort de tenir compte des résistances momentanées d’une mère qui ne voulait certainement que le bonheur de sa fille, et qui peut-être ne se trouvait pas assez renseignée sur les mérites et sur la conduite de son futur gendre.

» Je t’ai exposé mes scrupules. C’est à toi de les lever. Dis-moi que tu m’approuves de passer outre, et le mariage se fera dans trois mois.

Jamais le commandant Roland n’avait été mis à pareille épreuve, même le soir de la bataille de Sedan, alors que, resté le seul officier supérieur pour commander les débris de son glorieux régiment, il s’était trouvé dans la nécessité de

choisir entre deux routes pour sauver du désastre ses soldats et son étendard.

Il avait pris la bonne, puisqu'il avait pu ramener son escadron sous Paris et servir encore pendant le siège. Mais, quels qu'eussent été les périls et les difficultés de cette retraite, si heureusement accomplie, Georges eût été moins embarrassé de recommencer qu'il ne l'était de donner à M. de Muire une réponse catégorique.

Il ne se sentait pas le courage de lui conseiller de renoncer à ce projet de mariage que, la veille encore, lui, Roland, souhaitait de tout son cœur, et d'un autre côté, il hésitait à prendre la responsabilité de l'approuver.

Les bruits qui étaient arrivés jusqu'à lui sur la liaison du colonel de Mestras avec madame de Muire, et le récit de Marcelle qu'il venait d'entendre, avaient jeté dans son esprit des doutes effrayants ; des doutes qu'il ne pouvait confier à personne, pas même à Médéric, qui rejetait bien loin les accusations portées contre son père ; encore moins au comte qui n'avait jamais douté de la fidélité de sa femme, et qui s'étonnait déjà du silence que gardait son ami le commandant.

Dans sa perplexité, Georges se dit qu'après tout il ne s'agissait pas de célébrer immédiatement ce mariage scabreux et que, pendant le délai de trois mois, annoncé par Jacques de Muire, bien des obscurités pourraient se dissiper. Le grand point, pour le commandant, c'était de gagner du temps, sauf à se prononcer plus tard, quand il aurait réussi à pénétrer le terrible secret du passé.

– Médéric ne me pardonnerait pas de m'opposer à son bonheur, dit-il, en essayant de sourire pour dissimuler ce que

sa réponse avait d'évasif. Mais je lui conseille de se soumettre au stage que tu lui imposes. Il ne serait pas décent de brusquer les choses… alors surtout que la justice en est encore à chercher l'auteur de ce crime épouvantable.

– Elle ne le découvrira pas, dit tristement M. de Muire, et je crois même qu'elle va bientôt renoncer à le chercher. Le juge d'instruction m'a déclaré, hier, qu'il commençait à admettre la possibilité d'un accident.

– J'y ai cru aussi, d'abord… mais j'ai réfléchi et il me semble que, si le coup de revolver était parti par hasard, le meurtrier involontaire se serait dénoncé.

– Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que le chef du train affirme qu'il n'a rien entendu.

– Moi non plus, je n'ai rien entendu, murmura Médéric.

– C'est vrai… tu y étais dans ce train, dit M. de Muire. Je le sais, depuis deux jours, mais je l'avais oublié… et je ne crois pas que le juge en soit informé. Ne ferais-tu pas bien de le lui apprendre ? Il t'interrogerait, et ta déposition confirmerait celle de cet homme.

– Elle ne mettra pas sur la trace du coupable, interrompit le commandant Georges, et je conseille à Médéric d'attendre qu'on l'appelle, avant de se présenter. La justice est soupçonneuse, et une démarche spontanée pourrait être prise en mauvaise part. Que n'a-t-elle donc pas fait publier un avis pour inviter toutes les personnes qui ont voyagé dans ce malheureux train à venir déposer ! Il s'en trouverait peut-être une pour révéler un fait nouveau.

» Ah ! je ne suis pas magistrat, mais je te jure que, si je voulais me mêler d'ouvrir une enquête, j'arriverais à un ré-

sultat. Du reste… à quoi bon ?… toutes les découvertes que je pourrais faire ne répareraient pas le malheur qui t'a frappé. Laissons agir les juges et, quand l'instruction sera terminée, il sera temps de songer à ce mariage.

» Marcelle m'a appris que tu vas t'établir aux Frênes.

– Oui, jusqu'à l'hiver.

– Eh bien ! je m'y invite. Je ne veux pas te laisser seul dans l'état d'esprit où tu es, et j'aurai là-bas de quoi m'occuper. On apprend beaucoup de choses en interrogeant les gens du pays.

– Votre chambre est prête, dit vivement Marcelle, tout à côté de celle de Médéric.

– Médéric viendra nous voir tous les jours, mais il fera bien de continuer à habiter son appartement de la place Pigalle, jusqu'au départ pour l'Italie, conclut le commandant, pour tempérer la sévérité de l'avis péremptoire qu'il émettait sur la conduite à tenir par le fiancé de Marcelle.

– Je me soumets, murmura la jeune fille ; à condition que mon père fixe une date.

Et comme M. de Muire, préoccupé, ne se pressait pas de répondre, elle reprit :

– Je propose le 15 octobre. Vous ne dites rien ?… Médéric n'ose pas parler. Appuyez-moi donc, ma chère Hélène !

L'institutrice leva les yeux, qu'elle tenait baissés depuis que cet entretien était commencé :

– Je trouve, ma chère Marcelle, que M. Roland a toujours raison, dit-elle doucement.

– Et moi, je le remercie de vouloir bien accepter l'hospitalité aux Frênes, ajouta M. de Muire. Sa sagesse nous sera d'un grand secours, car Dieu nous réserve peut-être d'autres épreuves. La date de votre mariage c'est lui qui la fixera ; mais je puis, dès à présent, te dire : Marcelle, mets ta main dans la main de Médéric de Mestras, dans la main d'un loyal garçon, dont le père était mon meilleur ami… et, à toi, Médéric, je puis dire : à dater de cet instant, tu es mon fils, et je te confie le bonheur de mon unique enfant. Sa mère, qui n'est plus, vous bénit de là-haut.

Les fiancés se jetèrent en même temps dans les bras du comte pendant que le commandant, moins enthousiaste, regardait Hélène Lanoue, qui contenait assez mal une très vive émotion.

Il crut démêler sur son visage qu'elle partageait ses craintes, et, faisant un pas vers elle, il lui serra silencieusement la main.

Au plus fort des effusions des fiancés, la porte du salon s'ouvrit, et le valet de chambre du comte, un ancien serviteur de la maison, qui avait accompagné son maître au cimetière, entra d'un pas discret.

Pour qu'il se montrât au salon, sans avoir été appelé, il fallait qu'il se passât quelque chose de grave et d'imprévu, car il était merveilleusement stylé.

M. de Muire se dégagea des étreintes de sa fille et vint à lui, en l'interrogeant d'un coup d'œil.

– La personne qui demande à voir monsieur le comte vient de la part de M. le procureur de la République de Versailles, dit à demi-voix ce domestique bien appris.

– Quoi ! aujourd'hui ! s'écria M. de Muire. Il devrait ne pas ignorer que je viens d'enterrer ma femme…

– Cette personne le sait et prie monsieur le comte de l'excuser. Il s'agit, dit-elle, d'une chose très importante… et très urgente.

M. de Muire consulta des yeux le commandant Georges, qui dit sans hésiter :

– Il faut y aller.

– Faites entrer ce monsieur dans mon cabinet, et priez-le de m'attendre, dit le comte à son valet de chambre.

– Il y a évidemment du nouveau à Versailles, reprit Georges, et nous sommes tous intéressés à savoir ce qui s'y passe.

– Ils ont peut-être découvert le coupable, s'écria joyeusement Médéric. Ah ! je serais bien content !

– Ce serait trop beau, murmura le commandant.

– Quoi qu'il en soit, nous allons être fixés, conclut M. de Muire. Attendez-moi tous. Je crois que l'entrevue ne sera pas longue, et je reviendrai aussitôt que j'aurai congédié cet envoyé extraordinaire du parquet.

Marcelle était tout à la joie. Médéric semblait très rassuré. Hélène et le commandant se préoccupaient davantage de cette visite fort inattendue.

Le comte se serait volontiers passé de la recevoir, mais il ne la redoutait pas, car il ne soupçonnait personne et, ce qu'il souhaitait par-dessus tout, c'était que l'instruction fût close.

Il sortit donc pour monter au deuxième étage, où se trouvait, au fond de son appartement particulier, une pièce qui était une bibliothèque et qu'il appelait son cabinet de travail, quoiqu'il n'y travaillât guère.

C'était madame de Muire qui s'occupait exclusivement des affaires, et elle s'y entendait bien mieux que son mari.

La fortune de la maison consistait surtout en valeurs mobilières, et elle la gérait avec une intelligence remarquable, sans que le comte s'en mêlât, et sans qu'elle lui demandât conseil pour les placements qu'elle faisait, d'accord avec son notaire.

Si bien que le soin qui allait lui incomber d'établir la situation après le décès de sa femme, n'était pas un des moindres soucis de M. de Muire.

Il comptait même prier le commandant Georges de l'y aider et de veiller, par la suite, aux intérêts de Marcelle, unique héritière de sa mère.

Pour le moment, Jacques de Muire ne songeait guère aux questions d'argent ; il songeait à en finir avec les gens de justice et il s'attendait à s'aboucher avec un magistrat.

Aussi ne fut-il pas médiocrement étonné de voir un homme qui avait plutôt l'air et la prestance d'un officier habillé en bourgeois : cheveux coupés ras, fortes moustaches, redingote boutonnée militairement.

– À qui ai-je l'honneur de parler ? demanda-t-il à ce personnage, dont il ne devinait pas la profession. Vous venez de Versailles, m'a-t-on dit…

– Oui, de Versailles, répondit le monsieur sans paraître s'apercevoir de la froideur de cet accueil ; j'y ai été mandé

par le chef du parquet et par M. le juge d'instruction, mais je viens de prendre en rentrant à Paris les ordres de M. le préfet de police.

– Et c'est lui qui vous envoie ?… à moi ?

– Oui, monsieur. J'ajoute qu'en procédant ainsi, M. le préfet a voulu vous montrer qu'il tient compte de votre honorabilité et de votre situation dans le monde.

– Je ne comprends pas… mais je constate que, si votre intention est de m'interroger de nouveau, vous auriez pu choisir un autre jour.

– Je sais fort bien que les obsèques de madame la comtesse de Muire ont eu lieu ce matin ; mais je suis chargé d'une mission que je ne puis pas différer de remplir, si pénible qu'elle soit. J'ai entre les mains un mandant d'amener…

– Contre l'assassin !… quoi ! il est découvert !

– Je suis chargé d'arrêter un inculpé sur lequel pèsent de très lourdes charges, et j'ai ordre de l'arrêter, autant que possible, sans scandale et sans bruit. Je n'aurais évité ni l'un ni l'autre si je l'avais arrêté dans la rue, et je savais que je ne le trouverais pas à son domicile.

– Où voulez-vous en venir ? demanda vivement M. de Muire.

– Mais… à vous apprendre que cet inculpé est en ce moment dans votre hôtel, et à vous prier de me faciliter l'exécution du mandat qui m'est confié.

– Vous dites que cet homme est chez moi ! s'écria le comte, qui croyait avoir mal entendu.

– Oui, monsieur, répondit avec calme l'envoyé du préfet de police.

– On vous a trompé évidemment… ou vous vous trompez… Il n'y a ici en ce moment que ma fille, l'institutrice de ma fille, M. Georges Roland, ancien officier supérieur, et M. Médéric de Mestras, qui sera bientôt mon gendre.

– Je sais cela.

– Et vous osez accuser l'un de ces messieurs ?

– Je n'accuse personne. Ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, je suis porteur d'un mandat d'amener, et ma mission se borne exclusivement à conduire un inculpé devant le procureur de la République de Versailles, qui décidera s'il y a lieu de convertir le mandat d'amener en mandat de dépôt. C'est ce qu'aurait pu faire à ma place un agent subalterne, mais il y aurait mis moins d'égards et c'est moi que M. le préfet a désigné. Je suis le chef de la sûreté.

Le comte de Muire tombait de son haut, et regardait d'un air anxieux ce redoutable fonctionnaire qui semblait lui-même assez embarrassé de sa contenance, car il ne lui arrivait pas souvent d'instrumenter dans de pareilles conditions.

– Mais enfin, monsieur, à qui en avez-vous donc ? demanda avec émotion le père de Marcelle. Il s'agit de l'honneur et de la vie d'un homme, et vous me laissez en suspens ! Je vous somme de vous expliquer.

– Excusez-moi, monsieur, répondit froidement le chef de la sûreté. Je pensais que vous aviez compris que je viens chercher M. de Mestras. J'étais au cimetière ; je l'ai vu monter en voiture avec vous… donc, il est ici et je compte qu'il voudra bien me suivre sans difficulté. Il n'est question pour

le moment que d'un voyage à Versailles, et il se peut qu'après avoir été interrogé, ce jeune homme soit laissé libre. Il a donc tout intérêt à se rendre sans résistance à l'appel du magistrat que je représente.

– De quoi l'accuse-t-on ?

– Vous ne pouvez pas l'ignorer. Un crime a été commis… sous vos yeux… la justice s'est transportée à votre maison de campagne… vos domestiques ont déposé… d'autres témoins ont été entendus…

– Personne ne s'est avisé de soupçonner M. de Mestras que j'ai élevé et que j'ai toujours traité comme s'il eût été mon fils. Et c'est après trois jours d'enquête qu'on porte contre lui une accusation odieuse et absurde ! Je proteste et je vais lui conseiller de ne pas obéir à ce mandat.

– Vous aurez tort, monsieur. Je suis en mesure de le faire exécuter et j'espère que vous ne me contraindrez pas à employer la force.

– Non, mais puisqu'il en est ainsi, je vais accompagner M. de Mestras à Versailles.

– Les instructions que j'ai reçues s'y opposent formellement. Je les ai même outrepassées en m'adressant d'abord à vous. Je ne puis faire davantage… et si j'osais vous donner mon avis, je vous dirais, monsieur le comte, qu'il vaut beaucoup mieux pour vous que vous n'assistiez pas à l'interrogatoire de ce malheureux jeune homme.

Ce fut dit d'un ton ému qui frappa beaucoup M. de Muire. Évidemment, ce policier de haut vol avait du cœur et compatissait à la situation d'un galant homme qui

pleurait la mort de sa femme et qui apprenait tout à coup qu'on accusait son futur gendre de l'avoir assassinée.

– Vous aussi, vous le croyez donc coupable, murmura le comte, profondément troublé.

– Je n'ai pas d'opinion… il ne m'est pas permis d'en avoir une… et surtout de l'exprimer, mais il ne m'est pas défendu de vous dire que, depuis les premières opérations de la justice, il s'est élevé contre M. de Mestras des présomptions… qui équivalent presque à des preuves.

– Lesquelles ? demanda vivement M. de Muire.

– Je voudrais me dispenser de vous répondre…

– Et moi, je vous en prie…

– Songez, monsieur le comte, que parmi ces présomptions, il en est de purement morales et que, si je me permettais de vous parler de celles-là, vous seriez fondé à me reprocher d'entrer dans des affaires de famille auxquelles je dois rester étranger. Le juge seul a ce droit.

– Je comprends, monsieur. Vous faites allusion à un dissentiment qui existait entre madame de Muire et moi, au sujet du mariage de ma fille. Comment ce dissentiment est-il venu à la connaissance des magistrats qui instruisent, je l'ignore et peu m'importe, car il était de notoriété publique. Il aurait pris fin, je n'en doute pas, mais de ce qu'il subsistait encore, conclure que Médéric de Mestras a commis un crime épouvantable, c'est tellement excessif que cela ne saurait être pris au sérieux. Je suis prêt à m'en expliquer avec le juge ; il ne peut pas refuser de m'entendre et il reviendra de ses préventions. À qui fera-t-on croire qu'un garçon bien né, dont le passé est irréprochable, a débuté dans le crime en

tuant la mère d'une jeune fille qu'il aime et qu'il était certain d'épouser tôt ou tard ?… Et cela pour supprimer un obstacle qu'il ne tenait qu'à moi de lever, en vertu de mon autorité paternelle ?

– Je suis du même avis que vous, monsieur le comte, c'est invraisemblable, et s'il n'y avait pas d'autres charges contre ce jeune homme…

– Est-ce que, par hasard, on l'accuserait pour cette seule raison qu'il était dans le train d'où le coup est parti ?…

– C'est une coïncidence fâcheuse, mais…

– Cinquante autres y étaient avec lui et je m'étonne que la justice fasse porter ses soupçons sur le seul voyageur dont l'innocence est évidente… sur un ami que nous considérions comme notre enfant et qui venait ce jour-là dîner avec nous aux Frênes.

» Au lieu de l'accuser si légèrement, qu'on interroge donc les employés du chemin de fer !… beaucoup d'entre eux le connaissent de vue.

– C'est en effet par là qu'on aurait dû commencer… telle est du moins mon opinion personnelle, que je ne confie qu'à vous, monsieur le comte. Mais on a fait, depuis le crime, une découverte qui a jeté sur cette affaire un jour inattendu… et c'est précisément un de ces employés qui l'a faite.

– Une… découverte ? répéta M. de Muire, étonné et inquiet.

– Il a trouvé dans un compartiment d'une voiture de première classe, de la ligne de Saint-Germain, un revolver à six coups, dont un a été tiré tout récemment.

» Ce revolver, il l'a déposé hier entre les mains du chef de gare de Saint-Germain, lequel l'a porté immédiatement à Versailles, au procureur de la République. L'employé a prétendu qu'il venait de le trouver sous un des coussins de la voiture et on s'étonne qu'il ait pu rester là si longtemps sans que personne l'ait vu. Les voitures devant être visitées à l'arrivée des trains, on doit croire, ou que cette visite a été omise, ou que l'arme a été cachée sous le coussin trois ou quatre jours après le crime. L'employé n'a donné, jusqu'à présent que des explications assez confuses ; mais, il ne peut pas être soupçonné de connivence avec le meurtrier qui avait tout intérêt à faire disparaître l'arme dont il s'est servi.

– D'accord… seulement, je ne vois pas en quoi cette trouvaille compromet M. de Mestras.

– Le revolver lui appartient. Son nom est gravé sur la crosse, en lettres d'or, incrustées dans l'acier.

M. de Muire pâlit en recevant à l'improviste cette déclaration, mais il se remit très vite.

– J'ai un vague souvenir d'avoir vu cette arme entre les mains de Médéric, dit-il assez tranquillement. Je crois même me rappeler qu'elle lui a été donnée par le commandant Roland, son ami et le mien. Mais qu'est-ce que cela prouve ? On a pu le lui voler… il a pu la perdre…

– C'est ce qu'on le mettra en demeure d'établir. Mais jusqu'à ce qu'il y parvienne, la justice croira le contraire. Et puis, je sais qu'il y a contre lui d'autres témoignages. Ceux-là, monsieur, je ne puis vous les faire connaître, sans manquer à mon devoir professionnel.

– Vous pouvez du moins interroger M. de Mestras, en ma présence… il est ici… et je vais…

– Le faire appeler ? J'allais vous en prier. Mais je ne puis pas l'interroger devant vous. J'ai l'ordre très précis de le conduire à Versailles sans le laisser communiquer avec qui que ce soit, et même sans lui dire pourquoi on l'y appelle. J'ai pris sur moi de vous en informer, pour vous épargner une scène pénible… et je compte que je n'aurai pas à regretter d'en avoir usé de la sorte avec vous, monsieur, car je sais que vous êtes un galant homme. Je tenais à vous mettre à même d'envisager la situation telle qu'elle est, parce que les illusions sont toujours inutiles et souvent dangereuses. N'exigez pas davantage.

» Maintenant, je vous demande de faire venir ce jeune homme ; je lui apprendrai qui je suis et l'objet de ma mission qui est de le conduire immédiatement à Versailles… rien de plus. Il sera libre de croire qu'on veut l'entendre comme témoin, et je compte sur votre loyauté pour ne pas le détromper.

» Si, comme je veux l'espérer, il réussit à se justifier, rien ne l'empêchera de vous rapporter lui-même, ce soir, cette heureuse nouvelle.

M. de Muire, sans répondre un seul mot, sonna, donna à son valet de chambre l'ordre d'aller chercher M. de Mestras, et attendit, sans rien laisser paraître des angoisses qui le torturaient.

Un instant après, Médéric entra, le front haut. L'envoyé du préfet de police ne lui laissa pas le temps de parler.

– Monsieur, lui dit-il très poliment, je suis le chef du service de sûreté.

Il n'en fallut pas plus pour que le jeune homme perdît contenance, et le comte s'en aperçut parfaitement.

– Je viens, reprit le chef, vous prier de m’accompagner à Versailles, où vous attend le procureur de la République.

– Qu’a-t-il donc à me dire ? balbutia Médéric.

– Vous le saurez là-bas. J’ai une voiture à la porte et je vous prie de me suivre.

Le fils du colonel pâlit et dit entre ses dents :

– Je comprends… un misérable m’a dénoncé… parce qu’il a trouvé…

– Malheureux ! s’écria M. de Muire.

– Venez, monsieur, dit tout bas à Médéric, le chef de la sûreté. Croyez-moi, évitez un éclat dans cette maison.

Médéric regarda le comte et lut dans ses yeux la colère et le soupçon :

– Eh bien, soit ! cria-t-il ; partons ! il est temps que j’en finisse avec une odieuse calomnie.

Le père de Marcelle le laissa partir sans lui tendre la main et resta abîmé dans sa douleur.

– De tout ce que j’aimais, il ne me reste plus que ma fille, murmura-t-il en cachant son visage dans ses mains.

IV

À Paris, l'oubli vient vite. Un événement comme la mort tragique de madame de Muire occupe pendant quelques jours le monde où vivait la victime. La semaine d'après, on en parle déjà beaucoup moins ; au bout d'une quinzaine, on n'en parle presque plus. Les indifférents l'ont oublié. Il n'y a que les proches et les intimes qui s'en souviennent. Ils souffrent cruellement, ceux-là, et le temps, loin de calmer leur douleur ne fait que l'exaspérer, lorsqu'à leurs regrets viennent s'ajouter de poignantes inquiétudes sur le sort d'un des leurs.

Le comte de Muire, sa fille et le commandant Georges, réfugiés à la villa des Frênes, vivaient depuis quinze jours dans d'indicibles angoisses, largement partagées par Hélène Lanoue, qui se considérait à bon droit comme faisant partie de la famille.

Le malheureux Médéric avait été emmené à Versailles par le chef de la sûreté. Il n'en était pas revenu et, qui pis est, rien n'avait transpiré sur ce qui se passait entre lui et le juge d'instruction. Non seulement il était détenu, mais il était au secret le plus absolu et, pour qu'on lui appliquât dans toute sa rigueur cette mesure exceptionnelle, il fallait que son cas fût de ceux qui aboutissent presque toujours à une condamnation.

Et M. de Muire n'avait fait aucune démarche pour tâcher d'obtenir quelque adoucissement au sort du pauvre garçon qui avait été le fiancé de Marcelle.

M. de Muire était tout d'une pièce. Après avoir soutenu Médéric contre la comtesse, après l'avoir aimé comme un fils, il l'avait brusquement chassé de son cœur, aux premiers mots de cette épouvantable accusation, précisée par l'envoyé du préfet de police. Il ne se demandait même pas s'il était coupable. Il suffisait qu'il fût entre les mains de la justice pour qu'il se jurât de ne jamais le revoir. Médéric n'existait plus pour lui.

Vainement, Georges Roland, son vieil ami Georges, s'était évertué à représenter que Médéric lui avait, le jour même du crime, raconté l'histoire de la perte de ce revolver. L'intraitable gentilhomme lui avait fermé la bouche, en lui disant nettement :

– Jamais ma fille n'épousera l'homme qu'on a soupçonné d'avoir tué ma femme, cet homme fût-il mis en liberté demain.

Et, vainement aussi, Marcelle s'était jetée aux genoux de son père, en le suppliant de ne pas maudire Médéric et de ne pas l'abandonner.

Le comte était resté inflexible. À sa fille qui le menaçait d'entrer au couvent, il avait répondu qu'elle n'était pas majeure, et qu'il userait, au besoin, de son autorité paternelle pour l'empêcher de quitter la maison.

Blessé dans son orgueil, navré dans ses affections les plus chères, le comte vivait solitaire et sombre dans cette grande villa des Frênes, si gaie jadis et si lugubre depuis la catastrophe. Il ne voyait sa fille qu'à table et il ne sortait que pour aller, de temps à autre, à Paris, quand son notaire l'y appelait pour des affaires relatives à la succession de la comtesse.

Marcelle, on le croira sans peine, menait l'existence la plus triste du monde, et, si elle ne succombait pas sous le poids du chagrin, c'est qu'il lui restait un ami sûr, une amie dévouée et l'espérance, cette grande consolatrice des affligés. Elle ne s'était pas résignée à croire à la culpabilité de Médéric et, elle comptait fermement que le jour était proche où son innocence éclaterait à tous les yeux.

Le commandant la confirmait dans cette idée ; car, lui aussi, il avait la conviction que Médéric était victime d'une erreur judiciaire, qui serait reconnue tôt ou tard. Mais il faisait, sans le dire à Marcelle, des réserves sur la question du futur mariage, car il gardait des doutes inquiétants sur la nature des liens qui avaient uni autrefois le colonel de Mestras et la comtesse de Muire.

Hélène les partageait peut-être, ces inquiétudes ; mais, en sa qualité de jeune fille, elle ne pouvait pas les laisser voir, et le commandant se serait bien gardé de lui confier les siennes. Hélène se bornait à consoler Marcelle, et s'effaçait le plus qu'elle pouvait, sentant bien que sa situation lui interdisait d'intervenir entre le père et la fille. Mais Georges Roland savait qu'il était d'accord sur tous les points avec mademoiselle Lanoue, et, plus il l'étudiait, plus il reconnaissait en elle une nature d'élite.

Il songeait même déjà à chercher pour elle une place qui assurât son avenir, au cas, malheureusement probable, où elle serait obligée de quitter la maison, soit que mademoiselle de Muire se mariât, soit que M. de Muire se retirât au fond d'une province, comme il semblait en avoir l'intention.

Il était déjà résolu à vendre sa villa des Frênes, qui lui rappelait de trop douloureux souvenirs, et il cherchait un acquéreur.

Hélène et le commandant, sans s'être donné le mot, pensaient tous les deux à essayer de découvrir le véritable auteur de ce crime étrange dont on accusait Médéric, sur des indices qui n'étaient pas des preuves.

Le commandant y travaillait de son mieux, par des moyens sur l'efficacité desquels il ne comptait pas beaucoup.

Ainsi, au risque de se brouiller avec la magistrature de Versailles, il avait fait insérer dans différents journaux un avis portant que les personnes qui avaient pris, le 19 juin, le train parti de Paris, à cinq heures trente, sur la ligne de Saint-Germain, étaient invitées à faire connaître leur nom et leur adresse à M. Georges Roland, rue de Miromesnil, 37, lequel était en possession d'un objet précieux, trouvé par lui dans ce train, et qu'il désirait restituer à son propriétaire.

Il y a, de par ce monde, des individus qui réclament toujours, même quand ils n'ont rien perdu, et il comptait un peu sur l'indélicatesse de ces gens-là.

Mais l'avis avait été répété plusieurs fois depuis huit jours et personne ne s'était encore présenté.

Hélène, sans qu'on s'en doutât, était mieux placée que le commandant pour se renseigner efficacement.

Très libre de ses mouvements, parce que M. de Muire et sa femme avaient en elle une confiance absolue, elle allait et venait à sa guise, dans les environs du château des Frênes, au Vésinet, à Chatou et quelquefois plus loin. La comtesse, qui était très charitable, l'avait chargée de distribuer ses aumônes, et l'institutrice s'acquittait de cette mission avec beaucoup de zèle et d'intelligence.

Les pauvres sont assez rares dans cette banlieue habitée par les heureux de la terre ; il y en a, cependant, et ce sont surtout des pauvres honteux : de petits maraîchers gagnant leur vie au jour le jour, et qu'une gelée tardive ou un orage accompagné de grêle réduit quelquefois à la misère du soir au lendemain ; ou bien de pauvres diables d'employés du chemin de fer, chargés de famille et maigrement payés.

Mademoiselle Lanoue les connaissait tous et, pendant la saison où la famille de Muire habitait les Frênes, il ne se passait guère de semaines sans qu'elle allât les visiter à domicile pour s'enquérir de leurs besoins.

Elle y allait seule, en ayant soin, toutefois, de ne pas choisir le dimanche, jour d'invasion des Parisiens qui ne respectent pas tous une jeune et jolie femme sans protecteur.

Les autres jours, elle n'avait rien à craindre, car les gens du pays et les occupants des villas d'alentour la connaissaient parfaitement pour ce qu'elle était : une honnête et courageuse fille, fort au-dessus du soupçon.

Depuis la catastrophe, elle avait eu des affligés à consoler sans sortir du château ; mais elle pensait à reprendre ses habitudes et à les utiliser pour recueillir les bruits qui couraient dans le voisinage des Frênes.

Elle avait même confié son projet au commandant qui l'avait vivement approuvé et elle s'était mise à l'œuvre, sans grand succès d'abord.

Les indigents qu'elle avait vus regrettaient sincèrement la comtesse, plaignaient le comte et maudissaient l'assassin ; mais ils ne connaissaient pas Médéric et ils ne savaient rien de particulier sur l'événement qui s'était passé sur la voie ferrée, à un endroit assez éloigné de toute habitation.

Mais elle n'était pas au bout de ses tournées et, un matin que M. de Muire était allé à Paris, Marcelle étant trop souffrante pour sortir et M. Roland ayant des lettres à écrire, mademoiselle Lanoue, qui avait, la veille, visité ses pauvres de Chatou, s'en alla voir ses pauvres du Vésinet.

Il y avait là un ménage qui l'intéressait particulièrement : une femme chargée de trois petits enfants et un mari qui gagnait tout juste de quoi les faire vivre, et qui ne paraissait pas s'occuper beaucoup d'eux. Ce mari était employé à la Compagnie de l'Ouest et on ne le voyait pas souvent au misérable logis qu'habitaient les siens.

Mademoiselle Lanoue ne le connaissait pas et ne savait pas au juste quelles fonctions il remplissait sur la ligne de Saint-Germain. Il suffisait que la femme fût malheureuse pour qu'elle lui portât des secours. Mais, ce jour-là, l'idée lui vint que cette assistée avait pu apprendre, par son mari, ce que disaient les autres employés, à propos de l'affaire qui s'instruisait à Versailles, et elle résolut de l'interroger discrètement.

La maisonnette, ou plutôt la cabane où vivaient la mère et les enfants, était située au bout du village du Vésinet, et elle avait servi jadis à un jardinier du pays, qui y serrait ses bâches, ses cloches à melon et ses outils. Elle était plutôt faite pour abriter, la nuit, des moutons, que pour loger des créatures humaines, et, pour la première fois depuis qu'elle y était, Hélène s'étonna que ce mari, si minces que fussent ses appointements, laissât sa famille habiter cette baraque.

C'était d'autant plus étrange que la femme ne paraissait pas être née dans une condition misérable. Elle avait dû être jolie ; elle était encore jeune, et ses traits, flétris avant l'âge, ne manquaient pas de distinction, ses façons ni son langage

non plus. Elle avait un léger accent étranger, mais elle s'exprimait en français très facilement et en assez bons termes.

Elle était assise devant la porte lorsque mademoiselle Lanoue arriva, et elle accueillit sa bienfaitrice par ces mots :

– Ah ! mademoiselle, que je suis heureuse de vous voir ! Demain, mes enfants n'auront plus de pain. Leur père ne peut pas leur en donner. On lui a retenu, ce mois-ci, la moitié de ses appointements, à cause de cette malheureuse affaire du pistolet.

– L'affaire du pistolet ! répéta mademoiselle Lanoue, qui ne comprenait pas encore, mais qui commençait à entrevoir la possibilité de recueillir un renseignement utile.

– Oui, mademoiselle, dit la femme de l'employé, on l'a mis à l'amende et on le menace de le révoquer pour avoir fait son devoir. Vous savez qu'il est chef de train auxiliaire…

– Je l'ignorais.

– C'est-à-dire qu'il remplace de temps en temps un chef de train malade ou absent. Eh bien ! il y a quinze jours, étant de service, il a trouvé, dans une voiture de premières, un revolver oublié sur une banquette, et il l'a remis au chef de gare en arrivant à Saint-Germain. Ça ne le regardait pas, lui, de chercher le propriétaire d'un objet perdu… On n'avait donc rien à lui reprocher ; mais le malheur nous poursuit… Voilà que ce revolver appartient, à ce qu'il paraît, à un monsieur, qui passe pour avoir tué cette pauvre madame, qui était si bonne… Ce n'est pas la faute de mon mari si on l'a assassinée, n'est-ce pas, mademoiselle ?

– Non, sans doute, répondit Hélène, restée maîtresse d'elle-même, en dépit de l'émotion qu'elle éprouvait. Et il me semble que votre mari n'a rien à se reprocher. De quoi donc l'accuse-t-on ?

– Oh ! on ne l'accuse pas positivement. Il ne manquerait plus que ça !… mais on le soupçonne…

– D'avoir été le complice du meurtrier ? demanda vivement Hélène.

– Non… d'avoir gardé le revolver… on ne veut pas croire qu'il l'a remis immédiatement… et c'est pourtant la vérité… ils prétendent qu'il l'a trouvé le jour où cette dame a été tuée et qu'il a essayé de trafiquer de sa trouvaille…

– Comment cela ?

– Le nom du propriétaire était gravé sur la crosse du pistolet… ils disent que mon mari voulait proposer à ce monsieur de le lui vendre et que, s'il s'est décidé à le remettre à son chef, c'est qu'il a appris que ce monsieur allait être arrêté… Comme si Julien était capable de combiner des choses pareilles !… Il a bien des défauts, mais il n'est pas rusé… et il a eu trop de misère dans sa vie pour s'exposer à perdre sa place… il n'a pas d'autre gagne-pain.

– Julien, c'est le nom de votre mari ?

– Oui, mademoiselle ; Julien Maurevers… et il pourrait, s'il le voulait, prendre le *de*, car il est d'une famille noble… mais, quand on est malheureux, il faut se faire petit. Personne ne sait qu'il a encore, en France, des parents hauts placés… mais il est fier et… excusez-moi, mademoiselle… s'il apprenait que j'ai reçu de vous des secours, il me gronderait de les avoir acceptés. J'ai eu tort… mais c'est pour mes

enfants… et puis, j'espère m'acquitter un jour… notre situation peut changer d'un instant à l'autre… Julien me le dit souvent…

– Je le souhaite pour vous, madame, mais vous ne me devez pas de reconnaissance. Je n'ai été que l'intermédiaire des bienfaits de madame de Muire… c'est elle qu'il faut bénir.

– J'ai eu beaucoup de chagrin quand j'ai appris qu'elle était morte… et de quelle mort !… Ah ! on fera bien de condamner le monstre qui l'a assassinée… si on le trouve. Mon mari croit que ça ne peut pas manquer et pourtant, le jour du crime, il faisait justement l'intérim… il était à son poste dans le train… et il n'a rien vu ni rien entendu. À Versailles, le juge l'a tourné et retourné de toutes les façons, bien inutilement… mon pauvre Julien ne pouvait pas dire ce qu'il ne savait pas… et on allait le laisser tranquille, quand il a eu le malheur de trouver ce fameux revolver… je vous demande un peu s'il n'aurait pas mieux fait de le garder !

Hélène Lanoue, qui avait repris tout son sang-froid, comprit le parti qu'elle pouvait tirer d'un entretien qui s'engageait à peine et qu'elle se promettait de transformer en interrogatoire déguisé. Il lui semblait que la femme était de bonne foi ; mais la conduite du mari lui semblait louche, et l'occasion était bonne pour se renseigner sur cet homme qui avait, peut-être involontairement, causé l'arrestation de Médéric de Mestras.

– M. Maurevers connaissait-il le jeune homme qu'on accuse ? demanda-t-elle, sans avoir l'air d'attacher grande importance à cette question.

– De vue, oui. On dit que c'est un ami du comte de Muire… Il venait souvent aux Frênes… et Julien l'a aperçu ce jour-là, à la gare de Chatou… mais il n'en sait pas davantage, et il est porté à croire que ce monsieur n'est pas coupable. Julien est toujours disposé à prendre la défense des gens comme il faut… il en a été et il en sera encore, quand le sort se lassera de nous persécuter.

– Je n'en doute pas… et vous-même, madame, vous avez dû naître dans un autre monde…

– Je suis la dernière fille du prince Orbitello, de Naples, répondit en se redressant la femme de l'employé ; et mon père m'a déshéritée parce que, contre sa volonté, j'ai épousé Julien de Maurevers, que j'avais rencontré aux eaux d'Ischia. C'était il y a dix ans… Julien avait encore de la fortune et menait une brillante existence ; mais ce n'est pas cela qui m'a séduite. Je l'aimais follement. Je l'aime encore, quoique j'aie beaucoup souffert par lui. Cinq ans après il ne lui restait plus rien de son patrimoine, dissipé en plaisirs de toute sorte et surtout perdu au jeu. Julien se décida à revenir en France… non qu'il eût rien à attendre de sa famille… le seul parent qui lui reste l'a abandonné dès sa jeunesse et ne sait même plus qu'il existe. Julien est pourtant son héritier naturel ; mais Julien aimerait mieux mourir que de lui demander des secours et même de se faire reconnaître par cet homme sans cœur.

– Alors, ce n'est pas ce parent qui a placé votre mari ?

– Non ; c'est un étranger qu'il avait beaucoup fréquenté dans des temps meilleurs. Celui-là a eu pitié de lui et, comme il a, en France, de très hautes relations, il a pu faire entrer au service de la Compagnie de l'Ouest, Julien, qui allait atteindre la limite d'âge…, il faut avoir moins de trente-cinq

ans pour être accepté comme employé dans le service actif et il en avait alors trente-quatre… il en a quarante aujourd'hui et vous voyez où nous en sommes. Ce n'est pas faute d'avoir travaillé… il a commencé par être homme d'équipe.

– Mais… ce protecteur qui lui a ouvert la carrière ?…

– Vit habituellement en Allemagne et en Russie, et avait perdu de vue Julien. Il vient d'arriver en France, et j'espère qu'il sauvera mon mari d'une destitution, mais je ne sais s'il pourra davantage. Un ouvrier renvoyé d'un atelier finit toujours par trouver du travail. Un gentilhomme déchu ne se relève pas.

Plus Hélène Lanoue écoutait cet étrange récit, plus elle se persuadait que le gentilhomme déchu, comme l'appelait à tort ou à raison sa femme, en savait plus long qu'il ne voulait le dire sur le meurtre de madame de Muire. Hélène ne pouvait pas croire qu'il l'eût tuée, puisqu'il n'y avait aucun intérêt ; mais elle pouvait admettre qu'il connaissait le meurtrier, et qu'il était payé pour se taire.

À travers les atténuations et les réticences de la malheureuse qui avait associé son sort à celui de ce déclassé, Hélène démêlait sans peine que Julien Maurevers, avec ou sans particule, avait été toute sa vie un affreux garnement. Avec de tels antécédents, il était bien permis de le supposer capable de vendre son silence à un scélérat dont il aurait surpris le secret.

Il s'y trouvait, dans ce train qui portait l'assassin ; il avait pu le voir tirer sur madame de Muire et, à l'arrivée, – ou même pendant le trajet, puisque ses fonctions lui don-

naient le droit de circuler le long des voitures, – le menacer de le dénoncer et lui proposer un marché, aussitôt accepté.

Il est vrai que, dans ce cas, il aurait eu de l'argent ; cette objection se présenta à l'esprit d'Hélène, mais elle se dit que rien ne prouvait qu'il n'en avait pas reçu et qu'il n'était pas allé le perdre au jeu, sans s'inquiéter de pourvoir aux besoins de sa femme et de ses enfants. Et ce prétendu héritage qui devait un jour relever sa fortune, n'était-il pas mis en avant par lui pour masquer l'espoir qu'il nourrissait de tirer de l'assassin des sommes considérables, en échange d'une discrétion qui équivalait presque à une complicité ?

Tous ces raisonnements étaient justes, mais ils n'expliquaient pas comment cet employé suspect avait trouvé le revolver de Médéric et pourquoi il était allé le remettre à son chef, au risque d'encourir une punition et de s'exposer à être soupçonné par la justice.

À moins que ce ne fût pour nuire à un garçon qu'il connaissait tout au plus de vue, et qui ne lui avait assurément jamais fait de mal.

Hélène renonça à éclaircir immédiatement toutes ces obscurités. Elle se proposait de les soumettre au jugement du commandant Georges, et elle ne voulait pas laisser la fille du prince Orbitello supposer que les questions qu'elle venait de lui adresser cachaient une arrière-pensée.

Il importait à mademoiselle Lanoue que cette femme ne la prît pas pour une auxiliaire de la justice. La soi-disant princesse y paraissait peu disposée, car elle avait donné tous ces renseignements avec une spontanéité qui montrait bien qu'elle était sans défiance, et elle ajouta :

– Si mon mari savait que je vous ai dit tout cela, il ne me pardonnerait pas d'avoir tant parlé… et, si jamais vous le voyez, je vous prie en grâce de ne faire aucune allusion à cette malheureuse histoire.

– Je vous le promets, madame, répondit l'institutrice. Du reste, je n'ai jamais vu M. de Maurevers, et il est peu probable que je le rencontre ici, car j'y viens rarement… trop rarement à mon gré. Mais, puisque j'y suis, permettez-moi de vous remettre ce léger secours, au nom de celle que nous pleurons.

La princesse déchue prit, sans cérémonie aucune, le louis qu'on lui présentait et baisa la main d'Hélène. C'est l'usage à Naples, en pareil cas, et elle accompagna de remerciements chaleureux cette marque un peu servile de sa gratitude sincère et naïve.

Les enfants étaient sortis de la masure où ils faisaient la sieste, et regardaient mademoiselle Lanoue avec de grands yeux étonnés.

– Ils mangeront ce soir, dit la mère, et je n'aurai pas le crève-cœur de les voir pleurer, si Julien ne rapporte pas d'argent.

– Vous l'attendez aujourd'hui ? demanda Hélène.

– Oh ! très tard. Il a une permission, et il ne reprendra son service que demain… s'il n'est pas révoqué. Il est allé à Paris voir le comte Golymine et le prier d'intercéder pour lui.

– Le comte Golymine ? interrogea mademoiselle Lanoue, qui n'avait jamais entendu prononcer ce nom.

– Oui… ce seigneur étranger qui s'intéresse à lui… le protecteur dont je vous ai parlé.

– C'est un Polonais ? demanda la jeune fille.

– Je crois qu'il est Russe, répondit la femme de l'employé.

– Est-il indiscret de vous demander où et comment votre mari l'a connu ?

– Je ne sais pas au juste. Il le connaissait avant de m'épouser. Je suppose qu'il l'a rencontré à Aix en Savoie ou à Monaco. Ils fréquentaient tous deux les villes d'eaux… et surtout les maisons de jeux. Mais le comte Golymine est très répandu à Paris, et je ne serais pas étonnée qu'on eût entendu parler de lui au château des Frênes.

Mademoiselle Lanoue se promit de s'en informer et prit congé de madame Maurevers. Il lui tardait de consulter le commandant, et de plus, elle ne voulait pas laisser Marcelle trop longtemps seule, car la pauvre enfant broyait du noir quand elle était livrée à elle-même. Mais Hélène comptait bien se garder de lui raconter ce qu'elle venait d'apprendre. À quoi bon troubler, par ce récit, un cerveau déjà surexcité ? Il serait temps de parler plus tard, quand M. Georges Roland aurait un peu débrouillé la situation.

Pour aller du village aux Frênes, il faut passer par un pont de bois, qui enjambe la voie ferrée, une arche gigantesque, dont le point culminant domine, à une grande hauteur, toute la ligne de Chatou à Saint-Germain.

Mademoiselle Lanoue y grimpa et s'y arrêta pour reprendre haleine, car la montée est rude, et aussi pour regarder la place où madame de Muire était tombée, à deux cents mètres de la passerelle. Hélène prit un plaisir mélancolique à se rappeler cette scène étrange. Justement un train, qui venait de quitter la station de Chatou, arrivait, arborant un pa-

nache de fumée blanche, et Hélène se disait qu'un spectateur perché, le jour du crime, comme elle l'était en ce moment, aurait peut-être vu le bras de l'assassin s'étendre hors de la portière, le revolver au poing.

C'était là assurément une conjoncture chimérique, car, la distance était trop grande, mais elle lâchait la bride à son imagination ; elle se figurait que le lâche meurtrier de la mère de Marcelle était peut-être dans une des voitures qui allaient passer sous ses pieds et elle se surprenait à souhaiter que le train déraillât.

La locomotive passa, emportant vers le riant coteau de Saint-Germain beaucoup de braves gens, qui s'en allaient respirer l'air de la forêt, sans songer au drame du 19 juin.

En même temps, mais plus lentement, s'avançait le long de la voie, un homme portant l'uniforme des employés de la Compagnie et la casquette plate ornée d'un O majuscule. Il marchait les bras ballants, la tête basse, avec cette allure lourde du travailleur résigné qui va machinalement à sa besogne du jour, et qui sait que celle du lendemain ne sera pas moins dure. Il semblait se diriger vers le bourg du Vésinet, et mademoiselle Lanoue se figura, sans savoir pourquoi, que cet homme était précisément le mari de l'étrange créature qu'elle venait d'assister d'une aumône, acceptée avec reconnaissance.

Du haut de son observatoire, elle se mit à le dévisager, et elle constata que son signalement s'accordait assez avec l'idée qu'elle se faisait d'un gentilhomme dévoyé. Il était grand, mince, un peu voûté, il avait encore bonne tournure sous sa capote usée, et ses traits ravagés ne manquaient pas de distinction. Il était blond, mais il commençait à grisonner, quoiqu'il ne fût pas vieux.

Arrivé au pied de la passerelle, il prit à droite, en s'éloignant de la clôture qu'il longeait probablement depuis Chatou ; il entra dans le village et il disparut derrière une maison placée à l'angle du chemin qu'Hélène avait suivi pour aller à la masure qui tenait lieu de palais à la ci-devant princesse napolitaine.

– Maintenant, je suis sûre que c'est lui, murmura l'institutrice.

Il n'aurait tenu qu'à elle de s'en assurer, en revenant sur ses pas pour le suivre ; mais c'eût été une faute, car elle avait tout intérêt à ne pas attirer l'attention de cet homme qui connaissait peut-être le meurtrier de madame de Muire et qu'elle se proposait de faire surveiller.

Du reste, en regardant de l'autre côté de la voie, elle aperçut le commandant qui la contemplait d'en bas et qui s'empressa de la saluer. Il était venu là, à pied, en fumant son cigare, sans préméditer cette rencontre qui ne pouvait que leur être agréable à tous les deux, car ils avaient toujours beaucoup de choses à se dire.

Hélène s'empressa de descendre et ils échangèrent, à l'anglaise, une amicale poignée de mains, amicale et tendre, car ils sympathisaient de tout leur cœur.

– Vous venez de voir vos pauvres, dit Georges Roland, et je suppose que vous allez rentrer aux Frênes où Marcelle doit s'ennuyer de votre absence. Moi, je tiens à m'y trouver quand M. de Muire arrivera de Paris, et il ne tardera guère. Vous plaît-il que nous fassions route ensemble ?

– J'allais vous le demander, répondit avec empressement la jeune fille. J'ai à vous parler. Il y a du nouveau, et je ne puis confier qu'à vous ce que je viens d'apprendre.

– Il s'agit de Médéric, n'est-ce pas ?

– Oui… indirectement… je vais vous raconter cela… vous me donnerez votre avis après.

Et mademoiselle Lanoue entama le récit de sa visite à la femme Maurevers, sans rien omettre des singulières confidences que cette malheureuse lui avait faites et sans y ajouter de commentaires.

Ce fut clair et précis comme un rapport militaire, et le commandant s'aperçut avec plaisir qu'en sus de toutes les qualités qu'il lui connaissait déjà, elle en possédait une assez rare chez les jeunes femmes : la netteté d'esprit.

– Cet homme doit connaître l'assassin, dit-il, dès qu'Hélène eut fini ; mais sa conduite est inexplicable. Médéric m'a parlé dès le premier jour de ce revolver, oublié par lui dans le compartiment qu'il a quitté à Chatou, et cet employé a dû trouver l'arme immédiatement. Qui sait même si ce n'est pas lui qui a tiré ?…

– Il ne connaissait ni madame de Muire, ni M. de Mestras, fit observer Hélène.

– Il a pu être payé par quelqu'un pour tuer la comtesse et pour faire accuser Médéric.

– Alors il aurait gardé le revolver.

– Peut-être, en le déposant, a-t-il obéi à un ordre donné par le complice qui l'a pris à sa solde. Ce chef de train a un passé qui autorise toutes sortes de suppositions, et le premier point, pour nous, c'est de vérifier si sa femme nous a dit la vérité. J'ai un ami qui fait partie du conseil d'administration de la Compagnie de l'Ouest : il ne refusera pas de me renseigner.

– Et… vous n'essaierez pas de voir le juge d'instruction ? demanda timidement Hélène.

– Pas maintenant. Il ne me recevrait pas. Et d'ailleurs, je n'ai encore rien de positif à lui apprendre. Je me présenterai à son cabinet, plus tard, quand j'aurai tiré au clair l'origine de ce prétendu cadet de famille qui se serait fait employé de chemin de fer, après avoir mangé sa part d'héritage… ce qu'on aurait appelé autrefois, sa légitime… Il faut que je sache aussi ce que c'est que sa noble compagne, et s'il y a jamais eu dans le royaume de Naples des princes Orbitello… je ne négligerai pas non plus de m'informer de ce comte Golymine, si bien posé dans le monde parisien et si connu dans les grands cercles, au dire de la soi-disant princesse… Jacques de Muire, qui en est, a dû l'y rencontrer…

Médéric aurait pu renseigner le commandant. Mais Médéric était au secret, et Médéric n'avait parlé à personne, si ce n'est peut-être au juge d'instruction, de sa bizarre entrevue, sur la place Pigalle, avec l'individu qui s'intitulait comte de Golymine.

La discrétion est une qualité ; c'est aussi un défaut, quand on la pousse trop loin.

– Je m'empresse d'ajouter, mademoiselle, reprit Georges Roland, que je ne crois pas à tous ces revirements de fortune qui font d'un seigneur un croquant… et l'inverse. On peut se ruiner ou s'enrichir ; on ne sort pas du monde où on est né.

» Le contraire n'arrive que dans les romans.

– Vous vous trompez, répliqua vivement Hélène. Cela arrive aussi dans la vie. J'en sais quelque chose.

Le commandant regarda la jeune fille qui rougissait déjà, comme si elle eût regretté d'avoir trop parlé.

– En effet, dit-il, vous n'avez pas dû être élevée pour devenir institutrice… Je n'ai jamais osé vous interroger, mais je me suis souvent demandé quels événements avaient changé votre vie… J'ai pensé que vos parents avaient éprouvé des revers… mais la nature vous a comblée de dons qui valent beaucoup mieux qu'une dot… et il n'eût tenu qu'à vous, mademoiselle, de vous marier avantageusement.

– Je n'y ai jamais songé, et, si mon histoire vous intéresse, la voici… elle est triste, mais elle n'est pas longue : Ma mère est morte, en me mettant au monde. Mon père était presque riche et je l'aurais été davantage, car ses capitaux étaient engagés dans une affaire commerciale qui prospérait. J'avais cinq ans, lorsqu'un désastre financier lui fit perdre la moitié de ce qu'il possédait. Il aurait pu se relever, mais j'avais un frère, plus âgé que moi de quinze ans qui acheva de le ruiner.

– Et votre père en mourut de chagrin, acheva le commandant.

La jeune fille hésita un instant ; les larmes lui venaient aux yeux. Mais elle les contint et elle reprit d'un ton ferme :

– J'ai assez de confiance en vous pour vous dire toute la vérité. Mon père s'est suicidé. Il aurait eu le courage de supporter la misère… il n'a pas eu la force de supporter le déshonneur.

– Le déshonneur !… comment ?… que voulez-vous dire ?

– Mon frère avait fait des faux… il allait être arrêté… condamné… notre nom allait être flétri par un arrêt public…

il l'a été… et j'ai obéi au dernier vœu de mon père en cessant de le porter.

– Quoi ! celui de Lanoue ?…

– N'est pas le mien. Madame de Muire le savait et m'a toujours gardé le secret que je vous livre sans crainte. M. de Muire et Marcelle l'ignorent. Madame de Muire le tenait de la maîtresse de pensionnat qui voulut bien me recueillir après la mort de mon père et me donner l'instruction qui me permet de gagner honorablement ma vie. Je venais d'obtenir mon brevet d'institutrice, quand j'ai eu le bonheur d'être choisie par la comtesse de Muire pour terminer l'éducation de Marcelle. J'ai trouvé dans cette maison une famille, et je pense avec effroi qu'il me faudra la quitter un jour.

– Ce jour-là, mademoiselle, dit chaleureusement Georges, vous auriez encore et toujours un ami. Mais, pardonnez-moi d'insister… ce frère si coupable ?…

– A été condamné par contumace. Il avait réussi à fuir… et je ne l'ai jamais revu.

» Il y a vingt ans de cela… j'étais bien jeune quand ces malheurs m'ont frappée et je n'ai su que plus tard le crime de mon frère, mais je n'ai rien oublié.

– Où est-il allé, ce frère ? demanda le commandant, très ému de ces confidences qu'il n'avait pas provoquées.

– Je l'ignore. Personne en France ne sait ce qu'il est devenu. Je suppose qu'il est mort.

– Il faut l'espérer. Et, s'il ne l'est pas, il est permis de croire qu'il ne reparaîtra jamais. Il pourrait le faire impunément, car, pour les condamnés au criminel, la prescription

est acquise au bout de vingt ans. Mais, s'il avait l'audace de rentrer en France, ce serait sous un faux nom. Il ne songerait pas à rechercher sa sœur, qu'il a dépouillée et dont il ne s'est jamais inquiété depuis qu'il est en fuite.

– Il ne m'a vue que tout enfant. Il ne me reconnaîtrait pas, si le malheur voulait qu'il me rencontrât.

– Et vous, mademoiselle, le reconnaîtriez-vous ?

– Je ne crois pas. Et cependant, je le vois encore tel qu'il était alors… quand il me faisait sauter sur ses genoux… il jouait souvent avec moi et je l'aimais beaucoup… mais, s'il vit, il a plus de quarante ans…

– Et il doit être terriblement changé. Rien ne vieillit un homme comme l'exil…

– L'exil et la honte, rectifia mademoiselle Lanoue. Quand je pense à lui, il m'arrive souvent de me dire qu'il a dû tomber encore plus bas. Dieu sait dans quelle fange il aura roulé ! Et pourtant il était né avec des qualités qui auraient pu faire de lui un homme remarquable. J'étais trop jeune pour en juger et j'en parle par ouï-dire. Plus tard, la dame qui tenait le pensionnat où j'ai été élevée, et qui avait connu mon frère, me vantait son intelligence, son énergie, sa tournure d'esprit. C'était un charmeur, m'a-t-elle dit, bien des fois. Ses vices l'ont perdu. Il les avait tous.

– La voyez-vous encore, cette dame ? demanda Georges Roland, de plus en plus intéressé par l'histoire de ce passé douloureux d'une jeune fille adorable.

– Il y a six ans qu'elle est morte, répondit tristement Hélène. Mais… vous me demandiez, tout à l'heure, si je reconnaîtrais Gaston… il s'appelait Gaston… Oui, je le reconnaî-

trais si je voyais ses mains… il s'était battu en duel, à dix-neuf ans, et il avait, au pouce, une cicatrice profonde…

– Que le temps a sans doute effacée.

– Parlons d'autre chose, voulez-vous ? Je ne sais pourquoi je vous ai raconté mes chagrins d'autrefois, alors que nous en avons tous de plus récents. J'ai cédé à un entraînement que j'aurais dû contenir… mais il me semble que nous nous connaissons depuis vingt ans.

– Parlons de vous, mademoiselle… et permettez-moi de vous demander si vous songez à l'avenir.

– L'avenir ! mais il est tout tracé pour moi. Institutrice je suis, institutrice je resterai.

– C'est comme si je disais que je resterai vieux garçon, répliqua Georges en souriant. Je n'en sais rien, mais je vous jure que, si cela m'arrive, ce sera bien malgré moi. Je n'ai pas fait vœu de célibat. Vous non plus, et à plus forte raison que moi, car j'ai un peu passé l'âge. Il viendra un jour où vous comprendrez… comme je commence à le comprendre… que la vie est meilleure à deux.

» Vous êtes heureuse, maintenant ; l'amitié de Marcelle et l'estime de tous ceux qui vous entourent vous suffisent. Moi, je ne me plains pas. Je me porte à merveille ; j'ai quitté l'armée avec un grade honorable, et, avant de donner ma démission, j'ai hérité d'une tante que je ne voyais pas souvent une très jolie fortune. Eh bien, mademoiselle, à vous et à moi, il manque un bonheur sans lequel tous les autres ne sont rien… il nous manque d'aimer et d'être aimés… c'est-à-dire… à moi, il manque seulement d'être aimé, car j'aime… et à vous qui êtes aimée, j'en suis sûr, il manque d'aimer… et, si chacun de nous avait ce qui lui manque… Vous froncez

le sourcil… Vous aurais-je froissée ? J'espère que non, mais j'ai bien peur que tout ce galimatias ne vous semble prodigieusement ridicule. Je ferais mieux de vous dire tout simplement et en bon français : si je ne vous déplais pas trop et si mes quarante ans ne vous effraient pas, soyez ma femme. Vous pourriez trouver mieux qu'un vieux soldat comme moi, mais j'ai bon cœur et bon bras, et, si vous voulez vous contenter d'être protégée et adorée, prenez-moi… je suis prêt à vous consacrer ma vie.

Mademoiselle Lanoue, troublée dès le début de ce discours imprévu, perdit tout à fait contenance lorsqu'elle entendit le commandant lui offrir nettement son cœur et sa main. Ce n'était pas que la proposition lui déplût, car Georges Roland lui inspirait une profonde sympathie, mais elle la trouvait trop brusque et elle n'y croyait qu'à moitié.

– Allons ! reprit gaiement le commandant ; je vois que je vous ai choquée. J'ai conservé de mon ancien métier de soldat la mauvaise habitude d'aller toujours droit au but ; mais je vous supplie de ne pas me prendre pour un troupier brutal. Je reconnais que j'ai été trop vite et trop loin. Oubliez ce que je viens de vous dire et laissez-moi espérer que nous reprendrons cet entretien… plus tard… quand la situation aura changé. Nous avons, vous et moi, une tâche à accomplir, une lourde tâche. Il s'agit de prouver que Médéric est innocent, et nous n'y parviendrons qu'en découvrant le véritable assassin de madame de Muire. Il me semble que, grâce à vous, nous sommes sur la voie. Je ne vous demande, pour le moment, que de m'accepter comme allié.

– De grand cœur, répondit Hélène.

– Je vous remercie. Maintenant que notre traité est signé, laissez-moi vous dire qu'il doit rester secret. Vous agirez

de votre côté, moi du mien, et nous nous communiquerons réciproquement les renseignements que nous aurons pu recueillir ; mais il me paraît inutile de tenir Marcelle au courant de nos démarches. Il faut éviter avant tout de lui donner des fausses joies.

– C'est aussi mon avis. Et quant à M. de Muire…

– Oh ! à celui-là, pas un mot. Il s'est buté à l'idée que ce pauvre Médéric est coupable, et s'il apprenait que nous cherchons à le sauver, il nous défendrait de nous mêler de ses affaires. Je ne tiendrais aucun compte de la défense, ni vous non plus, mais nous nous brouillerions avec lui… et c'est inutile.

– Je ne sais si vous réussirez à délivrer M. de Mestras ; mais, quoi qu'il arrive, j'ai bien peur que M. de Muire ne revienne jamais sur la décision qu'il a prise de lui refuser la main de sa fille.

– Sur ce point, je me récuse, dit vivement le commandant Georges. Je ferai tout ce que je pourrai pour obtenir que Médéric soit mis en liberté, mais je m'en tiendrai là.

– Marcelle, pourtant, compte sur votre appui auprès de son père… et, si ce mariage ne se fait pas… je ne sais, en vérité, ce qu'il adviendra d'elle.

– Marcelle ne connaît pas et ne connaîtra jamais les raisons qui me font hésiter à souhaiter qu'elle épouse le fils de mon brave ami le colonel de Mestras. Mais le moment n'est pas venu pour moi de prendre un parti dans cette question délicate, et en attendant, mademoiselle, nous ne nous en occuperons plus, si vous m'en croyez. Nous avons mieux à faire. Je vais d'abord, comme je vous l'ai déjà dit, me rensei-

gner sur ce chef de train, qui a joué un rôle si étrange, et surtout sur son protecteur… cet étranger qui a un nom russe…

– Golymine. Il est Russe, en effet, m'a dit la femme de ce Maurevers… Elle croit qu'ils se sont connus aux eaux d'Aix.

– Où madame de Muire allait souvent, il y a quelques années… Jacques n'y restait pas, mais il l'y conduisait et il allait l'y chercher pour la ramener. Il a certainement dû y rencontrer le comte Golymine… Il me dira ce qu'il en sait.

– Madame de Muire aussi a dû le rencontrer… et il est singulier que ce personnage se trouve précisément être le protecteur d'un homme qui vient de jouer le rôle que vous savez.

– Un hasard, sans doute. Du reste, je serai fixé ce soir. Jacques est allé à Paris, conférer avec son notaire… mais il rentrera avant l'heure du dîner, et je le questionnerai adroitement.

» Et, à propos de ce notaire, vous ignorez probablement qu'il arrive à M. de Muire une chose extraordinaire et inexplicable ?

– Quoi donc ? Pas un nouveau malheur, j'espère ?

– Mais si… un malheur financier. Sa fortune personnelle est peu importante, et celle de sa femme est très considérable. En sus de l'hôtel du boulevard Malesherbes et de la villa des Frênes, qui ne rapportent rien et qui coûtent beaucoup, madame de Muire jouissait notoirement d'un revenu qui variait entre deux cent cinquante à trois cent mille francs, et dont le capital était représenté par des actions et des obligations. Ces titres étaient, depuis longtemps, déposés à la Banque de France. Or, Jacques a appris, hier, que sa

femme les a retirés, il y a trois mois. Il pensait qu'elle les avait confiés momentanément à son notaire… Le notaire n'a rien reçu. Qu'a fait la comtesse de cette énorme fortune mobilière ? On ne le sait pas encore.

– Il est impossible qu'elle l'ait perdue…

– Ou qu'on la lui ait volée. Mais, jusqu'à présent, Jacques n'en a trouvé aucune trace. Peut-être l'a-t-elle cachée dans quelque meuble… c'est même très probable… mais enfin, si par malheur on ne la retrouvait pas, Jacques serait cruellement puni de son incurie. Il ne s'est jamais occupé de ses propres affaires… encore moins de celles de sa femme… et grâce à son incroyable négligence, sa fille peut se trouver réduite à la médiocrité… c'est tout au plus s'il lui laissera trente mille francs de rente.

– Elle s'en consolerait plus facilement qu'elle ne se consolera de ne pas épouser M. de Mestras.

– Peut-être… mais ce serait bien dur. Jacques, qui met toujours les choses au pire, se considère comme ruiné et veut absolument vendre tous ses immeubles. Il paraît qu'il a déjà trouvé un acquéreur pour les Frênes et que…

» Tiens ! voici son valet de chambre qui m'a l'air de se diriger vers Chatou, dit tout à coup le commandant.

Tout en causant, ils étaient arrivés à un tournant du chemin et à quelques pas du plus ancien domestique de la maison, François, qui venait en sens inverse.

– M. le comte est-il de retour ? lui demanda Georges.

– M. le comte vient de rentrer. On est allé le chercher à la gare avec la calèche.

– Est-ce qu'il a ramené quelqu'un de Paris ?…

Et, comme le valet de chambre répondait affirmativement :

– M. de Brangue, peut-être ?… ou M. de Liscoat ?

– Non, mon commandant. Un monsieur qui n'est jamais venu au château ni à l'hôtel. C'est la première fois que je le vois.

– Et M. le Comte vous envoie à Chatou ? demanda le commandant, un peu surpris de rencontrer trottant sur le chemin, François qui, d'ordinaire, ne faisait pas le service des valets de pied.

– Porter à la poste une lettre qui doit être importante, puisque M. le Comte n'a voulu la confier qu'à moi, répondit le vieux serviteur en se rengorgeant.

Georges Roland était trop bien appris pour demander à voir la suscription de ce message si pressé ; mais il pensa qu'il devait y avoir du nouveau, et l'arrivée imprévue de cet étranger ne lui disait rien qui vaille.

– Mademoiselle Marcelle n'est pas encore descendue de son appartement ? demanda l'institutrice.

– Pardon, mademoiselle, dit respectueusement François, mademoiselle est allée s'asseoir au fond du jardin, sous les arbres.

– Et ces messieurs ? interrogea le commandant.

– Ces messieurs visitent le château.

Le commandant, suffisamment renseigné, passa son chemin et dit à Hélène :

– Je parierais que Jacques a amené cet étranger pour lui vendre la villa. Il va vite en besogne, et cette précipitation me fait craindre que son notaire ne lui ait donné de mauvaises nouvelles. Il l'a chargé de faire des recherches chez les banquiers et chez les agents de change entre les mains desquels madame de Muire aurait pu déposer ses valeurs mobilières… et le notaire n'aura rien trouvé.

– Ce serait bien étrange, murmura mademoiselle Lanoue.

– Je saurai tout à l'heure à quoi m'en tenir, car je vais aller rejoindre Jacques, pendant que vous irez causer dans le jardin avec votre chère élève.

» Je suis curieux de voir la figure de cet acquéreur.

– Et moi j'ai hâte de retrouver Marcelle.

Ils entrèrent ensemble dans la cour qui précédait la belle habitation du comte de Muire.

La voiture découverte qui avait amené le châtelain stationnait au bas du perron et le cocher se tenait droit sur son siège, le fouet verticalement appuyé sur sa cuisse et les rênes en main.

Georges en conclut qu'il attendait pour reconduire le visiteur à la gare et que la visite ne serait pas très longue.

Donc il n'avait pas de temps à perdre s'il voulait se mettre en rapport avec cet étranger qui l'intriguait.

Hélène fit le tour de la villa pour aller au jardin.

Georges monta les marches du perron et pénétra dans un vestibule monumental, qui traversait la maison d'un bout

à l'autre, un vestibule tout plein de fleurs, comme une serre, ouvert des deux côtés pendant la belle saison et agréablement aéré.

Au milieu de ce haut et large corridor prenaient pied, un à droite, un à gauche, deux grands escaliers qui conduisaient aux étages supérieurs.

Avant de monter au premier, où il pensait rencontrer son ami Jacques, le commandant voulut donner un coup d'œil au jardin, afin de s'assurer que les deux jeunes filles étaient réunies.

Il était très grand, ce jardin et, avantage encore plus rare dans la banlieue parisienne, il était planté de vieux arbres, qui donnaient de beaux ombrages, au delà d'une pelouse très bien entretenue.

Arrivé au bout du vestibule, Georges Roland aperçut Hélène, qui était déjà loin, et Marcelle, qui du fond du jardin venait à sa rencontre. Mais il vit aussi, presque au pied du perron, le comte de Muire montrant à un monsieur, avec des gestes de propriétaire vantant son immeuble, le toit d'ardoise et la façade, mi-partie de rouge et de blanc, du château des Frênes.

Ces messieurs avaient tous les deux le nez en l'air et ne remarquaient pas le commandant, planté sur le perron, de sorte qu'il put examiner tout à son aise le personnage que son ami Jacques avait ramené de Paris.

Il fut fort étonné de constater presque aussitôt qu'il l'avait déjà vu quelque part et, en cherchant un peu, il se rappela que c'était à Saint-Augustin, au service funèbre de la comtesse de Muire.

Cet homme avait une figure caractérisée qu'on ne pouvait pas oublier et, d'ailleurs, un fait avait contribué à la graver dans la mémoire du commandant : au moment du défilé, après la cérémonie, Médéric, placé à côté de M. de Muire, avait refusé la main que lui tendait ce monsieur.

Un autre souvenir revint à Georges Roland : mademoiselle Lanoue lui avait demandé le nom de cet inconnu qui, par un hasard étrange, reparaissait à la villa des Frênes, amené par le comte.

– Qu'est-ce que tout cela veut dire ? murmurait le commandant. Où diable Jacques a-t-il été pêcher cet acquéreur ?

Il ne resta pas longtemps dans l'incertitude. M. de Muire, ayant fini sa démonstration des beautés de la villa, tourna ses regards vers le perron, aperçut le commandant et lui fit signe de descendre.

Georges s'empressa de se rendre à cette invitation muette.

L'étranger attendait, le sourire aux lèvres, et salua le premier, pendant que le comte présentait :

– M. le commandant Roland, mon plus ancien et mon meilleur ami.

Georges s'inclina, serra la main de M. de Muire et attendit la suite.

Au lieu de compléter la présentation, M. de Muire reprit :

– Je suis très heureux de te voir. On m'avait dit que tu étais sorti pour aller à Paris.

– On s'est trompé. J'aime à marcher, et ce matin j'ai dirigé ma promenade du côté du Vésinet ; j'ai rencontré mademoiselle Lanoue, qui visitait ses pauvres, et je suis rentré avec elle. Mais, toi, tu y es allé, à Paris ?

– Oui… et, chez mon notaire, j'ai rencontré monsieur, qui désire acheter les Frênes et qui a bien voulu venir avec moi visiter la maison.

– C'est fait, dit l'étranger. Elle me plaît et nous sommes à peu près d'accord sur le prix.

– À qui ai-je l'honneur de parler ? demanda le commandant. Mon ami Jacques vient de me présenter à vous, mais il a oublié de vous présenter à moi.

– Le comte Serge Golymine, répondit M. de Muire.

En entendant ce nom, Georges Roland tressaillit ; mais il resta maître de lui et il reprit froidement :

– Il me semble que nous nous sommes déjà rencontrés.

– C'est possible, monsieur… mais je ne m'en souviens pas.

– Vous assistiez aux obsèques de madame la comtesse de Muire.

– C'est vrai… j'y ai accompagné M. le marquis de Brangue et M. le vicomte de Liscoat… mes amis.

– Monsieur fait partie du même cercle que moi, interrompit le père de Marcelle ; et nous nous connaissons de longue date… il y a quelques années, monsieur était un habitué des eaux d'Aix…

– Où tu allais régulièrement passer une semaine à la fin de chaque saison. Je comprends.

Le commandant était fixé maintenant. Il avait devant lui le personnage que mademoiselle Lanoue venait de lui désigner comme étant le protecteur de cet employé qui prétendait avoir trouvé le revolver de Médéric.

L'occasion était bonne pour faire plus ample connaissance avec lui et recueillir, en causant, les premiers éléments de l'enquête qu'il se proposait d'entreprendre.

– Ainsi, monsieur, dit-il courtoisement, vous êtes disposé à acquérir cette propriété, dont mon ami Jacques veut se défaire. Je vous en fais mon sincère compliment. Dans les environs de Paris, vous ne trouverez pas mieux. Elle nous rappelle, à nous, un triste souvenir ; mais à vous…

– À moi aussi, dit avec empressement Golymine. J'ai pris la plus vive part au malheur qui a frappé M. de Muire, et il me serait pénible d'habiter cette villa. Mais ce n'est pas pour moi que je l'achète.

– Pour qui donc, alors ?

– Pour le compte d'une société financière qui a son siège en Autriche et qui veut étendre ses opérations en France. J'y suis intéressé ; je la représente à Paris, et nous cherchons à placer en immeubles de rapport une partie de nos capitaux. C'est un moyen d'inspirer la confiance, et il me semble que chez vous les grandes compagnies d'assurances ne procèdent pas autrement.

– Alors, si l'affaire se conclut, vous aurez un locataire aux Frênes ?

– Sans doute, et je voudrais que ce locataire fût M. de Muire ; mais je conçois que M. de Muire désire ne pas rester ici.

– À aucun prix, interrompit le père de Marcelle. Nous n'avons pas visité le jardin, et je tiens à vous le montrer. Il en vaut la peine. Venez avec moi.

– Bon ! pensa le commandant, Jacques ne se doute pas que sa fille est là-bas avec mademoiselle Lanoue. Je suis curieux de voir comment elles vont accueillir ce seigneur étranger. Hélène va être bien surprise quand elle entendra son nom.

M. de Muire emmena le comte Golymine vers les grands arbres, à l'ombre desquels étaient assises les deux jeunes filles que ces messieurs n'apercevaient pas encore.

Georges Roland suivit et se prépara à observer l'espèce de coup de théâtre qu'il prévoyait.

L'effet ne répondit pas à son attente. Marcelle resta froide et indifférente quand son père lui nomma le comte. Hélène montra quelque étonnement, mais elle ne se troubla point, et elle se mit à dévisager avec beaucoup d'attention l'homme qu'elle avait déjà tant regardé dans l'église Saint-Augustin, pendant le service funèbre de madame de Muire.

– Elle est plus forte que je ne pensais, se dit le commandant. Une autre, à sa place, aurait pâli en se trouvant tout à coup en face de ce Golymine, dont elle m'a signalé les accointances suspectes avec le sire de Maurevers. Hélène n'a pas bronché. Décidément, j'aurai en elle une précieuse auxiliaire, et à nous deux, nous viendrons à bout de percer le mystère dont s'enveloppent tous ces gens-là.

L’entrevue n’avait duré qu’un instant, et M. de Muire emmenait déjà son acquéreur pour achever avec lui le tour du jardin. Georges entendit que Golymine complimentait le comte sur la beauté de sa fille et demandait le nom de l’institutrice, dont la figure l’avait frappé sans doute.

Et Georges, avant de rejoindre ces messieurs, trouva le moyen d’échanger avec mademoiselle Lanoue, qui s’était levée, quelques mots à voix basse.

– Eh bien, lui demanda-t-il ; c’est l’homme que vous aviez remarqué, le jour de l’enterrement. Est-ce que vous le connaissez ?

– Non, dit-elle ; il ressemble à quelqu’un que j’ai connu autrefois ; mais je suis sûre maintenant que ce n’est pas lui… et je suis sûre aussi que ce Russe a payé le chef de train pour assassiner madame de Muire.

V

Après la visite du comte Golymine, le commandant s'était aperçu qu'en se confinant à la villa du Vésinet il n'avancerait pas les affaires de Médéric.

La campagne, ouverte par mademoiselle Lanoue, ne pouvait être bien menée qu'à Paris, et il s'était mis en mesure de la diriger utilement, sans se priver de la compagnie de ses amis des Frênes, à laquelle il tenait plus que jamais, depuis qu'il avait déclaré son amour à Hélène.

Elle ne s'était pas prononcée. Leur entretien en plein air était resté un secret entre elle et lui, et il comprenait qu'avant d'aborder de nouveau le sujet qui lui tenait le plus au cœur, il fallait rendre à Marcelle son fiancé. Le consentement de mademoiselle Lanoue était à ce prix.

Restaient à trouver les voies et moyens pour atteindre le but.

La jeune fille pouvait, sans quitter mademoiselle de Muire, servir la cause commune en continuant à se renseigner dans le pays sur ce Maurevers, employé de chemin de fer et mari d'une princesse.

Le commandant devait se charger de surveiller Golymine et, pour ce faire, se mettre en rapport avec les gens qui connaissaient ce personnage, M. de Brangue et M. de Liscoat par exemple.

Il devait même se résigner à voir Golymine en personne, s'il le fallait absolument, pour servir la bonne cause.

Il avait eu, à cet effet, avec M. de Muire, après le départ du comte russe, qui n'était guère resté qu'une heure au château, une longue conversation où, bien entendu, il n'avait été question ni de Médéric ni de Marcelle.

M. de Muire s'était expliqué très nettement sur ses intentions bien arrêtées de liquider sa fortune et de se retirer en province avec sa fille. Il se croyait ruiné et il renonçait à retrouver les valeurs qui composaient la partie la plus importante de la succession de sa femme.

Il ne se demandait même pas ce qu'elles étaient devenues, tant il était accablé par les coups répétés qui le frappaient. Il ne pensait qu'à vendre et à disparaître.

Sur quoi, Georges lui avait représenté qu'il n'avait pas le droit d'abandonner ainsi les intérêts de Marcelle, et que, s'il ne voulait pas s'en occuper, un ami pouvait y veiller à sa place.

Georges s'était offert pour s'entendre avec le notaire sur les mesures à prendre dans le cas exceptionnel d'une fortune disparue du jour au lendemain, et M. de Muire lui avait donné carte blanche ; il l'avait même autorisé à fouiller les meubles de l'hôtel du boulevard Malesherbes, pour voir si la comtesse n'y avait pas laissé une note indiquant l'emploi qu'elle avait fait de ses actions et de ses obligations, ou tout au moins les numéros, faute desquels on ne pouvait pas frapper d'opposition ces titres disparus, volés peut-être, car, à coup sûr, elle ne les avait ni donnés ni détruits.

Georges saisit en même temps l'occasion de demander à Jacques ce que c'était au juste que cet étranger qui tranchait du grand seigneur et qui achetait des immeubles pour le compte d'une association de financiers autrichiens.

M. de Muire répondit d'un air indifférent que, la villa devant être payée comptant, il ne se préoccupait pas des antécédents de M. Golymine. Il l'avait entrevu jadis à Aix-en-Savoie ; il se rappelait même que la comtesse le lui avait présenté. Il l'avait retrouvé à Paris, plusieurs années après, au cercle, et ils s'étaient reconnus, mais c'était tout.

– Adresse-toi à Liscoat, avait conclu M. de Muire. Golymine fait sa partie de piquet presque tous les jours. Mais je te le répète, il m'importe fort peu d'être renseigné sur les origines de ce monsieur. S'il n'est pas solvable, je trouverai un autre acquéreur.

Ne pouvait tirer autre chose de son vieil ami, le commandant s'était décidé à commencer, dès le lendemain, ses opérations. Il avait annoncé à mademoiselle Lanoue que, dorénavant, il irait à Paris tous les matins, qu'il y passerait la journée et qu'il reviendrait dîner aux Frênes.

Le soir, Hélène et lui se rencontreraient dans le jardin et échangeraient les renseignements qu'ils auraient recueillis, chacun de son côté.

Ce plan était très sensé, mais le commandant s'était chargé de la tâche la plus difficile, car mademoiselle Lanoue n'avait qu'à interroger la femme Maurevers pour la faire parler, tandis que Georges Roland ne savait trop comment s'y prendre avec M. de Liscoat.

Ce vieux fat lui avait toujours déplu, et l'antipathie devait être réciproque. Ils s'étaient d'ailleurs quittés très froidement, le jour de la mort de la comtesse, et le vicomte avait tenu, depuis, de mauvais propos contre Médéric.

Georges aurait mieux aimé charger contre une batterie de canons Krupp que de rechercher les bonnes grâces d'un

tel homme, et il avait bien juré de l'éviter ; mais il ne voyait guère que lui qui pût l'édifier sur le passé et le présent de Golymine. Il fallait donc en passer par là.

Seulement, il se promit de s'arranger pour le rencontrer comme par hasard, car il lui en aurait trop coûté d'aller lui faire, à domicile, une visite dont il eût été fort empêché d'expliquer le but. Et Georges n'avait pas ses entrées au cercle, puisqu'il n'en faisait pas partie. Mais il connaissait à peu près les habitudes du vieux viveur. Il savait que Liscoat montait à cheval presque tous les jours et qu'en revenant de sa promenade matinale, il lui arrivait assez souvent de déjeuner au café Durand, sur la place de la Madeleine. Il y rencontrait des contemporains à lui, tels que le marquis de Brangue, et ces débris d'un autre âge passaient là deux heures, à médire du temps présent et à parler des femmes sur un ton peu convenable.

Le commandant, qui les y avait trouvés souvent, ne se souvenait pas d'y avoir jamais vu Golymine. Il pouvait donc s'y risquer ; mais il n'avait pas de temps à perdre pour tenter l'aventure : l'été s'avançait et Liscoat ne manquait jamais d'aller finir la saison à Trouville ou à Luchon. S'il n'était pas encore parti, il ne tarderait guère, et il ne prendrait pas la peine d'avertir M. de Muire de son départ, car il n'était même pas venu lui apporter ses condoléances. Il croyait avoir assez fait en assistant à l'enterrement.

C'est pourquoi, dès le premier jour, Georges, bien avisé, prit à Chatou le train de dix heures quatorze, et débarqua vers onze heures rue de Miromesnil, où son portier lui apprit qu'il n'était pas venu de lettre à son nom.

Décidément, l'annonce qu'il faisait insérer de temps à autre dans les journaux ne produisait aucun effet, et les

voyageurs du 19 juin restaient sourds à l'appel engageant qu'il leur adressait, à trois francs la ligne.

C'était une raison de plus pour qu'il tâchât de s'aboucher avec le déplaisant vicomte qu'il n'avait pas revu depuis qu'ils s'étaient séparés, près de la clôture du chemin de fer, entre Chatou et le Vésinet.

Il s'achemina donc vers la place de la Madeleine, qui n'est pas très loin de la rue de Miromesnil, et il s'arrêta au coin de la rue Royale.

Il faisait très chaud ; toutes les portes du restaurant étaient ouvertes et, avant d'entrer, le commandant put jeter un coup d'œil dans l'intérieur.

Il y aperçut M. de Liscoat qui déjeunait seul, en lisant un journal de sport, et il put prendre place à la table voisine, sans avoir l'air de la choisir exprès.

Ce fut seulement au moment où il appela le garçon que le vicomte le reconnut et posa son journal pour lui dire :

– Quoi ! c'est vous, mon cher commandant. Je ne m'attendais pas à vous voir ici, car vous n'y venez guère. Mais je suis très heureux de vous y rencontrer.

Georges Roland, qui ne prévoyait pas un accueil si courtois, avait préparé quelques phrases destinées à rompre la glace, mais il ne tenait pas du tout à les placer et, voyant que Liscoat le prenait sur ce ton, il s'empressa de se mettre à l'unisson.

– Et moi donc ! s'écria-t-il. Depuis ce malheureux événement, je vis comme un ours et je me félicite d'avoir eu l'idée de déjeuner à Paris, ce matin, puisque je vais déjeuner à côté de vous. Nous pourrons causer un peu.

– J’en serai charmé. Alors vous vous êtres provisoirement établi au Vésinet, chez cet excellent Jacques ?… c’est très méritoire de votre part, car ça ne doit pas être gai, en ce moment, la villégiature aux Frênes. J’avoue que je n’ai pas eu le courage d’y aller… les séjours tristes me sont interdits par mon médecin… et du reste, je crois que notre pauvre ami ne tient pas beaucoup à recevoir. Je comprends cela. Perdre du même coup sa femme… et son futur gendre !…

Cette allusion aux malheurs de Médéric fit monter le rouge au visage du commandant, qui se tint à quatre pour ne pas la relever durement ; mais ce n’était pas le moment de se fâcher ; il ne dit mot, et le vicomte, encouragé par son silence, reprit :

– Hein ? avais-je raison de soupçonner ce garçon ? On l’a arrêté, quatre jours après, et il paraît que son affaire n’est pas bonne. On a trouvé le revolver dont il s’est servi.

– Qui vous a dit cela ? demanda vivement Georges.

– Mais… c’est le bruit qui court… et je m’étonne qu’il ne soit pas arrivé jusqu’à vous. Golymine m’en a parlé hier, au cercle.

– Je ne connais pas M. Golymine.

– Je vous en fais mon compliment. Si vous le connaissiez, il vous proposerait de jouer au piquet, et il vous gagnerait votre argent… comme il me gagne le mien tous les jours.

– Je ne ferais pas sa partie, mais je me demande comment il peut être si bien informé. Médéric de Mestras est au secret et, jusqu’à présent, rien n’a encore transpiré de l’instruction qui se poursuit à Versailles.

– Bast ! tout se sait… les juges sont des hommes… et ils ne sont pas discrets avec tout le monde… Il y a les femmes… les amis… et Golymine est toujours au courant des nouvelles qui circulent… À propos de Golymine, dites-moi donc, mon cher commandant, s'il est vrai qu'il se propose d'acheter tous les immeubles dépendant de la succession de la comtesse.

– Tous, je l'ignore. Ce que je puis vous dire, c'est qu'il est venu hier visiter la villa que Jacques veut vendre et qu'ils sont tombés d'accord sur le prix… deux cent milles francs… Je suppose que ce monsieur est en état de les payer.

– Et moi, j'en suis sûr.

– Tant mieux ! Mais… puisque vous le connaissez si bien… qu'est-ce que c'est, au vrai… et au fond… que le comte Golymine ?

Georges Roland, qui avait commencé à déjeuner, lança cette question d'un ton dégagé, en épluchant de superbes crevettes roses qu'on venait de lui servir. Plus il désirait d'être renseigné sur ce personnage, et plus il tenait à ne pas avoir l'air d'attacher d'importance à l'être.

– Parbleu ! mon cher, s'écria M. de Liscoat, vous m'embarrassez beaucoup. Je connais Golymine comme je connais cent autres membres de mon cercle. Je puis vous affirmer qu'il est bien né, qu'il a les façons d'un homme du monde et qu'il a beaucoup d'argent. Il doit dépenser ici une centaine de mille francs par an, et il est très bien vu partout. Mais si c'est sa biographie complète que vous me demandez, je me récuse.

– Cependant, puisqu'on l'a reçu à votre cercle, on doit savoir…

– On sait qu'il a été présenté par deux parrains très honorables, et cela suffit, puisque ces messieurs répondent de lui. Il ne s'est fixé à Paris que depuis l'année dernière, mais on dirait qu'il l'a habité toute sa vie. Il a, je crois, beaucoup voyagé, beaucoup joué, beaucoup aimé, et tout lui a réussi. C'est un veinard, mais c'est aussi un homme très bien doué… instruit, intelligent, audacieux : il a dû plaire aux femmes et peut-être l'ont-elles aidé à faire son chemin.

– Il n'était donc rien par lui-même ?

– Mais si. D'abord, il est comte et de très bon aloi, à ce qu'il paraît. Brangue, qui s'occupe de ces choses beaucoup plus que moi et qui connaît toute la noblesse d'Europe, Brangue affirme que les Golymine étaient princes souverains de je ne sais plus quel palatinat de Pologne. Celui-ci s'est fait Russe pour sauver une partie de ses domaines et, par la suite, il s'est lancé dans les affaires. Ce descendant des Jagellons a les idées de notre siècle… et bien lui en a pris, car il est fort riche, alors que beaucoup de ses nobles compatriotes en sont réduits à hypothéquer leurs terres pour vivre.

Ces renseignements que, très visiblement, M. de Liscoat lui donnait de bonne foi, déroutaient le commandant Georges, qui ne pouvait plus comprendre pourquoi un tel personnage avait payé un misérable pour tuer la comtesse et dans quel intérêt.

Il en vint à penser que Liscoat se trompait comme les autres sur le compte de ce gentilhomme exotique.

– Mais, j'y pense, reprit le vicomte, Jacques de Muire doit en savoir aussi long que moi sur Golymine.

– Non… je ne crois pas…

– Alors, c’est que cette pauvre comtesse ne lui a pas dit…

– Quoi donc ?

– Mais… que jadis, aux eaux d’Aix, Golymine était son cavalier servant… Il ne la quittait pas et il a dû lui raconter sa vie… Après ça, je conçois qu’elle ait été discrète avec son mari… Muire n’était pas jaloux, mais il aurait pu trouver mauvais qu’elle s’affichât.

Le commandant se rappela tout à coup les propos que Liscoat et le marquis de Brangue avaient tenus au restaurant des Champs-Élysées, et que Médéric lui avait rapportés. L’occasion était bonne pour couler à fond l’irritante question des galanteries passées de madame de Muire, et il ne résista pas à l’envie qui lui prit de la saisir au vol.

– Quoi ! dit-il en prenant un air étonné, vous pensez que la comtesse…

– A été la maîtresse de Golymine ? Ce n’est pas lui qui me l’a dit. Il est trop galant homme pour parler de ses bonnes fortunes ; mais, à Aix, tout le monde le croyait. Vous n’ignorez pas, je suppose, que la pauvre femme a eu d’autres amants.

– C’est la première fois que j’entends dire pareille chose.

– Bah ! vraiment ?… Eh bien ! vous me plongez dans la stupéfaction, mon cher. C’était de notoriété publique, il y a une quinzaine d’années… et vous avez beaucoup connu celui qu’elle a le plus aimé.

– Qui donc ?

– Le colonel de Mestras, parbleu !

– Jamais je ne croirai cela.

– Comme il vous plaira, mon commandant. Il n'y a que la foi qui sauve, et je ne chercherai pas à ébranler la vôtre. Mais soyez sûr que je vous dis la vérité. On a même prétendu dans le temps que ce glorieux colonel était le père de mademoiselle de Muire.

– C'est une infâme calomnie… Et c'est impossible… Mestras est parti pour l'Afrique, deux ans avant la naissance de cette enfant.

– Ah ! si vous en êtes sûr !… Mais remarquez, je vous prie, que, si c'était vrai, cela expliquerait très bien pourquoi la comtesse ne voulait pas marier sa fille à ce malheureux garçon qui vous intéressait et qui a si mal fini.

– Il m'intéresse toujours, et j'ai plus que jamais la conviction qu'il n'est pas coupable.

– Diable ! vous tenez à vos opinions. Gardez-les, mon cher, et parlons d'autre chose. Ce pauvre Muire est donc ruiné qu'il met ses propriétés en vente ?

– Il veut quitter Paris et se retirer en province.

– Oh ! il y a un autre motif. Entre nous, je ne serais pas surpris que cette chère comtesse eût gaspillé l'énorme fortune qu'elle tenait de son père, lequel l'avait gagnée dans l'industrie. On raconte qu'elle jouait à la Bourse pour se consoler de ne plus trouver d'adorateurs. Quelques mauvaises langues prétendent même qu'elle a donné des sommes considérables à des messieurs peu scrupuleux…

– Comme le comte Golymine, par exemple. Vous m'avez dit, tout à l'heure, qu'il a fait fortune par les femmes.

– Non ; j'ai dit qu'il est peut-être arrivé par les femmes, ce qui est tout différent. Mais vous paraissez lui en vouloir, à ce cher Golymine. Auriez-vous eu à vous plaindre de lui ?

– Il ne me plaît pas.

– C'est affaire de goût. Moi, je n'ai pas de raisons de le chérir, car il me gagne un argent fou au rubicon. Cependant, je vous assure que ce n'est pas un mauvais homme. Tenez, ces jours-ci, il a remué ciel et terre pour sauver un pauvre diable qui est employé je ne sais où, et qu'on voulait destituer. Il s'intéresse à lui, uniquement parce qu'il l'a connu à Monaco, où ce malheureux s'est ruiné. Il l'a recommandé à tous les financiers du cercle.

» Mais je ne sais pourquoi je vous raconte cela. Parlons donc plutôt de cette charmante jeune fille… l'institutrice de mademoiselle de Muire. Que va-t-elle devenir si notre ami Jacques se confine en province ? Sa fille est assez grande pour ne plus prendre de leçons et d'ailleurs, elle se mariera un de ces jours. Alors même que son père n'aurait plus le sou, on l'épouserait pour ses beaux yeux, et j'aime à croire que Jacques n'est pas encore aux abois. Donc, la belle Hélène se trouvera sur le pavé.

– Mademoiselle Lanoue, aussi, se mariera, dit sèchement le commandant.

– Elle aurait bien tort ; mais elle ne fera pas cette sottise. Elle s'enrégimentera dans la grande armée des irrégulières et, moi qui m'y connais, je vous garantis qu'elle y aura un prompt avancement. Je l'y aiderais volontiers.

Georges Roland regarda le vicomte entre les deux yeux et répliqua d'un ton agressif :

– Mademoiselle Lanoue est non seulement l'institutrice, mais l'amie de mademoiselle de Muire. Il vous est déjà arrivé, m'a-t-on dit, de parler d'elle très légèrement. Je vous prie de ne pas recommencer.

– Oh ! oh ! ricana Liscoat, vous prenez sa défense avec une chaleur !…

– Elle n'a pas besoin d'être défendue, attendu que sa conduite a toujours été irréprochable ; mais je ne souffrirai pas qu'on l'attaque. Tenez-vous le pour dit.

Le vieux beau était décidé à ne pas se fâcher.

– Prenez garde, commandant, dit-il en souriant ; si vous vous constituez le chevalier de cette demoiselle, dont je reconnais très volontiers tous les mérites, je finirai par croire que vous êtes amoureux d'elle.

– Croyez ce qu'il vous plaira et changeons d'entretien, je vous prie.

– Comme vous voudrez, mon cher, répondit le vicomte, qui ne tenait pas du tout à se faire une affaire avec cet irascible protecteur de la vertu des institutrices. Mais, en vérité, je ne sais pas trop de quoi vous parler sans vous être désagréable. Pour une fois que j'ai le plaisir de déjeuner avec vous, il se trouve que nous ne sommes d'accord sur rien. J'ai commencé par faire allusion aux galanteries d'antan de cette pauvre comtesse : vous m'avez répondu que je la calomniais. Je me suis permis de douter de l'innocence du jeune Mestras : vous m'avez déclaré que vous la garantissiez. Revenons à Golymine, quoique, sur celui-là, non plus, nous ne soyons pas tout à fait du même avis.

Le commandant regrettait déjà d'avoir été si cassant. Ce n'était pas le moyen de tirer de M. de Liscoat de plus amples renseignements, et il se reprochait aussi d'avoir trop vivement plaidé la cause de mademoiselle Lanoue. Un homme, à moins d'être un vieillard, ne peut guère défendre une jeune fille sans la compromettre un peu. Et le commandant, qui comprenait tout cela ne demandait pas mieux que de reprendre avec le vicomte une conversation plus calme et plus utile à ses desseins.

Liscoat lui fit beau jeu, car il débuta ainsi :

– Je viens de le rencontrer, ce cher Golymine… Vous savez qu'il habite tout près d'ici… rue Boissy-d'Anglas…

– Je l'ignorais.

– Moi, je demeure rue d'Anjou. Nous nous sommes trouvés bec à bec dans le faubourg Saint-Honoré, et nous avons causé un brin sur le trottoir. Je voulais l'emmener déjeuner… mais il n'y a pas eu moyen… C'est dommage, puisque vous désirez savoir ce qu'il vaut… vous auriez pu l'étudier tout à votre aise… Il est bon convive et, à table, on juge très bien un homme. Ce sera pour une autre fois. Et d'ailleurs, s'il achète les Frênes, vous trouverez d'autres occasions de le rencontrer.

– Oh ! je n'y tiens pas beaucoup. Vous m'avez édifié sur sa solvabilité…

– Et sur ses anciennes relations avec madame de Muire. Je croyais que vous les connaissiez… sans cela, je ne vous en aurais pas parlé. Mais avouez qu'il y a dans la vie des hasards singuliers. Voilà Golymine qui, depuis des années, ne songeait plus à la comtesse, et qui va acheter justement un des immeubles qu'elle a laissés. Mais ce n'est pas tout. Devi-

nez un peu pourquoi il n'a pas pu venir déjeuner ici… à sa grande contrariété.

– Comment voulez-vous que je devine ?

– Figurez-vous qu'il a été obligé de se transporter à Versailles. Il m'a quitté dare-dare pour aller prendre le train.

– À Versailles !… Et pourquoi ?

– Parce qu'il y a été appelé par le juge qui instruit l'affaire de ce jeune homme. Golymine est cité comme témoin ! N'est-ce pas fantastique ? Témoin de quoi ?… il n'a rien vu et il ne connaît pas M. de Mestras.

Le commandant, moins étonné que M. de Liscoat, ne laissa point paraître sur son visage la satisfaction que lui causait cette annonce inattendue : satisfaction mêlée d'inquiétude, car il ne pouvait pas savoir ce qu'il allait advenir de l'entrée en scène du comte Golymine dans le procès de Médéric, ni même à quel titre cet étranger allait comparaître devant le juge d'instruction.

Comme témoin, affirmait M. de Liscoat ; mais M. de Liscoat ne faisait que répéter ce que Golymine venait de lui dire ; Liscoat ne connaissait pas l'histoire du revolver, trouvé par un chef de train qui était précisément le protégé de Golymine.

Et le commandant commençait à espérer que ce chef de train, pressé par le juge, avait fini par avouer et par dénoncer son protecteur comme étant son complice.

D'autre part, il soupçonnait que Golymine et Médéric avaient dû se rencontrer avant la mort de la comtesse, et rester en mauvais termes à la suite de cette entrevue, inexpliquée jusqu'à présent. Le commandant se souvenait qu'à la

cérémonie des obsèques de madame de Muire, Médéric avait refusé la main que lui tendait Golymine, et, pour agir ainsi, dans l'église, à quelques pas du cercueil et sous les yeux du père de Marcelle, Médéric devait avoir un motif très sérieux.

Donc, si Golymine était appelé à déposer devant le magistrat qui avait mis Médéric au secret, sa déposition serait hostile à Médéric.

Et Golymine, évidemment, n'était pas appelé comme accusé, puisqu'il se rendait à Versailles de son plein gré.

S'il eût été arrêté, ou seulement surveillé par deux agents, M. de Liscoat l'aurait bien vu et ne se serait pas gêné pour le dire au commandant, car il ne ménageait jamais personne, pas même ses amis.

– Ce qu'il y a de certain, reprit le vicomte, c'est que ce pauvre Golymine n'est pas content. Il maudit la magistrature de Versailles et un peu aussi le jeune homme qui lui vaut ce dérangement. Le fait est que ce n'est pas récréatif d'être forcé de quitter ses affaires et ses plaisirs pour s'en aller passer quelques heures dans la ville du grand Roi… sans compter l'ennui d'être interrogé sur des faits qu'on ne connaît pas… et peut-être de poser dans l'antichambre du cabinet d'un juge d'instruction… car ces messieurs en prennent à leur aise avec les gens du monde.

– Si M. Golymine ne sait rien, on ne le retiendra pas longtemps, dit Georges, pour dire quelque chose.

La conversation du vieux beau ne l'intéressait plus. Il ne demandait qu'à la laisser tomber et à partir pour mettre à exécution un projet que M. de Liscoat venait de lui suggérer, sans s'en douter.

Golymine était à Versailles, et le commandant se disait que le moment serait bien choisi pour se présenter, lui aussi, au juge d'instruction, non pas pour demander de nouveau l'autorisation de voir Médéric, qu'on lui avait déjà refusée deux fois, mais pour apprendre à ce magistrat ce qu'il savait sur les antécédents du chef de train et sur ses accointances avec le comte.

La démarche serait peut-être prématurée, mais il avait le temps d'y réfléchir pendant le trajet de Paris à Versailles, et il lui resterait toujours la chance de rencontrer, en flânant aux abords du palais de Justice, Golymine, qui ne refuserait pas de lui dire pourquoi on l'avait appelé, car Golymine ne voudrait pas avoir l'air de se cacher vis-à-vis d'un ami de M. de Muire.

Tout ce programme était basé sur de simples conjectures ; mais un instinct poussait Georges à faire ce voyage, et il avait le pressentiment qu'il ne le ferait pas inutilement.

Le déjeuner tirait à sa fin. Ils en étaient au café et M. de Liscoat venait d'allumer un cigare.

– Pensez-vous, mon cher commandant, demanda-t-il d'un air dégagé, pensez-vous que ce cher Jacques me recevrait avec plaisir, si j'allais le voir avant de partir pour Trouville ?

– Jusqu'à présent, il n'a reçu personne, répondit évasivement Georges.

– Personne que Golymine, et Golymine venait pour affaires. Je crois que je ferais mieux de m'abstenir. Ma visite ne lui serait pas agréable et elle pourrait effaroucher ces demoiselles. Je m'abstiendrai donc… et, si je ne vous revois

pas avant mon départ, je vous prie de croire que je garderai un excellent souvenir de ce déjeuner.

Ayant dit, le vicomte, qui avait demandé sa note, paya, se leva et tendit la main à Georges Roland, qui ne retira pas la sienne, quoiqu'il en eût bien envie, car les propos que ce vieux fat s'était permis de tenir sur mademoiselle Lanoue l'avaient fort irrité.

– Sans rancune, n'est-ce pas ? dit Liscoat en souriant et en pirouettant sur ses talons, comme un marquis de l'ancien régime.

Georges ne répondit point à cette invite et le vit partir avec plaisir, car il lui tardait de reprendre la liberté de ses mouvements. Il ne regrettait pas de s'être abouché avec le vicomte, quoiqu'il n'en eût tiré que des indications assez vagues sur le passé de Golymine. C'était quelque chose d'avoir appris que ce suspect personnage venait d'être appelé devant le juge d'instruction ; sans parler d'une phrase incidente de la conversation de Liscoat, une phrase que le commandant n'avait pas relevée, mais qu'il avait parfaitement retenue, et qui avait trait à la protection accordée par Golymine à un pauvre diable d'employé, un joueur ruiné à Monaco. Quoique le vicomte n'eût pas précisé davantage, cette phrase désignait évidemment le chef de train qui jouait un si singulier rôle dans l'affaire du coup de pistolet. Et l'indication que Georges Roland venait de recueillir pouvait être le commencement d'une série de découvertes utiles à la cause de Médéric.

Mais il ne s'agissait pas de raisonner à perte de vue sur la nouvelle situation que venaient de faire au défenseur du fiancé de mademoiselle de Muire les renseignements fournis

par le vicomte, qui ne se doutait guère du parti que ce défenseur pouvait tirer de ses bavardages.

Il fallait agir immédiatement, et le commandant ne perdit pas une minute. Il régla son compte du déjeuner et il se dirigea vers la gare Saint-Lazare, où il arriva juste à temps pour prendre le train de Versailles qui part à midi trente.

Il n'y avait pas foule, comme sur la ligne de Saint-Germain, car c'était un jour de semaine, et les Parisiens ne vont guère visiter le musée et voir jouer les eaux que le dimanche.

Le commandant monta dans un compartiment où il n'y avait qu'un monsieur de mine respectable et d'un embonpoint exceptionnel, un bon bourgeois qui lui parut devoir être un compagnon de route peu gênant, quoiqu'il fût assis en face de lui.

Tout alla bien jusqu'à la bifurcation d'Asnières. Georges fumait, accoté dans son coin, et le monsieur regardait par la portière, quoique, visiblement, il mourût d'envie d'engager une conversation.

Ce personnage était vêtu à peu près comme le légendaire Joseph Prudhomme, inventé par Henry Monnier : habit bleu à boutons d'or, cravate blanche, gilet blanc, guêtres blanches, pantalon de nankin, chapeau à larges bords et faux-col montant jusqu'aux oreilles. Il avait aussi le physique de l'emploi : le menton saillant, et le nez proéminent, affublé de lunettes d'or.

En tout autre moment, Georges Roland aurait ri sous cape de ce type grotesque ; mais il était trop préoccupé pour faire attention au personnage ridicule que le hasard lui avait donné pour vis-à-vis.

Au premier temps d'arrêt, à l'embranchement de la ligne de Saint-Germain, au delà du pont d'Asnières, le monsieur poussa un gros soupir et dit entre ses dents, mais de façon à être entendu :

– Je regrette que mes affaires m'appellent aujourd'hui au chef-lieu du département de Seine-et-Oise, et non pas dans la charmante petite ville où naquit Louis XIV.

Le commandant ne fit pas semblant de croire que ce discours saugrenu s'adressait à lui, et il regarda le discoureur comme il aurait regardé un naturel de l'île de Bornéo.

– Oui, reprit imperturbablement le gros homme, j'aurais aimé à revoir le théâtre d'un crime qui s'est perpétré sous mes yeux… et cependant à mon insu.

Les deux termes contradictoires de cette phrase baroque éveillèrent l'attention de Georges ; l'idée lui vint qu'elle pouvait se rapporter à la mort de madame de Muire et il se décida, fort à contre-cœur, à relever ce propos énigmatique.

– Pardon, monsieur, commença-t-il ; je pense que c'est à moi que vous parlez, mais je ne comprends pas du tout ce que vous voulez dire.

– Je conviens que mon langage a manqué de clarté, répondit l'homme aux lunettes d'or, en souriant d'un air satisfait ; mais je pensais que monsieur devinerait. Je faisais allusion à un événement dont tout Paris s'est occupé, il y a trois semaines, et dont monsieur a certainement lu le récit dans les journaux. Une dame… une comtesse… a été tuée, entre Chatou et le Vésinet, par une balle partie d'un train allant à Saint-Germain.

– Quoi ! vous y étiez ?… s'écria le commandant.

– Oui, monsieur ; et ce qu'il y a de curieux, c'est que, sur le moment, je ne me suis aperçu de rien. J'avais cependant remarqué cette dame, entourée d'une nombreuse société ; mais le train allait si vite qu'elle n'a fait, pour ainsi dire, que paraître et disparaître. Je n'ai pas eu le temps de la voir tomber et je n'ai pas entendu le coup de pistolet. C'est le lendemain seulement que j'ai appris la catastrophe, en ouvrant la feuille publique à laquelle je suis abonné.

» Notez, monsieur, que nous étions au complet dans le compartiment où je me trouvais et que mes compagnons de voyage n'ont rien vu non plus, ni rien entendu.

– C'est extraordinaire. Alors vous n'avez pas pu fournir à la justice le moindre renseignement ?

– Malheureusement non. Si j'avais pu l'éclairer, croyez bien que je me serais empressé de me présenter devant un magistrat. Et entre nous, monsieur, je regrette de n'avoir pas fait cette démarche. Je n'avais pas grand'chose à dire ; mais en pareil cas, les remarques les plus insignifiantes peuvent quelquefois servir à découvrir la vérité.

– Qu'avez-vous donc remarqué ?

– « Remarqué » n'est pas le mot. C'est une réflexion qui m'est venue beaucoup trop tard. Je me suis rappelé le lendemain que mon voisin dans le wagon avait des allures étranges. D'abord, il est monté à Chatou, au moment où le train était déjà en marche, et il s'est presque jeté sur moi. Ensuite, pendant le trajet, il n'a fait que remuer ; il se démanchait le cou pour regarder par la portière. Bref, il avait l'air d'un fou. Mais j'ai pensé depuis qu'il ne l'était pas du tout. Au Vésinet, il a sauté sur le quai, sans attendre que la locomotive fût arrêtée et il s'est sauvé comme un homme qui

vient de faire un mauvais coup. Certes, cet individu n'est pas l'assassin puisque le crime a été commis entre Chatou et le Vésinet.

– Eh bien, alors ?

– C'était peut-être un complice.

– Comment ! un complice ? s'écria le commandant. Mais, monsieur, vous n'y pensez pas ? En quoi cet homme aurait-il pu, de la voiture où il était assis près de vous, aider l'assassin qui se trouvait dans un autre compartiment ?

– C'est ce que je ne me charge pas d'expliquer, répondit gravement le sosie de M. Prudhomme : mais je me pique d'être physionomiste, et il est rare que je me trompe dans les jugements que je porte. J'ai vu tout de suite que mon voisin avait une mauvaise figure, et vous conviendrez que cette façon d'entrer et de sortir avant l'arrêt du train n'est pas naturelle.

– Toi, mon bonhomme, pensa Georges Roland, tu n'est qu'un simple imbécile, et j'ai bien tort de te répondre.

– Et d'ailleurs, reprit l'impitoyable raisonneur, on peut logiquement supposer que cet individu n'a été que l'instigateur du crime qu'un autre scélérat a exécuté. Ces deux chenapans s'étaient séparés à Chatou et ils se seront retrouvés, deux heures après, dans les bois du Vésinet, où ils s'étaient sans doute donné rendez-vous.

Le commandant n'écoutait plus les déductions absurdes de ce vieux radoteur. Une idée venait de surgir tout à coup dans son esprit. Il se rappelait le récit que lui avait fait Médéric, vingt minutes après la mort de madame de Muire, et ce récit s'accordait si bien avec l'incident dont ce sexagénaire

cravaté de blanc tirait des conclusions ridicules, que Georges ne pensa plus qu'à éclaircir un doute qui occupait maintenant toute sa pensée.

– Comment était fait cet individu que vous prenez pour un complice ? demanda-t-il brusquement.

– Très bien de sa personne et vêtu à la dernière mode, répondit le vieillard ; et c'est justement ce qui me confirme dans mon opinion. Le coup a dû être fait pour de l'argent, par un coquin subalterne, et, à en juger par sa mise, ce monsieur doit être assez riche pour payer un sicaire.

– Est-il jeune ?

– Vingt-cinq à trente ans. Il est brun, il est grand, il a la taille fine et de longues moustaches retroussées à la cavalière. C'est ce qu'on appelle un joli garçon. Mais insupportable comme voisin. Il ne faisait que remuer… on eût dit qu'il avait du vif-argent dans les veines… et il me marchait continuellement sur les pieds…

– Le reconnaîtriez-vous ? interrompit Georges.

– Ah ! je crois bien. Il a une de ces figures qu'on n'oublie pas. Malheureusement, je ne l'ai jamais plus rencontré. Il est probable qu'il se cache ; mais s'il m'arrivait de le revoir, je le signalerais à un sergent de ville.

– Et, si on vous mettait en sa présence… vous répèteriez… devant témoins… tout ce que vous venez de me dire ?

– Oui, répondit le bonhomme avec une certaine hésitation. Cependant, je ne voudrais pas me compromettre.

– On ne se compromet jamais en disant la vérité.

– C'est juste… mais, il y a des responsabilités qu'on n'aime pas à prendre… et, s'il s'agissait de faire condamner un homme, j'y regarderais à deux fois. D'abord, moi, je suis pour l'abolition de la peine de mort… j'ai été juré et je me suis toujours refusé à émettre un vote qui aurait pu envoyer un criminel à l'échafaud.

– C'est votre manière de voir… ce n'est pas la mienne, peu importe ! Il n'est pas question de cela… Mais s'il s'agissait de sauver un innocent ?

– Oh ! alors je n'hésiterais pas une seconde. Ce serait un devoir d'humanité… et je me flatte d'être humanitaire… Mais, excusez-moi, monsieur… je ne vois pas très bien où vous voulez en venir… et avant de m'engager, je voudrais savoir à qui j'ai l'honneur de parler.

– Je suis le commandant Roland, ancien officier supérieur. Et, maintenant que vous me connaissez, j'espère que vous voudrez bien me dire votre nom.

– Guillaume Postel, ancien juge au tribunal de commerce et notable commerçant.

– J'ai donc affaire à un homme honorable et je puis parler sans réticences. Sachez, monsieur, qu'il dépend de vous d'empêcher une erreur judiciaire dont les conséquences peuvent être terribles.

– Oh ! alors, comptez sur moi. Je ne pense jamais sans frémir à l'épouvantable histoire de l'infortuné Lesurque, et je serais bien heureux de prévenir le retour d'un pareil malheur… mais je ne vois pas comment je pourrais…

– Je vous demande tout simplement de m'accompagner chez le juge d'instruction, en arrivant à Versailles.

– Et pourquoi faire, bon Dieu !

– Pour lui demander à être confronté immédiatement avec un accusé, qui n'est autre que le jeune homme dont vous venez de me parler… celui qui a voyagé dans le même compartiment que vous, le jour du crime de Chatou.

– Là ! je le savais bien que vous voulez le faire condamner ! Ne comptez pas sur moi pour vous y aider.

– Au contraire, je veux prouver qu'il n'est pas coupable… et votre témoignage suffira… si je puis obtenir qu'on vous l'amène… Il est au secret, mais un magistrat consciencieux ne peut pas refuser de vous montrer un prisonnier qu'un mot de vous fera mettre en liberté.

– Comment !… un mot de moi ?

– Sans doute. Vous n'aurez qu'à dire : « Je reconnais monsieur et j'affirme que, le 19 juin dernier, il est monté à Chatou dans le train où je me trouvais et qu'il en est descendu au Vésinet. » Si vous étiez le premier venu, le juge ne tiendrait peut-être pas grand compte de votre déclaration ; mais, quand vous vous serez nommé, il saura qu'il a devant lui un ancien magistrat, et dût-il, avant de permettre la confrontation, prendre des renseignements sur vous, nous finirions par l'obtenir.

– Je me flatte que les renseignements seraient excellents, dit en se rengorgeant M. Postel, et si je croyais pouvoir sauver un innocent par le moyen que vous m'indiquez, je m'en ferais un devoir. Mais je ne devine pas comment je pourrais être utile à cet accusé, en admettant même que ce soit lui qui ait voyagé avec moi. Je serais obligé de dire toute la vérité, et son attitude a été si étrange, pendant le trajet !…

– J'expliquerai pourquoi il était si agité. On l'accuse d'avoir tiré lui-même le coup de revolver, et votre témoignage prouvera que c'est matériellement impossible. Quant à l'accusation de complicité, je n'y avais pas songé, je l'avoue ; mais elle tombera d'elle-même.

Le notable commerçant hocha la tête d'un air de doute. Il tenait à ses idées, peut-être parce qu'il en avait peu ; celle-là s'était logée dans sa cervelle et il n'en voulait pas démordre. À ses yeux, le jeune homme qui lui avait marché sur les pieds, pour sortir plus vite du compartiment où ils étaient voisins, devait avoir trempé dans le crime, et tous les raisonnements du monde ne lui auraient pas persuadé le contraire.

Les gens convaincus finissent presque toujours par exercer une certaine influence sur leurs contradicteurs, et M. Postel l'était à un tel point que le commandant Georges en vint à se demander si ce bonhomme n'avait pas raison de craindre que l'accusation ne fît que changer de face après la confrontation. Mais il semblait si absurde de supposer que Médéric eût payé quelqu'un pour tuer madame de Muire, qu'il n'y avait pas lieu de se préoccuper beaucoup de cette éventualité improbable.

Le commandant ne songea donc qu'à insister pour décider son compagnon de route à se présenter avec lui au cabinet du juge d'instruction. Il résolut même, en cas de refus, de forcer la main à ce vieillard timoré. Il n'avait qu'à lui demander son adresse et à le signaler au magistrat instructeur, comme un témoin qu'il importait d'interroger.

– Vous vous intéressez donc vraiment à ce jeune homme ? dit en soupirant M. Postel.

– C'est le fils du brave colonel de Mestras, qui fut mon chef et qui est tombé sur le champ de bataille de Gravelotte, en chargeant à la tête de son régiment, répliqua fièrement le commandant Georges.

– Oh ! alors, je comprends le chagrin que vous cause la triste situation où il s'est mis…

– Je l'en tirerai, je n'en doute pas, si vous voulez bien venir avec moi au palais de Justice. Je vous en serai infiniment reconnaissant, et vous ferez une bonne action, puisqu'il s'agit de rendre la liberté et l'honneur à un brave garçon, injustement accusé.

– Je n'hésiterais pas si j'étais sûr de ne pas lui nuire ; mais je persiste à croire que, si je dis tout ce que j'ai vu, je lui ferai plus de tort que de bien.

– J'en prends la responsabilité.

Le négociant allait élever de nouvelles objections ; mais, pendant qu'il les préparait et avant qu'il eût le temps de les formuler, le train s'arrêta en gare de Saint-Cloud et quatre voyageurs, dont un officier et une femme, envahirent le compartiment.

La conversation interrompue par cette entrée n'était pas de celles qu'on peut sans inconvénient reprendre devant des étrangers. Georges Roland y renonça, tout en se promettant de ne pas lâcher son homme à l'arrivée, et M. Postel profita de cette diversion pour se renfermer dans un silence majestueux, mais surtout prudent.

Ce respectable personnage n'était pas l'homme des résolutions improvisées, et il avait une peur horrible de s'embarquer dans une mauvaise affaire.

Le trajet n'est pas long de Saint-Cloud à Versailles. Au bout d'un quart d'heure, le train entra en gare. Les voyageurs descendirent et se répandirent sur le quai de débarquement. M. Postel faisait mine de prendre les devants, après avoir tiré un coup de chapeau à l'ami du prisonnier ; mais le commandant, qui ne l'entendait pas ainsi, lui prit le bras sans cérémonie et lui dit, d'un ton ferme et poli :

– Monsieur, je compte sur votre promesse.

– Mais je n'ai rien promis, balbutia M. Postel.

– Pardon ! vous avez dit que vous viendriez avec moi chez le juge d'instruction si vous étiez sûr d'être utile à l'accusé. Moi, je vous réponds que vous allez le sauver. Donc, vous ne pouvez pas refuser de m'accompagner.

– Je ne demanderais pas mieux… seulement, je suis venu à Versailles pour un marché à conclure avec un négociant… il m'attend…

– Où demeure-t-il ?

– Avenue de Sceaux ; mais…

– Eh bien ! le palais de Justice est sur votre chemin… et je sais qu'en ce moment le juge d'instruction doit être dans son cabinet… nous allons lui demander une audience… il nous l'accordera et il ne nous retiendra pas longtemps.

Le bonhomme, à bout de raisons, n'osa pas résister au commandant, qui le tenait, qui l'entraîna presque de force, et qui ne prévoyait guère que le voyage de la gare au Palais ne s'accomplirait pas sans incident.

Le palais de Justice de Versailles est situé tout près de la gare du chemin de fer de la rive gauche, et le commandant

était arrivé par la rive droite. Il avait donc à traverser une bonne partie de la ville, en remorquant un homme qui ne demandait qu'à se dérober ; mais il le tenait bien, et, de plus, il commençait à prendre sur l'ancien commerçant un ascendant moral, qu'il eut soin de consolider par des discours réconfortants.

– Ah ! monsieur, lui dit-il, en le conduisant vers l'avenue de Saint-Cloud, quel rôle vous allez jouer ! Je vous l'envie… Sauver un innocent, c'est plus beau que de gagner une bataille.

Cette comparaison flatta l'amour-propre de M. Postel, qui répondit avec un sourire satisfait :

– C'est quelquefois moins facile.

– À qui le dites-vous ! s'écria le commandant. Je n'ai jamais gagné de bataille ; mais, si j'étais arrivé au grade de général, j'aurais peut-être eu, comme tant d'autres, mon jour de victoire. Eh bien, mon cher monsieur, voilà trois semaines que je remue ciel et terre pour tâcher de démontrer que ce jeune homme n'est pas coupable, et j'en suis toujours au même point ; car le pauvre garçon est encore au secret. Si je n'avais pas eu la chance de vous rencontrer, je désespérerais de le tirer de peine.

» Heureusement, il y a une Providence, et c'est elle qui m'a inspiré l'idée de monter dans le même compartiment que vous. Je la bénis et je la bénirais encore, si je ne gagnais à ce voyage que l'avantage d'avoir fait votre connaissance.

– L'avantage est pour moi, monsieur, dit le bonhomme de sa grosse voix de basse profonde. J'honore l'armée et j'aime les militaires.

– Vous serez donc content de venir en aide au fils du plus brave et du plus loyal soldat que j'aie jamais connu.

– J'en serai même fier ; mais vous venez de me dire qu'il est au secret… Nous ne pourrons pas le voir…

– Le secret n'empêche pas les confrontations avec les témoins. Et, alors même qu'on ne me permettrait pas de communiquer avec l'accusé, moi qui ne suis que son ami, on vous y autorisera, vous qui êtes en mesure d'établir un alibi en sa faveur. Un juge qui refuserait de vous mettre face à face avec lui commettrait un déni de justice.

– Et si je m'étais trompé ?… Si je ne reconnaissais pas ce jeune homme ?… Ne pensez-vous pas que ma démarche tournerait contre lui ?

Le commandant n'avait pas prévu le cas, et l'objection émise par M. Postel aurait pu lui donner à réfléchir ; mais il n'était pas homme à s'arrêter pour si peu. Son siège était fait, comme on dit, et il ne doutait pas du succès. Il se souvenait de la description que Médéric lui avait faite d'un gros homme, sur les genoux duquel il était tombé en grimpant précipitamment dans le wagon, à la gare de Chatou, et le signalement donné par Médéric de ce voyageur obèse se rapportait de tout point à celui de l'ancien juge au tribunal de commerce. Donc, les deux ne faisaient qu'un, et la confrontation devait amener une reconnaissance.

– Contre lui, non, dit Georges Roland. Ce serait fâcheux ; mais, quand le magistrat saura qui vous êtes, il ne vous soupçonnera certainement pas de vous être entendu avec l'accusé pour préparer votre déposition… et il ne vous fera pas un crime d'une erreur très excusable.

» Rien ne doit donc vous empêcher de tenter l'aventure. Tant mieux, si nous réussissons !… et si nous échouons, la partie ne sera pas perdue pour cela.

– Jouons-la donc, puisque vous le voulez, soupira M. Postel. Si elle tourne mal, je m'en laverai les mains.

– C'est entendu. D'ici à une demi-heure, nous saurons à quoi nous en tenir.

Le commandant le flattait, car le vieillard, gêné par son embonpoint, ne marchait pas beaucoup plus vite qu'une tortue ; ils n'en étaient encore qu'à l'avenue de Saint-Cloud, et s'ils continuaient de ce train-là, ils couraient grand risque de ne plus trouver le juge d'instruction dans son cabinet.

Mais il n'y avait pas moyen de faire prendre les allures vives à M. Postel, qui s'arrêtait à chaque instant pour souffler, et Georges dut se résigner à l'attendre, en regrettant vivement de ne pas l'avoir fait monter dans un fiacre.

Au milieu de l'avenue, le bonhomme demanda à se reposer sur un banc, et il fallut en passer par là.

Pendant cette halte forcée, le commandant, qui rongeait son frein, avisa sous les arbres, à vingt pas, deux hommes qui causaient entre eux avec animation. L'un lui tournait le dos, mais l'autre se présentait de face, et celui-là portait la capote et la casquette des employés du service actif de la ligne de l'Ouest.

Il n'en fallait pas davantage pour attirer l'attention de Georges Roland, qui se mit à dévisager cet individu et qui lui trouva une certaine ressemblance avec le portrait que mademoiselle Lanoue faisait du mari de la princesse Orbitello. Il n'eut pas le temps de l'examiner beaucoup, car le colloque se

rompit brusquement et les deux causeurs tirèrent chacun de son côté.

L'homme du chemin de fer se mit à remonter l'avenue en se dirigeant vers la place d'Armes, qui précède le château ; l'autre vint droit au banc près duquel le commandant montait la garde, en attendant que M. Postel eût fini de reprendre haleine.

Le commandant ne fut pas peu surpris de reconnaître le comte Golymine ; surpris, mais pas fâché, car il venait de le surprendre en flagrant délit de conversation avec un agent de la ligne de l'Ouest qui avait tout l'air d'être le chef de train signalé par l'institutrice de Marcelle. Et Georges n'eut qu'à réfléchir un peu pour cesser de s'étonner de trouver Golymine à Versailles. M. de Liscoat l'avait averti que Golymine y était, et Georges avait oublié, un instant, que lui-même avait fait le voyage dans l'espoir de l'y rencontrer aux environs du palais de Justice.

Il était servi à souhait, car Golymine, qui l'avait aperçu, ne paraissait pas songer à battre en retraite. Il manœuvrait, au contraire, de façon à l'aborder, et l'abordage était imminent.

Le commandant attendit de pied ferme. Il ne voulait pas s'éloigner de M. Postel, qui aurait pu être pris de la fantaisie de décamper et il n'était pas fâché que ce futur témoin assistât à l'entretien qui se préparait.

Golymine, du reste, ne semblait faire aucune attention au bonhomme endimanché qui siégeait gravement sur le banc municipal. Il salua le commandant et lui dit poliment :

– Monsieur, vous savez qui je suis, puisque M. le comte de Muire m'a fait l'honneur de me présenter à vous, hier ; je puis donc vous prier de m'écouter quelques instants.

– Très volontiers, monsieur. Qu'avez-vous à me dire ?

– Qu'il m'arrive une aventure extraordinaire. Je viens d'être appelé devant le juge d'instruction de Versailles, et cela à la requête de ce malheureux jeune homme qu'on accuse du meurtre de madame de Muire.

– Comment ! à sa requête ?

– Mon Dieu, oui, et il a eu bien tort. Croiriez-vous qu'il a imaginé de dire au magistrat qui instruit son affaire que, le soir du crime, je suis venu l'attendre devant la porte de la maison qu'il habite, et que je lui ai proposé un marché.

– Je ne comprends pas.

– Je ne comprenais pas non plus. Il a fallu que le juge m'expliquât longuement de quoi ce garçon m'accusait. À l'en croire, je lui aurais déclaré que j'avais trouvé dans une des voitures du chemin de fer un revolver sur lequel son nom est gravé ! je lui aurais promis de ne pas remettre cette arme au Parquet, à condition qu'il me ferait bon accueil lorsqu'il me rencontrerait chez M. le comte de Muire, et je l'aurais menacé de le dénoncer s'il refusait d'accepter cet arrangement. En un mot, j'aurais essayé de le faire chanter, et il aurait rejeté fièrement mes propositions.

» Notez, je vous prie, que je ne connaissais nullement M. de Mestras ; que je n'avais aucun besoin de son appui pour traiter des affaires financières avec M. de Muire… Vous en avez eu la preuve hier, puisque vous étiez à la villa des

Frênes pendant que je discutais le prix de cette propriété, que le comte m'a vendue séance tenante.

» Notez encore que je n'ai jamais su où demeurait M. de Mestras et que, par conséquent, j'aurais été fort empêché de l'aller trouver.

» Tout cela est tellement absurde que je ne devine pas dans quel but il a inventé cette histoire… et, en vérité je commence à croire qu'il ne jouit pas de toute sa raison.

– Il ne semble pas que le juge soit de cet avis, puisqu'il vous a fait appeler pour vous demander des explications.

– Celles que je lui ai fournies sont bien simples. Je lui ai déclaré qu'il n'y avait pas un mot de vrai dans le récit de M. de Mestras, et j'ai mis ce jeune homme au défi de prouver ce qu'il avançait. Sur quoi, il s'est emporté, il m'a dit des injures et le juge l'a renvoyé en prison. Cette entrevue avec moi que le malheureux réclamait depuis le jour de son arrestation, n'a eu d'autre effet que de confirmer dans leur conviction des magistrats impartiaux qui le croient coupable. Je le plains de tout mon cœur, et, sachant que vous vous intéressez à lui, j'ai cru devoir vous informer de ce qui vient de se passer dans le cabinet du juge d'instruction.

– Je vous en suis, monsieur, fort obligé ; mais…

– Vous savez sans doute qu'on a trouvé, quelques jours après le crime, ce revolver que je n'ai jamais vu, pas plus que je n'avais vu M. de Mestras, avant qu'on me confrontât avec lui.

– Votre mémoire vous sert mal. Vous l'avez vu aux obsèques de madame de Muire. J'y assistais ; vous aussi…

– C’est vrai, et il est possible que j’aie vu ce jeune homme ; mais je ne le connaissais pas et je ne l’ai pas remarqué.

– Comment se fait-il donc que vous lui ayez tendu la main ?

– Moi !

– Parfaitement… et il a retiré la sienne.

– Vous avez mal vu, monsieur, et, puisque vous le prenez ainsi, je n’ai plus rien à vous dire, répliqua d’un air piqué M. Golymine. Je ne sais si nous nous rencontrerons encore chez M. de Muire, mais je compte que mes relations avec vous prendront fin à dater de l’instant où je vous parle.

Et, sans attendre la réplique du commandant, Golymine passa son chemin.

Georges Roland le laissa filer et demanda à M. Postel, qui n’avait pas bougé pendant ce court colloque :

– Vous avez entendu ?

– Oui, et je n’ai rien compris.

– Mais vous avez vu cet homme. Eh bien ! rappelez-vous son visage et ses paroles… C’est lui qui a assassiné madame de Muire… Et, maintenant, venez m’aider à sauver un innocent qui paierait pour ce misérable si vous n’interveniez pas.

– Quoi ! s’écria M. Postel, ce monsieur si bien mis et qui a l’air si comme il faut !

– A tué, ou fait tuer par un homme à ses gages, la femme du comte de Muire, répliqua le commandant. J’en doutais encore… je n’en doute plus maintenant… et je n’ai plus de

ménagements à garder avec ce misérable… Je vais le dénoncer au juge d'instruction, et vous serez là pour attester que vous l'avez vu causant familièrement avec un employé du chemin de fer de l'Ouest.

– C'est vrai… et ce monsieur paraît appartenir aux classes dirigeantes… Mais de ce qu'il a adressé la parole à un simple travailleur, il serait téméraire de conclure…

– Qu'il a commis un crime atroce. Vous avez raison. Mais j'ai d'autres preuves et je vous supplie de m'accompagner au Palais, sans perdre une minute. Si nous nous attardions davantage, nous arriverions trop tard, et je tiens à en finir aujourd'hui.

L'ancien juge au tribunal de commerce se leva en soupirant. Il était résigné à suivre le commandant, mais il ne le suivit pas de bon cœur. Toutes ces complications l'effrayaient d'autant plus qu'il n'y comprenait pas grand'chose, et il craignait de se trouver mêlé malgré lui à une affaire criminelle qui ne l'intéressait guère. Il regrettait d'avoir trop parlé, et il n'avait pas tort, puisque c'était une phrase imprudemment lâchée qui lui valait ce désagrément. S'il ne s'était pas vanté d'avoir voyagé avec l'assassin, le 19 juin, le commandant n'aurait jamais songé à invoquer son témoignage. Regrets superflus, car, au point où en étaient les choses, il ne lui restait plus qu'à en prendre son parti.

Il marcha donc, appuyé sur le bras de Georges Roland, qui redoublait d'attentions pour ce vieillard providentiel.

En arrivant au Palais, ils apprirent que le juge instructeur n'avait pas encore quitté son cabinet.

– Avez-vous sur vous une de vos cartes de visite ? demanda le commandant.

Le bonhomme en tira une de son portefeuille. Elle portait au-dessous du nom la qualification d'ancien magistrat. C'était précisément ce que souhaitait Georges Roland, qui s'empressa d'y écrire au crayon ces quelques mots : « Demande une audience pour faire à M. le juge d'instruction une communication relative à l'affaire du crime de Chatou. » Il y joignit sa carte à lui et il les remit toutes les deux à un huissier qui les pria d'attendre et qui revint, cinq minutes après, leur annoncer que le juge était prêt à les recevoir.

Le titre que prenait M. Postel avait fait son effet.

Ils entrèrent ensemble dans le cabinet et ils y trouvèrent un magistrat encore jeune, dont la figure ouverte et intelligente n'avait rien d'effrayant.

Georges le connaissait déjà, pour avoir été interrogé le lendemain de la mort de madame de Muire, et n'avait jamais eu qu'à se louer de lui, sauf en ce qui concernait la mise au secret de Médéric.

M. Postel, qui ne l'avait jamais vu, se remit un peu en se trouvant face à face avec un homme sans morgue qui l'accueillit avec une politesse nuancée de déférence.

Le commandant fut un peu moins bien reçu. Il comprit très bien pourquoi et il s'empressa de prendre la parole.

– Veuillez croire, monsieur, dit-il, que je ne me serais pas permis de me présenter ici, sans y avoir été appelé, s'il ne s'agissait que de vous demander encore une fois l'autorisation de visiter M. de Mestras à la maison d'arrêt. Vous m'avez déjà refusé cette faveur…

– Et je ne puis pas encore vous l'accorder, répondit le juge en secouant la tête. La situation du prévenu n'a fait que

se compliquer depuis quelques jours… et son cas est de ceux où la pénible mesure de la mise au secret doit être appliquée et maintenue, tant que l'instruction ne sera pas complète. Mais je cherche à m'éclairer par tous les moyens possibles, et c'est ce qui m'a décidé à entendre la communication que monsieur désire me faire.

Cela signifiait en bon français : « Si je vous ai reçu, c'est uniquement parce que vous accompagnez un ancien magistrat et c'est de lui seul que j'attends des explications. »

Le commandant ne s'y trompa point ; mais, comme il se défiait de la clarté d'une narration de M. Postel, il fit semblant de n'avoir pas compris et il raconta lui-même nettement et brièvement, comme quoi il venait de rencontrer en chemin de fer ce notable commerçant, qui s'était trouvé le jour du crime dans le même compartiment qu'un jeune homme dont le signalement se rapportait à celui de Médéric de Mestras.

M. Postel se contenta d'approuver par des hochements de tête, et quand Georges eut fini, le juge qui l'avait écouté avec beaucoup d'attention et, non sans faire un peu la grimace, en apprenant que l'ancien magistrat avait tout bonnement siégé au tribunal de commerce, ce juge bienveillant, mais circonspect, ne parut pas convaincu.

– Monsieur, dit-il en s'adressant à Georges Roland, je ne suppose pas que vous cherchiez à égarer la justice, pas plus que je ne doute de la sincérité des déclarations que monsieur vous a faites. Je ne me refuse même pas, en principe, à en vérifier l'exactitude. Malheureusement, cette affaire est si embrouillée, que je ne saurais prendre trop de précautions pour éviter de faire fausse route. C'est ce qui a failli m'arriver

tout à l'heure. Le prévenu a imaginé de se défendre en imputant à un autre le crime dont il est accusé…

– Au comte Golymine, n'est-ce pas ? interrompit Georges.

– Comment savez-vous cela, monsieur ?

– C'est Golymine lui-même qui me l'a dit. Je viens de le rencontrer dans l'avenue de Saint-Cloud. Il me connaît pour m'avoir vu chez M. de Muire. Il a eu l'audace de m'aborder et de me raconter qu'il venait d'être confronté, en votre présence, avec M. de Mestras…

– Il a dû vous dire aussi que M. de Mestras a menti en prétendant avoir reçu de lui des propositions d'entente à propos de ce revolver trouvé.

– Il me l'a dit et je lui ai répondu que c'était lui, Golymine, qui mentait en niant d'avoir jamais vu M. de Mestras ailleurs que dans votre cabinet. Il connaissait si bien Mestras que, aux obsèques de madame de Muire, dans l'église Saint-Augustin, il lui a tendu la main, et que ce jeune homme l'a refusée. D'autres que moi attesteront le fait.

– Qui ne prouve pas grand'chose. Mais vous, monsieur, vous avez vu souvent le prévenu, entre le jour du crime et le jour où on l'a arrêté. Il a dû vous parler de cette entrevue nocturne, sur une place publique, avec M. Golymine… et de l'invraisemblable tentative de chantage à laquelle se serait abaissé un homme dont l'honorabilité n'a jamais été discutée.

Le commandant ne s'attendait pas à ce coup droit, et il se troubla un peu, parce qu'il sentait toute la portée de l'objection. Il se l'était déjà faite à lui-même, et il n'avait pas

trouvé de réponse. Mais il était trop loyal pour déguiser la vérité et il n'y avait pas à tergiverser.

– Non, dit-il sans hésiter. J'ai vu M. de Mestras, chez lui, le lendemain de la mort de madame de Muire, et il ne m'a pas parlé de ce Golymine. Immédiatement après le crime, en traversant le bois du Vésinet, il s'était aperçu qu'il avait perdu dans le train ce revolver qui portait son nom gravé sur la crosse. Il voulait le réclamer ; je lui ai conseillé de n'en rien faire.

– Raison de plus pour qu'il vous racontât le lendemain sa prétendue conversation avec le comte Golymine.

– Il ne l'a pas fait. Pourquoi ? Je l'ignore, mais rien ne vous empêche de le lui demander. Et il ne tient qu'à vous, monsieur, de vous convaincre qu'il est matériellement impossible que M. de Mestras ait tiré sur madame de Muire. Comment aurait-il pu se servir de son revolver, s'il a voyagé de Chatou au Vésinet dans le même compartiment que M. Postel ? C'est ce dont vous pouvez vous assurer dès aujourd'hui. Je ne demande pas à assister à la confrontation, mais je vous supplie d'envoyer chercher M. de Mestras. Si M. Postel le reconnaît, c'est que M. de Mestras est innocent.

Le juge ne répondit pas. Il était resté debout ; ces messieurs aussi. Et, tout en les interrogeant, il allait et venait à travers son cabinet, éclairé par deux fenêtres, dont l'une était entrouverte. Après avoir réfléchi assez longtemps, il s'arrêta près de celle-là, et il fit signe à M. Postel d'approcher, comme s'il eût voulu lui parler de plus près.

Le notable commerçant obéit sans comprendre, et voyant que le juge regardait par la fenêtre, qui donnait sur une cour intérieure, il fit comme lui, machinalement.

Presque aussitôt, son visage placide se colora d'une vive rougeur : il rajusta ses lunettes pour mieux voir ; ses yeux s'écarquillèrent, sa bouche s'arrondit, et il allait s'exclamer, quand le juge le prit par le bras et le tira vivement en arrière.

– C'est lui, murmura Postel, c'est le jeune homme qui m'a bousculé pour descendre au Vésinet.

Le magistrat commença par fermer la fenêtre ; puis, revenant au témoin improvisé :

– Vous en êtes sûr ? demanda-t-il.

– Parfaitement sûr. Je l'ai reconnu tout de suite et je l'aurais reconnu entre mille. Il a une figure qu'on n'oublie pas. Et s'il faut déposer devant un tribunal, je suis prêt à lever la main.

– Fort bien, monsieur. Vous voudrez bien vous tenir à ma disposition, demain et les jours suivants. Il me reste à vous confronter régulièrement avec le prévenu et à faire enregistrer votre déposition par mon greffier. Toute l'instruction est à recommencer, car votre témoignage a une importance capitale. Il en aurait eu beaucoup moins si j'avais procédé autrement… par exemple, si je vous avais mis en présence de M. de Mestras, en vous le nommant… mais vous ne pouviez pas savoir que c'était lui qui se promenait dans cette cour, et vous l'avez reconnu immédiatement. L'épreuve a été concluante.

– Oui, certes, s'écria le commandant, et l'ordonnance de non-lieu ne se fera pas attendre.

– Sur ce point, monsieur, vous me permettrez de ne pas vous répondre. L'affaire est encore loin d'être éclaircie. Et,

tant que je n'aurai pas trouvé l'homme qui s'est servi du revolver, perdu si malheureusement par le prévenu…

– Cet homme, c'est le chef de train qui vous l'a remis quatre jours après le crime… et c'est M. Golymine qui a payé cet employé pour assassiner madame de Muire. Je vous l'ai déjà dit et je le prouverai.

– Monsieur, répliqua le juge d'un ton sec, je vous ferai appeler, quand je le jugerai à propos. L'audience que j'ai bien voulu vous accorder aujourd'hui est terminée, et je vous prie de vous retirer.

On ne discute pas avec un magistrat, quand il est dans l'exercice de ses fonctions, et le commandant sortit furieux, mais plein d'espoir, car la mise en liberté de Médéric lui paraissait certaine. À ses yeux, ce n'était plus qu'une question de temps.

– Quand je vous le disais qu'on l'accuserait de complicité ! murmura le père Postel, pendant qu'ils descendaient côte à côte l'escalier du Palais.

VI

Le commandant était rentré à Paris, médiocrement satisfait, en somme, de son expédition à Versailles. Il était revenu seul, M. Postel l'ayant quitté à la sortie du Palais pour aller à ses affaires. Il avait pris l'adresse de ce notable commerçant, qui demeurait rue de la Verrerie, et il se promettait de le revoir souvent, puisque désormais c'était par lui seulement qu'il pourrait avoir des nouvelles de l'instruction que le juge allait reprendre sur des bases nouvelles. Mais il ne comptait qu'à demi sur le bon vouloir de l'ancien juge au tribunal de commerce. Il ne comptait que sur lui-même et il ne se dissimulait pas que, par un mouvement de vivacité qu'il regrettait, il venait de se fermer la porte du cabinet du magistrat instructeur.

La situation de Médéric s'était améliorée, en ce sens qu'on ne pouvait plus l'accuser d'avoir tiré le coup de pistolet qui avait tué madame de Muire ; mais, comme l'avait prévu le bonhomme Postel, la question de complicité s'était posée tout de suite et elle restait menaçante.

On prouve un fait matériel, un alibi, par exemple ; il est beaucoup plus malaisé de prouver qu'on n'a pas soudoyé quelqu'un pour commettre un crime. Quelqu'un, c'est si vague ! Quand on tient celui qui a fait le coup, la question change de face, et c'est presque toujours ainsi qu'elle se présente devant les tribunaux. On arrête l'auteur principal, et les complices n'entrent en scène que plus tard, si l'auteur principal les dénonce, ou si la justice parvient à les découvrir, et quand on les accuse à tort, ils ont le moyen de se dé-

fendre en établissant, par exemple, qu'ils n'ont jamais été en relations avec le coupable.

C'est ainsi que se serait défendu Médéric, si l'assassin de la comtesse eût été sous les verrous. Mais, dans le cas où il se trouvait, que faire ? On allait sans doute lui dire maintenant : « Vous n'avez pas tué, mais vous avez fait tuer. Et, tant que nous ne tiendrons pas l'homme que vous avez payé pour vous débarrasser de madame de Muire, qui vous gênait, nous ne pouvons pas vous remettre en liberté. » Or, Médéric, séquestré depuis trois semaines, et ne sachant rien de ce qu'avaient découvert le commandant et mademoiselle Lanoue, Médéric n'était pas en mesure de répondre : « Commencez donc par arrêter le comte Golymine et son protégé Maurevers. Interrogez-les et nous verrons s'ils oseront vous dire que je leur ai commandé le meurtre, moi qui n'ai jamais vu le chef de train et qui ai vu Golymine pour la première fois, quelques heures après le crime. »

Georges Roland, revenu de Versailles, se retrouvait donc en face de la même difficulté. Pour démontrer que Médéric était innocent, il fallait d'abord démontrer que Golymine et Maurevers étaient coupables.

Georges n'en doutait plus, depuis qu'il les avait surpris en conférence intime, au milieu de l'avenue de Saint-Cloud ; mais il fallait des preuves et, à vrai dire, il n'en avait pas de sérieuses. Quand il s'était permis de les désigner, à la fin de l'audience accordée à M. Postel, le juge d'instruction avait très mal pris la chose et n'avait tenu aucun compte de cette dénonciation, que Georges n'avait pas eu le temps de compléter.

Tout était donc à recommencer, et, en débarquant à la gare Saint-Lazare, le commandant se demandait ce qu'il al-

lait faire pour réparer l'insuccès de cette première tentative, insuccès compensé, il est vrai, par le résultat de la confrontation de M. Postel.

Il lui en coûtait de rentrer à Chatou sans apporter à mademoiselle Lanoue de meilleures nouvelles, et il ne savait plus à quelle porte frapper. Pas à celle de Golymine, assurément, car il lui avait rompu en visière, et maintenant la guerre était déclarée. Maurevers devait être de service sur la ligne, à moins qu'il ne se reposât au Vésinet, et, d'ailleurs, c'était mademoiselle Lanoue qui, seule, pouvait s'occuper de celui-là.

Restait le marquis de Brangue, qui s'était trouvé à la mort de la comtesse, qui l'avait reçue dans ses bras et qui prétendait avoir entendu ses dernières paroles.

À en croire ce seigneur, aussi vieux et plus rassis que son ami Liscoat, madame de Muire, en tombant, avait dit : « C'est lui ! » et ces deux mots indiquaient assez clairement qu'elle connaissait l'homme qui venait de tirer sur elle. Ces messieurs en avaient conclu, sans hésiter, qu'il s'agissait de Médéric de Mestras. Étaient-ils toujours de cet avis ? C'est ce que le commandant avait négligé de demander à Liscoat. Mais il ne désespérait pas de les amener à en changer, et, pour sa part, il pensait que le : « C'est lui ! » pouvait parfaitement se rapporter à Golymine, s'il était vrai, comme ils l'affirmaient, que Golymine eût été, à une époque assez récente, l'amant de la comtesse de Muire.

Et, si M. de Brangue voulait entrer dans cet ordre d'idées, son témoignage pourrait servir Médéric, au lieu de lui nuire.

Georges se disait donc qu'une entrevue avec ce marquis ne serait pas inutile à ses desseins. Quelques instants après le crime, Georges lui avait annoncé qu'il irait le voir très prochainement, et il s'était dispensé de faire cette visite. Le moment était peut-être venu de la risquer.

Le commandant n'avait pas à se plaindre de M. de Brangue. M. de Brangue ne s'était pas permis devant lui de mal parler de mademoiselle Lanoue, et n'avait pas montré contre le jeune Mestras autant d'animosité que le vicomte de Liscoat. En dépit de ses travers, le marquis passait pour être un galant homme et le commandant n'avait aucune raison de croire qu'il ne méritait pas sa réputation de parfait gentleman. C'était surtout un égoïste ; mais, pour qu'il eût été longtemps l'ami de M. de Muire, il fallait qu'il eût des qualités, et d'ailleurs les égoïstes ont cela de bon qu'ils ne se mêlent jamais des affaires des autres.

Toutes ces considérations firent que Georges se décida à l'aller voir, ne fût-ce que pour contrôler les appréciations de M. de Liscoat sur le comte Golymine. Georges n'était pas sûr que M. de Brangue fût encore à Paris, mais il pouvait s'en informer sans se déranger, car il se proposait de passer à l'hôtel de Muire avant de rentrer à Chatou et le marquis demeurait rue de Madrid. C'était à peu près son chemin pour aller de la gare au boulevard Malesherbes, et il remonta de ce côté, au lieu de suivre la rue de la Pépinière.

Il eut lieu de se féliciter d'avoir choisi cet itinéraire, car, arrivé à l'angle de la rue du Rocher, il aperçut M. de Brangue, qui s'était arrêté sur le seuil de la porte cochère de la maison qu'il habitait, et qui boutonnait ses gants, avant de se mettre en marche.

C’était la journée aux rencontres, et celle-là plut au commandant parce qu’elle le dispensait de faire une démarche trop marquée. Il aimait mieux aborder le marquis dans la rue que de sonner à la porte de son appartement pour demander une audience que le marquis lui aurait peut-être refusée. Il hâta donc le pas et il vit avec plaisir qu’en l’apercevant M. de Brangue vint à lui, le visage souriant.

Ce vieux beau avait d’excellentes façons, et, quoi qu’il fût du même âge et du même monde que Liscoat, il se croyait tenu à beaucoup plus de courtoisie avec les gens, même avec ceux qu’il connaissait peu.

Il était resté de l’ancien régime, tandis que le fringant vicomte donnait dans les familiarités modernes. Le marquis saluait encore et il n’y manqua point en cette occasion où Liscoat aurait probablement gardé son chapeau sur sa tête, à la mode anglaise.

– Je suis très heureux de vous rencontrer, monsieur, dit-il après avoir échangé une poignée de mains avec le commandant Georges. Et je voudrais profiter de cette bonne fortune le plus longtemps possible. Si, par hasard, vous allez du côté du parc Monceau, nous pourrions faire route ensemble.

– J’en serai charmé, répondit avec empressement le commandant ; je vais chez notre ami Jacques.

– Alors, je ne vous quitte pas… et je commence par vous demander de ses nouvelles. Je sais que sa santé n’a pas souffert du coup qui l’a frappé. Jacques est solide au physique et au moral… mais dites-moi donc s’il est vrai qu’il a vendu à Golymine cette charmante villa des Frênes.

– Quoi ! vous savez déjà…

– C’est Liscoat qui est venu tout à l’heure me raconter cela. Vous avez déjeuné avec lui, m’a-t-il dit, et il paraît que vous vous préoccupez beaucoup de la solvabilité de l’acquéreur. Je parie que Liscoat vous a donné sur ce personnage les meilleurs renseignements.

– En effet, et je…

– Liscoat a la manie de se jeter à la tête des étrangers. Il connaît fort peu ce Golymine, qui me paraît, à moi, assez suspect. Il porte un nom qui est celui d’une famille princière de Pologne, mais il ne m’est pas prouvé que ce nom lui appartient.

– C’est singulier. M. de Liscoat prétend que vous vous êtes porté garant de l’authenticité de sa noblesse.

– Moi ! Ah ! c’est trop fort, et, quand je le verrai, je le prierai de ne pas me charger d’une responsabilité que je décline absolument. La vérité est que Golymine a trouvé des parrains qui l’ont présenté au cercle, mais ils ont fort bien pu le prendre pour ce qu’il n’est pas. A beau mentir qui vient de loin. Ma conviction, à moi, est que Golymine est Français… et même Parisien. Il ne s’est établi ici que l’année dernière ; mais, quoiqu’il prétende le contraire, il a dû y passer sa jeunesse, car il lui arrive assez souvent de faire allusion à des histoires qui se sont passées à Paris, il y a vingt ans, des histoires mondaines ou boulevardières dont on n’a jamais parlé à l’étranger. Et, si Golymine est notre compatriote, il devait avoir, pour vivre hors de France, jusqu’à ces derniers temps, des raisons… particulières.

– Alors, à votre avis, cet homme est un aventurier ?

– Je ne l’affirmerais pas, parce que je n’en ai pas la preuve, mais je le crois.

– Puisque vous pensez ainsi, monsieur le marquis, je puis bien vous dire que j'ai encore plus mauvaise opinion de lui. Je le soupçonne, et bientôt, j'espère, je l'accuserai ouvertement d'avoir assassiné madame de Muire.

– Oh ! oh ! dit le marquis, en souriant à demi, voilà qui serait grave. J'admets bien qu'un aventurier ne recule pas devant un crime, mais je n'aperçois pas l'intérêt que Golymine aurait eu à commettre celui-là. Et, d'ailleurs, je me souviens parfaitement que la pauvre femme, avant d'expirer dans mes bras, a murmuré deux mots que je vous ai répétés quelques instants après.

– Je ne les ai pas oubliés. Elle a dit : « C'est lui ! » Eh bien, elle connaissait Golymine… et elle a pu le reconnaître dans le train qui passait.

– D'où le connaissait-elle ?

– Elle le rencontrait chaque année à Aix en Savoie. M. de Liscoat assure même qu'il était son amant.

– Je l'ai entendu dire aussi. J'avais oublié cela. Mais, depuis que Golymine s'est fixé à Paris, je ne crois pas qu'il ait revu la comtesse.

– Je l'ignore. Il a pu la revoir, sans que personne l'ait su. Et, quant à l'intérêt qu'il aurait eu à se défaire d'elle, je commence à l'entrevoir. Les valeurs qui composaient la fortune personnelle de madame de Muire ont disparu…

– Vraiment ? interrompit le marquis, en s'arrêtant tout à coup pour regarder en face Georges Roland, qui marchait à sa gauche. C'est donc pour cela que notre ami met ses immeubles en vente. Et vous supposez que Golymine ?…

– C’est une idée qui me vient à l’instant. S’il est resté en relations avec la comtesse, elle a pu lui confier ses fonds pour les placer ou même pour les faire valoir.

– Et il se servirait de l’argent de la femme pour acheter les propriétés du mari !… Ce serait drôle ! dit M. de Brangue, avec un sourire de vieux viveur sceptique, blasé sur les canailleries mondaines.

– Ce serait surtout infâme, répliqua vivement Georges, et le gredin qui aurait ainsi abusé de la confiance de sa maîtresse a bien pu la tuer pour l’empêcher de réclamer la fortune qu’elle avait déposée entre ses mains.

– Oh ! oui, et je ne sais lequel des deux crimes est le plus ignoble. L’un vaut l’autre. Vous m’ouvrez là des horizons nouveaux. Je me défiais instinctivement de Golymine ; mais je ne l’aurais jamais soupçonné de pareilles abominations. Il faudrait les prouver, afin de débarrasser le cercle de ce vil coquin.

– Et surtout, afin d’empêcher qu’un innocent ne soit condamné.

– Le jeune Mestras… c’est vrai, je n’y pensais plus… il est en prison ?

– Depuis trois semaines, et au secret le plus rigoureux. J’arrive de Versailles. On ne m’a pas permis de le voir. En revanche, il a été confronté avec Golymine, qui fait de son mieux pour l’accabler. Ce drôle cherche à égarer la justice, et il y a réussi.

– Je commence à penser qu’on a accusé M. de Mestras un peu à la légère. Moi-même, je l’ai cru coupable… et il faut

avouer qu'il y avait de quoi… quand je l'ai vu arriver, tout essoufflé, du côté du Vésinet…

– J'ai trouvé un témoin qui a voyagé dans le même compartiment que lui, depuis Chatou…

– Tant mieux !… Mais Liscoat m'a parlé d'une histoire de revolver ramassé dans le train…

– Par Golymine, très probablement… ou par un coquin à ses gages… un certain Maurevers…

– Maurevers !… Cet homme s'appelle Maurevers ?

– Oui, et il est chef de train sur la ligne de Saint-Germain.

– C'est bizarre. Il est vrai que nous vivons dans un temps où les noms ne signifient plus rien. Je ne serais pas surpris d'apprendre qu'il existe quelque part un Montmorency homme d'équipe ou chauffeur de locomotive.

– Pardon !… Je ne vois pas quel rapport…

– Les Maurevers sont éteints ; mais j'ai été l'allié d'un baron de Méru dont le nom de famille était Maurevers… Il était beaucoup plus connu sous le nom de Méru, qui était celui d'une terre érigée en baronnie par le roi Louis XIII. Évidemment, ce chef de train ne tient ni de près ni de loin à mon parent par alliance, qui est mort depuis longtemps. La coïncidence n'en est pas moins curieuse.

» Et vous dites que ce Maurevers de contrebande ?…

– Entretient avec M. Golymine des relations qui me paraissent très louches. Je viens de les surprendre ensemble à

Versailles. Ils s'entendent évidemment pour perdre Médéric de Mestras. Mais je le sauverai.

– C'est la grâce que je vous souhaite, cher monsieur. Et je vous y aiderais volontiers si je le pouvais, car je regrette de m'être trompé sur le compte de votre jeune ami. C'est la faute de Liscoat… et je ne serais pas fâché de lui montrer que les jugements qu'il porte ne sont pas infaillibles. N'avait-il pas imaginé aussi, le premier jour, après avoir commencé par accuser votre protégé, de soutenir que la balle qui a frappé la comtesse m'était destinée ! Pourquoi pas à vous, ou à Jacques, ou à Marcelle, ou à lui-même ? Nous avons tous des ennemis, très probablement.

– Ce n'est pas une raison pour qu'on tire sur nous ; tandis que, si madame de Muire a confié sa fortune mobilière à Golymine…

– C'est ce qu'il faudrait démontrer et ce sera difficile, à moins qu'elle ne se soit fait donner un reçu… ce qui n'est pas probable, car on l'aurait déjà trouvé.

– Quoi qu'il en soit, je le chercherai. Jacques m'a prié de visiter les meubles où madame de Muire a pu cacher des papiers. C'est dans ce but que je me rends à son hôtel.

– Il a sagement agi en vous chargeant de ces recherches, dit M. de Brangue, avec une grimace ironique. Un mari prudent ne doit jamais fouiller les tiroirs de sa femme, de peur de s'attirer des surprises désagréables ; tandis qu'un ami sûr peut faire un triage intelligent… garder les pièces utiles, reçus, quittances, contrats… et brûler les lettres compromettantes.

– C'est bien ainsi que je compte procéder. Mais, puisque vous faites allusion au passé de la comtesse de Muire, per-

mettez-moi de vous demander ce qu'il y a de vrai dans les bruits dont M. de Liscoat s'est fait l'écho. Il prétend que mon ancien colonel, le père de Médéric…

– A été l'amant de madame de Muire ? Liscoat me l'a dit et répété vingt fois. Mais les affirmations de Liscoat sont, en général, des affirmations hasardées. Il aime à médire de son prochain et à répandre des histoires scandaleuses… qui ne sont pas toujours vraies. Je me souviens d'avoir vu dans le temps M. de Mestras chez les Muire, et je crois bien qu'on a jasé sur son intimité avec les deux époux. Pour ma part, je n'ai jamais rien vu qui m'autorise à croire que cette pauvre comtesse ait été la maîtresse du colonel. Cependant, je ne certifierais pas le contraire… pas plus que je ne voudrais jurer que Golymine a été un des successeurs du colonel… qui en aurait eu beaucoup, s'il fallait s'en rapporter à ce bavard de vicomte. En pareilles matières, le plus sûr est de ne se prononcer ni dans un sens, ni dans l'autre. Et c'est ce que je fais.

– Je vous remercie, monsieur le marquis, dit gravement le commandant, frappé de ce langage très sensé qui contrastait avec l'impertinente assurance de M. de Liscoat. Vous ne sauriez croire combien il m'était pénible de penser que mon colonel avait trompé son meilleur ami. Et je vous avoue que je sais très mauvais gré à ce monsieur de ses suppositions. J'oserai même vous dire que je ne m'étonne plus qu'il soutienne Golymine.

– Il a tort. Cependant, il ne faut rien exagérer. Je suis lié avec Liscoat depuis quarante ans et je le connais à fond. Ce n'est pas un méchant garçon, mais il a toujours été d'une légèreté inouïe et d'une fatuité sans égale. L'âge ne l'a pas corrigé. Il médit de toutes les femmes, et il a encore la préten-

tion de leur plaire. Si je vous disais qu'en ce moment il ne pense qu'à séduire l'institutrice de Marcelle de Muire !

Georges Roland tressaillit, mais il dit froidement :

– Je ne crois pas qu'il y réussisse.

– Ni moi non plus, reprit en riant M. de Brangue. Mais, quand il est mordu par une fantaisie, tous les moyens lui sont bons pour la satisfaire.

– Quoi ! même la violence ?... Je ne lui conseille pas d'y recourir... mal lui en prendrait, je vous le jure.

– Je ne pense pas qu'il aille jusque-là ; mais il est très capable de tendre des pièges à la jeune fille. C'est sa méthode, et il s'est déjà fait plusieurs fois de mauvaises affaires avec des parents...

– Cette fois, il s'en ferait avec moi. Mademoiselle Lanoue est l'amie plutôt que l'institutrice de Marcelle. Et si M. de Liscoat se permettait une démarche inconvenante, je me chargerais de le remettre dans le droit chemin.

– Et vous feriez fort bien. Il a grand besoin d'une leçon.

– Mais enfin... quels sont donc ses projets ?

– Il ne me les a pas confiés, parce qu'il sait que je me moquerais de lui, mais je les devine. Son rêve, c'est de lancer les jolies femmes que personne ne connaît... Et quand il en a découvert une, il ne recule devant aucun sacrifice pour en venir à ses fins. Il était et il est encore très riche, mais un bon tiers de sa fortune a passé en folies de ce genre. Il est allé plusieurs fois jusqu'à l'enlèvement classique, comme sous l'ancien régime.

– Et il n'en a été que cela ?

– Oh ! il est tombé sur des demoiselles de bonne composition et sur des familles avec lesquelles on pouvait entrer en accommodement. D'où il est résulté qu'il ne doute plus de rien. En ce moment, il fait meubler une petite maison près de Trouville… Il ne me l'a pas dit, mais je le sais par mon tapissier qui est le sien. La cage est prête. Il n'y manque plus qu'un bel oiseau, et, s'il en connaît un à son goût, il n'épargnera rien pour le capturer, parce qu'il se croit certain de l'apprivoiser plus tard.

» Mais voici l'hôtel de Muire, cher monsieur, et je me reprocherais de vous entraîner plus loin. Je suis ravi d'avoir causé avec vous, et j'espère que vous ne regretterez pas de m'avoir permis de vous escorter jusqu'à la porte de la maison désertée par notre malheureux ami. Moi, je vous remercie de m'avoir éclairé sur les agissements de ce Golymine, et je vous prie de croire que, si j'étais appelé à prendre parti pour ou contre lui, je me rangerais parmi les défenseurs de votre jeune ami.

Ayant dit, le marquis continua son chemin vers le parc Monceaux.

Il laissait Georges Roland profondément troublé mais assez satisfait d'avoir rallié à la cause de Médéric un homme important que jusqu'alors il avait pris pour un ennemi.

Le commandant ne pouvait pas attendre de M. de Brangue un concours actif ; mais c'était quelque chose que de l'avoir converti à des idées plus saines sur le crime de Chatou.

C'était quelque chose aussi que d'être fixé sur la valeur morale et sur les méchants desseins de ce vicomte de Lis-

coat, auquel il avait eu la malencontreuse idée de s'adresser d'abord.

Il ne le redoutait guère, et il se promettait d'avertir mademoiselle Lanoue, qui saurait bien se défendre ; mais Médéric était toujours en prison, et les preuves manquaient encore contre Golymine.

Georges ne désespérait point d'en trouver une en visitant l'hôtel de Muire. Il se hâta d'y entrer.

Lorsqu'il était allé s'installer à la villa des Frênes pour y passer l'été, M. de Muire avait emmené tous ses domestiques, et l'hôtel du boulevard Malesherbes n'était plus gardé que par le concierge, un vieux serviteur de la maison, moins ancien que le valet de chambre François, mais tout aussi dévoué.

Il se nommait Carcenac, et il avait été cuirassier dans un régiment qui, au commencement de la campagne de 1870, faisait brigade avec le régiment commandé par le colonel de Mestras.

Georges ne l'avait pas connu à l'armée, mais il savait que ce brave homme s'était trouvé à Gravelotte et que M. de Muire l'avait pris, en souvenir de son ami Mestras, tombé sur le champ de bataille.

Au physique, Carcenac était grand, sec et brun, avec une figure osseuse, taillée en lame de couteau. Au moral, c'était bien le portier le plus taciturne qui fût dans tout Paris et le plus exact à remplir ses fonctions. Il n'avait jamais voulu se marier, de peur d'être distrait de sa consigne par les soins d'un ménage, et, pour défendre l'accès de l'immeuble confié à sa surveillance, il valait à lui seul trois chiens de garde.

Il adorait ses maîtres et il aimait beaucoup M. Georges Roland, qu'il n'appelait jamais que : « Mon commandant », et qu'il saluait militairement avant de lui adresser la parole, ce qui n'arrivait pas souvent.

Médéric aussi lui plaisait, mais moins que le commandant, parce que ce fils d'un colonel n'avait pas suivi la carrière de son père. Carcenac ne comprenait pas qu'un garçon si bien découplé ne fût pas officier de cavalerie.

Il fumait sous le vestibule de l'hôtel quand Georges se présenta, après avoir pris congé du marquis de Brangue, et il s'empressa d'éteindre sa pipe pour prendre la posture réglementaire d'un troupier devant son supérieur, les deux talons sur la même ligne et la main droite levée à hauteur du front, la paume en dehors.

– Bonjour, mon brave, lui dit Georges. Tout va bien, ici ?

– Oui, mon commandant, répondit l'ex-cuirassier. Il n'y a rien de nouveau au rapport… C'est-à-dire, si… il est venu, hier, un particulier qui a demandé à visiter l'hôtel.

– Et… tu l'as reçu ?

– Il a bien fallu. Il m'a montré une lettre de M. le comte, qui l'autorisait à tout voir depuis le bas jusqu'en haut.

– A-t-il dit son nom ?

– Oui… il s'appelle Galoubine… ou Golachine… C'est un Russe.

– Je m'en doutais, murmura Georges. Il n'a pas perdu de temps. Mais tu l'as accompagné, je suppose, pendant cette visite ?

– Je vous prie de croire, mon commandant, que je ne l'ai pas quitté d'une semelle. J'avais commencé par fermer la porte cochère, après qu'il a été entré.

– Tu l'as donc pris pour un voleur ?

– Il a une figure qui ne me revient pas. Et puis, voyez-vous, mon commandant, les étrangers, c'est tous des pas grand chose. Celui-là se donne des airs de vouloir acheter l'hôtel. Je ne sais pas si M. le comte a envie de le lui vendre, mais je sais bien que, si ça arrivait, je ne resterais pas au service de cet olibrius, qui fait tant d'embarras.

– Tu ne l'avais jamais vu avant de lui montrer l'hôtel ?

– Jamais, mon commandant. Je ne sais pas d'où M. le comte le connaît, et je suis sûr qu'il n'était jamais venu ici. Mais… excusez-moi de vous demander ça… c'est donc vrai que M. le comte veut se défaire de ses propriétés ?

– Il a eu tant de chagrin d'avoir perdu sa femme, qu'il pense à se retirer en province, à la campagne.

– S'il veut de moi, je le suivrai partout.

– Je crois qu'il y compte, et je lui conseillerai de t'emmener. Les serviteurs comme toi sont rares. Pour le moment, je viens, moi aussi, visiter l'hôtel, et ce n'est pas pour l'acheter. Le comte m'a prié de lui rapporter des papiers qu'il y a laissés, et, comme il ne sait pas trop où ils sont, il faut que je les cherche. L'appartement de madame de Muire est fermé sans doute ?…

– Oui, mon commandant, et M. le comte n'y a pas mis les pieds depuis le jour de l'enterrement. Mais j'ai les clefs et je vais vous l'ouvrir.

– Très bien. Montons. Mais, dis-moi, ce Russe y est entré hier ?

– Ah ! je vous en réponds. Ça m'a assez ennuyé de ne pas pouvoir refuser de l'y conduire. J'étais bien forcé d'exécuter les ordres de M. le comte. J'y ai mené ce Cosaque et j'ai cru qu'il n'en sortirait jamais. Il a examiné tous les meubles les uns après les autres… on aurait dit un commissaire-priseur. S'il avait osé, il les aurait ouverts pour voir ce qu'il y avait dedans… et j'ai vu le moment où il allait m'offrir de l'argent pour le laisser seul. Si j'étais à la place de M. le comte, je me méfierais de cet homme-là. D'abord, il marque mal.

– A-t-il annoncé, en partant, qu'il reviendrait ?

– Non, mon commandant. Mais, s'il revient, je ne le laisserai pas monter, à moins qu'il ne m'apporte un nouveau laissez-passer, signé de M. le comte.

– Tu feras très bien… et tu feras encore mieux de veiller à tout fermer, la nuit. Les fenêtres de la chambre de madame de Muire donnent sur le jardin…

– Celles de ma loge aussi, et je ne dors que d'un œil. Il n'y a pas de danger, mon commandant, que personne entre par là. Du reste, vous savez que j'ai deux chiens de garde qui couchent dans la remise. Depuis que je suis seul, je les lâche tous les soirs. Et, si ce Russe s'avisait d'escalader le mur du voisin pour entrer dans le jardin, ils n'en feraient qu'une bouchée.

Georges et son conducteur étaient arrivés au premier étage. L'ex-cuirassier, qui portait un trousseau de clefs, ouvrit la porte de l'appartement qu'habitaient Marcelle et sa mère.

Pour arriver à la chambre à coucher de madame de Muire, il fallait traverser celle de Marcelle et le petit salon où la jeune fille avait vu Médéric pour la dernière fois. Le commandant ne s'y arrêta point, quoique ce souvenir lui revînt à l'esprit. Ce n'était pas le moment de s'attendrir sur le passé, et il lui tardait de commencer ses recherches, d'autant plus que la visite de Golymine lui donnait fort à penser. Golymine n'avait certes pas examiné les meubles pour évaluer le prix qu'ils avaient coûté. Le contenu l'intéressait bien plus que le contenant, et Georges, qui était dans le même cas, tenait à en finir le jour même, car il soupçonnait Golymine de préparer un coup pour s'emparer de papiers qui pouvaient le perdre.

Cette pièce avait gardé, depuis que la comtesse n'était plus de ce monde, l'aspect d'une chambre mortuaire. Les rideaux du lit retombaient comme les tentures d'un catafalque, et les persiennes hermétiquement closes n'y laissaient pénétrer qu'un jour sombre qui permettait à peine de distinguer les objets.

Il fallait que Golymine eût de bons yeux pour avoir pu palper les meubles, comme le racontait Carcenac.

Le commandant commença par faire ouvrir les fenêtres toutes grandes et la vive lumière d'une belle journée d'été éclaira la chambre.

Georges Roland n'y était jamais entré, pas même le jour des obsèques, car le corps rapporté du Vésinet une heure avant la cérémonie, n'avait été exposé que dans le vestibule de l'hôtel.

Il fut un peu étonné de voir que l'ameublement n'était que riche, sans aucun caractère artistique, et même sans au-

cun cachet personnel. C'était le luxe banal qui plaît aux bourgeoises enrichies.

Et, de fait, la comtesse de Muire, née Plantier, n'était pas autre chose. Depuis son mariage avec un gentilhomme, elle avait appris les façons du monde où elle était entrée, mais le goût ne s'acquiert pas comme le savoir-vivre, et elle en manquait absolument, même dans ses toilettes, au grand chagrin de son mari, et peut-être de quelques autres, s'il était vrai qu'elle l'eût trompé, comme l'affirmaient les médisants.

Mais elle avait été admirablement belle, et la beauté suffit à bien des femmes pour être beaucoup aimées.

Marcelle, fort heureusement, ne lui ressemblait qu'au physique, avec la distinction en plus.

Le commandant, qui n'était pas venu pour faire des comparaisons entre la mère et la fille, renvoya Carcenac, en lui enjoignant de ne laisser monter personne, et se mit en devoir de remplir la mission délicate que son ami Jacques lui avait confiée.

Le comte n'avait pas fait les choses à demi, car il lui avait remis les clefs de tous les meubles, même celles que la comtesse gardait toujours sur elle, des clefs minuscules et dorées qui pouvaient être portées comme bijoux.

Il y en avait une que son mari avait détachée d'un bracelet qu'elle ne quittait jamais et qui était à son bras, le jour de sa mort.

Celle-là devait être la clef sous laquelle madame de Muire enfermait ses papiers intimes.

M. de Muire s'en était-il servi pour ouvrir les tiroirs aux secrets ? Il ne s'était pas expliqué sur ce point, mais Georges

supposait, avec quelque apparence de raison, que les recherches auxquelles il prétendait s'être livré n'avaient pas été poussées bien loin. Accablé de douleur, et plus préoccupé du malheur de sa fille que de ses intérêts d'argent, M. de Muire, avait, comme on dit, jeté le manche après la cognée. Il acceptait la ruine, et, ne se doutant pas que sa femme l'eût jamais trompé, il avait renoncé très vite à faire des fouilles pour retrouver la fortune disparue.

Le commandant pouvait donc espérer que cette fortune n'était pas perdue et qu'en cherchant bien il allait tout au moins découvrir ce que madame de Muire en avait fait.

Il y tenait beaucoup plus qu'à mettre la main sur les correspondances amoureuses de la comtesse, car il craignait de tomber sur les lettres du père de Médéric.

Mais il pouvait aussi trouver des lettres de Golymine et celles-là mettraient peut-être sur la trace d'un abus de confiance, commis par ce misérable, au préjudice de la malheureuse femme qu'il avait fait assassiner sans doute pour l'empêcher de se plaindre.

Il fallait donc procéder à des visites minutieuses, qui lui répugnaient un peu, mais il ne savait par où commencer.

Il y avait, dans cette chambre, trois ou quatre meubles qui pouvaient contenir des cachettes.

C'était la mode au dix-huitième siècle, et ceux-là dataient, plus ou moins authentiquement, du règne de Louis XIV.

Il y avait une grande commode avec des tiroirs armés de poignées de cuivre, un secrétaire à cylindre, un bonheur-du-jour en bois de rose, et un cabinet beaucoup plus ancien, en

ébène incrusté d'ivoire, dans le style italien de la Renaissance.

Le commandant résolut de visiter d'abord la commode qui, dans ses vastes flancs, pouvait contenir des montagnes de papiers. On y aurait logé sans peine les archives de l'antique famille de Muire ; mais la comtesse qui, personnellement n'avait pas d'ancêtres, s'en servait pour serrer de menus objets de toilette. Le meuble était bourré de douzaines de paires de gants, de rubans de toutes les couleurs, d'ombrelles et d'éventails.

Georges se contenta de promener ses mains jusqu'au fond des tiroirs et ne trouva pas le moindre bout d'écrit sous ces entassements de colifichets.

Le bonheur-du-jour ne renfermait que des lettres mondaines, invitations à des bals ou à des dîners, dont l'inventaire fut bientôt fait.

Le secrétaire servait évidemment à madame de Muire pour écrire ses correspondances d'affaires. Le commandant y trouva un cahier cartonné où elle inscrivait ses recettes et ses dépenses, mais en chiffres seulement, sans aucune indication de l'origine de la recette ni du motif de la dépense. Il n'y avait sur ce registre, assez proprement tenu d'ailleurs, que des mentions comme celle-ci : « Tel jour payé tant ; reçu tant », portées sur deux colonnes, avec les additions au bas des pages.

Cette comptabilité, par trop sommaire, n'était pas suffisante pour éclairer Georges sur l'emploi que la mère de Marcelle faisait de ses revenus, ni même sur l'état présent de sa fortune. Il y voyait bien que la situation arrêtée au 15 juin, quatre jours avant la mort de la comtesse, présentait un ex-

cédent de recettes de quelques milliers de francs ; mais, cet argent, M. de Muire l'avait trouvé dans une caisse placée près du lit, une caisse en imitation de Boule, avec serrure à combinaisons dont il connaissait le mot, sa femme l'ayant assez souvent chargé d'y puiser, pendant qu'elle était aux bains de mer ou aux eaux.

Assurément, si elle avait des secrets, ce n'était pas dans ce coffre-fort élégant qu'elle les cachait, et Georges jugea, avec raison, qu'il pouvait se dispenser de le visiter.

Après avoir examiné le secrétaire de fond en comble et s'être assuré qu'il était en bois plein, sans doubles fonds d'aucune sorte, il passa à l'inspection du cabinet en ébène, qui affectait la forme d'une châsse carrée et qui reposait sur un socle massif, adossé à la cloison tendue de soie rouge.

La partie supérieure était divisée en trois compartiments, fermés par trois portes que le commandant put ouvrir avec la même clef, sans aucune difficulté.

Il vit alors, à droite et à gauche, deux rangées de tiroirs superposés et séparés par une niche assez profonde, où il n'y avait rien qu'un portrait en miniature qui représentait Marcelle enfant.

Les tiroirs étaient vides.

Le commandant, assez déconcerté, ne se tint pas pour battu. S'il existait quelque part une cachette, elle devait être dans ce meuble bizarre. Il s'agissait de la découvrir.

Il promena ses doigts sur les parois de la niche ; il appuya sur la planchette où s'étalait le portrait qu'il avait eu soin d'enlever. Rien ne bougea.

Enfin, à force de palper, il crut sentir un creux dans une des incrustations qui faisaient saillie au fond de cette espèce de tabernacle, et il se souvint fort à propos qu'il n'avait pas encore trouvé l'emploi de la clef microscopique dont madame de Muire ne se séparait jamais.

Elle allait peut-être à ce creux, qui devait être une serrure à peu près invisible.

Le commandant essaya. Il se trouva qu'elle entrait, et à peine eut-il donné un tour de droite à gauche que la planchette du fond s'abattit, laissant voir une sorte d'étagère à compartiments assez semblable à celles dont on se sert dans les bureaux de poste pour classer les lettres chargées, avant de les expédier.

Et chaque case contenait une liasse entourée d'une faveur rose ou bleue.

Elles ne renfermaient point de valeurs, ces lettres si soigneusement serrées, mais elles étaient plus précieuses pour Georges Roland que si elles eussent été pleines de billets de mille francs, car tout indiquait qu'elles contenaient l'histoire complète des amours de la comtesse.

Il s'arrêta un instant avant de toucher à ce trésor épistolaire. Il redoutait d'y trouver la preuve d'une liaison entre madame de Muire et le colonel, peut-être même la preuve d'une paternité à laquelle croyait ou faisait semblant de croire cet odieux comte de Liscoat.

Il hésita longtemps, et sa main trembla quand il prit le premier paquet.

Il y en avait trois, et celui-là était le plus gros. À vue d'œil, il devait contenir une centaine de lettres, écrites sur un papier assez fort que le temps avait jauni.

Le commandant n'avait ni le temps ni la volonté de les lire toutes, séance tenante.

Il en fit glisser une sous le ruban qui les liait et il alla tout de suite à la signature. Il n'en trouva point, pas même un prénom. Mais c'était bien une lettre d'amant, ou tout au moins d'amoureux qui avait pu être aimé plus tard. Elle était passionnée, mais elle était respectueuse. Il y était question d'obstacles insurmontables. Ces obstacles avaient-ils été franchis ? Pour le savoir, il aurait fallu parcourir toute la correspondance. Georges, supposant que les lettres étaient classées par ordre chronologique, passa immédiatement à la dernière de la liasse et n'y trouva que ces mots : « Adieu, encore une fois. Je vous aime plus que jamais et j'ai le pressentiment que je ne vous reverrai pas. Soyez heureuse et pensez quelquefois à moi. Si je meurs, ma dernière pensée sera pour vous. »

Et toujours pas de signature. De qui étaient ces lettres ? Georges Roland avait vu autrefois l'écriture de son colonel ; mais, au bout de quinze ans, il n'était plus à même de la reconnaître. Il se dit qu'en cherchant bien il retrouverait peut-être, dans ses papiers à lui, quelques ordres de service écrits de la main de M. de Mestras, et qu'il pourrait les comparer à ces épîtres adressées à la comtesse. Dans tous les cas, Médéric possédait certainement des lettres de son père, et plus tard, quand il serait libre, il ne refuserait pas de les montrer à son meilleur ami. Il se pouvait qu'on les eût saisies après son arrestation ; mais il faudrait bien qu'on les lui rendît quand son innocence serait reconnue.

Et, pour qu'elle le fût, il importait avant tout de prouver que Golymine avait eu intérêt à supprimer madame de Muire pour s'approprier une partie de sa fortune.

Le commandant remit donc à un autre moment l'examen approfondi de la correspondance anonyme. Il la fourra dans sa poche et passa au paquet suivant.

Celui-là ne se composait guère que d'une vingtaine de lettres, toutes très courtes, mais très significatives, et signées d'un nom et d'un prénom : Charles Dubrac. Cet amant, discret comme un coup de canon, tutoyait madame de Muire, l'appelait : « Ma Louison adorée », et lui parlait des joies de leur dernier rendez-vous, en lui en demandant un nouveau pour le lendemain.

Ces billets doux à la hussarde n'intéressaient pas Georges Roland, qui ne les empocha que dans la ferme intention de les brûler, le soir même.

La troisième liasse était presque aussi volumineuse que la première ; mais, à en juger par la fraîcheur du papier, elle datait d'une époque beaucoup plus récente.

La signature était une simple initiale, un *G ;* mais presque toutes portaient, en tête de la première page, une couronne de comte, et le commandant eut vite fait de reconnaître qu'elles ne pouvaient être que de Golymine.

Elles valaient la peine d'être lues immédiatement et avec attention, car de cette lecture devait jaillir la lumière sur les antécédents de ce personnage et sur ses relations avec madame de Muire.

Georges, après s'être assuré qu'il n'y avait plus rien dans le petit meuble en ébène, referma la cachette, puis la porte

extérieure et alla s'asseoir près de la fenêtre, devant un guéridon en laque de Chine, pour dépouiller tout à son aise le dossier d'un coquin.

Il y procéda méthodiquement, et il lut chaque lettre d'un bout à l'autre.

Aucune ne portait d'autre date que l'indication d'un jour de la semaine, sans indication de lieu ; mais les plus anciennes avaient certainement été écrites à Aix en Savoie, car il y était question de promenades sur le lac du Bourget et d'excursions à l'abbaye de Haute-Combe. Elles ne laissaient d'ailleurs aucun doute sur la nature des relations qui venaient de se nouer entre Golymine et la comtesse. Seulement, il y avait eu des lacunes dans la correspondance. On restait un an sans se voir, puis on se retrouvait. Et il était facile d'en conclure qu'on ne se voyait qu'à Aix, Golymine n'ayant pas encore pris le parti de se fixer en France.

Les dernières lettres indiquaient une interruption plus longue que les précédentes, presque une rupture. Le style n'était plus le même. Aux tendresses chaleureusement exprimées avait succédé le langage affectueux d'un ancien amant qui n'est plus qu'un ami. Seulement, cet ami habitait Paris et recevait quelquefois chez lui madame de Muire. Il exprimait le regret de ne pas aller chez elle, et l'intention de se faire présenter officiellement à M. de Muire, qu'il avait retrouvé au Cercle, après l'avoir connu aux eaux, quelques années auparavant. Enfin, dans les plus récentes, il parlait d'affaires à la comtesse. Il lui conseillait de placer ses capitaux dans la société financière qui faisait valoir les siens.

Plus le commandant avançait dans cette lecture édifiante, plus il espérait trouver la preuve qu'il cherchait. Il la trouva. Une dernière lettre se terminait ainsi : « C'est fait,

belle amie. Vos fonds sont placés, comme vous le désiriez, et vous rapporteront cette année dix pour cent au moins. À notre prochaine entrevue, je vous remettrai le récépissé de la Banque autrichienne et, en attendant, cette lettre que je n'ose pas signer de mon nom, vous devinez pourquoi, équivaut à un reçu. »

– Enfin ! s'écria Georges, je le tiens, le misérable ! Et maintenant, je puis rentrer aux Frênes. Hélène va me bénir et Marcelle me bénira dans quelques jours, quand je lui rendrai Médéric.

Georges aurait bien fait d'ajouter : « s'il plaît à Dieu ! » comme n'y manquent jamais les musulmans.

L'avenir n'est à personne, et l'avenir leur réservait à tous de cruelles déceptions.

VII

Pendant que le commandant Georges menait, à Paris et à Versailles, l'enquête contre Golymine, les habitants de la villa des Frênes passaient une triste journée.

Le comte de Muire, plus sombre que jamais, n'avait pas même paru au déjeuner ; les deux jeunes filles s'étaient réfugiées au fond du jardin pour y chercher un abri contre le soleil de juillet et aussi pour se confier mutuellement leurs pensées.

Marcelle prenait un plaisir amer à parler de son bonheur évanoui, et elle ne pouvait en parler qu'à mademoiselle Lanoue, puisque son père lui défendait de prononcer devant lui le nom de Médéric.

Mademoiselle Lanoue la consolait, la réconfortait, l'encourageait à espérer et n'y réussissait guère.

Elle ne pouvait pas faire davantage, à moins de lui raconter ses visites à la femme Maurevers et de lui expliquer les projets du commandant. Et elle s'était promis de ne rien dire de tout cela, tant qu'elle et son allié, Georges Roland, n'auraient pas atteint leur but.

À quoi bon donner à la fiancée de Médéric des espérances qui ne se réaliseraient pas ? Et comment lui apprendre que le commandant, qui prenait tant de peine pour sauver le fils de son ancien colonel, ne souhaitait pas que ce fils épousât la fille de madame de Muire ? Pourquoi ? Il ne l'avait pas dit, mais Hélène l'avait à peu près deviné. Et ce n'était pas un de ses moindres chagrins que d'en être venue

à se demander si madame de Muire avait été la maîtresse du colonel de Mestras.

Hélène n'en pouvait rien savoir, puisqu'elle n'était entrée dans la maison de Muire que bien des années après la mort du père de Médéric, et, depuis qu'elle avait commencé l'éducation de Marcelle, Hélène n'avait jamais rien vu qui permît aux gens les plus malveillants d'incriminer la conduite de la comtesse.

La comtesse ne recevait, à Paris et au Vésinet, que des amis de son mari et, lorsqu'elle allait passer une saison à Aix, elle n'emmenait avec elle qu'une femme de chambre. Marcelle et son institutrice restaient avec M. de Muire.

Et la comtesse était véritablement la bienfaitrice de mademoiselle Lanoue, qu'elle avait prise sous sa protection au moment où elle allait entrer dans la vie, sans fortune et sans appui. La comtesse connaissait le secret de famille qui avait mis la jeune fille dans la situation précaire où elle l'avait trouvée et, ce secret, elle l'avait toujours fièrement gardé.

Comment Hélène, qui la pleurait, n'aurait-elle pas rejeté bien loin l'idée que sa généreuse protectrice avait failli ? Pour que mademoiselle Lanoue se décidât à croire aux fautes de madame de Muire, il aurait fallu qu'on lui montrât des preuves incontestables. Et ces preuves, le commandant ne les avait pas, lorsqu'il l'avait quittée pour aller à la découverte.

L'institutrice cachait donc ses inquiétudes à Marcelle, et se gardait bien de lui parler de la déclaration imprévue que le commandant lui avait adressée la veille, en traversant avec elle le bois du Vésinet.

Elle l'avait cependant prise au sérieux, cette déclaration, et elle s'en préoccupait beaucoup plus qu'elle ne voulait se l'avouer à elle-même. Résignée à rester demoiselle plutôt que de s'engager dans les chemins fleuris qui mènent les jeunes filles à la fortune et au déshonneur, Hélène n'avait cependant pas encore renoncé à se marier un jour, et elle ne rêvait pas d'épouser un homme de son âge. Georges Roland lui inspirait une profonde estime et une confiance absolue. Il était fort bien de sa personne ; elle aimait sa fière prestance et sa mâle figure de soldat. Mademoiselle Lanoue ne lui trouvait qu'un défaut, et ce défaut, c'était d'être beaucoup trop riche pour elle, qui n'avait rien. Mais c'était assez pour qu'elle redoutât de se laisser aller à l'aimer.

Elle se reprochait déjà de lui avoir raconté sa vie, non qu'elle le crût capable d'abuser de ses confidences, mais parce qu'elle craignait qu'il ne se méprît sur le sentiment qui l'avait entraînée à lui dire ce qu'elle n'avait jamais dit à personne, pas même à sa chère élève qui ne lui cachait rien.

Mais elle avait beau faire ; depuis vingt-quatre heures, elle pensait sans cesse à cet homme généreux qui se consacrait tout entier à la défense d'une cause juste. Elle aurait voulu l'accompagner à Paris, où il était allé chercher des renseignements sur Golymine ; elle attendait son retour avec impatience, car il lui tardait d'agir elle-même, et l'attente, ce jour-là, lui était d'autant plus pénible que Marcelle, bien inconsciemment, semblait prendre à tâche de lui poser des questions embarrassantes.

La pauvre enfant avait commencé par pleurer la mort de sa mère, et elle en était venue à parler de son fiancé, qui n'avait plus d'autre ami que le commandant Georges.

– Pourquoi mon père l'a-t-il maudit ? demandait-elle à Hélène en cherchant à lire sa pensée sur son visage. Pourquoi, au lieu de le soutenir dans cette terrible épreuve, m'a-t-il signifié qu'il ne le reverrait jamais ? Il sait pourtant qu'il n'est pas coupable et que, tôt ou tard, son innocence sera reconnue. Et il l'a condamné sans l'entendre ! Il l'a chassé de son cœur ! Il m'a défendu de l'aimer !

– Il a cédé à son premier mouvement, disait mademoiselle Lanoue. Songez, ma chère Marcelle, à ce qu'il a dû éprouver quand on est venu lui dire que M. de Mestras était accusé de cet abominable crime. Certes, il a espéré, et il espère encore que M. de Mestras se justifiera ; mais il est forcé de compter avec l'opinion du monde, et il a dû se dire qu'elle se prononcerait contre ce mariage, alors même que votre fiancé serait mis en liberté.

» Cela pourrait arriver, s'il subsistait l'ombre d'un doute sur la culpabilité de M. de Mestras ; mais la réhabilitation sera éclatante, et votre père comprendra qu'il lui doit une réparation.

– Non… je le connais… Ce n'est pas la crainte des méchants propos qui l'a déterminé à abandonner Médéric. Il méprise la calomnie et il dédaigne les médisances. Il y a autre chose…

– Quoi donc ? demanda Hélène, tout inquiète et encore plus étonnée de la perspicacité de Marcelle.

– Je ne sais, mais je suis sûre de ce que je dis. Et mon père n'est pas le seul qui s'oppose à mon mariage. M. Georges Roland ne s'est pas prononcé ouvertement, mais j'ai compris qu'il le désapprouve.

– Lui ! le meilleur ami de M. de Mestras ! Lui qui, depuis trois semaines, n'a pas cessé un seul instant de le défendre !

– Oui, je n'ignore pas qu'il fait tout pour obtenir qu'on nous le rende. Mais je n'ai pas oublié que, le jour où on est venu arrêter Médéric, mon père a consulté M. Georges Roland. Il s'agissait de fixer la date de mon mariage. J'ai proposé le 15 octobre. M. Georges a conseillé à mon père d'attendre. Et quand j'ai demandé à Médéric de venir habiter les Frênes avec nous, M. Georges a dit que Médéric ferait beaucoup mieux de ne pas quitter son appartement de garçon. Donc il était opposé à nos projets.

– J'admire votre mémoire, ma chère Marcelle, répondit en s'efforçant de sourire mademoiselle Lanoue, qui, elle aussi, se souvenait parfaitement de cette scène et qui en avait tiré les mêmes conclusions que son élève. Mais je ne sais, en vérité, que vous répondre. Vous voyez chaque jour M. Roland. L'avez-vous interrogé ?

– Je n'ai pas osé, murmura la jeune fille.

– Peut-être avez-vous bien fait. Mieux vaut attendre qu'il ait réussi à découvrir le vrai coupable. Il croit être sur sa trace, et, s'il est allé, ce matin, à Paris, c'est qu'il espère en finir avec lui, bientôt… peut-être aujourd'hui.

Quand il aura atteint le but, quand il ne sera plus absorbé par les préoccupations qui l'accablent en ce moment, vous le trouverez mieux disposé à vous expliquer pourquoi il était d'avis de ne pas trop hâter votre mariage.

Marcelle secoua tristement la tête et se tut. Hélène vit bien qu'elle ne l'avait pas convaincue, mais elle n'eut pas le courage d'insister. Elle frissonnait à la seule pensée qu'il pourrait lui échapper de faire allusion au terrible secret que

le commandant lui avait laissé entrevoir, et elle s'estimait trop heureuse d'avoir pu se tirer, par des réponses évasives, de cet entretien scabreux.

Il y avait longtemps déjà qu'elles étaient assises sous les arbres, et, en même temps que le soleil déclinait, la fraîcheur du soir commençait à se faire sentir.

Mademoiselle Lanoue proposa de rentrer et Marcelle y consentit sans difficulté. Dans la disposition d'esprit où elle était, peu lui importait de causer en plein air ou de se confiner dans sa chambre.

Aussi bien M. de Muire venait de paraître au balcon du premier étage, et sa fille se serait reproché de le laisser plus longtemps broyer du noir solitairement.

Les deux jeunes filles s'acheminèrent donc vers la villa ; mais Hélène n'avait pas l'intention d'y accompagner son élève. Il lui tardait de revoir le commandant, afin de savoir quelles nouvelles il rapportait de Paris, et elle calculait qu'il ne devait pas tarder à arriver, s'il avait pris à la gare Saint-Lazare le train de cinq heures trente. Elle se proposait d'aller à sa rencontre et de profiter des instants où ils seraient seuls pour lui parler des questions délicates que mademoiselle de Muire venait de lui poser dans le jardin.

Dans le quartier peu fréquenté où est situé le château des Frênes, une femme peut se promener en taille et en chapeau de paille à larges bords. Mademoiselle Lanoue n'avait donc pas besoin de faire de toilette pour sortir. Après avoir dit à Marcelle qu'elle voulait marcher un peu avant le dîner, elle la laissa aller rejoindre M. de Muire, et elle prit une route qui bifurque à cent pas de la villa. Il faut tourner à droite pour aller à Chatou, et tourner à gauche pour aller au Vési-

net. Hélène se proposait de tourner à droite ; mais, avant d'arriver à l'embranchement, elle vit venir à elle une femme qui, de loin, lui faisait des signes et qu'elle ne reconnut pas tout d'abord.

Elle s'arrêta cependant pour l'attendre. La femme se mit à courir, les bras levés en l'air, comme une messagère qui apporte une grosse nouvelle, et cria, dès qu'elle fut assez près pour se faire entendre :

– C'est fini !… je ne le reverrai plus.

Mademoiselle Lanoue ne comprit pas tout d'abord le sens de cette exclamation désolée ; mais elle reconnut bientôt la femme Maurevers et elle pensa qu'il s'agissait de son mari.

Cette princesse déchue arrivait, les cheveux au vent, à peine vêtue d'un châle rapiécé et d'une jupe trouée, chaussée de savates, courant à toutes jambes, criant à tue-tête et gesticulant comme une Napolitaine qu'elle était.

– Calmez-vous, madame, lui dit Hélène, et si c'est moi que vous cherchez, veuillez m'apprendre ce qui vous est arrivé… et ce que je puis faire pour vous.

– Julien est révoqué, répondit sans changer de ton, la femme du chef de train. Mes enfants n'ont plus qu'à mourir de faim, si vous ne venez pas à mon secours.

La nouvelle de la destitution de cet homme n'était pas faite pour chagriner mademoiselle Lanoue, qui n'aurait même pas été fâchée qu'on l'arrêtât pour lui demander compte de sa conduite dans l'affaire du pistolet trouvé, mais elle avait trop bon cœur pour ne pas compatir à la douleur de cette mère dont les enfants restaient sans pain.

– Je ne les abandonnerai pas, je vous le promets, dit-elle, alors même que leur père les abandonnerait…

– Il est parti… et il ne reviendra plus…

– Que s'est-il donc passé ?

– Hier, il avait été de service toute la journée, et il a couché à Paris. Je croyais que tout était arrangé et qu'il ne serait plus question de cette stupide histoire du revolver. Aujourd'hui, il y a une heure, il est arrivé au Vésinet, et, à sa figure, j'ai vu tout de suite que nous étions perdus. Il m'a montré une lettre de son chef qui lui notifie sa destitution.

– C'est très malheureux… Mais il peut trouver un autre emploi.

– Ah ! s'il n'y avait que cela…

– Quoi donc encore ?

– On l'accuse maintenant d'être le complice du scélérat qui a assassiné la comtesse. Il s'attend à être arrêté et comme il ne veut pas aller en prison, il est venu m'annoncer qu'il aimait mieux disparaître.

– C'est-à-dire se tuer ?

– Oui, s'il ne réussit pas à passer à l'étranger. Et il n'y réussira pas, car il est sans ressources. Il n'a même pas pu me donner de quoi nourrir ses enfants pendant deux jours ; J'ai essayé de le retenir… je l'ai supplié d'essayer de se justifier… il n'a rien voulu entendre… il a perdu la tête… et il s'est sauvé à travers champs… je vous l'ai dit, mademoiselle, je ne le reverrai plus… et il ne me reste qu'à aller me jeter dans la Seine, avec mes pauvres petits…

– Ne parlez pas ainsi, madame. Dieu leur viendra en aide, et je suis prête à pourvoir à leur existence et à la vôtre. Mais… vous m'aviez dit que votre mari avait un protecteur haut placé…

– Le comte russe !… Oui, il s'intéressait à Julien ; mais, quand on est dans le malheur, on n'a plus d'amis… et, du reste, c'est peut-être ce Golymine qui l'a perdu.

– Comment cela ? demanda vivement Hélène.

– Julien m'a laissé entendre que c'était Golymine qui lui avait conseillé d'abord de garder le revolver et qui, ensuite, l'a poussé à le remettre au chef de gare de Saint-Germain.

L'aveu était bon à retenir, et mademoiselle Lanoue se promit de le répéter au commandant, mais elle s'abstint de le relever, de peur de laisser voir à la femme Maurevers qu'elle comptait s'en servir plus tard contre l'assassin de madame de Muire.

Et elle reprit :

– Mais enfin vous pouvez espérer que cet étranger qui donne de si mauvais conseils se croira obligé de soutenir votre mari.

– Julien y compte. Il se flatte peut-être.

– Il a dû aller chez lui en vous quittant.

– Je n'en sais rien. Il est parti comme un fou.

– Vous savez du moins où demeure cet étranger ?

– Non. Julien ne me l'a pas dit.

– Mais vous le connaissez ?

– Je l'ai vu autrefois, dans les premiers temps de mon mariage, alors que nous avions encore de l'argent. Mais je lui déplaisais et il m'était antipathique. J'ai su qu'il en voulait à Julien de m'avoir épousée et depuis que nous sommes en France, il ne s'est pas plus inquiété de moi que si je n'existais pas. S'il a protégé Julien, c'est qu'il pensait avoir besoin de lui. Il ne fera rien pour moi ni pour mes enfants.

– Je crois que vous vous trompez. S'il est vrai qu'il a entraîné votre mari dans une mauvaise affaire, il doit craindre que vous ne parliez, et si vous alliez le voir, il n'oserait pas vous refuser de vous venir en aide. Pourquoi n'iriez-vous pas ? Je me charge de vous procurer son adresse. M. de Muire la sait.

– M. de Muire ! le mari de la comtesse ?

– Lui-même. M. Golymine est venu, hier, visiter la villa. Il va l'acheter. Je crois même que c'est déjà fait.

– Alors, il reviendra ?

– C'est probable.

– Vous serez là, mademoiselle. Eh bien, je vous en supplie, ne le laissez pas partir sans que je le voie. Je n'ose pas vous demander de l'amener au Vésinet, où je pourrais lui montrer ma misère ; mais, je vous demande en grâce de m'envoyer chercher pendant qu'il sera aux Frênes. Oh ! ne craignez rien… je n'entrerai pas au château… habillée comme je suis ; les domestiques me chasseraient… j'attendrai dehors, devant la grille, et j'aborderai le comte quand il sortira. Il faudra bien qu'il me dise ce qu'il a fait de Julien.

Cette proposition inattendue surprit mademoiselle Lanoue et elle hésita un peu à y répondre, mais elle n'eut garde de la rejeter. Elle entrevoyait le moyen d'éclaircir le mystère dont s'entourait ce Golymine qui lui devenait de plus en plus suspect. Et, avant de refuser, elle voulait consulter M. Georges Roland, qui ne pouvait plus beaucoup tarder.

– Madame, dit-elle, après un silence, je ne puis en ce moment vous promettre qu'une chose… c'est que vous verrez le comte Golymine, soit chez lui, soit ici. J'attends quelqu'un qui m'indiquera ce que vous aurez à faire pour rencontrer ce monsieur. Promettez-moi, en revanche, de ne pas quitter le Vésinet et de ne parler de moi à personne.

– À qui pourrais-je en parler, bon Dieu ! s'écria la descendante des princes Orbitello. Qui donc s'aviserait de venir me voir dans la cabane délabrée où je vis ? Les gens du village me prennent pour une pauvresse, et ils me fuient… les camarades de Julien – non, il n'a pas de camarades – je veux dire les autres employés du chemin de fer… ne savent pas que j'existe. Sans vous, qui m'avez si souvent secourue, je serais morte de misère, et je n'espère plus qu'en vous. Vos paroles sont des ordres pour moi, et je ne m'éloignerai pas de ce pays, tant que vous l'habiterez. Où irais-je ? Ma famille m'a reniée depuis que j'ai épousé Julien.

– Et cependant, m'avez-vous dit, votre mari est bien né.

– Il est noble comme le Roi… et ses parents ont fait comme les miens. Ils l'ont abandonné.

Mademoiselle Lanoue pensa que cet homme devait avoir commis bien des méfaits pour s'être attiré tant de malédictions, et elle s'affermit dans l'idée qu'il avait trempé dans l'assassinat de madame de Muire. Mais elle garda pour elle

les réflexions que lui suggéraient les discours de madame Maurevers.

À quoi bon affliger cette victime d'un déclassé sans cœur et sans honneur ? Mieux valait lui venir en aide et ainsi fit-elle, en tirant de son porte-monnaie un billet de cinquante francs, qui fut accepté avec reconnaissance.

– Nous sommes maintenant d'accord, dit-elle, et j'espère que nous nous verrons tous les jours. Voulez-vous que nous convenions de nous rencontrer demain, à pareille heure, sur cette route ?

– J'y serai, mademoiselle, répondit chaleureusement la ci-devant princesse. Et même, si Julien revenait me chercher, je ne partirais pas sans vous voir.

» Mais il ne reviendra pas, ajouta-t-elle en baissant la tête.

On voyait bien qu'elle ne croyait plus à l'innocence de son mari, ni même à l'amour de ce dégradé, qui ne songeait qu'à fuir pour se soustraire à un châtiment mérité, sans se préoccuper de ce qu'allaient devenir sa femme et ses enfants.

Mademoiselle Lanoue avait encore plus d'une question à lui adresser et elle l'aurait volontiers retenue, mais elle vit paraître, à un tournant du chemin, le commandant qui arrivait de la gare de Chatou, au pas accéléré.

Elle avait aussi beaucoup de choses à lui demander et d'autres à lui apprendre, mais elle ne voulait pas d'une explication en présence de madame Maurevers.

Cette malheureuse, si reconnaissante qu'elle fût, ne pouvait pas prendre parti contre son mari, et Hélène pré-

voyait que ce mari, ce ténébreux protégé de Golymine, M. Georges Roland allait lui déclarer la guerre, et le poursuivre à outrance, dès qu'il saurait ce qu'il venait de lui arriver.

Hélène la laissa reprendre le chemin du Vésinet, non sans lui serrer la main, car si elle blâmait la femme affolée d'un homme indigne, elle ne pouvait pas s'empêcher de plaindre la mère de trois enfants. Elle la suivit des yeux et quand elle la vit disparaître derrière un bouquet d'arbres, elle marcha vers le commandant qui l'avait aperçue et qui la saluait de loin.

À son allure et à l'air de son visage, elle crut deviner qu'il apportait de bonnes nouvelles, et quand ils s'abordèrent, le premier mot qu'elle lui dit fut :

– Eh bien ?

– Eh bien, mademoiselle, répondit joyeusement Georges, je n'ai pas perdu mon temps aujourd'hui. Je vais vous raconter mon voyage. Ce sera un peu long, car il a été assez accidenté. Mais, avant de commencer, permettez-moi de vous demander avec qui vous causiez tout à l'heure, sur la route.

– Avec la femme de ce chef de train qui a trouvé le revolver…

– Et qui est l'âme damnée de Golymine. Je le sais maintenant. Je les ai surpris ensemble à Versailles.

– À Versailles ! Vous êtes allé à Versailles ?

– Oui, mademoiselle, et bien m'en a pris.

– Vous avez vu M. de Mestras ?

– Non, hélas ! Mais j'ai trouvé un homme qui peut prouver que Médéric est innocent. C'est déjà à moitié fait.

– Ah ! dit Hélène, Marcelle va être bien heureuse, et c'est à vous qu'elle devra son bonheur.

– Il n'est pas encore temps de le lui annoncer, répondit le commandant. Il faut éviter de lui donner une fausse joie, et vous serez de mon avis, mademoiselle, quand vous saurez ce qui s'est passé à Versailles.

Et il entama aussitôt le récit de ses aventures, depuis son départ de la gare Saint-Lazare, seulement.

Il réservait le reste pour la fin ; le reste, c'était le déjeuner avec M. de Liscoat, la conversation avec M. de Brangue et surtout la visite des tiroirs de la comtesse.

Autant de sujets qu'il ne pouvait traiter qu'avec des ménagements infinis devant mademoiselle Lanoue.

Mais rien ne l'empêchait de parler librement de sa rencontrer providentielle avec M. Postel et de son entrevue avec le juge d'instruction.

Sur tout cela, il se donna carrière et il n'omit aucun détail important.

Hélène l'écoutait avec une émotion qu'elle ne cherchait point à cacher, pas plus qu'elle ne retint ses larmes quand il en vint à raconter que le bonhomme Postel avait reconnu du premier coup d'œil Médéric se promenant dans la cour où on l'avait enfermé après l'interrogatoire.

Mais, quand Georges Roland arriva à la conclusion, quand il dit que le juge d'instruction n'avait pas trouvé

l’épreuve concluante et l’avait prié d’un ton sec de se retirer sans rien lui promettre, elle s’écria douloureusement :

– Est-il possible que ce magistrat nie l’évidence et faudra-t-il donc que M. de Mestras attende en prison que la justice ait découvert l’assassin ! Ne suffit-il pas d’avoir la preuve que ce n’est pas M. de Mestras qui a tiré le coup de revolver ? Et comment ose-t-on l’accuser de je ne sais quelle complicité absurde ?

– C’est incroyable, mais c’est ainsi, dit Georges, en affectant de prendre un air résigné.

– Mais on ne le trouvera peut-être jamais, cet assassin ! J’ai soupçonné Maurevers, et je le soupçonne encore… eh bien, sa femme vient de m’apprendre qu’il a pris la fuite.

– Depuis quand ? demanda vivement le commandant.

– Depuis une heure, peut-être. Il est venu annoncer à cette malheureuse qu’il s’attendait à être arrêté, qu’il avait pris ses mesures pour disparaître et qu’on ne le reverrait jamais.

– Vous a-t-elle parlé de Golymine ?

– Oui, pour le maudire. Elle croit que Golymine va abandonner son mari, après l’avoir protégé.

– Je suis d’un avis tout opposé. Golymine ne peut pas abandonner son complice et, comme Golymine n’a pas quitté Paris, Maurevers doit y être encore.

– Son complice ! Vous croyez que ce Russe…

– J’ai cru d’abord que c’était lui qui avait tué madame de Muire ; je crois maintenant qu’il l’a fait tuer par Maurevers…

et je sais pourquoi : madame de Muire avait confié sa fortune à Golymine.

– Vous avez la preuve de cela ?

– J'ai dans ma poche une lettre où il reconnaît avoir reçu toutes les valeurs mobilières de madame de Muire.

– Et il sait que cette lettre est entre vos mains ?

– Non, il ne s'en doute pas... fort heureusement ; car, s'il le savait, il serait déjà hors de France.

– Mais alors il vous suffira de la montrer au juge, pour que M. de Mestras soit remis en liberté.

– C'est bien ce que je compte faire.

– Qu'attendez-vous ?

– Rien, et ma première pensée a été de retourner immédiatement à Versailles... et de remettre ma trouvaille à ce juge si difficile à convaincre... mais j'ai réfléchi et maintenant j'hésite.

– Pourquoi ?

– Pour une raison que je confierais certainement à ma femme, si j'étais marié... je la consulterais même, ma femme, et je suis certain qu'elle me donnerait un bon avis... mais je ne peux pas consulter... une demoiselle, dit Georges en souriant.

Hélène rougit et balbutia :

– Oh ! une demoiselle qui vient de coiffer sainte Catherine ! Ne vous ai-je pas dit que j'avais vingt-cinq ans ?

– Ça ne se voit pas, répliqua gaiement le commandant ; mais, quand vous en auriez trente, je me ferais un cas de conscience d'aborder avec vous un sujet… scabreux. Tandis que…

– Achevez, monsieur.

– Tandis que, n'en eussiez-vous que dix-huit, je l'aborderais carrément, si… si j'étais sûr que nous nous marierons cette année.

La mise en demeure était si bien amenée et si gentiment présentée, que mademoiselle Lanoue ne put pas se fâcher.

– Vous abusez de la situation, murmura-t-elle.

– Peut-être, mais… dois-je parler ? J'attends votre réponse.

L'instant était presque solennel. Hélène comprenait à merveille que, si elle répondait oui, cette affirmation équivaudrait à une promesse de mariage. Et elle hésitait.

Elle n'osait pas regarder Georges Roland, de peur qu'il ne lût sa pensée dans ses yeux ; elle regardait les grands arbres dont les cimes, dorées par les rayons du soleil à son déclin, se découpaient sur l'horizon clair.

L'air était tiède, la brise soufflait doucement et les oiseaux se disaient des douceurs, cachés sous la feuillée des hautes branches.

Tout conspirait pour toucher un cœur plein de tendresses contenues. Élevées à se sacrifier pour les autres et à comprimer ses sentiments intimes, l'orpheline renaissait à la vie, en entendant ce loyal et vaillant homme lui demander d'échanger leur foi, sous ce beau ciel bleu, le ciel du bon

Dieu qu'il semblait prendre à témoin de la sincérité de son amour.

Il y a des entraînements auxquels une femme ne résiste pas et ne se repent jamais d'avoir cédé.

– Dites-moi tout, murmura mademoiselle Lanoue.

Georges lui prit la main, y mit un baiser et reprit gaiement :

– Maintenant, c'est fini. Je vous appartiens… vous m'appartenez… nous nous appartenons… et en voilà pour toute notre vie. Le reste n'est plus qu'une cérémonie, qui se fera quand vous voudrez.

– Le jour où Marcelle épousera Médéric de Mestras, répondit la jeune fille, avec une arrière-pensée que le commandant saisit fort bien.

– Hier, dit-il, je vous aurais priée de fixer une date moins incertaine. Aujourd'hui, j'accepte celle-là, parce que je suis sûr qu'il n'existe plus d'empêchement à leur mariage.

– Vrai ?… bien vrai ?… s'écria mademoiselle Lanoue.

– Pas d'autre empêchement que la volonté de mon vieil ami Jacques de Muire, et j'espère le convertir à mes idées, puisque rien ne s'oppose plus à ce que j'essaie de l'y ramener.

– À présent que vous êtes ma femme, je n'ai plus rien à vous cacher ; je crois que vous aviez deviné pourquoi ce mariage m'inquiétait. Eh ! bien, sachez, mademoiselle, que je viens de faire une trouvaille qui me rassure complètement.

– Qu'avez-vous donc trouvé ?

– Les lettres que le père de Médéric a écrites autrefois à madame de Muire… et d'autres encore…

– Adressées à la comtesse ?

– Hélas ! oui. Et je vais arriver tout à l'heure à des confidences pénibles que je ne vous aurais jamais faites si vous ne m'aviez pas juré d'être madame Roland.

» Mais je reviens aux lettres de mon pauvre colonel. Et il faut d'abord que je vous explique comment je les ai découvertes. M. de Muire m'a chargé de visiter l'intérieur de tous les meubles qui sont encore dans la chambre de sa femme. Il espérait que j'y trouverais des papiers relatifs à la fortune mobilière qui a disparu, et c'est fort heureux qu'il ait eu cette pensée. Dieu la lui a envoyée pour lui épargner le chagrin d'apprendre que cette pauvre comtesse… vous m'avez compris.

» L'examen que j'ai fait de la correspondance du colonel de Mestras m'a délivré d'une terrible inquiétude. Ses lettres ne sont pas signées, mais j'ai comparé l'écriture avec des pièces que j'avais chez moi, des ordres de service, écrits de sa main, et j'ai la certitude que les lettres sont de lui. Je les ai lues attentivement, et je sais maintenant toute l'histoire de la folle passion qu'il avait, sans le vouloir, inspirée à madame de Muire. Il a eu d'autant plus de mérite à ne pas tromper son ami que, cette passion, il la partageait. Il a lutté quinze ans contre des tentations de tous les instants, et il n'y a jamais cédé. C'est plus héroïque dix fois que la fameuse charge de Gravelotte où il est mort si glorieusement.

» Et ses lettres sont des chefs-d'œuvre… l'honnête homme s'y révèle à chaque ligne… Il n'était pas maître de ne pas aimer la femme de Jacques… l'amour ne se commande

pas… et, quand il vient, on ne peut pas l'arracher de son cœur, comme on se fait arracher une dent malade. Mais la volonté du colonel l'a dominé, cet amour, qu'il ne dépendait pas de lui d'éteindre. Il a eu le courage de ne pas commettre une mauvaise action, et il n'a jamais été l'amant de madame de Muire. Il a même essayé de la guérir… il lui prêchait la sagesse… il la suppliait de reporter toute sa tendresse sur Marcelle qu'il aimait, lui, *comme si elle eût été sa fille*. Cette phrase, il l'a écrite plusieurs fois, et elle suffit à me convaincre que Médéric peut épouser Marcelle.

» Et, si vous me demandez pourquoi madame de Muire s'y opposait, je vous répondrais que les femmes comme la comtesse ont des façons à elles de sentir. Le fils lui rappelait le père, et elle ne démêlait pas très bien les causes de la répugnance instinctive que lui inspirait ce mariage. Peut-être, sans trop s'en rendre compte, était-elle jalouse de Médéric.

– Vous les avez brûlées, ces lettres ? interrompit mademoiselle Lanoue, qui ne voulait pas suivre Georges dans ses analyses des sentiments d'une mère coupable.

– Non, répondit le commandant, je les garde. Si les gens qui ont calomnié mon colonel osaient dire encore qu'il était le père de Marcelle, je leur prouverais, en les leur montrant, qu'ils mentent. Et, si jamais ces bruits odieux arrivaient aux oreilles de Jacques de Muire, je la lui montrerais, à lui aussi, cette correspondance qui contient la justification éclatante de notre ami Mestras, mort pour la France.

– Mieux vaudrait, je crois, ne pas les montrer à M. de Muire, dit sagement mademoiselle Lanoue. Ces lettres, qui justifient le colonel de Mestras, ne justifient pas madame de Muire.

– Oh ! je ne les montrerais que s'il y avait nécessité absolue de les produire pour obtenir le consentement de Jacques au mariage de sa fille avec Médéric, répliqua vivement le commandant Georges. Et j'espère que je ne serai pas obligé d'en venir là.

» Dans tous les cas, Jacques ne verra jamais les autres.

– Les autres ? demanda la jeune fille. Celles-là ne sont pas les seules que vous ayez trouvées ?

– Hélas ! non. Et ici, mademoiselle, j'arrive forcément à de tristes confidences que je ne puis faire qu'à celle qui sera ma femme et que je vous supplie d'entendre. Il vous en coûtera, je le sais ; mais il s'agit de sauver Médéric et d'assurer le bonheur de Marcelle.

» Madame de Muire a eu des… correspondants… beaucoup moins avouables que le colonel… un M. Charles Dubrac, par exemple.

– Un capitaine… qui avait servi dans les guides, avant la guerre ?

– Précisément. Est-ce que vous l'avez connu ?

– Je l'ai vu deux ou trois fois, dans les premiers temps de mon entrée en fonctions comme institutrice…

– Des temps qui ont coïncidé avec la fin de cette liaison passagère. Je les ai lues aussi, ces lettres, et je les ai brûlées, car elles ne font honneur ni à celui qui les a écrites, ni à celle qui les a reçues… et qui y a répondu.

» Mais, je n'ai pas brûlé les lettres du comte Golymine.

– Les lettres ?… J'avais cru comprendre qu'il n'y en avait qu'une.

– Il y en a une liasse. La correspondance a duré sept ans… avec des intermittences. Madame de Muire et Golymine se rencontraient régulièrement aux eaux d'Aix, en Savoie.

– Où je ne suis jamais allée.

– Pas plus que Marcelle. Jacques s'y montrait quelquefois ; mais il n'y séjournait guère, et il n'a fait qu'y entrevoir le comte Golymine. L'année dernière, il l'a retrouvé à Paris, dans un cercle ; mais il ne l'a pas reçu chez lui. Malheureusement, madame de Muire a renoué avec cet homme, qu'elle aurait dû fuir. Elle le voyait en cachette, je ne puis plus en douter depuis que j'ai lu les billets doux que lui écrivait Golymine. Je veux croire qu'elle n'était plus sa maîtresse ; mais je suis sûr qu'elle avait toujours en lui une confiance aveugle… C'est bien le mot, puisqu'elle lui a remis tous les titres qui constituaient sa fortune… des titres au porteur, dont elle n'a tiré d'autre reconnaissance qu'un semblant d'accusé de réception par lettre.

– Il l'a signée, cette lettre ?

– Non, malheureusement, et je ne connais pas son écriture, mais le juge d'instruction doit la connaître, car il l'a interrogé aujourd'hui comme témoin et il lui a certainement fait signer sa déposition.

» Il me sera facile, du reste, de me procurer d'autres pièces qui fourniront des points de comparaison.

» Et, dès que j'aurai pu prouver que les lettres sont de lui, je défie le juge de ne pas le faire arrêter, car je me charge de lui expliquer comment le crime a été commis.

– Si je vous demandais de me l'expliquer, à moi ?

– Très volontiers. Je dois vous dire d'abord que, s'il a été prémédité, ce qui ne fait pas de doute, il a dû être exécuté à l'improviste. Golymine ne pouvait pas deviner que madame de Muire irait, le 19 juin, voir passer le train ; mais il savait qu'elle prenait souvent ce plaisir innocent, et il avait depuis longtemps combiné l'abominable plan qu'il a mis à exécution.

» Ce Maurevers qu'il avait connu à l'étranger, dans des tripots, était prêt à tout faire pour de l'argent, et très probablement, il est de première force au pistolet. Golymine, qui savait cela, a dû lui proposer de tuer la comtesse au vol, dès qu'elle viendrait se placer en point de mire, le long de la clôture de la voie. Qui sait combien de fois ces deux scélérats ont fait ensemble le voyage de Paris à Saint-Germain, sans trouver l'occasion qu'ils cherchaient ? Enfin, elle s'est présentée et dans des conditions particulièrement favorables à leurs desseins. Voici la scène… je n'y étais pas, mais je la devine. Médéric se trouvait dans le train ; à Chatou, il a changé de compartiment. Maurevers, qui le connaissait de vue, – sa femme vous l'a dit – Maurevers a signalé le fait à Golymine, qui était parti de Paris par ce même train, et l'idée leur est venue à tous les deux de profiter de l'incident.

» Ils se sont jetés tous les deux dans la voiture que Médéric venait de quitter et là, par surcroît de chance infernale, ils ont trouvé le revolver que Médéric y avait oublié. Le nom de Mestras était gravé sur la crosse. Golymine savait par M. de Liscoat que Médéric était fiancé à Marcelle et que ma-

dame de Muire s'opposait à ce mariage. Il a compris tout de suite le parti qu'il pouvait tirer de cette arme, et, au lieu de se servir de celle qu'il avait apportée pour tuer la comtesse, Maurevers, par ordre de Golymine, a fait feu avec le revolver de Médéric… et il n'a que trop bien visé.

– Tout a dû se passer ainsi, murmura la jeune fille, émerveillée de la sagacité du commandant.

– Il ne leur restait plus qu'à faire accuser Médéric du crime qu'ils avaient commis, reprit Georges Roland, et ils n'y ont pas manqué. Seulement, ils s'y sont mal pris. Golymine, qui était le chef de l'association, a tergiversé. Il s'est demandé, sans doute, s'il ne ferait pas mieux d'éviter de susciter un procès criminel qui donnerait lieu à des enquêtes judiciaires dont il aurait à redouter le résultat, et il a eu l'idée malencontreuse d'essayer de s'entendre avec Médéric.

– S'entendre ? répéta mademoiselle Lanoue, très étonnée.

– Oui, le soir du crime, il est allé attendre Médéric sur la place Pigalle ; quand Médéric est arrivé pour rentrer chez lui, il l'a abordé et il lui a proposé de lui rendre son revolver, à condition que Médéric ne chercherait pas à lui nuire dans l'esprit du comte de Muire, auquel il devait être présenté très prochainement.

– Je ne comprends pas quel intérêt il pouvait avoir à faire cette démarche.

– Ni moi non plus, jusqu'à présent, mais soyez sûre qu'il avait un but. Il l'a niée du reste devant le juge d'instruction auquel Médéric en a parlé trop tard. Et, comme Médéric avait rejeté bien loin cette proposition qui sentait le *chantage*, Golymine s'est décidé, trois jours après, à faire remettre le

revolver au chef de gare de Saint-Germain qui l'a envoyé au juge d'instruction. Golymine s'est bien gardé de paraître. Il a chargé Maurevers de cette mission dangereuse et Maurevers s'en est probablement acquitté à contre cœur, car il devait bien se douter qu'elle finirait par lui coûter cher. Mais elle a produit d'abord l'effet que Golymine en attendait. Médéric a été arrêté immédiatement.

» J'espère que Maurevers le sera bientôt.

– Il s'y attend, s'il faut en croire sa femme… mais Dieu sait quand on rendra la liberté à M. de Mestras ! Le juge vient de vous la refuser, et pourtant il savait déjà que M. de Mestras n'a pas pu tirer sur madame de Muire.

– Il ne me la refusera plus lorsque je lui montrerai les lettes de Golymine.

Et comme Hélène ne paraissait pas convaincue :

– Je les lui remettrai demain, ajouta Georges. Il y verra que ce soi-disant comte est dépositaire de la fortune de madame de Muire.

– Il y verra aussi que la mère de Marcelle a été la maîtresse d'un scélérat, dit tristement mademoiselle Lanoue.

Le commandant tressaillit. Dans son ardeur à sauver le fils du colonel, il n'avait pas songé que, pour le sauver, il faudrait lever le voile qui cachait la honte de madame de Muire.

Les écarts de la comtesse n'étaient plus un secret pour le vicomte de Liscoat et pour quelques autres mondains bien renseignés, mais sa fille et son mari les ignoraient.

Et, si on pouvait à la rigueur espérer que le magistrat qui tenait entre ses mains le sort de Médéric s'abstiendrait de les publier, par égard pour le nom de Muire, jusque-là sans tache, il était impossible de croire qu'ils n'apparaîtraient pas au grand jour de la cour d'assises.

Golymine arrêté, ne garderait plus de ménagements. Il était même capable d'invoquer, comme moyen de défense, ses relations intimes avec la comtesse, et de dire : « Pourquoi l'aurais-je tuée ? J'étais son amant et je lui dois ma fortune. Ces valeurs que j'ai reçues d'elle, elle me les avait données ; elle m'en aurait donné bien davantage si elle avait vécu. »

Un tel homme, pour sauver sa tête, ne reculerait pas devant cette déclaration cynique. La justice, sans doute, ne s'en contenterait pas ; mais il se trouverait peut-être des gens pour y croire, et quoiqu'il advînt, tout Paris la connaîtrait.

– Faut-il donc que j'abandonne Médéric alors qu'il ne tient qu'à moi de désigner l'assassin ? demanda Georges Roland, après un silence pénible.

– Je crois, répondit Hélène, plus émue qu'elle ne l'avait jamais été depuis le début de cet entretien, je crois que, si vous consultiez M. de Mestras, il vous répondrait : « Dieu fera éclater mon innocence ; je ne veux pas que, pour la prouver, on déshonore la mère de ma fiancée. »

– Eh bien, s'écria le commandant, j'essaierai de le sauver sans lui causer ce cruel chagrin. Les dernières lettres de Golymine ne sont pas compromettantes pour la comtesse. Il n'y est question que d'affaires. Je remettrai celles-là au juge d'instruction et je détruirai les autres. Et si Golymine osait se

vanter de son infamie… s'il s'avisait de dire que madame de Muire était sa maîtresse et qu'elle le payait, on ne verrait là qu'un ignoble mensonge inventé par un scélérat aux abois.

» Il me suffira même de montrer le dernier billet qu'il a écrit à madame de Muire… le billet où il lui annonce qu'il a placé à la Banque autrichienne les valeurs qu'elle lui a confiées, et qu'il lui enverra prochainement le récépissé. Ce n'est pas le style d'un amant. Lisez, pour vous convaincre.

Mademoiselle Lanoue prit, non sans répugnance, cette lettre que le commandant venait de tirer de son portefeuille, où il l'avait mise à part.

– C'est étrange, murmura-t-elle, après y avoir jeté les yeux. Il me semble que j'ai déjà vu cette écriture.

– Vous ! s'écria le commandant. C'est impossible. Madame de Muire est bien certainement la seule personne de votre connaissance à laquelle Golymine ait écrit, et je suppose qu'elle ne laissait pas traîner les lettres qu'elle recevait de lui.

– Et alors même que je les aurais trouvées, je ne les aurais pas lues, dit mademoiselle Lanoue. Et cependant, plus je regarde cette écriture, plus je crois la reconnaître.

Elle avait, du reste, un caractère particulier, et les graphologues en auraient tiré des inductions curieuses. Elle était petite, ronde et d'une régularité parfaite : chaque mot convenablement espacé, chaque lettre à sa place ; pas un jambage ne dépassait l'alignement. La plume avait été tenue par une main ferme et expérimentée ; mais cette main n'était pas celle d'un prud'homme appliqué à sa besogne. Elle écrivait couramment et sans aucun effort. Et, cependant, le billet était aussi lisible qu'un livre imprimé.

– Vous devez vous tromper, mademoiselle, dit Georges Roland. Deux écritures peuvent se ressembler… tout aussi bien que deux hommes. On peut confondre quand on n'est pas à même de comparer, surtout quand il s'agit de lettres ou de personnes qu'on a vues autrefois… Je suppose que vous êtes précisément dans ce cas-là.

– Oui, c'est un souvenir lointain…

– Et confus, par conséquent. N'y attachez donc aucune importance. Vous avez un exemple récent de ces erreurs de la mémoire. Le jour de l'enterrement de madame de Muire, la figure de Golymine vous a rappelé celle de quelqu'un que vous avez connu jadis. Hier, quand il est venu visiter la villa, vous l'avez vu de plus près, et vous vous êtes aperçue que vous aviez été abusée par une ressemblance.

La jeune fille ne trouva rien à répondre, et le commandant, qui croyait l'avoir persuadée, reprit :

– Peu importe d'ailleurs que, par un hasard inexpliqué, l'écriture de ce misérable ait déjà passé sous vos yeux. Vous ne paraîtrez pas, Dieu merci ! dans cette lamentable affaire. Rien ne m'empêche donc de remettre au juge d'instruction la lettre où Golymine confesse qu'il a reçu des mains de madame de Muire toutes les valeurs qu'elle possédait.

– Quand le verrez-vous, ce juge ? demanda mademoiselle Lanoue, sans se prononcer sur l'opportunité de cette démarche décisive.

– Demain, mademoiselle. Je ferai de nouveau le voyage de Versailles et il faudra bien que le magistrat instructeur me reçoive et m'entende. Si prévenu qu'il soit contre Médéric, il ne peut pas refuser de m'écouter. Et, du reste, la déposition de ce brave homme que j'ai providentiellement rencontré

hier, lui aura, j'en suis sûr, donné à réfléchir et je le trouverai mieux disposé.

» Mais il n'y a pas une minute à perdre. Golymine, à cette heure, se prépare peut-être à passer la frontière. Je ne veux pas lui laisser le temps de fuir.

– Je ne sais s'il ne vaudrait pas mieux qu'il disparût ; nous serions certains que le nom de Muire ne sera pas traîné dans la boue.

– Je m'arrangerai pour qu'il ne le soit pas. Mais je veux qu'on arrête l'assassin Maurevers et son complice Golymine. La liberté de Médéric est à ce prix.

– Vous ne partirez pas pour Versailles sans me voir ? demanda inopinément Hélène.

– Non, mademoiselle, répondit Georges, un peu surpris de cette question. J'espère, d'ailleurs, que nous ne nous quitterons pas ce soir, puisque je dîne à la villa. Nous aurons donc le loisir de reprendre cet entretien.

» Nous voici arrivés. Comment mon ami Jacques a-t-il passé cette longue journée ?

– Fort tristement. C'est à peine si je l'ai vu. Il n'a pas déjeuné avec nous, ce matin.

– Et Marcelle ?

– Marcelle n'est pas plus gaie que de coutume. Elle a même un nouveau sujet d'inquiétude : elle se préoccupe de l'hésitation que vous avez montrée, lorsqu'il a été question de fixer la date de son mariage… elle a deviné que vous le désapprouviez et elle m'a demandé pourquoi. Jugez de

l'embarras où je me suis trouvée !… Je m'en suis tirée tant bien que mal, par des réponses évasives.

– Heureusement, je puis maintenant lui dire que je ferai tout pour qu'elle épouse son fiancé, et, afin qu'elle n'en doute pas, je vais, dès ce soir, déclarer à Jacques qu'il commettrait une mauvaise action s'il persistait à refuser son consentement après que l'innocence de Médéric aura été proclamée. Jacques n'a pas le droit de condamner sa fille au célibat perpétuel et, s'il s'obstinait, je conseillerais à Marcelle d'attendre et de lui envoyer des sommations, dès qu'elle aura atteint sa majorité.

» Où est-elle en ce moment, cette chère enfant ?

– Nous avons passé l'après-midi dans le jardin. Mais elle a aperçu M. de Muire sur le balcon et elle est allée le rejoindre… au moment où je sortais pour venir à votre rencontre.

– Eh bien, montons au premier. Nous les surprendrons et nous aurons avec eux un entretien intéressant.

– Vous l'entamerez sans moi. Il faut que je passe d'abord un quart d'heure dans ma chambre pour faire un bout de toilette, avant de me mettre à table. M. de Muire y tient.

– Et le jour serait mal choisi pour l'indisposer, dit Georges en souriant. Rendez-moi la lettre de Golymine, je vous prie. Je vais la serrer précieusement dans mon portefeuille.

– Voulez-vous me la laisser jusqu'à mon retour ?

– Certes, oui… à condition pourtant que vous ne me la remettrez pas devant Jacques et sa fille.

– Je m'en garderai bien… et, si je vous prie de me la confier pour quelques minutes, c'est que je crois avoir chez moi une pièce de comparaison.

– Comparez tout à votre aise, mademoiselle, et, avant de nous séparer momentanément, permettez-moi de vous rappeler que nous sommes fiancés, nous aussi… J'ai votre parole… vous avez la mienne…

– Et je ne me dédirai pas, murmura la jeune fille.

– Je puis donc annoncer notre mariage.

– Quoi ! vous voulez déjà !…

– Parfaitement. Ce sera une excellente entrée en matière pour aborder avec Jacques la question du mariage de Marcelle.

Hélène allait sans doute répliquer, mais le valet de chambre apparut tout à coup, et elle ne pouvait pas parler devant lui, d'autant que le commandant arrêta François pour lui demander si M. de Muire était toujours au balcon. Elle les laissa s'expliquer et elle grimpa lestement celui des deux escaliers qui aboutissait à sa chambre.

Georges Roland prit l'autre qui conduisait au salon et trouva M. de Muire à la place où mademoiselle Lanoue l'avait laissé. Marcelle, assise près de lui, pleurait silencieusement.

Elle essuya ses larmes quand elle vit le commandant s'approcher, lui sourire et tendre la main à M. de Muire. Elle avait deviné à son air qu'il apportait de bonnes nouvelles.

– Bonjour, Jacques ! bonjour, Marcelle ! dit-il en se mettant à cheval sur une chaise. Je n'ai pas perdu mon temps

depuis que je vous ai quittés, et je viens vous annoncer un gros événement.

Le père et la fille le regardèrent, aussi étonnés l'un que l'autre.

– Je me marie, reprit tranquillement Georges.

– Toi ! s'écria le comte, qui croyait avoir mal compris.

– Mon Dieu, oui. J'ai un peu passé l'âge, mais il est encore temps et mieux vaut tard que jamais.

– Qui épouses-tu ?

– Une jeune fille que vous connaissez et que vous aimez, tous les deux… oui, mon cher ami, une jeune fille… elle a vingt-cinq ans et j'en ai quarante… elle pourrait trouver mieux qu'un vieux troupier comme moi, mais je te prie de croire qu'elle m'épouse de son plein gré.

» Vous ne devinez pas qui c'est ?… cherchez bien ?…

Et comme Marcelle secouait la tête pour exprimer qu'elle ne trouverait pas :

– Allons ! reprit le commandant, j'aime mieux vous le dire tout de suite… d'autant que j'ai à vous parler ce soir de beaucoup d'autres choses.

» J'épouse mademoiselle Lanoue.

– Hélène ! s'écrièrent à la fois M. de Muire et sa fille.

– Oui. Vous m'approuvez, n'est-ce pas ?

– Oh ! de tout mon cœur, dit Marcelle. Vous me rendez bien heureuse.

– Et les deux noces se feront le même jour… le 15 octobre… à moins que Jacques ne tienne à une date plus rapprochée.

– Je ne comprends pas, répliqua brusquement M. de Muire.

– Je parle du mariage de Médéric.

– Quoi ! tu oses encore…

– Médéric sera remis en liberté d'ici à très peu de jours et les juges lui feront des excuses. Tu n'auras pas la cruauté de tenir rigueur à ce brave garçon que tu as toujours aimé comme un fils et qui vient de souffrir injustement. Marcelle ne te pardonnerait pas de le repousser.

– Est-ce bien toi qui me tiens ce langage ! Toi qui, un quart d'heure avant qu'on arrêtât ce malheureux, me conseillais de ne pas me presser de lui donner ma fille ! Toi qui, depuis qu'il est en prison, as toujours douté qu'il fût innocent !

– J'ai maintenant la preuve qu'il l'est. Et j'ai encore une bonne nouvelle à t'apprendre… Je ne désespère plus de retrouver les valeurs qui ont disparu. Je ne puis pas t'en dire davantage pour le moment.

Le comte fit un geste qui signifiait : « Peu importe ! » et qui pouvait se rapporter aussi bien à l'ordonnance de non-lieu attendue par le commandant, qu'à l'espoir qu'il exprimait de remettre la main sur la fortune de la comtesse.

Marcelle se taisait et Georges Roland, un peu déconcerté par l'accueil glacial de M. de Muire, se demandait s'il ne ferait pas mieux d'en rester là, lorsque mademoiselle Lanoue entra dans le salon, suivie de très près par François.

Elle était très pâle, très émue, et cependant elle ne savait pas que Georges venait de déclarer qu'il allait l'épouser.

– Monsieur le comte est servi, dit le valet de chambre.

La conversation ne pouvait pas être reprise devant un domestique.

M. de Muire et sa fille se levèrent pour descendre à la salle à manger. Le commandant offrit son bras à Hélène qui lui dit tout bas :

– Il faut absolument que je vous revoie demain matin, avant que vous partiez pour Versailles. J'ai à vous parler.

DEUXIÈME PARTIE

I

Le lendemain de ce jour mémorable, où Hélène était devenue définitivement la fiancée de Georges Roland, ce défenseur ardent de Médéric se leva de très bonne heure et d'assez mauvaise humeur.

Assurément, il ne regrettait pas de s'être engagé avec mademoiselle Lanoue, mais il enrageait de n'avoir pas pu lui demander de lui rendre enfin la lettre de Golymine.

La soirée s'était passée sans qu'il pût se procurer un seul instant de tête-à-tête avec elle. M. de Muire les avait retenus tous les deux au salon, après le dîner, et, au grand étonnement du commandant, il avait pris à tâche de détourner la conversation chaque fois que celui-ci essayait de remettre sur le tapis son futur mariage avec l'institutrice.

À plus forte raison, le comte n'avait pas souffert qu'il fût derechef question de la prochaine mise en liberté de Médéric. Marcelle s'était résignée à n'en plus parler, et Hélène n'avait fait allusion à aucun des projets du commandant.

Elle paraissait triste et préoccupée, au moins autant que son élève. M. de Muire, plus sombre que jamais, répondait à peine quand on lui adressait la parole ; si bien qu'en dépit des efforts de Georges, l'entretien languissait. Il proposa d'aller prendre le frais au jardin, dans l'espoir d'y trouver l'occasion de s'isoler un instant avec mademoiselle Lanoue. Mais M. de Muire déclara que cette promenade nocturne serait nuisible à la santé de sa fille, qui ne le démentit point. Et Hélène, prétextant d'une violente migraine, demanda la permission de se retirer, bien avant l'heure accoutumée.

Son fiancé ne pouvait pas décemment l'accompagner jusqu'à sa chambre, et Marcelle annonçait l'intention de se retirer aussi. Il ne tenait pas à broyer du noir, en compagnie d'un homme qui ne voulait rien entendre, et finalement, faute de pouvoir mieux employer son temps, il avait pris le sage parti d'aller se coucher, comptant sur la matinée du lendemain pour s'aboucher avec mademoiselle Lanoue.

Il ne s'étonnait pas trop qu'elle ne lui eût pas rapporté la lettre ; en la lui confiant, il lui avait bien recommandé de ne pas la lui remettre devant témoins, et il ne doutait pas qu'elle ne la lui rendît, car il ne prenait pas au sérieux cette comparaison d'écritures à laquelle Hélène attachait tant d'importance.

D'ailleurs, il n'avait besoin de rentrer en possession de cette lettre qu'au moment de partir pour Versailles, et il savait que le juge d'instruction n'arrivait pas au Palais avant midi.

À huit heures, après une nuit assez agitée, il s'habilla et il descendit pour fumer une pipe en plein air, en attendant que mademoiselle Lanoue se montrât. Elle se levait habituellement vers neuf heures, et il était rare qu'elle restât dans sa chambre après avoir achevé sa toilette matinale. Il pouvait donc compter qu'il ne tarderait guère à la rencontrer, d'autant que, la veille, elle l'avait prié de ne pas partir sans lui parler.

Il l'attendit, inutilement, jusqu'à neuf heures et demie, et il allait se décider à remonter, dans l'espoir de la rencontrer au salon ou dans le grand escalier, lorsqu'il vit venir à lui François, qui tenait à la main une enveloppe bleue du télégraphe.

Une dépêche n'est pas un événement, mais celle-là était si inattendue qu'il l'ouvrit avec empressement et il y lut ceci :

« Mon commandant est prié de passer immédiatement à l'hôtel, boulevard Malesherbes. Il y a du nouveau et je ne peux pas quitter ma faction. »

C'était signé : Carcenac, et Georges Roland se demanda tout d'abord ce que signifiait ce message, militairement rédigé.

L'ex-cuirassier ne faisait rien à la légère, et, pour qu'il se permît d'appeler à lui son supérieur, il fallait qu'il fût arrivé un événement grave. Quel événement ? Georges Roland pensa qu'il s'agissait d'une tentative d'escalade constatée par Carcenac, qui tenait à lui faire son rapport le plus tôt possible ; mais c'était peut-être autre chose, et, dans le doute, le commandant jugea qu'il ne pouvait pas se dispenser de se rendre à l'appel du vigilant concierge de l'hôtel de Muire, et qu'il devait se mettre en route pour Paris, sans plus tarder.

Aussi bien, ce voyage ne l'empêcherait pas d'aller ensuite à Versailles ; ce n'était qu'un détour, puisqu'il lui fallait passer par Asnières, où on change de ligne quand on vient de Chatou.

Seulement, le commandant ne voulait pas partir sans la lettre, et il pria François de faire demander à mademoiselle Lanoue, par une femme de chambre, si elle voulait bien descendre un instant au jardin.

À quoi François répondit que mademoiselle Lanoue venait de sortir en toilette de jour, et l'avait chargé de prévenir mademoiselle de Muire qu'elle ne rentrerait que pour dîner.

Cette nouvelle contraria beaucoup Georges ; elle l'inquiéta même. Où était allée mademoiselle Lanoue, et surtout comment avait-elle pu se décider à partir sans l'avertir, elle qui, la veille, lui avait à peu près donné rendez-vous pour le lendemain matin ? Elle savait bien, pourtant, qu'elle devait lui remettre la lettre de Golymine, faute de laquelle il ne pouvait pas aborder utilement le juge d'instruction.

Ce départ impromptu était vraiment inexplicable, et le voyage à Versailles était manqué.

– Encore un jour de retard pour tirer Médéric de prison ! grommelait Georges en frappant du pied. Et Golymine fait peut-être déjà ses paquets ! Enfin !… pour ne pas perdre ma journée, je vais la passer à écouter le rapport de ce brave Carcenac. Je verrai le juge demain.

Rien ne l'empêchait du moins de partir sur-le-champ. Il avait son chapeau sur sa tête, sa canne à la main et, en été, un homme du monde peut bien circuler dans Paris en veston.

Le commandant courut après le valet de chambre, le chargea de prévenir M. de Muire qu'il s'absentait pour toute la journée et se lança sur la route de Chatou, afin de ne pas manquer le train qui arrive de Saint-Germain à dix heures quatorze.

Il avait de bonnes jambes et il eut tôt fait de gagner la station, où l'attendait une surprise agréable.

La première personne qu'il aperçut dans la gare, ce fut Hélène, qui venait de prendre son billet au guichet.

Elle rougit un peu en le voyant ; mais elle vint à lui et commença ainsi :

– Excusez-moi d'être partie de la villa sans vous voir…

– J’avoue que je vous attendais. Hier soir, vous m’aviez demandé…

– Une entrevue pour ce matin… c’est vrai. Mais, au moment où j’allais vous rejoindre dans le jardin, la femme de chambre de Marcelle m’a remis une lettre qui m’appelle à Paris, et, quand je l’ai reçue, il me restait tout juste le temps de me mettre en route. On m’attend à onze heures… une amie de pension que je n’ai pas vue depuis trois ans, qui est arrivée de Russie, hier, et qui s’en va demain en Angleterre.

– Tout est pour le mieux, puisque je vous retrouve ici. Nous allons voyager ensemble, et vous aurez le temps de me dire tout ce que vous m’auriez dit aux Frênes. Vous vouliez, je suppose, me parler de l’écriture que vous aviez cru reconnaître.

– Je le crois encore ; mais je n’ai pas retrouvé la pièce de comparaison que je cherchais. Est-ce que vous allez à Versailles ?

– Pas aujourd’hui, puisque je n’ai pas la lettre de Golymine.

– C’est juste. J’aurais dû vous la remettre avant de partir ; mais j’étais si pressée ! Et, malheureusement je ne l’ai pas sur moi. Elle est en sûreté, du reste. Je l’ai serrée dans un coffret dont moi seule ai la clef. Je vous la rendrai ce soir ; et, demain, si vous êtes toujours d’avis d’en faire usage, vous pourrez la porter au juge d’instruction.

– C’est bien mon intention. Et en attendant, j’ai de quoi m’occuper à Paris. Ce brave Carcenac que vous connaissez bien, vient de m’expédier un télégramme pour m’apprendre que ma présence à l’hôtel de Muire est absolument néces-

saire, ce matin. Je ne sais de quoi il s'agit, mais j'y vais et j'y resterai tout le temps qu'il faudra.

L'arrivée du train interrompit cette causerie.

Georges avisa un compartiment occupé en partie par une famille de bons bourgeois, et il y fit monter mademoiselle Lanoue qui lui sut gré de ne pas choisir le compartiment voisin où il n'y avait personne et où ils auraient pu parler librement.

Elle ne tenait pas, et pour cause, à reprendre l'entretien au point où il était resté, et elle espérait que devant des étrangers, Georges ne lui parlerait plus de la lettre qu'il lui avait confiée, ni de l'amie de pension, retour de Russie, qu'elle allait visiter à Paris.

De son côté, Georges jugeait inutile de lui expliquer pourquoi la dépêche de Carcenac l'inquiétait.

Tous les deux avaient donc des raisons pour se renfermer dans un silence prudent.

Le trajet de Chatou à Paris ne dure que trente minutes et ils le firent, sans échanger beaucoup de paroles, mais non pas sans réfléchir, chacun d'eux ayant de graves préoccupations qu'il aimait mieux garder pour lui.

Le commandant se demandait pourquoi mademoiselle Lanoue, qui n'oubliait jamais rien, avait oublié de lui remettre le billet de Golymine, et, de son côté, mademoiselle Lanoue venait à Paris pour exécuter un projet qu'elle ne voulait pas communiquer à son fiancé.

En débarquant à la gare Saint-Lazare, Georges eut la discrétion de ne pas offrir à la jeune fille de l'accompagner, et sans doute, elle n'y tenait pas, car elle lui dit :

– Mon amie est institutrice dans une riche famille russe, logée à l'hôtel Meurice, rue de Rivoli, et vous allez boulevard Malesherbes. Nous ne suivrons donc pas le même chemin, et je ne sais trop quel train je prendrai pour rentrer. Mais nous nous retrouverons ce soir aux Frênes, et j'aurai sans doute beaucoup de choses à vous dire.

– Moi aussi, répondit Georges, en lui serrant la main.

Et ils se séparèrent sur le trottoir de la rue d'Amsterdam.

Hélène s'en alla à pied, et le commandant sauta dans un fiacre. Dix minutes après, il sonnait à la porte cochère de l'hôtel de Muire qu'il trouva fermée. Carcenac le fit un peu attendre et, au lieu d'ouvrir franchement, entrebâilla le battant mobile.

– C'est vous, mon commandant ! s'écria-t-il. Je vous remercie d'être venu si vite, et vous allez voir que je ne vous ai pas dérangé pour rien.

– Je l'espère bien, répliqua Georges Roland. Mais pourquoi prends-tu tant de précautions ?

– Ah ! mon commandant, c'est que, depuis cette nuit, je ne suis plus concierge seulement. Je suis geôlier.

– Comment ! geôlier ? s'écria Georges.

– Entrez donc, mon commandant, je vais vous conter ça, dit Carcenac, en ouvrant largement le battant qu'il n'avait pas lâché.

Et, après avoir fait passer son commandant, l'ex-cuirassier donna deux tours de clef à la serrure de la porte.

– Maintenant, je suis tranquille, reprit-il ; personne ne pourra entrer ni sortir sans ma permission.

– Voyons ! parle ! qu'est-il donc arrivé depuis hier ? Est-ce que, cette nuit, quelqu'un aurait essayé de s'introduire dans l'hôtel ?

– Si on n'avait fait qu'essayer, mon commandant, je ne me serais pas permis de vous appeler par le télégraphe.

– Quoi ! on est entré !

– Par-dessus le mur du jardin. J'avais prévu que ce serait par là… à preuve que je vous l'ai dit, hier.

– Eh bien, et tes chiens qui devaient faire si bonne garde ?

– Ce n'est pas leur faute s'ils n'ont pas mangé l'homme. Il a jeté des boulettes empoisonnées dans le jardin où je les avais lâchés, avant de me coucher. Il les leur a jetées, du haut du mur où il était grimpé avec une échelle, et, pour descendre, il a attendu qu'ils soient crevés. Ah ! le coup était bien monté. Heureusement que j'étais là et que je ne dormais pas. Je m'étais étendu sur mon lit, mais j'avais eu soin de ne pas me déshabiller.

» Maintenant, voici l'histoire : À onze heures et demie, j'ai entendu les chiens aboyer. Ma loge est au rez-de-chaussée, sur le jardin. J'ai ouvert ma fenêtre et je n'ai rien vu. Le gredin venait de lancer les boulettes et il avait disparu derrière ce mur. Mes deux dogues ne faisaient plus que grogner. Je me suis clos dans ma boîte, mais je n'ai pas fermé l'œil et j'avais l'oreille au guet. Je me disais : il y aura du tabac, cette nuit. Une idée que j'avais comme ça. Du reste, je n'étais pas inquiet. Mon fusil était chargé à balle, mon revol-

ver aussi, et mon sabre affilé de la veille, ma vieille latte qui a embroché deux Prussiens, à Gravelotte. J'avais eu soin d'éteindre ma lampe et même ma pipe, à cause de l'odeur qui aurait pu me trahir. On ne doit pas fumer sous les armes quand on est devant l'ennemi, et je sentais que l'ennemi rôdait autour de mon bivouac.

– Abrège, sacrebleu ! dit Georges.

– Voilà, mon commandant. Minuit venait de sonner quand j'ai cru entendre du bruit dans le jardin. Je me suis levé vivement, mais cette fois, je n'ai pas ouvert ma fenêtre. J'ai collé ma figure contre les carreaux et j'ai regardé au travers. Il ne faisait pas de lune, mais le temps était clair… J'y voyais assez bien pour distinguer les objets, et le premier que j'ai aperçu, c'était un de mes chiens étendu sur le flanc dans l'allée… il s'était traîné jusque là pour mourir. Alors j'ai compris pourquoi il n'aboyait plus et je me suis dit : le brigand qui l'a empoisonné n'est pas loin. Pensez, mon commandant, et j'ai ouvert l'œil ! Je regardais surtout du côté du mur mitoyen et j'avais raison, car j'ai vu un homme qui descendait dans notre jardin par une échelle.

– J'espère que tu as tiré dessus ?

– J'en ai bien eu envie, mais j'ai réfléchi que je pourrais le manquer… la nuit, ça n'est pas commode de viser juste… Si je l'avais manqué, il aurait repassé le mur et je n'aurais pas pu le pincer ; car, de l'autre côté, c'est un terrain vague qui s'étend jusqu'à la rue de Vézelay et qui, de ce côté-là, n'est clos qu'avec des planches. Il y a bien des maisons à droite et à gauche, mais je ne tenais pas non plus à réveiller les voisins, et puis, je voulais savoir ce que ce gredin-là venait faire chez nous, et j'ai pensé qu'il serait toujours temps de l'empoigner et de le coller au bloc.

– En effet, il importait surtout de ne pas le laisser fuir, et, si tu l'as pris…

– Un peu que je l'ai pris, mon commandant, et bien mieux que vous ne croyez ! Figurez-vous qu'une fois qu'il a été en bas, il a tranquillement ramené à lui son échelle, qu'il avait accrochée aux buissons de fer qui garnissent le faîte du mur… une échelle comme en ont les pompiers, avec des crampons au bout… et solide… et légère… un homme la porte sur son épaule sans se gêner… et c'est bien ce qu'il a fait, le gueux… il a traversé le jardin et il est venu l'appliquer contre le mur de l'hôtel, juste sous la fenêtre de la chambre de madame la comtesse.

– Bon ! je suis fixé, dit tout bas Georges Roland. Et tu ne l'as pas dérangé. Tu as bien fait.

– Pas si bête de l'empêcher de se mettre dans la souricière. Je me suis contenté de le regarder travailler. Je ne le voyais plus que de biais, puisque l'appartement de madame est à droite de ma loge et au premier étage, mais je le voyais tout de même.

» Hier, quand vous avez été parti, j'avais eu soin de refermer les fenêtres et les persiennes, mais cette fermeture-là ne l'a pas arrêté longtemps. Il portait en sautoir une petite valise de serrurier où il avait mis ses outils, et, en moins de cinq minutes, avec un ciseau à froid, il a ouvert les volets. Ils ont cédé à la première pesée. Après, il a attaqué la fenêtre. Avec un diamant de vitrier, il a coupé un carreau ; il l'a enlevé si adroitement qu'il n'a pas fait de bruit. En passant sa main par l'ouverture, il a ouvert tout doucement, il a enjambé l'appui de la fenêtre et il est entré dans la chambre.

– Bien ! et alors !

– Alors, j'ai attendu un peu, j'ai pris mon revolver, je suis sorti de ma loge par le vestibule et, quand j'ai été dans le jardin, j'ai marché à petits pas jusqu'au milieu de la pelouse. De là, j'ai pu voir qu'il avait fait de la lumière. Il était déjà à la besogne et je n'avais plus qu'à monter l'escalier pour le prendre en flagrant délit. Mais il fallait d'abord lui couper la retraite. Je me suis coulé jusqu'à l'échelle, qui n'était pas accrochée, mais simplement appuyée contre la muraille, parce qu'il n'avait pas trouvé où attacher les crampons. Je n'ai eu aucune peine à l'enlever et à la porter sous le vestibule. Alors, je me suis dit : maintenant, je te tiens, mon bonhomme… et je le tenais, mon commandant. La porte de l'appartement était fermée en dehors et la fenêtre est à vingt pieds du sol. Quand même il se serait décidé à sauter, je l'aurais rattrapé bien vite, mais ça s'est passé autrement.

– Tu es monté par le grand escalier ?

– Oui, mon commandant. Je tenais d'une main mon revolver armé, de l'autre une lanterne sourde dont je me sers quand je fais mes rondes de nuit, et j'avais mis dans ma poche un petit paquet de cordes fines. La pièce où le gredin était entré est loin du palier, et j'étais sûr qu'il ne m'entendrait pas ouvrir, ni marcher, car mes clefs sont huilées et j'avais aux pieds des chaussons de lisière. Je suis donc entré, j'ai traversé à pas de loup la chambre de mademoiselle, le petit salon, et j'ai trouvé entrebâillée la porte de madame. Naturellement, j'ai regardé par l'ouverture, et j'ai vu mon homme qui travaillait ferme… je l'ai vu comme je vous vois, car il avait allumé toutes les bougies des candélabres qui sont sur la cheminée… il faisait clair comme en plein jour et le chenapan était en train de forcer le secrétaire.

» Alors, j'ai posé ma lanterne sur le parquet et j'ai sauté sur lui par derrière. Je ne me suis pas amusé à le prendre au collet ; je l'ai empoigné d'une main par le cou et j'ai serré si fort, qu'il n'a pas pu crier ; et de l'autre main, je lui ai mis mon revolver sous le nez. Il s'est débattu, mais en se débattant, il a trébuché et il est tombé. Je ne l'ai pas lâché. Je lui ai appuyé un genou sur l'estomac, et comme je l'avais à moitié étranglé, j'ai profité du moment pour lui attacher les bras autour du corps. Je l'ai ficelé comme un saucisson, avant qu'il ait pu reprendre sa respiration.

Le commandant regardait les mains qui avaient accompli ce tour de force, de vraies mains de géant, larges comme des battoirs, avec des doigts noueux dont l'étreinte devait être irrésistible, et il pensait à part lui que M. de Muire avait eu bien raison de confier la garde de son hôtel à un ancien cuirassier.

– Ensuite, reprit Carcenac, je l'ai lié solidement à une des colonnes du lit de madame la comtesse. Toute ma corde y a passé, mais je le défie bien de bouger.

– Tu l'as donc laissé dans la même position jusqu'à présent ?

– Ma foi, oui. Elle n'est pas très commode, et je crois bien qu'il a des crampes. Seulement je l'ai aidé à s'asseoir. Il est adossé au lit, les jambes allongées, les bras derrière le dos, et, pour plus de sûreté, je lui ai passé au cou un nœud de mon invention qui l'étranglerait net, s'il essayait de se relever.

– Il a dû parler quand il est revenu à lui. Que t'a-t-il dit ?

– Des gros mots, mon commandant. Il m'a appelé crapule, mouchard, valet de bourreau et un tas d'autres noms

malpropres. Je ne me suis pas seulement donné la peine de lui répondre. J'ai allumé ma pipe et je me suis assis.

– Tu ne lui as même pas demandé pourquoi il s'était introduit dans l'hôtel ?

– Ça se voyait de reste. Il venait pour voler. Si je n'étais pas arrivé, il aurait fouillé tous les meubles, et il serait parti emportant son butin, par le chemin qu'il avait pris pour entrer. Ce qu'il a ragé quand il s'est vu pincé ! Mais il a fini par se calmer, depuis bientôt douze heures que je le garde. Il a compris que je ne le lâcherais pas et il voudrait bien savoir ce que je compte faire de lui. Il se figurait probablement que, ce matin, j'allais appeler deux sergents de ville et le leur consigner. Mais je m'étais mis dans la tête de vous le livrer, mon commandant, et je n'ai pas même voulu sortir pour vous envoyer une dépêche. Je l'ai écrite dans ma loge et je l'ai fait porter au télégraphe par un gamin que je connais… le fils de la fruitière d'en face. Il m'a apporté un reçu et j'ai repris ma faction, car je savais bien que vous viendriez, et je vous attendais.

– Alors, je vais le trouver là-haut ?

– Oui, mon commandant, et vous l'interrogerez tout à votre aise ; seulement, je ne garantis pas qu'il vous répondra. Il me fait l'effet d'un chenapan madré, et il aimera peut-être mieux se laisser traîner au poste que de s'expliquer ici.

– Quelle espèce d'homme est-ce ?

– Un voyou. Il a sur le dos une blouse sale et sur la tête un chapeau mou qu'un chiffonnier ne ramasserait pas dans le ruisseau. Pourtant, le pantalon est propre, et les chaussures sont neuves. Ça fait que je me suis demandé si le gueusard ne serait pas un monsieur déguisé en rôdeur de barrières.

– La tête ? comment est-elle ?

– Pas trop mal. Il a les cheveux coupés ras et il porte la barbe en pointe… une barbe poivre et sel. La figure est assez fine et les mains n'ont pas l'air d'avoir travaillé souvent. Pour sûr, ce n'est pas un ouvrier. Mais, mon commandant, vous vous y connaissez mieux que moi, et, quand vous l'aurez vu…

– Montons, dit Georges Roland, qui ne doutait plus que ce voleur ne fût un émissaire de Golymine.

Carcenac précéda Georges Roland dans le large escalier qui conduisait au premier étage, et quand ils furent arrivés devant la porte de l'appartement de la comtesse, il s'arrêta pour dire :

– J'ai refermé les persiennes qu'il a forcées et, pour plus de sûreté, j'y ai mis un cadenas. Ça fait qu'on n'y verrait pas clair, si je n'avais pas eu soin d'allumer une lampe. Mais je l'ai placée sur un guéridon, tout près du lit et la lumière tombe en plein sur la figure de l'homme.

– Tu as bien fait. Il faut que je puisse le dévisager.

– Si la lampe ne suffit pas, je doublerai l'éclairage.

– Il va de soi que tu ne lui diras pas qui je suis. Je veux qu'il me prenne pour un commissaire de police ou pour un juge.

– Mon commandant, vous n'en avez pas l'air ; mais ça n'y fait rien. Si c'est votre idée, je lui annoncerai que vous venez de la préfecture ou du palais de Justice.

– Non, n'annonce rien du tout.

– Comme vous voudrez, mon commandant. Je n'ouvrirai pas la bouche et je me tiendrai dans un coin pendant que vous interrogerez ce coquin-là.

Ayant dit, Carcenac ouvrit et conduisit Georges Roland jusqu'à la chambre à coucher de madame de Muire, où il entra le premier.

L'homme était toujours dans la même position et il devait en avoir assez, car, aussitôt qu'il vit briller la casquette galonnée du concierge, il l'apostropha violemment.

– Te voilà encore, sale valet ! lui cria-t-il d'une voix rauque. Viens-tu me tuer, ou bien vas-tu me laisser crever ici ?

– Ni l'un ni l'autre, mon garçon, répondit Carcenac, sans s'émouvoir d'injures auxquelles il était déjà accoutumé.

– Approche-toi donc, au moins, que je puisse te cracher à la figure, canaille d'argousin !

Le commandant profita de ce colloque pour s'avancer dans l'ombre et pour examiner le prisonnier, qui ne s'était pas encore aperçu de sa présence.

Cet homme était bien tel que Carcenac l'avait dépeint ; mais ses traits contractés par la souffrance et par la colère rappelèrent aussitôt à Georges Roland un souvenir. Il croyait avoir déjà vu quelque part ce visage ravagé, mais l'expression n'était plus la même et ce changement de physionomie le déroutait.

Enfin, à force d'interroger sa mémoire, il le reconnut positivement. C'était l'individu que la veille, à Versailles, il avait surpris conférant avec son complice, au milieu de l'avenue de Saint-Cloud ; c'était l'employé du chemin de fer,

le mari de la princesse Orbitello et l'âme damnée de Golymine.

Méconnaissable sous son nouveau costume, le drôle avait encore cet air insolent qui avait frappé le commandant, lors de leur première rencontre.

Et il n'était pas difficile de deviner pourquoi il s'était introduit nuitamment dans l'hôtel de Muire.

Golymine, qui tenait à reprendre possession de ses lettres à la comtesse, était venu d'abord reconnaître les lieux et pensait que ses lettres devaient être enfermées dans un des meubles de la chambre à coucher. Il avait fait son plan en conséquence et ce plan, il en avait confié l'exécution à Maurevers.

Maintenant, Georges Roland les tenait tous les deux, car il comptait remonter du complice à l'auteur principal et ce succès inespéré était dû à Carcenac.

Il ne s'agissait plus que de bien manœuvrer pour obtenir que Maurevers fît des aveux utiles, et le commandant ne perdit pas de temps pour se mette à l'œuvre.

– Laisse-nous, dit-il à l'ancien cuirassier.

Et il se montra tout à coup.

Le chef de train révoqué regarda d'abord, d'un air effaré, ce nouveau venu, dont la figure sévère ne lui disait rien qui vaille, et se mit ensuite à le dévisager avec ses yeux de loup en cage.

– Ne cherchez pas, lui dit ironiquement Georges. Vous étiez, hier, à Versailles ; j'y étais aussi.

Et s'adressant de nouveau à Carcenac :

– Sors, mais ne t'éloigne pas. Tiens-toi dans l'antichambre. Si j'ai besoin de toi, je t'appellerai.

Carcenac obéit militairement. Dès qu'il fut sorti de la chambre, le commandant prit un fauteuil et s'y établit, à trois pas en face de Maurevers, qui grinçait des dents.

– Vous me connaissez bien, commença-t-il.

– Moi ! vociféra le prisonnier ; je ne vous ai jamais tant vu.

– Non seulement vous m'avez vu dans une circonstance que vous ne pouvez pas avoir oubliée, mais vous savez qui je suis… et je sais qui vous êtes.

Le commandant pensait avec raison que les feintes ne serviraient à rien et que, au lieu de chercher à intimider ce coquin en s'attribuant la qualité de juge ou de commissaire de police, il fallait aborder carrément la situation et aller droit au but.

– Bah ! vraiment ? ricana l'homme. Eh bien ! dites-le moi donc un peu qui je suis.

– Vous vous appelez Maurevers ; vous étiez employé auxiliaire à la compagnie de l'Ouest et, maintenant, vous n'êtes plus rien, répondit froidement Georges.

– Et après ?

– Après, vous serez condamné à la réclusion ou aux travaux forcés… escalade, effraction, la nuit, dans une maison habitée, toutes les circonstances aggravantes y sont.

– Est-ce pour me dire ça que vous êtes monté ici ?

– Pour cela et pour autre chose encore. Vous voyez qu'il dépend de moi de vous livrer à la justice. Vous avez été pris en flagrant délit. Je n'ai qu'à passer au commissariat en sortant d'ici pour qu'on vous envoie chercher par deux agents.

– Faites ! Qu'attendez-vous ?

– Je ne m'y déciderai que si vous m'y forcez. Justifiez-vous, si vous pouvez. Je ne livrerais pas un innocent.

– Et comment diable voulez-vous que je me justifie ? Je suis entré ici par la fenêtre, et ce grand escogriffe qui garde la boîte m'a trouvé en train de forcer un meuble. Je suis sûr de mon affaire… à moins que vous n'ayez la gentillesse de me lâcher et de ne pas me dénoncer après.

– Alors, c'est pour voler que vous vous êtes introduit dans cet hôtel ?

– Je vous dirais le contraire que vous ne me croiriez pas.

– Cependant, vous n'êtes pas un malfaiteur de profession.

– Non, mais je viens d'être révoqué ; je n'ai plus le sou et, quand on a besoin de manger, on prend ce qu'on trouve.

– C'était donc de l'argent que vous cherchiez dans ce secrétaire ?

– Apparemment que ce n'était pas du papier et de l'encre.

– Dites la vérité. Vous y cherchiez des lettres.

– Quoi ?… des lettres ? s'écria Maurevers, visiblement troublé. Des lettres de change, alors ?

– Décidément, vous tenez à vous faire passer pour un voleur vulgaire. Eh bien ! vous aurez de la peine à me persuader que vous, qui êtes un homme bien né, vous êtes descendu si bas.

– Où avez-vous pris que je suis un homme bien né ?

– C'est la princesse Orbitello, votre femme, qui le dit.

– Ah ! la gueuse ! elle a parlé ! s'écria Maurevers.

Puis, se reprenant aussitôt :

– Si vous avez gobé ça, vous n'êtes pas fort. Je suis marié, c'est vrai, mais je n'ai jamais été qu'un pauvre diable. Vous devriez savoir que les femmes aiment à se vanter. La mienne, qui est à moitié folle, ne rêve que princes et millions.

– Voulez-vous que je vous raconte l'histoire de votre mariage ? Vous l'avez rencontrée à Ischia, à une époque où vous couriez les villes d'eaux, en achevant de dissiper votre fortune… car vous avez été riche, et c'est le jeu qui vous a ruiné. Vous l'avez épousée, malgré son père, qui était prince napolitain et d'une noblesse de très bon aloi, comme la vôtre.

Pendant que le commandant parlait, Maurevers changeait de visage et il n'était pas difficile de deviner qu'un revirement s'opérait dans son esprit.

– Admettons que tout cela soit vrai, dit-il, en cessant tout à coup d'affecter un langage de mauvais ton ; où voulez-vous en venir ?

– À vous dire que je serais plus indulgent, si vous preniez le sage parti de m'avouer la vérité. Notez que je la sais,

et que, si vous refusez de vous confesser à moi, vous serez forcé de vous confesser devant la justice. Voulez-vous que je vous la dise, la vérité ?

– Allez.

– Eh bien, vous êtes la victime d'un homme qui vous a déjà fait beaucoup de mal. Cet homme a écrit à la comtesse de Muire, propriétaire de cet hôtel, des lettres compromettantes pour lui. Il tenait à les ravoir et, quand il a vu que votre révocation vous rejetait dans la misère noire, vous et les vôtres, il vous a offert une somme pour les lui rapporter… et vous avez eu la faiblesse d'accepter la proposition. Il ne vous l'aurait pas faite, s'il avait su que je les ai, ces lettres.

Maurevers eut un mouvement nerveux qui n'échappa point à l'œil clairvoyant de Georges.

– Il ne s'est pas préoccupé du danger que vous alliez courir, cet homme qui se vantait de vous protéger et qui a été la cause directe de tous vos malheurs. Vous n'avez été que son instrument et vous allez payer pour lui, si je ne consens pas à vous venir en aide.

– Qu'entendez-vous par ces dernières paroles ? demanda vivement le prisonnier. Auriez-vous, par hasard, l'intention de me mettre en liberté, à certaines conditions ?

– Je répondrai à cette question quand vous m'aurez donné des gages de votre sincérité.

» Est-il vrai, oui ou non, que c'est le comte Golymine qui vous a envoyé ici, cette nuit ?

– Golymine ? Connais pas.

– Vous le connaissez si bien que, hier, à Versailles, je vous ai surpris causant familièrement avec lui. Et vous le connaissez depuis longtemps. Vous l'avez connu à l'étranger.

– À Monaco, dit brusquement Maurevers, qui avait compris qu'il ne pouvait plus nier.

– Très bien. Vous entrez dans la voie des aveux. C'est ce que vous avez de mieux à faire. Vous êtes certainement moins coupable que cet homme. Maintenant, allez jusqu'au bout. Combien vous a-t-il promis pour lui rapporter ces lettres ?

– Vingt mille francs comptant, et une pension viagère de six mille francs, payable en Italie.

– Je conçois que vous vous soyez laissé tenter. Si le coup avait réussi, vous auriez passé la frontière. Quand deviez-vous quitter Paris ?

– Ce soir… après avoir réglé mes comptes avec Golymine.

– Alors, il vous attend ?

– Oui, et s'il ne me voit pas aujourd'hui, il comprendra que je suis pris.

– Ce serait fâcheux, car il pourrait bien partir, et vous laisser dans la nasse.

– Oh ! dit Maurevers, il ne partira pas sans savoir ce que je suis devenu. Qu'a-t-il à craindre ? Il est trop riche pour qu'on l'accuse d'être le complice d'un voleur ; et du reste, il compte que je me tairai, si je suis pris.

» Voilà cinq ans qu'il fait de moi tout ce qu'il veut. À dater du jour où j'ai obtenu, par son entremise, une place qui me donnait à peine de quoi vivre, j'ai été son homme-lige.

– Et pourquoi ? Il avait donc barre sur vous ?

– Non. C'est plutôt moi qui aurais barre sur lui, car je sais qu'il a eu autrefois de mauvaises histoires. Mais il est bien posé dans le monde, il a beaucoup d'argent et je ne suis qu'un pauvre hère. Je n'étais pas de force à résister. J'ai préféré me soumettre.

– Alors vous croyez que, ne vous voyant pas paraître ce matin, il va s'inquiéter de vous ?

– Certainement. Je ne serais même pas étonné qu'il vînt ici. Il a un prétexte pour y entrer, puisqu'il veut acheter l'hôtel… le comte de Muire l'a autorisé à le visiter… et il y est déjà venu hier.

– Je sais cela, et, s'il revient aujourd'hui, je me charge de le recevoir… et de vous l'amener. En votre présence, il n'osera pas nier qu'il vous a envoyé forcer les meubles de cette chambre pour y prendre ses lettres. Et, s'il niait, vous le démentiriez, j'espère, malgré la crainte qu'il vous inspire.

– Pourquoi nierait-il ? Un galant homme qui a été l'amant d'une femme n'a pas à se cacher d'avoir essayé de rentrer en possession de sa correspondance, qui aurait pu tomber entre les mains du mari. Et ce n'est pas un crime d'aider un ami dans un cas pareil. La fin justifie les moyens. Si vous me livriez à la justice, je dirais la vérité, et j'en serais quitte à bon compte.

– Vous auriez dû commencer par me la dire.

– C'est ce que j'aurais fait, si vous vous y étiez pris d'une autre façon. Votre estafier m'a traité avec une brutalité telle, que je me suis cru d'abord dispensé de vous répondre. Maintenant que vous me parlez convenablement, je n'ai rien à vous cacher et je déclare que vous savez tout. J'ai eu tort d'escalader un mur et de briser une fenêtre ; mais c'était à bonne intention, je vous le répète, et Golymine n'est pas plus blâmable que moi, car il ne m'a commandé cette expédition que pour sauver la réputation posthume de la comtesse.

– Alors, il est d'une prodigalité rare. Vingt mille francs comptant et six mille francs de pension viagère, qu'il vous a promis, uniquement pour épargner à M. de Muire le chagrin de découvrir que sa femme le trompait ; c'est bien payé, convenez-en.

Maurevers sentit l'ironie que cachait cet éloge de la libéralité de Golymine et il se repentit d'avoir cité des chiffres.

– Si bonne opinion que j'aie de votre protecteur, reprit le commandant, je ne puis admettre qu'il rémunère si généreusement un service de cette nature.

– Il savait que je courrais de gros risques et il les a estimés à leur juste valeur.

– Dites donc plutôt qu'il avait un intérêt personnel à ravoir ses lettres, qui le compromettraient bien plus, si un juge les lisait, qu'elles ne nuiraient à la mémoire de madame de Muire.

Et, comme Maurevers ouvrait la bouche pour protester :

– Épargnez-vous un mensonge. Je les ai trouvées, je les ai lues et je les ai mises en lieu sûr. Il y en a une que Goly-

mine me paierait tous les millions qu'il possède, si je consentais à la lui vendre.

– Je ne vois pas ce qu'il gagnerait à ce marché.

– Il y gagnerait d'abord de ne pas être condamné pour abus de confiance. Dans ce précieux billet, il reconnaît avoir reçu, pour les placer, d'importantes valeurs mobilières, qui appartenaient à la comtesse et qui ont disparu. Je l'ai, cet autographe, et, si vous aviez pu le lui rapporter, il aurait dû vous l'acheter beaucoup plus cher que le prix qu'il vous avait promis. Je crois même que, si je lui proposais de le lui céder contre la moitié de sa fortune, il accepterait avec empressement cette transaction… honteuse ; mais je compte faire de sa lettre un tout autre usage et, quand je l'aurai remise au procureur de la République, M. Golymine ne s'en tirera pas avec quelques années de travaux forcés.

– Dites tout de suite qu'on le guillotinera, ricana Maurevers dont la figure se décomposait à vue d'œil.

– Peuh ! il y a le jury qui accorde trop souvent les circonstances atténuantes, et le chef de l'État qui gracie volontiers. Mais il y a aussi des chances pour que la condamnation soit exécutée… et vous savez que la loi ne fait pas de différence entre le complice d'un crime et l'homme qui l'a compris.

– Je… je ne comprends pas, balbutia l'indigne mari de la princesse Orbitello.

Il y eut un silence. Le commandant se recueillait avant de frapper le grand coup, et Maurevers, qui s'attendait à le recevoir, se préparait à faire une défense désespérée.

– Lorsque je vous ai rencontré, hier, à Versailles, lui dit brusquement Georges, vous étiez avec M. Golymine et vous sortiez tous les deux du cabinet du juge d'instruction.

– Lui, oui, répliqua sans hésiter Maurevers ; moi, pas.

– C'est singulier. Votre femme a dit à quelqu'un que vous vous attendiez à être arrêté et que vous étiez décidé à fuir.

Un éclair de haine passa dans les yeux du prisonnier, et, si la pauvre princesse eût été à sa discrétion, il lui aurait fait payer cher cette imprudente confidence.

– Il paraît qu'on vous reproche d'avoir gardé trop longtemps ce revolver que vous prétendez avoir trouvé dans le train de cinq heures trente, le 19 juin dernier. Il paraît même qu'on vous soupçonne d'avoir tué madame de Muire.

– C'est faux ! cria Maurevers d'une voix rauque.

– Je ne suis pas votre juge, mais voyez comme tout s'enchaîne. Vous êtes allé dire adieu à votre femme, en revenant de Versailles, et, après, vous avez filé sur Paris, où vous vous êtes caché, jusqu'à la nuit. Et vous vous êtes fait prendre au moment où vous forciez un secrétaire qui devait contenir les lettres de Golymine à la comtesse. Il est tout naturel d'en conclure que l'effraction n'a été que la conséquence d'un premier crime, infiniment plus grave. La justice n'y manquera pas, et je n'ai pas besoin de vous dire ce qu'il adviendra de vous et du scélérat qui vous a poussé, non seulement au vol, mais au meurtre.

Maurevers baissait la tête, et le commandant lisait sur ce visage bouleversé que le misérable se sentait perdu. Mais le

commandant voulait lui arracher un aveu, à n'importe quel prix.

– Écoutez-moi, lui dit-il froidement. Vous êtes un grand coupable ; moins coupable cependant que Golymine. Et, si une tête doit tomber, c'est la sienne. Il dépend de moi de vous livrer à la justice, puisque je vous tiens. Mais je ne le tiens pas encore, lui, et s'il parvient à se mettre hors d'atteinte, c'est vous qui payerez pour lui. Je trouve que ce serait injuste, et je voudrais que les rôles fussent intervertis, c'est-à-dire qu'on le condamnât… et qu'on vous laissât libre d'aller vous faire pendre ailleurs. Je vous parle nettement et je n'édulcore pas les mots.

– Oh ! pas du tout. Concluez.

– Je conclus que la seule chance qui vous reste d'échapper au châtiment que vous méritez, c'est de me mettre à même de faire condamner cet homme, qui a été votre mauvais génie, et qui a poussé la scélératesse jusqu'à préparer l'arrestation d'un innocent.

– Et si je consentais, vous me lâcheriez ?

– Je ne sais pas encore ce que je ferais, mais je sais que, si vous refusez de me renseigner sur le passé de Golymine et sur ses actes récents, vous coucherez en prison ce soir.

– Vous renseigner !… c'est bientôt dit… et je ne demanderais pas mieux, mais je n'en sais rien… ou plutôt je ne sais qu'une chose, c'est que Golymine a été l'amant de la comtesse et qu'il tenait beaucoup à reprendre les lettres qu'il lui a écrites. Pourquoi y tenait-il tant ? Il n'a pas jugé à propos de me le dire et je ne le lui ai pas demandé. Vous affirmez que, parmi ces lettres, il y en a une qui le compromet ; je l'ignorais et je veux bien vous croire. J'admets que Golymine

ayant reçu en dépôt la fortune de madame de Muire et désirant se l'approprier, a pu tuer cette dame ; mais je n'avais moi, aucun intérêt à la supprimer.

– Aussi ne serez-vous accusé que de complicité. Golymine a conçu la pensée du crime et vous a payé pour l'exécuter.

– S'il m'avait payé, j'aurais de l'argent… beaucoup d'argent… et je n'ai pas vingt francs dans ma poche ; ma femme et mes enfants meurent de faim.

– Mais vous alliez toucher une grosse somme et une jolie rente. Il ne suffisait pas à Golymine d'être débarrassé de la comtesse, il lui fallait encore rentrer en possession de ce reçu qui pouvait le perdre et il n'a pas voulu payer d'avance. Donc, si vous invoquiez votre pauvreté actuelle comme moyen de défense, on vous rirait au nez.

» Et maintenant, croyez-moi, renoncez à ergoter sur votre cas ; ne cherchez plus de faux-fuyants et répondez-moi franchement. Vous êtes à ma merci et, je vous le répète, vous n'avez pas d'autre moyen de mériter mon indulgence.

» Allons ! racontez-moi l'histoire de Golymine… et la vôtre.

– Ce sera long. Et si vous croyez que c'est commode de parler quand on est lié comme un veau qu'on mène à l'abattoir et quand on n'a ni bu ni mangé depuis dix-huit heures. J'ai les reins brisés et je meurs de faim. Si j'entamais le récit que vous me demandez, je n'aurais pas la force d'aller jusqu'au bout. J'aime autant ne pas commencer.

– Je puis vous faire donner du pain et du vin.

– Non. Un verre de cognac, ou deux, pour me remettre le cœur.

Le commandant appela à très haute voix Carcenac, qui accourut aussitôt, et il lui ordonna d'aller chercher de l'eau-de-vie. Carcenac obéit sans murmurer, quoique la commission ne lui plût guère, et, dès qu'il fut sorti, Maurevers reprit :

– Je vous remercie, monsieur ; mais, puisque vous voulez bien me traiter comme un homme et non plus comme un chien, faites-moi donc la grâce de me rendre l'usage de mes mains. Si vous me laissiez garrotté, votre valet serait obligé de porter le verre à mes lèvres, et je vous prie de m'épargner tout contact avec ce drôle qui m'a arrangé de la sorte… J'ai l'air d'un pigeon à la crapaudine… Oh ! je ne vous demande pas de me délier tout à fait. Il suffit que vous relâchiez cette corde qui attache mes bras le long de mon corps. Ce grand coquin l'a tellement serrée qu'elle me coupe la respiration.

– Qu'à cela ne tienne ! dit Georges Roland, qui ne pouvait guère se douter que le prisonnier se préparait à abuser de sa complaisance.

Georges était sans défiance aucune et il n'attendit même pas que Carcenac rapportât la bouteille d'eau-de-vie qui devait réconforter le prisonnier et le décider à parler.

Georges se leva, s'approcha de Maurevers et se mit à défaire les liens qui immobilisaient les bras de ce complice de Golymine.

Ce n'était pas si facile qu'il le croyait. L'ex-cuirassier faisait les nœuds comme un vieux marin, et il avait enserré son homme dans des ligatures très compliquées. La corde qui attachait les bras faisait trois fois le tour du corps et une fois

le tour du cou, de sorte qu'une fausse manœuvre pouvait avoir pour résultat la strangulation du patient.

Celui-ci, du reste, aidait son libérateur en lui prodiguant les indications, telles que : « Pas si vite !… N'appuyez pas tant… Desserrez tout doucement… Là, c'est bien… Mon bras droit me fait déjà moins souffrir… Encore un petit effort et je pourrai m'en servir… Il est tellement engourdi que je ne le sens plus. »

Le commandant travaillait consciencieusement ; mais il n'allait pas vite en besogne, et il lui tardait que Carcenac vînt à son aide, Carcenac qui n'aurait pas de peine à dénouer ce qu'il avait noué lui-même.

– Monsieur, dit Maurevers, voulez-vous me permettre de vous donner mon avis sur la meilleure façon de procéder pour mener à bien votre charitable entreprise ? En ce moment, vous êtes très mal placé pour me délivrer ; si vous aviez l'obligeance de vous pencher davantage, vous opéreriez plus facilement… et mieux encore, si vous vouliez bien mettre un genou en terre et passer votre bras entre mon dos et la colonne du lit à laquelle votre satellite m'a rivé.

Le commandant se prêta à ce désir. Pendant qu'il travaillait à parachever son œuvre de délivrance, Maurevers, dont il ne pouvait plus surveiller les mouvements, dégagea son bras droit, et glissa tout doucement sa main dans la poche de son pantalon.

Il n'était pas encore en état de se lever, puisqu'il restait attaché au lit par le cou et par le milieu du corps, mais il n'avait pas besoin d'être debout pour exécuter l'abominable projet qu'il méditait.

Sa main reparut, armée d'un revolver.

– C'est fait, dit-il, je ne souffre plus et je suis prêt à vous répondre, si vous voulez bien vous relever. Excusez-moi, monsieur, de vous avoir donné tant de peine.

Le misérable attendait que Georges lui présentât le flanc et se préparait à le tirer à bout portant.

Il réservait un second coup pour Carcenac, qui allait rentrer dans la chambre et qui ne manquerait pas d'accourir au secours de son maître, quand il le verrait par terre.

Heureusement, Maurevers avait compté sans la présence d'esprit et sans l'impétuosité du ci-devant cuirassier, qui arriva juste au moment où le commandant allait se remettre sur pied.

Carcenac vit briller le canon de l'arme meurtrière, franchit d'un seul bond la distance qui le séparait du prisonnier à moitié délivré et, d'un coup de la bouteille pleine qu'il apportait, un coup vigoureusement appliqué sur le bras, fit tomber le revolver sur le parquet.

– Ah ! canaille ! s'écria-t-il en se précipitant pour le ramasser, tu voulais tuer mon commandant !

Georges fut debout en un clin d'œil et n'eut pas de peine à comprendre ce qui venait de se passer.

– Merci, mon brave ! dit-il.

– Voulez-vous que j'assomme ce brigand-là, demanda Carcenac, en levant sur la tête de Maurevers la bouteille qu'il n'avait pas lâchée dans la bagarre.

– Non pas ! Je tiens à ce qu'il vive et à ce qu'il parle. Refais les nœuds que j'ai eu la naïveté de desserrer. Tu peux laisser libre le bras qu'il a réussi à dégager.

– Mais, mon commandant…

– Que crains-tu ? Il est désarmé.

– C'est ma faute s'il a essayé de vous tuer… quand je pense que, cette nuit, j'ai été assez bête pour ne pas le fouiller avant de l'attacher… Ah ! je mériterais d'être fusillé.

– Tu mériterais plutôt d'être décoré ; car, si tu n'étais pas arrivé à temps, je ne serais plus de ce monde.

Tout en s'exclamant, Carcenac travaillait avec ardeur à ligoter solidement Maurevers qui se laissait faire sans résister et sans desserrer les dents.

– Maintenant, reprit Georges Roland, verse-lui un verre d'eau-de-vie.

Cette fois, Carcenac crut que son commandant devenait fou.

– Fais ce que je te dis, et quand il aura bu, place le verre et la bouteille sur cette chaise, à portée de sa main. J'espère que l'eau-de-vie lui déliera la langue.

Maurevers ne perdait pas un mot de ce dialogue et ne paraissait ni effrayé, ni résigné. Sa figure avait pris une expression indéfinissable ; ses yeux étincelants semblaient défier Georges.

– À votre santé, monsieur, dit-il en vidant d'un trait le verre que l'ex-cuirassier venait de remplir. Vous êtes un homme d'esprit, puisque vous ne m'en voulez pas d'avoir essayé de me débarrasser de vous et de votre sbire. Dans ma position, c'était assez naturel. J'ai manqué mon coup ; n'en parlons plus. Mais je vais vous montrer qu'on obtient tout de

moi, avec des égards. Interrogez-moi. Je vous répondrai sans mentir et je vous dirai tout ce que vous voulez savoir.

Georges Roland reprit le fauteuil où il avait déjà siégé, fit signe à Carcenac de s'asseoir un peu plus loin, et commença ainsi :

– Allons droit au fait. C'est vous qui avez tiré sur madame de Muire, par ordre de Golymine ?

– Non. Il a opéré lui-même.

– Mais vous étiez avec lui quand il a tiré ?

– Pas davantage. J'étais à ma place réglementaire, qui est sur l'impériale, à l'arrière du train. Je suis descendu à Chatou, comme je descends à toutes les stations. Sur le quai, j'ai vu le jeune homme qui est maintenant dans la prison de Versailles ; je l'ai vu changer de compartiment. J'ai vu Golymine entrer dans celui que ce garçon venait de quitter, et je suis remonté sur mon perchoir. Je n'ai pas vu la scène, qui s'est passée un peu plus loin, et je n'ai même pas entendu le coup de pistolet.

– Cependant, à l'arrivée en gare de Saint-Germain, vous avez retrouvé Golymine.

– C'est exact. Et, pour vous prouver que je ne vous cache rien, j'ajoute qu'il m'a tout raconté. Il m'a dit que, dans la voiture où il avait voyagé depuis Chatou, il avait trouvé un revolver qu'il m'a montré, et que l'idée lui était venue de l'essayer sur la comtesse de Muire.

– Quoi ! il vous a fait spontanément l'aveu de son crime, à vous qui n'en deviez retirer aucun profit !… qui ne connaissiez pas la victime autrement que de nom, ou peut-être de vue ! C'est étrange, avouez-le !

– Je l'avoue, mais cela s'est passé comme je vous le dis. Vous ne connaissez pas Golymine. Personne ne le connaît bien, excepté moi. C'est un homme que rien n'arrête, quand il s'agit d'atteindre un but, et il avait précisément besoin de moi pour en arriver à ses fins, qui étaient : *primo,* de détourner les soupçons sur un autre et, *secundo,* de reprendre ses lettres à la comtesse.

» Aussi, après m'avoir tout dit, m'a-t-il confié le revolver qui portait le nom du jeune homme et m'a-t-il donné rendez-vous le soir même, à dix heures, place Pigalle, devant la maison où demeurait ce M. de Mestras.

– Et vous y êtes allé ? Vous avez assisté à l'entrevue ?

– Oh ! de loin. M. de Mestras ne m'a pas vu, et je n'ai jamais su au juste ce que Golymine lui voulait. J'ai pensé depuis qu'il avait fait là une fausse manœuvre, car après ce colloque, il n'a pas agi avec sa décision accoutumée. Il m'a commandé d'abord de garder le revolver, et puis, au bout de quatre jours, il m'a recommandé de le remettre au chef de gare de Saint-Germain, ce que j'ai fait. Mal m'en a pris, vous le savez.

» On m'a immédiatement soupçonné de *chantage,* et mon affaire n'a pas tardé à prendre une mauvaise tournure. Et finalement, hier, Golymine, qui m'avait appelé à Versailles, m'a prévenu que je ferais bien de filer. Il m'a proposé en même temps de me tirer pour toujours de la misère, si je lui rapportais sa correspondance. Je n'étais pas en situation de marchander, car on venait de me notifier ma révocation. J'ai donc accepté. Nous nous sommes retrouvés à Paris dans la soirée, et il m'a aidé à préparer l'expédition. Il est même venu avec moi visiter les abords de la place, et il m'a expliqué par le menu tout ce que j'aurais à faire : comment je

pourrais me procurer une échelle, la manière de m'en servir et de me débarrasser des chiens ; il m'a indiqué où était la chambre à coucher de la comtesse et décrit minutieusement les meubles où elle pouvait avoir serré ses lettres.

– Bref, interrompit Georges Roland, à vous entendre, c'est lui qui a tout fait et vous n'avez à peu près rien à vous reprocher.

– Si. Je me reproche ma faiblesse. J'étais sous la dépendance de cet homme. J'ai eu le tort de lui obéir. Et il m'en coûtera cher, si vous n'avez pas pitié de moi. Mais vous pouvez me sauver, car je n'ai trempé en aucune façon dans le crime de Chatou, et, quant à la tentative de vol, qui m'a si mal réussi, il dépend de vous que la justice n'en sache rien.

– Vous oubliez la tentative de meurtre sur ma personne.

– Il n'y a pas eu de tentative, puisque je n'ai pas tiré. La loi ne punit pas les crimes d'intention. Et je m'estime fort heureux de ne pas avoir fait feu, car je n'espère plus qu'en vous.

– Cela signifie, sans doute, que vous me demandez de vous rendre la liberté, en échange de vos aveux. C'est un peu prématuré, et vous trouverez bon que j'ajourne ma décision.

Et le commandant demanda à Carcenac :

– Existe-t-il dans l'hôtel un local, facile à surveiller, où tu pourrais enfermer quelqu'un ?

– Il y a un cabinet noir, à côté de ma loge, grommela l'ex-cuirassier.

– Bon ! tu y porteras un matelas et des vivres, sans oublier la bouteille d'eau-de-vie. Dénoue la corde qui attache

cet homme au pied du lit, fais-le lever et pousse-le devant toi.

L'ordre fut ponctuellement exécuté, et Carcenac ne ménagea pas les bourrades à Maurevers, qui ne s'avisa pas de réclamer, parce qu'il comprenait que le commandant ne reviendrait pas sur une décision prise en connaissance de cause.

Cinq minutes après, le complice de Golymine était bien et dûment incarcéré dans un lieu sans jour et sans autres meubles qu'une chaise de paille.

Le commandant, qui avait dirigé l'opération, allait emmener Carcenac dans le jardin pour lui donner des instructions supplémentaires, lorsqu'on sonna à la porte cochère de l'hôtel.

II

Tout chemin mène à Rome, dit le proverbe.

Georges Roland avait pris le plus court pour se rendre de la gare Saint-Lazare au boulevard Malesherbes ; Hélène Lanoue, qui n'avait pas affaire à l'hôtel de Muire, s'était dirigée du côté opposé, mais rien n'empêchait qu'elle arrivât au même point, après un long détour.

Hélène n'avait pas menti en disant au commandant qu'une lettre, reçue le matin même, l'appelait à l'hôtel Meurice. Hélène ne mentait jamais. Mais ce n'était pas seulement pour le plaisir de revoir une amie de pension qu'elle avait pris le train, et Georges eût été très étonné s'il avait pu la suivre des yeux, après l'avoir quittée sur le trottoir de la rue d'Amsterdam.

Elle s'était bien acheminée d'abord vers la rue de Rivoli, par la rue du Havre, le boulevard de la Madeleine et la rue de la Paix.

L'hôtel où était descendue cette amie de passage à Paris, n'est pas loin de la rue Castiglione, et mademoiselle Lanoue s'y était présentée pour demander mademoiselle Védrine, institutrice des enfants de la comtesse Borisof, arrivée la veille de Moscou.

On lui avait répondu en lui remettant une lettre de cette demoiselle qui la priait de l'excuser et de prendre la peine de passer dans la journée rue Jouffroy, au coin de l'avenue de Villiers. La comtesse, écrivait mademoiselle Védrine, venait de louer là un hôtel qu'elle se proposait d'habiter, à son re-

tour d'Angleterre, et elle s'y était rendue avec ses filles et sa demoiselle de compagnie qui devait présider aux arrangements intérieurs de cette future résidence.

Hélène s'étonna d'autant moins de cette absence forcée de son amie, qu'elle savait par expérience qu'une institutrice n'est jamais sûre de pouvoir disposer de son temps. Elle se rappelait, d'ailleurs, que Juliette Védrine était renommée pour son goût en fait de toilettes et d'ameublements ; qu'en Russie, elle avait transformé l'habitation princière des Borisof, et que la comtesse ne s'installait jamais nulle part sans s'éclairer des conseils de cette jeune fille, Française et Parisienne jusqu'au bout des ongles.

Hélène tenait beaucoup à la voir, et elle se promit de ne pas rentrer à Chatou sans avoir fait le voyage de l'avenue de Villiers.

Mais au lieu de prendre une voiture ou de s'acheminer à pied vers ce quartier fort éloigné de celui où elle se trouvait, Hélène prit la direction des Champs-Élysées, en suivant les arcades de la rue de Rivoli.

C'est alors que le commandant n'y aurait rien compris, s'il avait pu la voir, et surtout étudier l'expression de son visage et commenter son allure.

On a écrit souvent la physiologie de la femme qui sort, et les connaisseurs habitués à flâner dehors prétendent deviner à l'air, à la toilette, à la démarche d'où vient cette femme, où elle va, ce qu'elle pense, ce qu'elle est ; le tout aussi sûrement que, d'après un simple fragment d'os, Cuvier reconstituait un animal antédiluvien.

Mais le plus expert de ces batteurs de pavés eût été, ce jour-là, fort embarrassé de dire à quelle catégorie sociale ap-

partenait Hélène Lanoue, et quel était le but de sa promenade matinale.

Habillée, comme toujours avec un goût parfait, élégamment chaussée, et jolie comme on ne l'est pas, elle aurait pu être prise pour une demi-mondaine, n'eût été l'air de son visage, un air presque sévère qui aurait tenu à distance les galants les plus osés.

Elle aurait pu passer aussi pour une jeune mariée qui s'essaie à sortir seule et qui s'en va chez sa couturière ou chez sa modiste.

Mais quand elles sortent pour affaires, les honnêtes femmes marchent d'un pas rapide et assuré. Or, mademoiselle Lanoue marchait aussi lentement que celles qui vont voir les étalages des magasins à la mode, et sous les arcades de la rue de Rivoli, entre la rue Castiglione et la rue Saint-Florentin, il n'y a que l'hôtel Continental et des boutiques sans importance.

Elle allait droit devant elle, sans tourner la tête et sans regarder les rares passants qu'elle rencontrait.

Évidemment, son esprit était ailleurs.

Et plus elle avançait vers la place de la Concorde, moins elle allait vite. Il lui arrivait même de s'arrêter, comme si elle eût songé à rebrousser chemin, et de se remettre en marche, après une station de quelques secondes.

De cette allure incertaine, un observateur sagace aurait pu inférer qu'elle allait risquer une démarche scabreuse et qu'elle hésitait au dernier moment.

Les décavés qui se sont mis en route pour aller emprunter de l'argent, ont de ces tergiversations et de ces temps

d'arrêt subits, avant de se décider à franchir le seuil de la maison du capitaliste ou de l'ami qui leur ouvrira peut-être sa caisse ou sa bourse.

Et certes, ce n'était pas la crainte d'un refus d'argent qui préoccupait tant mademoiselle Lanoue.

Depuis qu'elle était entrée chez madame de Muire, elle n'avait jamais eu d'embarras pécuniaires. Ses appointements lui suffisaient largement. Elle faisait même, chaque année, des économies qui avaient fini par atteindre un chiffre assez rond et qu'elle avait confiées au notaire de la comtesse.

Mais mademoiselle Lanoue venait de prendre, avant de partir de la villa des Frênes, une décision grave ; si grave qu'elle s'était abstenue d'en faire part à Georges Roland, et elle apercevait maintenant des difficultés d'exécution qui la décourageaient presque.

La partie qu'elle allait jouer était de celles où il n'y a rien à gagner et qu'il ne faut pas perdre, sous peine de tomber dans un abîme de malheurs et d'y entraîner des amis.

Elle se préparait, depuis la veille, à tenter l'aventure ; elle n'avait pas fermé l'œil de toute la nuit, et peut-être ne se serait-elle pas décidée à la risquer, si la lettre de son ancienne camarade du pensionnat n'était pas arrivée tout à point pour faire pencher la balance en faveur du voyage à Paris, que, jusqu'au dernier moment, elle avait hésité à entreprendre.

En lisant l'invitation de mademoiselle Védrine, elle s'était dit : « Dieu le veut ! » et elle était partie sans tarder une minute de plus, de peur de changer d'avis.

Cela s'appelle brûler ses vaisseaux, mais Hélène n'avait pas tellement brûlé les siens qu'il ne lui restât aucun moyen de revenir sur sa résolution.

Elle en était déjà à se reprocher de n'avoir pas consulté le commandant, et à se demander si elle ne ferait pas bien de remonter jusqu'au boulevard Malesherbes, avant d'aller frapper à une autre porte que celle de l'hôtel de Muire. Elle savait qu'il lui faudrait tôt ou tard mettre son futur mari dans la confidence de ses projets et délibérer avec lui sur le parti qu'il leur conviendrait de prendre, si les soupçons qui la torturaient venaient à se vérifier.

Mais elle pensait aussi que, si ces soupçons n'étaient pas fondés, si elle acquérait la certitude de s'être trompée, mieux valait cent fois que le commandant ne sût jamais par quelles terribles angoisses elle avait passé.

Tout en pesant ainsi le pour et le contre, elle marchait lentement, mais elle marchait, et elle était arrivée à la place de la Concorde.

À ce moment, Georges Roland commençait à interroger Maurevers. Il ne pensait pas du tout à mademoiselle Lanoue, et, comme il ne possédait pas le don de seconde vue, il ne pouvait pas se la figurer franchissant à grands pas les espaces brûlés par le soleil de juillet, qui s'étendent de l'extrémité de la rue de Rivoli à l'entrée de l'avenue Gabriel.

Hélène venait de prendre brusquement un parti, et maintenant elle allait droit au but.

Elle traversa la rue Royale, au point où elle débouche sur la place, longea le majestueux édifice où fut jadis le garde-meuble et s'arrêta, un instant, au coin de la rue Boissy-

d'Anglas, en face d'un jardin suspendu qui s'avance comme un cap de verdure au coin de l'avenue.

Ce jardin, bien connu des Parisiens qui vont aux Champs-Élysées et au bois de Boulogne, est une dépendance du cercle où, en des temps plus heureux, le comte de Muire allait, assez régulièrement, faire son whist avec ses amis.

Aux heures tardives, en été, les habitués de ce club viennent là fumer leur cigare, en regardant le défilé des voitures, mais le matin, il est rare qu'on y voie quelqu'un et mademoiselle Lanoue passa sans lever les yeux.

La porte cochère du cercle est un peu plus loin et c'était là que la jeune fille avait affaire.

Un valet de pied en livrée bayait aux corneilles sous le vestibule, et regardait les passants du haut de sa grandeur, avec des airs de laquais satisfait de son sort.

Hélène en avait vu bien d'autres chez la comtesse et ce n'était pas ce drôle qui l'intimidait. Mais la question qu'elle voulait formuler était de celles qu'une jeune fille bien élevée n'aime pas à adresser à un laquais.

Elle entra pourtant et elle lui demanda l'adresse de M. le comte de Golymine.

Cette fois, si Georges Roland avait pu l'entendre, il aurait cru qu'elle devenait folle.

Le valet de pied, au lieu de lui répondre, se mit à rire, de ce rire insolent que se permettent les gens de sa sorte quand une femme qu'ils ne connaissent pas leur parle.

Hélène eut vite fait de le rappeler à l'ordre.

– Je vous demande où demeure M. Golymine, membre de ce cercle, dit-elle d'un ton qui lui fit baisser les yeux. Si vous l'ignorez, allez vous en informer. J'attends.

Le drôle redevint sérieux et entra dans la loge du concierge, qui se trouve au fond du vestibule.

Un instant après, ce concierge parut, toisa mademoiselle Lanoue, et jugeant à son air qu'elle n'était pas une fille, lui dit très poliment que M. le comte avait expressément défendu qu'on donnât son adresse, mais que, si madame voulait entrer au parloir et lui écrire, la lettre serait remise, le jour même à M. le comte.

Hélène n'avait pas prévu qu'on refuserait de la renseigner.

Il n'en fallut pas davantage pour qu'elle renonçât momentanément à exécuter le projet hasardeux qu'elle avait formé.

Le matin, elle s'était dit : « Dieu le veut ! » Elle se disait maintenant : « Dieu ne le veut pas ! » Et il ne lui restait plus qu'à se retirer.

Ainsi fit-elle, sans trop savoir où elle allait et sans se douter que l'homme qu'elle cherchait n'était pas loin.

Hélène eut d'ailleurs la présence d'esprit de ne pas se retirer piteusement comme une solliciteuse éconduite, ou comme une chercheuse d'aventures qui vient de se casser le nez à la porte d'un riche seigneur dont elle rêvait la conquête.

Elle sauva les apparences en disant au concierge qu'elle préférait écrire chez elle à M. Golymine, et qu'elle lui adresserait la lettre au cercle.

Et ce concierge, mieux avisé que le valet de pied, resta respectueux.

Hélène, en sortant, tourna machinalement du côté de la place de la Concorde, et s'en alla, en rasant le mur du jardin surélevé, jusqu'à l'avenue Gabriel, qu'elle franchit pour gagner l'ombre des arbres de ce coin des Champs-Élysées.

Après cette déconvenue qui dérangeait un plan péniblement conçu, elle éprouvait le besoin de réfléchir encore avant de prendre une résolution définitive, et elle alla s'asseoir sur un banc, où elle ne risquait pas d'être dérangée, car, à l'heure qu'il était, les passants et les promeneurs n'abondent pas sous les quinconces.

Il était temps qu'elle se décidât. Ses tourments duraient depuis la veille, depuis l'instant où Georges Roland lui avait montré la lettre de Golymine à la comtesse, cette lettre qui constituait à elle seule une preuve accablante contre ce problématique personnage, dont les traits et l'écriture avaient successivement rappelé à Hélène de lointains et poignants souvenirs.

Pour les traits, elle était restée dans le doute.

Elle n'avait pas vu depuis très longtemps l'homme auquel ressemblait assez vaguement Golymine ; elle ne savait pas où il était, et elle n'espérait pas le revoir.

Mais, comme elle l'avait dit à son fiancé, elle pouvait comparer l'écriture de Golymine à une autre écriture dont elle possédait un échantillon.

Elle n'y avait pas manqué et de cette vérification, faite pendant que le commandant causait sur le balcon avec M. de Muire et sa fille, il était résulté que mademoiselle La-

noue ne doutait presque plus que les deux pièces ne fussent de la même main. Il y avait entre elles de légères différences, mais l'écriture change avec le temps comme le visage. Celle de l'homme fait n'est plus celle de l'enfant, et cependant le caractère général reste le même. De sorte que la jeune fille n'avait pas encore une certitude absolue.

Et cette certitude, elle voulait à tout prix l'acquérir, pour des motifs qu'elle n'avait révélés à personne.

Le seul moyen qu'elle eût de savoir à quoi s'en tenir, c'était de s'aboucher avec Golymine, qui lui faisait horreur, depuis qu'il lui était démontré que ce misérable avait tué ou fait tuer la mère de Marcelle.

Elle le haïssait autant qu'elle affectionnait Médéric, elle savait que Médéric serait remis en liberté le jour où le véritable assassin de la comtesse serait arrêté ; et, par une fatalité inouïe, elle se trouvait forcée de voir cet assassin, de l'interroger et de s'assurer qu'il n'était pas l'homme qui avait été autrefois mêlé à sa vie, à elle.

Cette nécessité l'avait poussée à quitter la villa des Frênes pour courir à Paris, sans savoir comment elle s'y prendrait pour aborder Golymine.

Elle ne pouvait pas espérer qu'elle le rencontrerait dans la rue ; ces hasards-là n'arrivent jamais qu'à contre temps. Aussi, s'était-elle décidée à se présenter chez lui, au risque de se compromettre fortement. Et, comme elle ignorait son adresse, elle avait eu l'idée de la demander au cercle.

Pourquoi les gens du club avaient-ils refusé de la lui donner ? Hélène était tentée de croire que Golymine se cachait déjà, puisqu'il leur avait défendu de fournir la moindre

indication aux gens qui viendraient s'enquérir de son domicile.

Et cette supposition n'avait rien d'invraisemblable, après ce qui s'était passé la veille à Versailles. Golymine, confronté avec M. de Mestras, avait dû pressentir que son affaire se gâtait, et le colloque orageux qu'il avait eu en sortant du palais de Justice avec le commandant n'était pas pour le rassurer. L'ordre de déguerpir donné par lui à son complice Maurevers prouvait bien qu'il songeait à abandonner une partie fortement compromise.

Tout indiquait donc qu'il se préparait à fuir ; mais il se pouvait qu'il n'en eût pas le temps, car Georges Roland n'allait pas en perdre pour le dénoncer. C'eût été déjà fait, si la lettre eût été entre les mains du commandant.

Hélène l'avait gardée, cette lettre, mais elle ne pouvait pas la garder indéfiniment, et elle savait fort bien que, le jour où elle la remettrait à son futur mari, l'inflexible Georges la porterait aussitôt au juge d'instruction.

Elle se repentait maintenant de ne pas lui avoir confié la cause de ses perplexités, et elle se promettait d'en venir là, le soir même, si elle rentrait aux Frênes sans avoir pu joindre Golymine.

En attendant, elle ne savait que faire. Ce n'était pas encore l'heure où son amie devait l'attendre dans l'hôtel de l'avenue de Villiers. Et mademoiselle Lanoue, qui s'était mise en route à jeun, commençait à s'apercevoir qu'elle avait faim.

La nature ne perd jamais ses droits. Les crises morales les plus violentes n'y font rien.

Hélène subissait la loi commune. Elle se dit qu'elle n'avait rien de mieux à faire, pour le moment, que de chercher un restaurant où elle pût déjeuner.

Elle n'avait qu'à choisir, car les établissements où on sert à manger abondent aux Champs-Élysées, et elle se souvenait de s'être attablée chez Le Doyen, avec madame de Muire et sa fille, la veille de l'ouverture du Salon, le jour du vernissage, que Marcelle ne manquait jamais, parce qu'elle était sûre d'y rencontrer Médéric, grand amateur de peinture et un peu peintre lui-même.

Hélène, accoutumée à sortir seule, n'éprouvait aucun embarras à entrer dans un lieu public et à s'y faire servir. Elle espérait d'ailleurs qu'il n'y aurait pas foule, car l'exposition annuelle avait pris fin, et au mois de juillet, par une chaleur torride, c'est surtout le soir que les Parisiens vont prendre leur repas en plein air.

Elle se leva donc du banc où elle était assise et, avant de s'acheminer vers le restaurant qu'elle connaissait, elle donna un coup d'œil du côté du cercle.

Elle vit un monsieur assis en plein soleil sur une chaise de jardin, juste à l'angle de la terrasse qui domine l'entrée de l'avenue Gabriel et l'entrée de la rue Boissy-d'Anglas. Il se présentait à elle de profil, et tout en fumant un gros cigare, il se penchait de temps à autre pour regarder dans la direction du faubourg Saint-Honoré.

Évidemment, il attendait quelqu'un et bientôt, lassé sans doute de ne rien voir venir de ce côté-là, il se retourna et il avança la tête, afin de s'assurer que ce quelqu'un n'arrivait pas par l'avenue Gabriel.

Alors seulement, Hélène reconnut Golymine, qu'elle ne s'attendait guère à trouver là. Le concierge qui venait de l'éconduire, devait savoir qu'il y était et s'était bien gardé de le lui dire, probablement parce qu'il avait reçu l'ordre de se taire. Quoi qu'il en fût, la rencontre était heureuse pour la jeune fille, qui ne s'était décidée qu'à regret à se présenter chez ce comte suspect et qui allait pouvoir l'aborder dans la rue, quand il sortirait du cercle.

Il ne s'agissait que de l'attendre à la porte, et elle allait se mettre en faction sur le trottoir, sans plus songer à déjeuner, lorsque M. Golymine se leva et l'aperçut.

Il avait de bons yeux et une bonne mémoire, car il la reconnut immédiatement.

Il la salua sans hésiter, et par un geste poli, il sut lui faire comprendre qu'il se félicitait de la voir et qu'il allait s'empresser de profiter de l'occasion, c'est-à-dire descendre pour lui parler.

Tout cela était correct, puisque M. de Muire l'avait présenté à mademoiselle Lanoue, dans le jardin de la villa, et il ne pouvait pas décemment, du haut de la terrasse, engager avec elle une conversation à distance.

Cela prouvait aussi qu'il ne se défiait pas de la jeune institutrice, puisque, au lieu de se dérober, il se dérangeait, quoique, assurément, ce ne fût pas elle qu'il attendait avec tant d'impatience.

Hélène n'avait donc rien de mieux à faire que de rester où elle était, et elle s'y décida d'autant plus volontiers que le lieu lui convenait parfaitement. Dans ce coin solitaire, mais accessible à tout venant, elle n'avait à craindre ni les indiscrets ni la contrainte. Elle était certaine que personne ne

viendrait troubler l'entretien, et que Golymine n'oserait pas abuser du tête-à-tête pour lui imposer sa volonté, encore moins pour lui reprendre de force la lettre qu'elle portait sur elle et qui le mettait à sa merci.

Elle s'était placée de façon à surveiller de loin la grande porte du cercle, pour le cas où Golymine s'aviserait de détaler du côté opposé, et elle se sentait capable de courir après lui, s'il essayait d'éviter le colloque.

Mais il n'y songeait guère, car elle le vit bientôt venir à elle et il l'aborda le sourire aux lèvres, le chapeau à la main, avec un empressement de bon aloi.

– Excusez-moi, mademoiselle, dit-il courtoisement. Je n'ai pu résister au désir qui m'est venu de vous demander des nouvelles de M. le comte de Muire et de sa charmante fille. On me dit que vous vous êtes informée de moi chez le concierge du cercle… car c'est bien vous, n'est-ce pas ?… Ce concierge m'a parlé d'une très jolie personne qui voulait avoir mon adresse.

– Oui, monsieur, c'est moi, répondit Hélène, en le regardant comme une jeune fille ne regarde jamais un homme.

– Alors je m'estime très heureux de vous avoir aperçue, et je suis prêt à entendre ce que vous avez à me dire… et à vous servir en toutes choses.

Au lieu de répondre, Hélène continuait à le dévisager. Elle ne l'avait encore vu que sous les voûtes sombres de l'église Saint-Augustin et à l'ombre des grands arbres du jardin de la villa des Frênes. Maintenant, elle le voyait en plein soleil, et, plus elle examinait ses traits réguliers, ses yeux étincelants, ses longues moustaches soyeuses, plus elle croyait le reconnaître.

– Je suis infiniment flatté d'attirer à ce point votre attention, dit en souriant Golymine, assez surpris de la persistance qu'elle mettait à l'examiner. Est-ce que ma figure vous rappellerait… un souvenir ?

– Oui, répliqua résolument Hélène, un souvenir de mon enfance.

– Vraiment ? s'écria Golymine, de plus en plus souriant. Je suis ravi de ressembler à quelqu'un que vous avez connu dans votre enfance… connu et aimé, je suppose, car les enfants oublient vite les gens qui leur ont déplu… ou qui leur ont fait du mal.

– Pas toujours.

– J'aime à croire, mademoiselle, que mes traits ne vous rappellent pas ceux d'un homme dont vous auriez eu à vous plaindre jadis ; mais s'il en est ainsi, je puis vous assurer que je n'ai rien de commun avec le personnage auquel j'ai le malheur de ressembler. Et si, par hasard, vous me preniez pour cet individu, je vous dirais qu'à l'époque où vous étiez enfant, j'étais dans mon pays, en Pologne… vous avez tout au plus vingt ans, n'est-ce pas ?

– Vingt-cinq, monsieur. Je suis née le 24 mars 1859, répondit mademoiselle Lanoue, en appuyant sur l'énonciation de la date.

– Eh bien ! j'étudiais alors à l'université de Wilna. Et j'y suis resté jusqu'en 1866. Puis j'ai voyagé en Russie, en Orient, en Allemagne, en Italie. Je suis arrivé en France, pour la première fois, l'année dernière.

– Vous vous trompez, monsieur, car la Savoie fait partie de la France.

– C’est juste. J’oubliais que j’ai fréquenté les eaux d’Aix, longtemps avant de venir à Paris. Vous savez, je le vois, que j’y ai vu souvent M. et madame de Muire.

– Oui, je le sais… et cependant ni elle ni lui n’ont parlé de vous devant moi.

– C’est que mes rapports avec eux n’ont jamais été bien intimes ; je rencontrais madame de Muire au Casino, à la promenade ou dans des excursions sur le lac du Bourget.

– Mais vous l’avez revue à Paris, dit Hélène en regardant fixement Golymine.

– Non, mademoiselle. J’ai pu l’apercevoir quelquefois dans sa voiture, mais les relations passagères que j’avais eues avec elle dans une ville d’eaux ne m’autorisaient pas à lui faire une visite, et je ne lui en ai pas fait.

– Vous avez cependant assisté à ses obsèques.

– C’est vrai. Je suis du même cercle que M. de Muire, et j’ai tenu à lui témoigner la sympathie que m’inspirait l’affreux malheur qui venait de le frapper. Je crois qu’il m’en a su gré, et maintenant j’aurai quelquefois l’occasion de le voir, puisque je vais traiter avec lui pour acquérir les immeubles qu’il a mis en vente.

» Mais, à propos de ce cercle où je l’ai retrouvé peu de temps après mon arrivée à Paris, oserais-je vous faire remarquer, mademoiselle, que vous ne m’avez pas encore appris pourquoi vous vous êtes donné la peine de venir m’y demander ?

La question était nette. Hélène ne pouvait pas l’éluder, et cependant elle hésitait encore à s’expliquer.

C'est qu'elle se demandait par où elle allait commencer. Fallait-il interroger Golymine, sans préciser le but qu'elle voulait atteindre, et essayer de l'amener par des voies détournées à confesser qu'il n'était ni comte, ni Polonais ; ou bien valait-il mieux l'attaquer de front en lui montrant, non pas sa lettre à la comtesse, mais la pièce de comparaison qu'elle possédait, et en lui disant à brûle-pourpoint : « Est-ce vous qui avez écrit cela et signé de ce nom qui n'est pas celui que vous portez maintenant ? »

Le premier moyen présentait peu de chances de succès, car les réponses évasives de Golymine indiquaient assez qu'il était déjà sur ses gardes. Le second était dangereux. Si Hélène lui exhibait la pièce accusatrice, il nierait très probablement et, averti par cette exhibition que mademoiselle Lanoue lui était hostile, il prendrait aussitôt ses mesures pour échapper à tant d'ennemis coalisés contre lui. Il se déroberait en passant immédiatement la frontière, et Médéric ne serait pas remis en liberté.

Hélène voyait le péril, mais la question de la véritable identité de Golymine la touchait de trop près pour qu'elle s'abstînt, par prudence, de frapper le grand coup.

Mieux valait en finir que de rester dans la terrible incertitude qui l'empêchait d'aider Georges Roland à faire arrêter l'assassin de la comtesse.

– Il s'agissait certainement d'une chose importante, reprit Golymine, car il paraît que vous avez demandé mon adresse au concierge du cercle. M. de Muire aurait pu vous la donner ; il la connaît par son notaire. Mais vous aviez sans doute des motifs pour ne pas vous renseigner auprès de lui… et, si vous teniez tant à savoir où je demeure, c'est apparemment que vous vous proposiez de passer chez moi.

J'aurais été charmé de vous y recevoir ; seulement, je m'étonne que vous ayez eu l'idée d'y venir.

Mademoiselle Lanoue, avant de partir de la villa avait mis la lettre de Golymine dans son corsage et la pièce de comparaison dans un petit sac en cuir de Russie qu'elle tenait à la main.

Elle l'ouvrit, ce sac, et elle en tira un médaillon qu'elle présenta au prétendu gentilhomme polonais, en lui disant :

– Reconnaissez-vous ce portrait ?

– Non, dit-il, après y avoir jeté les yeux. C'est le portrait d'une enfant de cinq à six ans, très blonde et très jolie. Mais je suis sûr de n'avoir jamais vu cette figure adorable.

Le visage d'Hélène s'éclaircit ; un éclair de joie passa dans ses yeux ; mais elle voulut compléter l'épreuve et, en retournant l'objet, elle fit voir à Golymine l'envers du médaillon. De ce côté, sous un verre, était enfermée une boucle de cheveux, collée sur un parchemin où étaient très lisiblement écrits à la main, ces mots : « À ma chère petite sœur Andrée, pour le cinquième anniversaire de sa naissance. »

Cette fois, Golymine pâlit et avança la main pour saisir le portrait ; mais Hélène ne le lui laissa pas prendre et il n'osa pas le lui arracher.

– La reconnaissez-vous maintenant ? lui demanda-t-elle.

– Non, répondit Golymine, d'une voix moins assurée.

– Regardez-moi donc !

– Vous !… quoi ! ce serait vous !… Non, c'est impossible !… il y a une vague ressemblance… mais vous êtes brune et cette fillette est blonde comme les blés.

– J'ai beaucoup changé depuis vingt ans.

– Mais vous vous appelez Hélène…

– Andrée-Hélène-Marie. J'ai porté autrefois le premier de ces trois noms. J'ai pris le second, après la mort de mon père.

– Andrée-Hélène Lanoue ?

– Non, monsieur. Mon père ne s'appelait pas Lanoue.

– Il s'appelait ?

– Je vous le dirai quand vous m'aurez dit si vous reconnaissez l'écriture de cette dédicace, signée d'un prénom doux à prononcer.

– Signée : Gaston. C'est très joli, en effet, Gaston. Moi, je m'appelle Serge, de mon nom de baptême. C'est beaucoup moins harmonieux, j'en conviens.

» Maintenant, que je vous ai répondu, tenez votre promesse : apprenez-moi votre nom de famille.

– Mon père était Jean d'Argouges. Ne le savez-vous pas ?

– Comment le saurais-je ? balbutia Golymine visiblement troublé. C'est un nom noble. Pourquoi donc l'avez-vous quitté ?

– Parce que mon frère l'a déshonoré, répondit la jeune fille d'une voix sourde.

– Déshonoré ! Et comment ?

– Mon frère a fait des faux. Il a fui pour éviter le bagne, et il a été condamné par contumace à dix ans de travaux forcés. Cela se passait à l'époque où vous terminiez vos études à l'Université de Wilna.

Golymine tressaillit, mais il avait déjà repris son sang-froid, et il dit d'un air dégagé :

– Vous avez tort, mademoiselle, de me raconter cette fâcheuse histoire. Je n'abuserai pas de la confidence ; mais permettez-moi de vous rappeler un proverbe très sage, qui s'applique à votre cas : « Lorsqu'on a des plaies dans sa famille… »

– Il ne faut pas les montrer aux étrangers ; mais je puis bien les montrer à celui qui les a faites.

– Je ne comprends pas.

– Vous comprenez fort bien, et je vous défie d'oser me soutenir plus longtemps que vous n'êtes pas Gaston d'Argouges.

– Je serais donc votre frère. Vous me faites, en vérité, beaucoup d'honneur et je serais fier d'avoir une sœur si charmante. Mais je suis le dernier de ma race.

– Ah ! c'est trop d'impudence ! Vous reniez le nom de votre père et vous avez volé, sans doute, celui que vous avez pris ; mais vous n'avez pas pu changer les traits de votre visage. Je vous reconnais maintenant, et j'ai reconnu votre écriture au dos de ce portrait. D'autres la reconnaîtront, quand je la leur montrerai. Vous allez me répondre que peu vous importe, parce que vingt ans se sont écoulés depuis

votre condamnation. Votre peine est prescrite, je le sais, et, pour rentrer en France, vous avez attendu qu'elle le fût.

– Je n'aurais donc rien à craindre, si j'étais l'homme pour lequel vous me prenez ; mais vous, mademoiselle, vous avez tout à perdre en me dénonçant. Je n'aurais aucune peine à prouver que je suis le comte Golymine, et tout le monde apprendrait que vous avez eu un frère qui a été condamné aux galères.

» Il n'en faudrait pas plus pour vous empêcher de trouver un mari.

– Vous vous trompez. Je vais me marier, et l'homme que je vais épouser sait tout. Je lui ai dit que mon frère était un faussaire, et que la justice l'avait flétri.

– Vous ne lui avez pas dit, je suppose, que vous l'aviez retrouvé.

– Pas encore ; mais je le lui dirai.

– Je ne vois pas ce que vous y gagnerez. Et, s'il a pris son parti d'épouser une personne qui a une tare dans sa famille, je crois qu'il ne supporterait pas que cette tare fût connue du public.

» Au surplus, mademoiselle, ce sont là vos affaires, et je n'ai point à m'en mêler. Souffrez donc que je vous quitte, si vous n'avez pas autre chose à me dire.

Pendant que Golymine tenait ce discours, Hélène suivait des yeux les mouvements de ses mains, qu'il n'avait pas pris le temps de ganter avant de descendre de la terrasse, et qu'il montrait volontiers, parce qu'elles étaient belles.

L'une jouait négligemment avec l'épingle de la cravate ; l'autre agitait une canne très mince, un *stick* à la mode anglaise. Blanches, longues, merveilleusement soignées, avec des ongles taillés en amande, elles auraient fait honneur à un gentilhomme de vieille souche, ces mains aristocratiques, et la comtesse de Muire les avait souvent admirées.

Tout à coup, Hélène saisit la droite, si brusquement que Golymine stupéfait laissa tomber son stick.

– Nieras-tu encore que tu es Gaston d'Argouges ? dit-elle en lui tordant les doigts pour le forcer à écarter le pouce.

– Perdez-vous l'esprit ! s'écria Golymine, en cherchant à se dégager.

Il était grand et vigoureux ; il aurait renversé d'une poussée la frêle jeune fille qui lui avait saisi la main, mais la force musculaire ne peut rien contre la force nerveuse.

Hélène tenait les doigts ; elle ne les lâcha point.

– La cicatrice y est toujours, reprit-elle, en lui montrant une profonde dépression et une décoloration très marquée de la peau, à la base du pouce. C'est celle d'un coup d'épée que t'a donné un homme que tu avais insulté. Je te vois encore, rentrant à la maison avec le bras en écharpe. J'ai bien pleuré, ce jour-là, quand tu m'as montré ta main ensanglantée.

– C'est très touchant ce que vous me racontez là, ricana le misérable. J'ai été blessé autrefois en duel, à la place que vous me montrez, mais je me suis battu à Wilna, avec un étudiant de l'Université, et j'ignorais alors que vous existiez.

– Encore ce mensonge ! dit la jeune fille, en rejetant avec dégoût cette main dont elle avait eu tant de peine à

s'emparer, la main du meurtrier de la comtesse de Muire. Cesse donc de nier l'évidence. Avoue que tu es mon frère. Que crains-tu ? Nous sommes seuls et tu sais bien que je ne te trahirai pas.

Le soi-disant Golymine commençait à se remettre d'une alarme très chaude, et il avait repris assez de sang-froid pour envisager sainement la situation.

Il comprenait fort bien qu'Hélène était sûre de son fait et qu'il ne parviendrait pas à lui persuader qu'elle se trompait. Et il se disait qu'au lieu de s'en tenir à des dénégations inutiles, il ferait peut-être mieux de chercher à se concilier, par un aveu sincère, cette sœur, qu'il venait de retrouver si mal à propos.

Il la reconnaissait maintenant ; il s'étonnait de ne pas l'avoir reconnue plus tôt, et il regrettait de ne pas avoir pris garde à ce visage de jeune fille, qui aurait dû lui rappeler les traits d'Andrée d'Argouges.

S'il avait su que l'institutrice de Marcelle de Muire, c'était Andrée, il aurait manœuvré tout autrement.

Mais, maintenant qu'elle s'était fait connaître, il croyait n'avoir rien à redouter d'elle. Pourquoi l'aurait-elle dénoncé ? Elle n'y aurait rien gagné et, d'ailleurs, elle était bonne, elle avait beaucoup aimé, dans son enfance, ce grand frère que plus tard elle avait maudit, à contre cœur. Rien n'empêchait qu'elle lui pardonnât.

Il eût été moins rassuré s'il avait pu se douter qu'elle connaissait un secret plus terrible que le secret de son premier crime, effacé, sinon expié par la prescription.

Mais Hélène ne lui avait pas encore dit un seul mot qui eût trait à l'assassinat de madame de Muire, et il était fort loin de se douter qu'elle allait épouser ce commandant Roland qui avait si énergiquement pris parti contre lui, depuis leur rencontre à Versailles.

Et plus il réfléchissait, plus il se persuadait que s'il avouait son véritable nom et ses erreurs passées, elle ne lui tiendrait pas rigueur. N'avait-elle pas déjà repris le tutoiement de leur enfance ? Et ce tutoiement spontané n'équivalait-il pas à une promesse d'indulgence ?

Pour l'obtenir, cette indulgence, il ne s'agissait que de présenter les anciennes fautes comme des erreurs de jeunesse et de bien jouer la comédie du repentir.

Il s'y prépara.

Son visage prit une expression humiliée et attendrie. Ses yeux se mouillèrent de larmes. Il savait pleurer quand il le fallait. Ses lèvres balbutièrent quelques mots humbles, presque suppliants.

Malheureusement, Hélène, qui ne se possédait plus, ne lui laissa pas le temps de s'expliquer.

– Tu ne comprends donc pas que je veux te sauver ? dit-elle en lui secouant le bras.

Ce fut assez pour que le faux comte se remît en garde.

– Me sauver de quoi ? demanda-t-il.

– De la mort qui t'attend sur l'échafaud, répondit la jeune fille.

Cette déclaration inattendue réveilla toutes les défiances de Golymine, qui s'écria d'un ton railleur :

– Diable ! je ne me doutais pas d'avoir encouru la peine capitale.

– N'est-ce pas le châtiment réservé aux assassins ?

Golymine redevint grave.

– Qui donc ai-je assassiné ? demanda-t-il froidement.

– Madame de Muire, répliqua l'institutrice de Marcelle ; c'est toi qui as tiré sur elle. J'étais là quand tu l'as tuée.

– Ah ! pour le coup, c'est trop fort ! Mais je devine qui vous a soufflé cette idée extravagante. C'est un monsieur que je n'aime guère ; c'est le commandant Roland. Il s'est constitué le défenseur de ce jeune homme qu'on a arrêté, quelques jours après la mort de cette pauvre comtesse, et il cherche partout des coupables. C'est fort bien ; seulement, je n'admets pas qu'il se permette de me mettre en cause, et la première fois que je le rencontrerai…

– Tu feras bien de l'éviter ; car, si tu tombes entre ses mains, tu es perdu. Il te livrera à la justice. Il a des preuves.

– Des preuves ? Lesquelles ?

Hélène, emportée par la situation, allait ouvrir son corsage, où elle avait caché la lettre de Golymine à madame de Muire. Elle se ravisa à temps, et bien lui en prit. Si elle avait commis l'imprudence de la montrer, cette lettre accusatrice, Golymine n'aurait pas manqué de s'en emparer, car elle n'était pas de force à la défendre, et personne ne serait venu à son secours.

– Tu ne les connaîtras que trop tôt, si je t'abandonne, répliqua-t-elle. Je te dis que moi seule puis te sauver et que je te sauverai peut-être, si tu acceptes les conditions que je vais te poser.

– Un traité, alors ? ricana Golymine.

– Tu es mon frère… j'en suis certaine maintenant et je ne veux pas te voir sur le banc d'infamie… mais je ne veux pas non plus qu'un innocent soit condamné à ta place. Tu seras dénoncé demain ; tu le serais déjà, si je l'avais permis ; mais, demain, la preuve sera mise sous les yeux du juge d'instruction, qui lancera contre toi un mandat d'amener. Te voilà averti ; ne te laisse pas prendre. Tu sais par expérience comment on échappe à la justice. Fuis donc ! Je t'accorde vingt-quatre heures.

– C'est trop de bonté, vraiment !

– Ne crois pas que je plaisante. Sur la mémoire de notre père, dont tu as déshonoré le nom, je te jure que demain, dans l'après-midi, le juge qui t'a déjà interrogé, saura que tu as tué madame de Muire. Si, d'ici là, tu n'as pas disparu, tu seras arrêté immédiatement. Mais tu as le temps de passer la frontière et, lorsque tu auras encore une fois changé de nom, j'espère qu'on ne te retrouvera jamais. Le comte Golymine sera condamné par contumace, comme l'a été autrefois Gaston d'Argouges ; mais la honte de cette nouvelle condamnation ne rejaillira pas sur moi, car nul ne saura son véritable nom.

» Si, au contraire, tu t'obstines à braver la justice en restant à Paris, tu seras emprisonné, tu passeras en cour d'assises et on finira bien par découvrir que tu es mon frère. Je subirai une honte de plus, mais je la subirai sans me

plaindre et l'honnête homme que je dois épouser me pardonnera d'être ta sœur.

» Et, que tu partes ou que tu restes, le fiancé de Marcelle de Muire sera sauvé ; car je te le répète, M. Roland a les moyens de prouver que toi seul as pu commettre le crime, et il ne te ménagera pas. J'ai pu jusqu'à présent l'empêcher d'agir. Dès le jour où je t'ai vu dans l'église, à l'enterrement de madame de Muire, j'ai cru te reconnaître, et je m'étais juré d'éclaircir un doute qui me pesait horriblement.

» Plus tard, quand j'ai su que le comte Golymine avait tué la comtesse, et qu'on allait l'arrêter, je me suis juré de le voir, de l'interroger, et, si je découvrais que ce prétendu comte est le fils de mon père, de le mettre à même de sauver sa tête.

» Maintenant, je ne doute plus. Je suis certaine que le prétendu Golymine est Gaston d'Argouges. J'ai fait mon devoir en l'avertissant du danger qu'il court et en le conjurant de fuir, de disparaître pour toujours. Je n'ai plus rien à lui dire.

Le coquin avait écouté, sans l'interrompre, cette longue déclaration et on voyait bien que, cette fois, il la prenait au sérieux, tellement au sérieux qu'il se préparait à rompre l'entretien et à battre en retraite.

Seulement, il tenait à sauver les apparences, vis-à-vis de cette sœur pour laquelle il n'avait pas eu un élan de tendresse ou de reconnaissance.

– Mademoiselle, lui dit-il avec une ironie froide, je rends pleine justice à vos intentions ; si j'étais votre frère, je me serais déjà jeté dans vos bras, et, si j'avais sur la conscience le crime que vous m'imputez, je tomberais à vos pieds, pour

vous remercier de m'avoir si affectueusement conseillé ; mais, comme je ne suis pas Gaston d'Argouges, et comme je n'ai assassiné personne, vous trouverez bon que je prenne congé de vous.

Sur cette conclusion, il salua brièvement la jeune fille, et il tourna les talons, sans qu'elle essayât de le retenir.

Encore moins pensa-t-elle à le suivre. Elle resta confondue de tant d'audace et convaincue que cet endurci qui refusait d'avouer ferait du moins son profit du salutaire avis qu'elle venait de lui donner.

Elle ne se trompait pas. Golymine, démasqué, ne songeait plus qu'à se mettre en sûreté.

Il avait prévu le cas où la chance tournerait contre lui ; la rencontre du commandant à Versailles l'avait mis sur ses gardes et ses préparatifs de départ étaient faits. Les valeurs à lui confiées par madame de Muire étaient vendues ; la somme qu'il en avait tirée était dans sa poche en billets de banque et en traites sur New-York. Il ne lui restait plus qu'à s'embarquer pour l'Amérique où il comptait jouir tranquillement de cette fortune mal acquise.

Mais il ne voulait pas laisser derrière lui ses lettres à la comtesse. Les Yankees n'accordent pas facilement l'extradition, mais enfin ils l'accordent quelquefois, et le faux Golymine tenait à vivre en paix de l'autre côté de l'Atlantique. Ces lettres, il avait chargé Maurevers de les voler et de les lui apporter au cercle, où il l'attendrait sur la terrasse. Et Maurevers n'était pas venu.

Avait-il échoué dans son entreprise ou les avait-il gardées pour faire chanter son complice ? Golymine voulait le savoir. Il ne lui entrait pas dans l'esprit que Maurevers eût

été arrêté, et il n'avait pas deviné que la preuve dont le menaçait la jeune fille était précisément un billet adressé à madame de Muire et tombé entre les mains du commandant.

Il y a des heures où la lucidité fait défaut aux plus habiles scélérats.

Golymine, en sa qualité de futur acquéreur, avait toujours ses entrées à l'hôtel du boulevard Malesherbes et s'il y avait eu, pendant la nuit, un vol ou une tentative de vol, le concierge ne manquerait pas de le lui dire.

Golymine y courut.

Golymine avait, en un clin d'œil, examiné les chances que présentait la démarche hardie qu'il allait tenter.

Si le concierge de l'hôtel de Muire lui apprenait qu'un malfaiteur était entré, la nuit, en escaladant les murs et en brisant les fenêtres ; que ce malfaiteur avait fracturé les meubles de la chambre à coucher de la comtesse et s'était sauvé ensuite, Golymine saurait que Maurevers l'avait trahi, puisque, après cette belle expédition, Maurevers avait disparu.

Si le même concierge ne lui parlait de rien, Golymine acquerrait la certitude que Maurevers n'avait pas exécuté ses ordres et qu'il ne fallait plus compter sur ce complice poltron.

Dans ce dernier cas, Golymine n'aurait plus qu'à quitter Paris et sortir de France le plus tôt possible, laissant Maurevers se tirer d'affaire comme il pourrait.

Mais, si le coup avait réussi, Golymine pouvait encore espérer que Maurevers, craignant d'être filé par des agents

de police et pressé de se mettre en sûreté, avait pris un train matinal, pour arriver plus vite en Angleterre.

Maurevers avait de l'argent, quoi qu'il en eût dit à sa malheureuse femme, il en avait assez pour passer la frontière ; et, une fois qu'il serait à l'abri, il ne manquerait pas de donner de ses nouvelles à son associé, qui tenait, comme on dit, les cordons de la bourse.

Golymine admettait encore une troisième hypothèse. Maurevers aimait à boire. Il se pouvait qu'après le vol, il fût allé finir sa nuit dans quelque cabaret, qu'il s'y fût enivré et qu'il y cuvât son vin. Golymine connaissait, sur le boulevard de Courcelles, un bouge que Maurevers fréquentait volontiers, et où il lui était arrivé plus d'une fois de rester sous la table. Golymine se proposait d'aller l'y chercher, après s'être préalablement renseigné auprès du gardien de l'hôtel de Muire.

Cinq minutes après avoir quitté la malheureuse enfant qui venait de lui signaler le danger qu'il courait, Golymine prit un fiacre pour aller plus vite et il eut soin d'en descendre au coin de la rue de Lisbonne, au lieu de le faire arrêter devant la porte cochère.

Il ne voulait pas s'annoncer trop bruyamment, et il sonna avec précaution, comme aurait sonné un fournisseur.

Il ne se doutait guère que le commandant allait l'entendre, ce coup de sonnette discret.

Ce fut Carcenac qui vint ouvrir. Et Golymine lui dit d'un ton assez impératif :

– J'ai oublié hier de visiter le jardin et les communs ; vous allez me les montrer aujourd'hui. Vous me reconnaissez, je suppose ?

– Parfaitement, répondit l'ancien cuirassier, qui savait maintenant à quoi s'en tenir sur ce personnage, et qui se réjouissait de le voir se jeter dans la souricière où s'était déjà pris son satellite. Entrez, monsieur le comte. Vous verrez, cette fois, ce que vous n'avez pas vu hier.

Golymine, complètement rassuré par cet accueil, ne fit aucune difficulté pour franchir la porte, que Carcenac s'empressa de refermer sur lui.

De l'attitude tranquille du concierge, Golymine concluait déjà qu'il ne s'était rien passé dans l'hôtel depuis la veille, et que Maurevers avait reculé devant les difficultés de l'entreprise. Il se serait donc volontiers dispensé d'entrer ; mais il ne pouvait plus se dédire, sous peine d'éveiller la défiance d'un homme qui était au service de M. de Muire.

– Par ici, monsieur le comte, reprit perfidement Carcenac. La remise et les écuries sont à gauche.

Carcenac avait laissé le commandant Georges dans le jardin, près de la fenêtre de la loge et Carcenac préparait sournoisement un joli coup de théâtre.

Il ne le manqua point.

Lorsque Golymine déboucha du vestibule et tourna à gauche, il se trouva face à face avec le défenseur de Médéric de Mestras.

En le voyant, il recula et il n'aurait demandé qu'à battre en retraite, mais il n'était plus temps. La porte de l'hôtel était close et Carcenac lui barrait le passage.

Georges Roland, moins étonné que satisfait du hasard qui lui livrait l'assassin de madame de Muire, s'apprêtait à en profiter.

– Il ne faut pas que cet homme sorte d'ici, dit-il à Carcenac.

– Soyez tranquille, mon commandant, répondit le ci-devant cuirassier. J'ai dans ma poche le revolver du gredin que vous savez. Si celui-ci essayait de décamper, je lui casserais une patte pour l'empêcher de courir.

– Qu'est-ce à dire ? commença Golymine, en haussant le ton. Suis-je donc tombé dans un guet-apens ? Et de quel droit prétendez-vous m'empêcher de sortir ? M. de Muire m'a autorisé à visiter cet hôtel, et je me propose de lui dire de quelle façon vous m'y avez reçu. Mais je ne m'en tiendrai pas là, et monsieur me rendra raison de ses insolences.

– Moi ! répliqua Georges ; me battre avec vous ! Allons donc ! On ne se bat pas avec un voleur ; on ne se bat pas avec un assassin.

Le faux comte pâlit et fit mine de se jeter sur le commandant, qui l'attendit de pied ferme.

– Ne bougez pas ou je vous casse la tête, cria Carcenac en braquant sur Golymine le canon de son revolver.

– Vous voyez que vos rodomontades sont inutiles, reprit Georges Roland.

– Je vois fort bien que je suis à votre merci. Vos injures ne me touchent pas. Mais je veux savoir ce que vous allez faire de moi… car vous n'avez pas, je suppose, formé le projet de me retenir ici indéfiniment.

– Vous y resterez jusqu'au moment où le chef du parquet de Versailles vous enverra chercher par des gendarmes. Ce sera fait ce soir.

– Tant mieux ! Je pourrai au moins m'expliquer devant un magistrat.

– Celui qui vous interrogera vous connaît déjà et, quand vous comparaîtrez devant lui, il aura entre les mains les preuves de vos deux crimes.

– J'en ai donc commis deux ? ricana Golymine, résolu à payer d'audace jusqu'au bout.

– Le 19 juin dernier, vous avez tué, d'un coup de pistolet, la comtesse de Muire ; cette nuit, vous avez essayé de faire voler, par un coquin à vos gages, les lettres que vous avez écrites à votre victime.

» N'essayez pas de nier. Votre complice est pris. Il a tout avoué… et il fera avec vous le voyage de Versailles.

Golymine comprit qu'il était perdu et qu'il ne lui servirait à rien de continuer à mentir.

Le loup fuit tant qu'il espère se dérober ; mais, quand il est à bout de forces et de ruses, il s'accule contre un tronc d'arbre ou contre un rocher, il tient tête aux chiens et, avant qu'ils l'étranglent, il en tue le plus qu'il peut.

Golymine pris au piège, essaya de se venger, avant de subir le sort qu'il ne pouvait plus éviter.

– Soit ! dit-il avec une rage froide, j'irai à Versailles, j'irai en prison, j'irai à la Nouvelle-Calédonie, si je ne finis pas sur la place de la Roquette ; mais tout Paris saura que j'étais l'amant de madame de Muire. La fille apprendra les fre-

daines de la mère, et votre protégé Mestras y regardera peut-être à deux fois avant de l'épouser, car il pourrait bien lui en arriver autant qu'à son imbécile de beau-père.

Georges pâlit de colère, mais il se contenait encore.

– Et l'institutrice aura de l'agrément aussi. Si jamais celle-là trouve un épouseur !…

– Taisez-vous, misérable ! s'écria le commandant.

– Tiens ! pensa Golymine, cette fois, j'ai touché juste.

Et il reprit :

– Oui, quand il sera prouvé que la charmante Hélène Lanoue s'appelle de son vrai nom Andrée d'Argouges et que le prétendu comte Golymine est Gaston d'Argouges, frère d'Andrée…

Georges Roland crut tout d'abord à une infâme raillerie ; mais il se souvint bien vite qu'Hélène s'était préoccupée de la ressemblance de cet homme avec quelqu'un qu'elle avait, disait-elle, connu quand elle était enfant.

Golymine, qui le vit se troubler, se dit :

– Bon ! le futur mari dont ma petite sœur m'a parlé, c'est ce joli troupier qui veut absolument me faire couper le cou. Je le tiens maintenant.

Et il continua :

– Si vous en doutez, vous n'avez qu'à l'interroger. Elle ne vous cachera plus la vérité. Je viens de la voir, et nous nous sommes reconnus. Elle est venue à Paris, tout exprès pour m'avertir que vous alliez me dénoncer et pour m'engager à quitter la France. Elle a très bon cœur, cette pe-

tite, et elle m'aurait sauvé, si je n'avais pas eu la sotte idée de venir ici. Quel chagrin pour elle, quand elle va apprendre que vous m'avez fait arrêter, vous qui lui avez promis le mariage ! Enfin !… Si vous l'épousez, vous aurez le plaisir de voir votre beau-frère à la cour d'assises, sur le banc des accusés.

Le commandant commençait à croire que le scélérat ne mentait pas ; mais il voulait interroger Hélène, avant de prendre un parti.

– Avance, Carcenac, cria-t-il ; mets ton revolver sous le nez de cet homme et brûle-lui la cervelle, s'il refuse de marcher.

– Voilà, mon commandant. Où faut-il le conduire ?

– Là où tu as mis l'autre.

– Bonne idée. Ils pourront causer pour se distraire.

– Vous allez m'enfermer avec Maurevers, ricana Golymine. Je n'en suis pas fâché, car j'ai quelques renseignements à lui demander. Et je vois avec satisfaction que vous renoncez, au moins momentanément, à m'expédier à Versailles. Croyez-moi, monsieur, il sera toujours temps d'en venir à cette mesure de rigueur. Et, si vous voulez bien amener ici mademoiselle Andrée d'Argouges, qui se fait appeler, maintenant, Hélène Lanoue, je suis certain que nous finirons tous par nous entendre.

– Pas tant de discours, pékin ! cria Carcenac, sur un signe du commandant. Marchez ! et marchez droit, si vous tenez à votre peau.

Golymine, empoigné au collet, obéit sans résistance. Carcenac le conduisit dans sa loge, et le poussa dans le cabinet noir où Maurevers, déjà ivre, gisait sur le plancher.

– Diable ! mais je serai fort mal ici, grommela Golymine.

Carcenac referma la porte sur ces deux chenapans et revint au commandant, qui lui dit d'une voix saccadée :

– Tu me réponds d'eux, jusqu'à mon retour. Je vais aux Frênes attendre mademoiselle Lanoue, et, si tu ne me revoyais pas, ce soir…

– Vous me trouveriez demain en faction devant la geôle. Vous m'y trouveriez encore dans huit jours, car je n'en bougerai pas jusqu'à nouvel ordre. J'ai ici des vivres pour un mois.

– Bien, je compte sur toi. Et, s'ils essayaient de s'échapper, tue-les.

– Comme des chiens, mon commandant.

Georges partit, sans perdre une minute. Il lui tardait de s'expliquer avec Hélène, et il ne désespérait pas de la rencontrer à la gare de la rue d'Amsterdam.

III

Hélène avait vu sans regret partir Golymine. Ce colloque avec un frère souillé de crimes l'avait épuisée ; elle était à bout de forces et hors d'état de continuer la lutte contre l'astuce impudente de ce misérable qui, au lieu de la remercier, s'obstinait à nier.

Elle n'avait pas réussi à lui arracher un aveu qui l'aurait peut-être touchée. Elle ne doutait plus de son identité ; mais elle aurait voulu qu'il se confessât à elle, qu'il se repentît, et qu'il lui promît de vivre désormais en honnête homme.

Avec quelle joie, s'il avait fait cela, n'aurait-elle pas protégé sa fuite ! Georges Roland ne pouvait le dénoncer qu'en montrant au juge la lettre accusatrice et, cette lettre, elle aurait attendu, pour la remettre au commandant, que ce frère indigne fût à l'abri, de l'autre côté de l'Océan, ou du moins, de l'autre côté de la Manche.

Médéric de Mestras en eût été quitte pour passer quelques jours de plus en prison.

Maintenant que la malheureuse sœur de Gaston d'Argouges n'espérait plus ramener à de meilleurs sentiments le faux comte Golymine, elle ne croyait plus avoir le droit de retarder, fût-ce même d'un seul jour, la mise en liberté d'un innocent et le bonheur de Marcelle.

Si Georges eût été là, elle n'aurait pas gardé la lettre une minute de plus, tant elle était irritée. Elle se demanda si elle n'irait pas le chercher à l'hôtel de Muire. Mais elle n'était pas

certaine de l'y trouver, deux heures s'étant écoulées depuis qu'elle l'avait quitté, rue d'Amsterdam.

Et d'ailleurs, il ne s'agissait pas d'avoir avec lui un entretien au pied levé. Ce n'était ni en présence du concierge Carcenac, ni dans la rue, ni en chemin de fer qu'elle voulait aborder un sujet qui la touchait de si près. Comment son fiancé prendrait-il la lamentable confidence qu'elle allait lui faire ? L'aimait-il assez pour l'épouser après qu'il saurait la vérité ? Elle était absolument résolue à la lui dire. Encore désirait-elle qu'il fût préparé à l'entendre. Elle voulait, avant d'en arriver à l'aveu de sa consanguinité avec l'assassin, lui conter ses angoisses et, après l'aveu, lui rendre sa parole, lui demander pardon, quoiqu'elle n'eût rien à se reprocher, et remettre entre ses mains le sort du meurtrier de la comtesse.

Pour tout cela, il lui fallait l'espace et la solitude : le jardin de la villa des Frênes ou, mieux encore, le sentier qui longe les bois du Vésinet, ce chemin propice aux causeries intimes, ce chemin où Georges lui avait déclaré qu'il l'aimait.

Là, nul ne viendrait les interrompre, pas même Marcelle, qui ne franchissait plus la grille du château, et ils auraient tout le temps de s'expliquer à cœur ouvert.

Ils risquaient, il est vrai, d'y rencontrer la princesse Orbitello. Hélène lui avait promis, la veille, de l'y attendre vers le soir, mais elle pouvait aussi la prier, si elle se présentait, de remettre l'entrevue au lendemain.

En songeant à cette princesse déraillée, la jeune fille se souvint que, pendant la pénible conversation qui venait de prendre fin, il n'avait pas été question de Maurevers. Elle ne rapportait donc à l'abandonnée aucune nouvelle de ce mé-

prisable mari, et la pauvre femme apprendrait toujours trop tôt l'arrestation ou la fuite du faux comte Golymine.

Les choses étant ainsi, Hélène résolut d'attendre le retour du commandant à la villa, et de n'y rentrer elle-même qu'après avoir vu son ancienne camarade, qui lui avait donné rendez-vous avenue de Villiers.

Elle ne tenait plus à déjeuner sérieusement, quoiqu'elle eût faim, et, au lieu d'aller chez Le Doyen, elle entra chez un pâtissier de la rue Royale, où elle mangea quelques gâteaux.

Elle avait du temps devant elle, puisque l'institutrice des enfants de la comtesse Borisof lui avait écrit qu'elle serait toute la journée à l'hôtel de la rue Jouffroy et elle y serait volontiers allée à pied, car elle était bonne marcheuse ; mais elle eût été obligée de suivre le boulevard Malesherbes, et elle craignait d'y rencontrer Georges Roland, qui n'aurait pas manqué de l'aborder. Elle était décidée à ne lui exposer sa nouvelle situation qu'à tête reposée, après avoir mûrement réfléchi, et elle sentait bien que si elle entrait en conversation avec lui, elle serait amenée, malgré elle, à tout lui raconter.

Elle prit donc une voiture et, en passant devant l'hôtel de Muire, elle constata que toutes les fenêtres étaient closes, d'où elle conclut, un peu à la légère, que le commandant avait déjà fini de régler l'affaire pour laquelle Carcenac l'avait appelé à Paris.

La pauvre enfant ne se doutait guère qu'en ce moment même le sort de son indigne frère se décidait dans ce logis qui semblait abandonné.

Le fiacre traversa le boulevard de Courcelles, s'engagea dans l'avenue de Villiers, et s'arrêta au coin de la rue de

Jouffroy, où Hélène descendit. Elle le renvoya, après l'avoir payé. Elle se proposait de rester une heure ou deux à causer avec mademoiselle Védrine, et elle jugeait inutile de le garder.

« Au coin de l'avenue », disait la lettre de cette demoiselle, sans désigner le numéro de la maison. Était-ce à droite ou à gauche ? Il y avait à chaque angle un hôtel particulier, et plus loin, des deux côtés, il y en avait beaucoup d'autres.

Ce quartier en est hérissé, car, depuis une quinzaine d'années, la manie du chez-soi a gagné les Parisiens et la sélection du domicile est entrée dans nos mœurs.

Les riches bourgeois qui se contentaient autrefois d'un bel appartement au premier étage, au centre de la ville, habitent maintenant des maisons à eux, à plusieurs kilomètres du Palais-Royal, et même des grands boulevards.

Ce sont les peintres qui ont commencé. Ceux-là du moins avaient un motif pour aller demeurer sur les hauteurs. Il leur faut la lumière pure qui vient du nord, et, au cœur de Paris, l'espace et le jour manquent pour installer commodément un atelier.

Les demi-mondaines ont suivi. Pour elles, la propriété d'un hôtel, c'est la consécration du succès. Et, peut-être en souvenir de cette courtisane de l'antiquité qui éleva une pyramide avec l'argent que lui donnaient ses amants d'un jour, les horizontales d'à présent construisent des édifices moins durables, mais plus utiles. Paris leur doit une foule de rues nouvelles. Elles ont couvert de bâtisses des terrains vagues où on chassait encore au furet sous le règne de Louis-Philippe.

Il arrive bien, surtout depuis le krach, que la vogue les abandonne et que leurs prospérités aboutissent à la saisie immobilière.

L'hôtel, vendu à la criée, passe quelquefois en des mains plus pures, et puisque la morale y gagne, tout est bien qui finit bien.

Beaucoup d'artistes aussi ont eu des revers de fortune, après avoir gagné longtemps des sommes folles. L'Amérique, gorgée de tableaux qu'elle a couvert d'or, la richissime Amérique achète moins et paie moins cher. Les prix ont baissé et plus d'un peintre, qui était devenu propriétaire foncier, s'est vu obligé, dans ces derniers temps, de se défaire de son immeuble.

Hélène, qui savait tout cela, pensait que la comtesse Borisof avait dû profiter de la crise que traversent les arts et la haute galanterie ; en profiter pour louer à bon compte un hôtel mis en vente qui n'avait pas trouvé d'acquéreur ; mais lequel ? Un voisin n'aurait peut-être pas su le lui dire, car la location devait être toute récente, et, dans ces parages, les boutiques où on peut se renseigner sont rares.

Elle était descendue de voiture sur le côté droit de l'avenue, juste en face d'un petit hôtel à deux étages, d'architecture moderne et d'apparence respectable. Elle se dit que ce devait être celui-là, et elle se décida très vite à sonner à la porte.

On la fit un peu attendre ; mais une femme d'un certain âge, ou plutôt d'un âge certain, vint ouvrir ; une femme à l'air avenant qui, dès qu'Hélène eut nommé mademoiselle Védrine, s'empressa de la faire entrer.

– Mademoiselle est à son piano, dit cette matrone. Elle va être bien contente de vous voir, car elle vous attend avec impatience.

– Elle est seule ? demanda Hélène.

– Oui, mademoiselle ; et vous aurez tout le temps de causer, car madame la comtesse Borisof ne rentrera qu'à cinq heures. Elle est allée au parc Monceaux avec ses filles. J'ai été leur gouvernante, lorsqu'elles étaient plus jeunes et je suis Française comme vous, mademoiselle, et comme mademoiselle Védrine, à qui je suis toute dévouée.

» En ce moment, elle étudie une partition nouvelle, dans le petit salon du premier étage, et, si vous voulez bien me suivre, je vais vous y conduire.

Hélène savait que son amie était une pianiste de première force et elle ne s'étonna point de la trouver déchiffrant quelque morceau difficile.

Elle fut un peu plus surprise du luxe de l'ameublement, un luxe qui s'annonçait dès le vestibule pavé de marbre blanc et traversé par une large bande de tapis de Perse.

Au fond se dressait, au milieu d'un buisson de fleurs et de plantes tropicales, un ours empaillé, tenant dans une de ses pattes de devant un plateau d'argent, destiné à recevoir les cartes de visite.

Si Hélène avait douté que l'hôtel eût été meublé tout exprès pour être habité par madame Borisof, cette décoration à la mode russe l'aurait édifiée sur la destination de ce logis.

Mais il ne faut pas toujours se fier aux apparences.

L'escalier était lambrissé de glaces qui devaient, le soir, refléter la lumière des bougies supportées par des torchères en onyx. Il aboutissait à une manière d'antichambre tapissée en cuir de Cordoue et entourée de banquettes recouvertes de velours.

Après, venait une salle à manger qui n'avait qu'une fenêtre tout enfeuillée de verdure et qui semblait faite uniquement pour souper en tête à tête, tant elle était étroite et peu fournie de sièges.

Assurément, ce n'était pas un artiste qui avait aménagé ainsi son intérieur, et Hélène se demanda comment une grande dame, mère de trois enfants, pouvait s'accommoder d'arrangements qui ne convenaient qu'à une femme galante. Mais la gouvernante qui la guidait ne lui laissa pas le temps de la réflexion. Elle lui fit traverser un salon capitonné du haut en bas, qui ne ressemblait guère au majestueux salon de l'hôtel de Muire, et elle l'introduisit dans un boudoir tendu de soie bouton d'or, qu'un superbe piano à queue emplissait aux deux tiers.

La jeune fille, qui martelait brillamment les touches de ce piano, se leva dès qu'elle vit entrer Hélène, et accourut l'embrasser, en s'écriant :

– Enfin, te voilà, ma chérie !

– Est-ce bien toi, Juliette ? murmura mademoiselle Lanoue, qui reconnaissait les traits de son amie de pension, mais qui trouvait que ces traits n'avaient plus la même expression qu'autrefois.

Il n'y avait pas beaucoup plus de deux ans que les deux jeunes filles ne s'étaient vues. La comtesse Borisof venait en France assez souvent, et, pendant le dernier séjour à Paris de

cette grande dame moscovite, elles passaient presque chaque jour une ou deux heures ensemble, à l'hôtel de Muire ou à l'hôtel Meurice.

Mais, depuis que mademoiselle Védrine était retournée en Russie, elle n'avait pas écrit une seule fois à Hélène Lanoue, qui lui écrivait régulièrement et qui s'étonnait de ne pas recevoir de réponse.

Hélène, maintenant, s'étonnait bien davantage de retrouver complètement changée son ancienne camarade.

Juliette Védrine avait toujours été jolie ; elle l'était encore, mais sa beauté s'était transformée. Les joues, moins roses, étaient plus pleines ; les yeux avaient plus d'éclat, la bouche plus d'expression, une expression sensuelle que mademoiselle Lanoue ne lui avait jamais vue. La physionomie, douce et calme jadis, était devenue plus mobile ; la voix plus mordante. Les cheveux, toujours blonds et fins, étaient arrangés autrement. Pour tout dire en un mot, Juliette n'avait plus l'air d'une jeune fille.

– Comme tu me regardes ! dit-elle en serrant les mains d'Hélène dans les siennes. Je n'ai plus la même figure, n'est-ce pas ? avoue franchement que tu me trouves enlaidie.

– Pas du tout, répliqua mademoiselle Lanoue, je te trouve, au contraire, plus belle… et plus gaie aussi.

– C'est vrai ; autrefois, j'étais volontiers mélancolique ; c'est qu'alors ma vie n'était pas couleur de rose… ce n'est pas toujours drôle, le métier d'institutrice…

– Je le sais ; mais, est-ce que tu en aurais pris un autre ?

– Non, puisque je suis toujours chez la comtesse Borisof, mais on finit par s'accoutumer au joug. Je me suis fait une raison. Et puis, ma situation s'est améliorée.

– La comtesse a augmenté tes appointements ?

– Oui, répondit Juliette, en souriant. Je suis presque riche, et il ne tiendra qu'à moi de le devenir tout à fait. On m'offre une situation superbe, que j'accepterai très probablement et qui me permettra d'habiter la France. Nous pourrons nous voir.

– J'en serai très heureuse. Tu n'es pas mariée ?

– Pas du tout. Pourquoi me demandes-tu cela ?

– Mais, parce que… ne te fâche pas… parce que tu portes des diamants… tu en as aux oreilles… tu en as aux doigts… voilà une bague splendide !

– Elle te plaît ? La veux-tu ? Je serai ravie de te la donner.

– Grand merci, chère amie ! Ces bijoux-là ne sont pas faits pour une pauvre fille comme moi, répliqua Hélène.

– Ils t'iraient très bien… et avec une figure comme la tienne, j'espère qu'un jour tu en auras de plus beaux.

» Parlons un peu de toi. Il s'est passé tant de choses, depuis deux ans. J'en ai très long à te raconter, mais c'est à toi de commencer.

– Tu n'as donc pas reçu mes lettres ?

– Si… et je parierais que tu m'en veux de ne pas t'avoir répondu ; tout à l'heure, je t'expliquerai pourquoi j'ai été si paresseuse. Mais je tiens à savoir d'abord où tu en es. Je me

doute bien que tu as de gros ennuis, car la première nouvelle que j'ai apprise en arrivant à Paris, c'est celle de la mort de madame de Muire. Quel affreux événement ! Et il paraît qu'on n'a pas encore découvert le scélérat qui a tué cette excellente femme. Te rappelles-tu avec quelle bonne grâce elle me recevait, lorsque je venais te voir chez elle ? Et ton élève ?… cette charmante Marcelle… comment a-t-elle supporté ce coup terrible ? Je ne te cacherai pas que, si je t'ai priée de venir me voir immédiatement, c'est que je n'ai pas osé me présenter au château des Frênes et qu'il me tardait de m'informer de ta situation présente.

» Assieds-toi, ma petite Hélène, et causons de tes affaires, ajouta mademoiselle Védrine, en forçant son ancienne amie de pension à prendre place près d'elle sur un divan couvert en satin noir et garni de coussins de toutes les couleurs.

La fiancée de Georges Roland se laissa faire ; mais elle méditait déjà de ne pas s'attarder dans cet hôtel étrange et de ne pas trop se fier à cette institutrice endiamantée, qui lui rappelait si peu sa camarade d'autrefois. Elle la regardait avec une vague inquiétude, à peu près comme le petit Chaperon Rouge du comte de Perrault regardait le loup affublé de la coiffe de mère-grand. Elle s'attendait presque à voir briller des dents pointues et s'allonger des griffes acérées, c'est-à-dire, pour ne plus parler au figuré, à entendre sortir de la bouche de Juliette des paroles malséantes, ou tout au moins une confession pénible.

– Voyons, chère amie, reprit mademoiselle Védrine, sans faire semblant de s'apercevoir que ses allures troublaient profondément Hélène, conte-moi tes chagrins. Tu dois en avoir de plus d'une sorte. D'abord, tu t'étais attachée à ma-

dame de Muire, et je suis sûre que tu la regrettes beaucoup. Ce ne serait rien encore, si tu devais conserver ta place auprès de sa fille ; mais tu ne peux pas décemment rester dans la maison du comte, maintenant qu'il est veuf ; surtout quand mademoiselle de Muire sera mariée... et elle ne tardera guère à l'être, si j'en crois ce qu'on dit.

– Qui donc t'a parlé d'elle ? demanda Hélène très étonnée.

– Tout le monde en parle, à Paris.

– Tu y es arrivée hier. Comment peux-tu savoir ?...

– D'abord, je suis arrivée hier matin... et madame Borisof a reçu déjà beaucoup de visites. Mais revenons à notre sujet. Un peu plus tôt ou un peu plus tard, ma chère Hélène, tu vas donc te trouver sur le pavé. Que comptes-tu faire ? Resteras-tu institutrice toute ta vie ?

– Oui, sans doute, à moins que...

– À moins que tu ne te maries, hein ? Et tu es si jolie que tu ne manqueras pas d'épouseurs. J'en ai bien trouvé, moi. Il n'a tenu qu'à moi de devenir la femme d'un brave homme, un de nos compatriotes, qui était précepteur des enfants du gouverneur de Moscou. C'eût été, comme tu vois, une union bien assortie.

– Et tu as refusé ? Pourquoi ? Sa personne ne te plaisait pas ?

– Mais, si. Il est encore jeune et il a très bonne tournure. C'est, de plus, un garçon très intelligent.

– Eh bien ! alors ?

– Seulement, il n’a aucune fortune. Il vit de ce qu’il gagne, en enseignant le français.

– Comme toi, ma chère Juliette.

– Mon Dieu, oui, comme moi. Et c’est justement parce que je n’étais pas riche non plus que je n’en ai pas voulu. Tu vas me dire poétiquement : « De vos deux infortunes, on eût fait un bonheur. » C’est très joli en vers ; mais, dans la vie réelle, c’est absurde. La misère à deux est plus difficile à supporter ; d’autant plus qu’elle devient presque toujours la misère à trois… à quatre… à cinq, suivant qu’on a plus ou moins d’enfants. Je suis sûre que j’aurais été une mère Gigogne, et la vocation me manque pour remplir cet emploi. J’ai trop peur de me déformer la taille.

– Est-ce bien toi qui tiens ce langage ! s’écria mademoiselle Lanoue. Toi, qui en pension rêvais le bonheur du ménage ! Souviens-toi de nos causeries sous les arbres du jardin, pendant les récréations. Nous parlions sans cesse du prince Charmant qui devait infailliblement se présenter, le jour où nous quitterions le pensionnat. Tu le voulais brun ; moi, je le préférais blond. Mais, toutes deux, nous le voulions jeune et beau. Peu nous importait qu’il fût riche, pourvu qu’il réalisât notre idéal. Et les enfants ? Te rappelles-tu que tu souhaitais d’avoir des garçons ?… moi, j’aimais mieux les filles… mais, pas plus que moi, tu ne te serais résignée à ne goûter jamais les joies de la maternité.

– C’est pourtant vrai, dit en riant mademoiselle Védrine. Tu as une mémoire terrible. Moi, j’avais oublié nos propos de fillettes. Je ne me défends pas d’avoir eu ces idées-là, à l’âge où on ignore la vie ; mais, depuis que je la connais, elles m’ont bien passé, et, si tu les as gardées, elles te passe-

ront, à toi aussi, comme t'a passé le goût de jouer à la poupée.

– Je ne crois pas, répliqua gravement Hélène. Et, si ce sont des chimères, je resterai ce que je suis.

– J'espère que non, car ce n'est pas gai de vieillir institutrice. À notre âge, c'est encore supportable. Tous les hommes font la cour à une jolie fille. Mais tu verras plus tard… quand tu n'auras plus ni beauté, ni jeunesse. Te résigneras-tu à vivre pauvrement des maigres économies que tu auras pu amasser en vingt ans de quasi-domesticité ; ou bien te mettras-tu à courir le cachet, avec des socques aux pieds… à tes petits pieds qui sont faits pour marcher sur des tapis et non pas pour piétiner dans la boue ?

Et comme Hélène, troublée par ces discours dont elle commençait à entrevoir le but, ne répondait pas un mot, mademoiselle Védrine reprit :

– Mais, au fait, tu as peut-être trouvé un mari ?

– Peut-être, c'est bien le mot.

– En d'autres termes, tu n'es pas décidée à l'épouser. Eh bien ! je vais te donner un bon conseil ; ne l'épouse que s'il est riche… très riche même. Sans cela, ce ne serait pas la peine de renoncer à la liberté. J'ai gardé la mienne et je m'en félicite. Si j'avais lié ma destinée à celle de ce professeur qui m'a demandée en mariage, j'aurais pataugé dans la médiocrité jusqu'à la fin de mes jours.

– Et tu es restée chez la comtesse Borisof. Je comprends cela, et je vois que tu n'y as pas perdu, puisqu'elle t'a comblée de cadeaux… car c'est d'elle sans doute que te viennent ces beaux bijoux…

– Comment ! tu crois que c'est cette vieille folle qui me les a donnés ! s'écria Juliette, en riant de tout son cœur. Ah ! ma chère, tu ne la connais guère. Elle a soixante mille roubles de rente, et elle n'en dépense pas la moitié. Elle est avare, comme on ne l'est pas, avare à ce point que j'avais toutes les peines du monde à me faire payer mes appointements.

– Mais si ce n'est pas elle, murmura mademoiselle Lanoue abasourdie, qui donc a pu…

– J'ai gagné beaucoup d'argent.

– À quoi faire, bon Dieu !

– À jouer la comédie.

– Tu t'es mise au théâtre ?

– Oui, chère amie. Et je n'ai pas eu à me repentir d'avoir quitté madame Borisof.

– Comment ! tu n'es plus l'institutrice de ses enfants ?

– Plus du tout… depuis dix-huit mois. Elle m'a tellement tracassée lors de notre dernier voyage à Paris, qu'à notre rentrée en Russie, je me suis empressée de la planter là.

– Ce n'est pas possible ! Nous sommes ici chez elle. La femme qui m'a ouvert la porte de cet hôtel vient de me dire…

– Que madame la comtesse était allée au parc Monceaux, avec ses trois filles, et qu'elle rentrerait à cinq heures. Elle a bien répété la leçon que je lui avais faite, cette excellente Gertrude.

Cette imprudente déclaration fit pâlir Hélène, qui aperçut enfin le piège qu'on lui avait tendu.

Elle s'y était prise, mais elle résolut de n'y pas rester.

– Pourquoi ce mensonge ? demanda-t-elle en se levant brusquement.

– Parce que je me doutais bien que tu n'entrerais pas si Gertrude te disait la vérité. Je t'avais écrit que je t'attendais chez la comtesse ; je ne pouvais pas me dédire.

– Alors, en m'écrivant cela, toi aussi, tu mentais !

– Il le fallait bien. Je tenais tant à te voir et, si tu avais su que j'ai repris mon indépendance, tu ne serais pas venue.

– Non, certes. Et maintenant que je le sais, je ne resterai pas ici une minute de plus.

– Là ! là ! ne te fâche pas. Je n'ai pas l'intention de te retenir malgré toi. Écoute-moi seulement et, quand tu m'auras entendue, tu partiras, si tu persistes à vouloir partir.

– Je n'écouterai rien, et je vais…

– N'essaie pas de sortir. Gertrude ne t'ouvrira pas, sans ma permission, la porte de la rue.

– Tu es donc chez toi, ici ?

– Non, cet hôtel ne m'appartient pas. J'en ai un autre, à moi, et, celui-là, je l'habite.

– Tu as un hôtel ! Ah ! je comprends à présent pourquoi tu as renoncé à la modeste profession qui te faisait vire honnêtement, dit Hélène avec amertume.

– « Honnêtement », le mot est une épigramme que tu me lances ; mais je ne m'en fâche pas, et je conviens que j'ai quitté le chemin de la vertu. Je l'ai suivi tant que j'ai pu, mais enfin, je me suis lassée d'y marcher. Il est semé d'épines, le chemin de la vertu, et j'ai quelque mérite à m'y être déchiré les pieds pendant cinq ans. J'ai fini par en prendre un autre où je n'ai trouvé que des fleurs.

– Peux-tu bien parler ainsi !

– Je suis franche, voilà tout. Oui, j'ai jeté, comme on dit, mon bonnet par-dessus les moulins, et je ne le regrette pas, ce vilain bonnet, qui ne m'aurait servi qu'à coiffer sainte Catherine. Tu ne comprends pas ça, toi ! Je ne suis plus à tes yeux qu'une réprouvée ! Un jour viendra où tu m'excuseras, et tu feras bien, car je suis excusable. Ah ! si j'étais née riche, je te jure que je serais restée sage… et je n'aurais pas eu grand mérite. Mais je n'avais rien et je vivais aux gages d'une Russe impérieuse, qui m'a fait souvent sentir durement ma dépendance. Que celles qui n'ont jamais connu la pauvreté ni les humiliations de notre triste métier me jettent la pierre ; mais toi, Hélène, toi qui as passé par les mêmes misères, tu devrais être plus indulgente.

– Je puis te pardonner… t'excuser, jamais !

– Eh bien ! je me contenterai de ton pardon, mais je te supplie de ne pas me maudire… et de ne pas me défendre de te revoir.

– Tu me demandes l'impossible. Je ne te maudis pas, je te plains ; quant à te revoir…

– Je sais bien que ta position t'oblige à beaucoup de ménagements et je serais la première à te conseiller d'éviter de te compromettre. Tu me rendras cette justice que je me suis

privée d'aller te demander dans la maison du comte de Muire. J'ai préféré user de ruse pour t'amener à accepter une entrevue avec moi, et tu devrais m'en savoir gré, au lieu de me le reprocher.

– Chez qui donc m'as-tu attirée ?

– Chez un ami de mon amant. Quand je dis : chez lui, ce n'est pas tout à fait exact. Il est propriétaire de cet hôtel, mais il n'y demeure pas.

– Ton amant ! répéta douloureusement Hélène. Tu as un amant, toi la meilleure compagne de mes jeunes années ! Toi que j'aimais comme une sœur !

– Moi je t'aime toujours autant... et c'est parce que je t'aime que je me confesse à toi. Oui, je suis devenue la maîtresse d'un Russe qui est prince, riche à millions, et qui ne me gêne guère, car il me laisse libre de faire toutes mes volontés. En ce moment, il est à Pétersbourg où l'a appelé son service d'aide de camp de l'empereur ; il y restera six mois et il trouve bon que j'habite Paris, pendant sa longue absence. Il m'a acheté un hôtel... tout près de celui-ci... rue Fortuny... et, si tu me faisais jamais la grâce d'y entrer, tu n'y verrais rien qui pût te choquer. Je vis, en ce moment, comme si j'étais veuve et, quand le prince Werki est à Paris, je suis comme si j'étais mariée.

– Mais tu ne l'es pas... et tu ne le seras jamais.

– Qui sait ? l'aristocratie russe n'a pas les idées étroites de nos gentilshommes du grand monde et je ne serais pas la première Française qui aurait épousé un boyard, après avoir longtemps vécu avec lui. Mais, quoi qu'il arrive, cette liaison, que tu as raison de blâmer, assurera pour toujours mon in-

dépendance, et me permettre plus tard de rentrer dans la bonne voie. J'aurai mal commencé ; je finirai bien.

– Je le souhaite, murmura tristement Hélène. Et, maintenant que tu m'as tout dit, laisse-moi partir.

– Pas avant qu'à ton tour tu ne m'aies confié tes projets d'avenir. J'y reviens, parce que je crains que tu ne te trouves dans de graves embarras. Évidemment, tu ne resteras pas longtemps auprès de ton élève, mademoiselle de Muire. As-tu une autre place en vue ?

Mademoiselle Lanoue fit signe que non.

– Et, s'il ne s'en présente pas une, que deviendras-tu, ma chère Hélène ? Tu m'as laissé entendre qu'il ne tenait qu'à toi de te marier. Est-ce sérieux ?

– Je n'ai rien à te répondre.

– Pourquoi ?

– Parce que tu as perdu le droit de m'interroger, souffre que je te le dise. Autrefois, tu le sais, je n'avais rien de caché pour toi, et je ne perdrai jamais le souvenir de cet heureux temps où nous n'avions pas de secrets l'une pour l'autre. Mais il est passé et il ne reviendra plus. Je ne te demandais pas les tristes confidences que tu m'as faites, et je te prie de croire que je les garderai pour moi seule. Moi, je n'ai rien à t'apprendre et j'oublierai que nous nous sommes vues.

– Dis-moi au moins s'il est vrai que le fiancé de Marcelle est coupable. Je sais qu'il a été arrêté et qu'on l'accuse d'avoir tué cette pauvre comtesse.

– Comment sais-tu que ce jeune homme est en prison ? demanda vivement Hélène.

Et comme Juliette hésitait, mademoiselle Lanoue ajouta :

– Ne me dis pas encore une fois que tu as appris cela chez la comtesse Borisof, qui n'est pas à Paris, tu viens de me l'avouer.

– Le prince Werki n'y est pas non plus, mais je reçois ses amis et, dans le nombre, il s'en trouve qui connaissent beaucoup le comte de Muire et qui sont très au courant de cette tragique histoire.

– Nomme-les-moi.

– Mais… il y a d'abord le marquis de Brangue, qui a assisté à la mort de la comtesse.

– Tu connais M. de Brangue ?

– Mon Dieu, oui. Fais-moi l'honneur de croire que je ne vois que des gens du meilleur monde. Mon prince n'en fréquente pas d'autres, et, s'il m'a présenté le marquis, c'est qu'ils sont très liés. Et tu le connais aussi, ce marquis.

– J'espère que tu ne lui as pas parlé de moi, dit vivement Hélène.

– Rassure-toi, chère amie. Je sais vivre et je me suis gardée de lui apprendre que tu as été l'amie intime de la maîtresse du prince Werki.

» En revanche, un autre, à qui je n'ai rien dit non plus de notre ancienne camaraderie, m'a beaucoup parlé de toi… et pas pour en dire du mal.

– Qui donc ?

– Le vicomte de Liscoat. Il te trouve charmante, adorable. Il ne tarit pas en éloges sur ta beauté, sur ton esprit, sur ta grâce.

– Je lui en suis fort obligée. Il me déplaît.

– C'est singulier. Il n'est plus jeune, mais il a d'excellentes manières et une foule d'autres qualités.

– Je ne m'en suis jamais aperçue.

– Vraiment ? Eh bien, j'en suis très fâchée.

– Pourquoi donc ?

– Mais… parce qu'il est fort riche. Tu vas me répondre : « Que m'importe ! » Alors, je te rappellerai ce que je te disais tout à l'heure. Je ne désespère pas d'être princesse un jour, princesse légitime, après avoir été princesse de la main gauche. Eh bien, il n'y a pas qu'en Russie qu'on voit des rois épouser des bergères. Et je suis certaine que, si tu voulais, M. de Liscoat en arriverait à te demander ta main.

– Je n'en crois rien ; mais, s'il s'en avisait, je refuserais net.

– Je t'affirme qu'il est amoureux de toi, sérieusement amoureux, et, à son âge, les passions sont rares, mais elles sont profondes. Si on m'épouse moi, ce succès m'aura coûté cher, puisque je me suis déclassée avant de l'obtenir. Toi, tu serais dispensée du stage que j'ai dû subir.

– Jamais ! cet homme me fait horreur.

– Je crois que tu le juges mal et que tu as tort de te prononcer contre lui sans le connaître mieux.

– Je ne le connais que trop et j'espère bien ne jamais le revoir. Si c'est lui qui t'a chargée de me déclarer les sentiments qu'il prétend avoir pour moi, je m'étonne que tu aies accepté une pareille mission.

– Si je l'ai acceptée, c'était dans ton intérêt. Liscoat n'a que d'excellentes intentions. Si je te disais qu'il ne tient qu'à toi de devenir propriétaire de cet hôtel qui vaut deux cent mille francs, et de ce mobilier qui en vaut au moins soixante mille. C'est un cadeau que Liscoat est prêt à t'offrir. L'acte serait signé demain, si tu voulais, un acte de vente en bonne forme.

– Ah ! c'est trop d'infamie ! dit Hélène qui avait les larmes aux yeux. Tu oses me proposer ce honteux marché ! Je ne te croyais pas tombée si bas.

– Et moi je ne te croyais pas si sotte. Faut de la vertu, pas trop n'en faut, dit la chanson. Garde la tienne, ma chère, et continue à traîner la misère. Chacun son goût après tout. Tu regretteras, un jour, de l'avoir pris de si haut avec un galant homme, qui te voulait du bien, et avec une ancienne amie qui t'était toute dévouée. Il sera trop tard, alors, et les occasions manquées ne se représentent jamais.

– Assez ! je veux partir à l'instant même. Faites-moi place et oubliez que j'existe. Moi, je prierai Dieu pour vous.

– Merci ! tu es vraiment trop bonne. Et, puisque tu es si pressée de t'en aller, je vais lever la consigne que j'avais donnée à Gertrude. Tu peux bien m'attendre ici trois minutes.

Et sans attendre la réponse de mademoiselle Lanoue, Juliette Védrine souleva la portière du boudoir et disparut, avant que la pauvre Hélène songeât à la retenir.

Ce fut si vite fait que mademoiselle Lanoue n'eut pas le temps de suivre sa perfide amie. Quand elle revint de la stupeur où l'avait jetée cette fuite rapide, elle aurait pu courir après elle et peut-être la rattraper dans l'escalier. Mais elle se sentait entourée de pièges et elle n'osa pas se lancer à travers les pièces qui précédaient le boudoir où la gouvernante Gertrude l'avait conduite. Il lui semblait que cet hôtel devait être plein de cachettes et de chausse-trapes. Et, de plus, elle ne voulait pas que Juliette crût qu'elle avait peur.

Hélène, du reste, se reprochait déjà de s'être effrayée à tort. Elle se disait que Juliette, si dépravée qu'elle fût, ne pousserait pas les choses plus loin. C'était bien assez qu'elle eût attiré son innocente amie dans cet hôtel maudit pour lui faire entendre d'odieuses propositions. Assurément, elle n'irait pas jusqu'à l'y séquestrer.

– Elle va revenir, pensait mademoiselle Lanoue. Si elle me parle, je ne lui répondrai pas et je partirai d'ici sans lui dire un seul mot.

La fiancée du commandant Georges en était là de ses réflexions, lorsqu'elle entendit un bruit sourd qui la fit tressaillir.

Ce bruit venait d'en bas et ressemblait au bruit que fait une lourde porte, quand on la ferme sans précaution.

Cette porte, qui était évidemment celle de l'hôtel, l'avait-on ouverte pour laisser entrer ou pour laisser sortir quelqu'un ? Pour laisser sortir Juliette, peu soucieuse de reparaître devant l'amie qu'elle venait d'outrager par ses discours malséants ; ou bien pour laisser entrer l'homme détestable qui avait préparé ce guet-apens ?

Hélène avait un moyen de savoir à quoi s'en tenir, et elle eut la présence d'esprit de l'employer.

Il faisait très chaud, et la fenêtre qui donnait sur la rue n'était pas fermée. Elle y courut et, soulevant le store japonais qui protégeait le boudoir contre l'ardeur du soleil, elle avança la tête.

Juliette Védrine avait déjà dépassé l'angle de la maison. Mademoiselle Lanoue arriva juste à temps pour la voir disparaître dans l'avenue de Villiers. Et, en regardant du côté opposé, elle aperçut la duègne Gertrude, qui filait vers le haut de la rue Jouffroy.

Ces deux coquines l'avaient-elles emprisonnée en donnant un tour de clef à la porte qu'elles venaient de franchir, pour se sauver comme des voleuses qui ont fait un mauvais coup ? La première pensée d'Hélène, ce fut de descendre pour s'en assurer et pour fuir, s'il était encore temps. Elle se retira de la fenêtre et, en se retournant, elle recula de surprise et d'effroi.

Le vicomte de Liscoat était là, adossé à la cheminée du petit salon, debout, dans une attitude presque respectueuse, le chapeau à la main, le sourire sur les lèvres, un sourire équivoque et malintentionné qui acheva d'exaspérer mademoiselle Lanoue. Elle était moins effrayée, maintenant qu'elle voyait le danger en face, et elle ne songea qu'à traiter ce vieux fat comme il le méritait.

– Monsieur, lui dit-elle en s'efforçant de contenir sa colère, votre conduite est infâme. Votre complice m'a attirée ici par votre ordre, et après avoir essayé de m'entraîner dans le bourbier où elle est tombée, elle me laisse seule avec vous. Je savais que vous étiez un débauché, mais je vous prenais

encore pour un galant homme. Je vois que je me trompais, et j'ai pour votre indigne procédé le plus profond mépris. Mais je ne vous crains pas.

– Je l'espère bien, mademoiselle ! s'écria en riant l'impudent vicomte. Que pourriez-vous craindre, bon Dieu ! Nous ne sommes plus au temps où on enlevait les jeunes filles, et cet hôtel n'est ni un château fort du moyen âge, ni une petite maison du dix-huitième siècle, pas plus que je ne suis un haut baron du vieux temps, ni un roué de la cour de Louis XV. Vous êtes ici, en plein Paris, rue Jouffroy, une rue aimable, où on n'a jamais violenté ni séquestré personne.

– Prouvez-le-moi en me laissant partir.

– Partir ?… vous êtes libre, mademoiselle. Et, si vous consentez à m'entendre, ce sera de votre plein gré ; mais je vous supplie de me permette de vous dire pourquoi j'ai prié mademoiselle Védrine de vous écrire. Elle était votre amie, et je tiens à vous convaincre qu'elle n'est pas si coupable que vous le pensez.

L'astucieux vicomte, vieux routier de la galanterie, avait trouvé, du premier coup, le seul prétexte à mettre en avant pour décider Hélène à l'écouter.

– Vous n'y réussirez pas, dit-elle froidement. Mais, n'importe !… parlez, justifiez-la, si vous pouvez. Et, d'abord, est-il vrai, ou non, qu'elle a quitté la comtesse Borisof pour…

– Pour devenir la maîtresse du prince Werki, un de mes meilleurs amis. C'est parfaitement exact, et je conçois que vous la blâmiez ; mais elle peut invoquer bien des circonstances atténuantes.

– C’est ce qu’elle a fait. Elle ne m’a pas décidée à l’absoudre.

– Et encore moins à l’imiter, je le sais. Laissez-moi pourtant vous dire qu’elle est d’autant plus excusable que son amant l’épousera, j’en suis convaincu.

– Que ne l’a-t-il donc épousée, au lieu de la détourner de ses devoirs !

– C’eût été beaucoup mieux, je le reconnais. Mais un homme du nom et de la situation de Werki est obligé de compter avec les préjugés du monde où il vit. Mademoiselle Védrine a renoncé à l’enseignement pour débuter au théâtre Français de Moscou.

– Elle me l’a dit… je ne voulais pas le croire.

– C’est pourtant la vérité. Elle a obtenu sur la scène un grand succès de beauté… et de talent… elle est née comédienne. Werki est tombé éperdument amoureux d’elle. Mais il ne pouvait pas lui donner son nom, tant qu’elle serait actrice, en Russie. Il lui a proposé de la retirer du théâtre, de la conduire à Paris, de l’y installer convenablement et d’assurer son avenir, en attendant qu’il se fît libre. Il lui fallait le temps de se démettre de la haute charge qu’il remplit à la cour du czar. Dans quelques mois, il viendra rejoindre mademoiselle Védrine, et, si le mariage ne se fait pas immédiatement, il se fera plus tard, sans aucun doute. Il réparera tout, ce mariage, convenez-en, mademoiselle.

– Je le souhaite pour Juliette. Je ne l’espère pas. Et, quoi qu’il arrive, je ne lui pardonnerai jamais de m’avoir tendu un piège et de m’avoir jugée capable de faire comme elle. Nous avons été élevées ensemble. Elle aurait dû mieux me connaître.

– Ainsi, murmura Liscoat en prenant un air affligé, vous repousseriez un honnête homme qui vous aimerait sincèrement et qui, ne sachant où vous parler de son amour, aurait eu recours à la ruse pour se procurer une entrevue avec vous ? Songez que le but excuse le moyen.

– Pas à mes yeux, monsieur. Et je suppose qu'il ne s'agit pas de vous.

– Je vous jure, mademoiselle, que vous m'avez inspiré une passion profonde, et je vous demande pardon d'avoir cédé à un entraînement plus fort que ma volonté. Je cherchais une occasion de vous voir, sans me présenter chez ce pauvre Jacques de Muire qui ne reçoit plus personne. J'ai appris, par hasard, que mademoiselle Védrine était votre ancienne camarade de pension et je suis accouru chez elle ; je lui ai confié mon secret, je lui ai dit tout ce que je veux faire pour vous assurer une situation indépendante et honorable, et je lui ai demandé en grâce de me venir en aide. Elle n'a pas osé aller vous chercher à la villa des Frênes, où elle craignait d'être mal accueillie par le père de votre élève. C'est alors que l'idée lui est venue de vous écrire.

– Elle est donc encore plus coupable que vous. Mais je m'étonne que vous ayez pu concevoir le projet de me tenter par des offres odieuses. Vous auriez dû comprendre qu'un homme de votre âge n'est pas fait pour m'épouser, encore moins pour me séduire, et vous apercevoir que je n'ai pour vous que de l'antipathie.

Rappeler à ce viveur endurci qu'il était presque un vieillard, c'était le blesser à l'endroit sensible.

Liscoat, qui s'était flatté de prendre mademoiselle Lanoue par la douceur, changea de ton immédiatement et jeta le masque.

– Que j'aie le malheur de vous déplaire, c'est possible et je m'en console, dit-il cyniquement. Pour ce qui est de mon âge, j'ai celui qu'il faut pour être le protecteur attitré d'une jolie fille… deux ans de moins que le prince qui entretient votre amie.

– Misérable ! s'écria mademoiselle Lanoue, frappée au cœur par cette injure.

– Oh ! pas de gros mots, je vous prie, et écoutez ce qu'il me reste à vous dire. Vous êtes entrée volontairement dans cet hôtel, je vous défie de prouver le contraire. Il ne tient qu'à vous d'y rester toujours, puisque j'offre de vous le donner en toute propriété. S'il vous plaît d'en sortir, vous le pouvez, mais vous n'en serez pas moins compromise, car on saura que vous y êtes venue.

– On saura aussi comment vous m'y avez attirée et comment je vous ai traité.

– Oh ! vous vous défendrez, je n'en doute pas, et vous réussirez peut-être à persuader au commandant Roland que, ayant manqué le dernier train pour rentrer à la villa des Frênes, vous avez couché à l'auberge.

– Que voulez-vous dire ? demanda mademoiselle Lanoue, qui craignait de comprendre.

– Je tiens à vous donner le temps de visiter l'hôtel. Quand vous aurez vu quel nid charmant vous auriez là, vos idées se modifieront peut-être.

– Je ne resterai pas ici une minute de plus.

– Pardon ! vous y resterez jusqu'à demain matin. Une nuit de repos vous fera du bien et, d'ailleurs, la nuit, dit-on, porte conseil. Vous serez, du reste, parfaitement seule, et vous ne manquerez de rien. La chambre à coucher est prête à vous recevoir, et vous y trouverez un souper froid qui vous attend. Si vous vous ennuyez, il y a des livres dans la bibliothèque. La réclusion sera douce, et elle ne durera guère. Demain, vers huit heures, Gertrude viendra vous délivrer et rien ne vous empêchera de partir pour les Frênes, où son sera sans doute charmé de vous revoir. Rien ne vous empêchera non plus de raconter à vos amis ce qui vous est arrivé. Si l'un d'eux s'avise de me chercher noise, je sais ce que je lui répondrai.

Ayant dit, M. de Liscoat remit son chapeau sur sa tête et, comme mademoiselle Lanoue faisait mine de le suivre :

– N'essayez pas de sortir malgré moi, lui dit-il froidement. Vous n'y réussiriez pas, et mieux vaut éviter une scène ridicule. Je pars en vous répétant que vous n'avez rien à redouter cette nuit, et que vous pourrez vous en aller demain matin. J'ajoute que si, une fois dehors, vous persistez à me tenir rigueur, vous n'entendrez plus parler de moi… mais je ne désespère pas de vous revoir ici.

Sur cette dernière impertinence, le vicomte s'éclipsa, abandonnant Hélène à ses réflexions.

Elle avait compris qu'il était inutile d'engager une lutte où elle ne serait pas la plus forte, et qu'au lieu de se lancer à la poursuite de Liscoat, elle ferait mieux de s'assurer que son départ n'était pas une fausse sortie.

Elle revint donc à la fenêtre et, par l'interstice du store baissé, elle regarda sans se montrer. De ce poste

d’observation, elle vit cet odieux personnage fermer la porte en dehors avec une clef qu’il remit dans sa poche, et s’acheminer, sans lever la tête, vers l’avenue de Villiers.

Hélène était bel et bien prisonnière ; mais, du moins, elle était délivrée d’une grave appréhension. Liscoat aurait pu faire semblant de sortir et se cacher dans l’hôtel, où il aurait attendu la nuit pour tenter un retour offensif.

Elle était maintenant certaine qu’il avait pris le large ; mais il pouvait revenir, et elle songea immédiatement à se précautionner contre cette éventualité menaçante.

C’était bien facile, si la porte d’entrée était armée intérieurement d’un verrou, et mademoiselle Lanoue courut s’en assurer.

Elle se précipita dans l’escalier de marbre, parcourut à pas pressés le vestibule gardé par l’ours empaillé, examina la porte et trouva au-dessus et au-dessous de la serrure deux gros verrous qu’elle s’empressa de pousser.

Désormais, elle était en sûreté, à moins que l’hôtel n’eût deux entrées, ce qu’elle pouvait aisément vérifier. Il ne s’agissait que de le visiter du rez-de-chaussée au grenier, et c’est à quoi elle procéda immédiatement.

Fuir eût été plus simple et plus utile ; mais la porte, fermée à double tour par Liscoat, était solide. Fermée en dehors, barricadée en dedans, elle ne pouvait plus s’ouvrir qu’après une entente préalable entre la prisonnière et le geôlier. Mais, pour le moment, il importait surtout à Hélène de ne pas être envahie et elle ne perdit pas une minute pour inspecter le logis où on l’avait claquemurée.

Elle s'assura d'abord que le corridor était une impasse. Au bas de l'escalier il y avait un mur plein, habilement caché par un gros buisson de plantes tropicales.

Elle connaissait déjà le premier étage, qui se composait de trois pièces en enfilade : la salle à manger, le salon et le boudoir.

Elle monta donc directement au second, qu'elle trouva disposé exactement comme le premier : une bibliothèque, une chambre à coucher et un cabinet de toilette.

La bibliothèque, où elle entra d'abord, était garnie d'armoires en ébène, dont les vitres laissaient voir des rangées de livres richement reliés, des livres de petit format, qui n'avaient pas du tout l'air d'être des livres de piété. Imprimés en lettres d'or au dos des couvertures, les titres sentaient le fagot, comme on disait jadis en parlant des hérétiques, et mademoiselle Lanoue n'aurait consenti à y toucher que pour les jeter au feu. Ce vieux drôle de Liscoat avait rassemblé là tous les produits littéraires de la corruption raffinée de la fin du dernier siècle, comptant sans doute sur ces lectures malsaines pour dépraver les imprudentes que la curiosité pousserait à ouvrir ces volumes diaboliques.

Hélène sans s'arrêter à les regarder, passa dans la chambre à coucher, dont l'aspect n'était pas plus rassurant. Il y avait des glaces partout, même au fond du lit, caché dans une alcôve toute enguirlandée de dentelles.

Et, sur un large guéridon en laque, se dressait un souper froid servi dans des plats du Japon, avec les carafes en cristal, pleines de vins couleur d'améthyste et couleur de topaze ; un en-cas qui aurait fait bonne figure au temps de la Régence, dans la petite maison d'un roué.

Le cabinet de toilette, qui venait ensuite, était une merveille de luxe. La baignoire, la table, les vases et mêmes les parois étaient en onyx ; les menus objets en ivoire ou en argent ; les accessoires en vieille porcelaine de Sèvres.

Une honnête femme aurait eu peur de se damner en s'habillant là, et mademoiselle Lanoue ne voulut pas franchir le seuil de ce laboratoire de beauté, arrangé tout exprès pour l'usage d'une courtisane à la mode.

Juliette Védrine devait en avoir un pareil dans son hôtel de la rue Fortuny.

Hélène revint sur ses pas pour monter au troisième étage, où elle trouva aussi trois pièces : deux pour serrer les robes et une pour loger la gouvernante.

La cuisine et l'office étaient dans le sous-sol. Elle y descendit, et quand elle eut complété cette rapide inspection, elle resta certaine que la maison n'avait qu'une façade sur la rue Jouffroy.

L'architecte qui l'avait bâtie avait tiré très bon parti d'un terrain très restreint, mais en somme, cet hôtel n'était qu'une bonbonnière, et le vicomte ne se serait pas ruiné en le donnant à sa maîtresse.

Hélène ne songeait guère à ce qu'il pouvait valoir. Hélène songeait à s'échapper de cette prison capitonnée, et, comme l'évasion immédiate n'était pas possible, elle revint s'établir dans le boudoir tendu de soie bouton d'or, afin de chercher un moyen de se tirer de là.

Il y en avait un qui se présenta tout d'abord à son esprit. La rue Jouffroy n'est ni très fréquentée, ni très habitée ; cependant on y voit des maisons et des passants.

Rien n'empêchait Hélène de se mettre à la fenêtre, et de demander du secours à un voisin ou à un passant. Mais que dire à l'inconnu qu'elle appellerait ? Comment lui expliquer l'embarras où elle se trouvait ? On ne cause pas facilement du premier étage en bas, ni d'un côté à l'autre d'une rue assez large. Et d'ailleurs le récit de son étrange aventure aurait bien pu ne pas trouver créance. Nous ne sommes plus au temps où une noble demoiselle, séquestrée dans une tour par un enchanteur félon, invoquait l'aide d'un chevalier errant. Hélène eût été obligée de s'adresser au premier venu et de le prier d'aller prosaïquement chercher, pour lui ouvrir, un serrurier et un sergent de ville qui l'auraient peut-être prise pour une folle, ou même pour quelque chose de pis.

Tout bien considéré, elle pensa que ce procédé n'était pas pratique et qu'il fallait en trouver un autre.

Elle souleva pourtant le store, et elle se mit à examiner les abords du logis où elle était recluse.

À gauche s'étendait un terrain vague, bordé par des palissades ; à droite, il y avait une maison en construction où les maçons ne travaillaient pas, en ce moment. En face, un hôtel particulier, beaucoup plus grand que celui de M. de Liscoat, mais encore moins habité, car toutes les persiennes étaient closes. Évidemment, maîtres et domestiques avaient quitté Paris pour aller passer l'été à la campagne ou aux bains de mer.

Donc, pas de secours à attendre de ce côté. Et quant aux passants, Hélène apprit bientôt à ses dépens qu'elle ne devait pas compter sur eux.

Elle vit venir du fond de la rue un grand garçon bien tourné, qui avait tout à fait la mine d'être un artiste, domici-

lié dans le quartier et regagnant son atelier d'où il était sorti pour flâner un brin.

Il s'avançait les bras ballants et le nez au vent, comme un chasseur en quête. À dix pas de l'hôtel, il aperçut à la fenêtre la jolie tête de mademoiselle Lanoue et tout aussitôt il se mit à lui sourire.

Il avait une physionomie sympathique, et Hélène eut comme une velléité d'entamer avec lui un colloque à distance ; mais les peintres ont trop d'audace, et celui-là commit la maladresse d'envoyer un baiser à cette jolie brune qui le regardait du coin de l'œil par l'entrebâillement d'un store, comme font les *majas* de Séville à travers des *miradores*.

Il appuya ce même baiser d'un hochement de tête interrogateur, un hochement de bas en haut, qui signifiait sans aucun doute : « Puis-je monter ? »

Mal lui en prit, car Hélène rougit et se retira brusquement dans le petit salon.

Elle se laissa tomber sur le divan, humiliée et découragée, à ce point qu'elle se prit à pleurer. Elle n'avait pas encore si bien compris le méchant calcul de cet abominable Liscoat, qui savait, en l'enfermant, qu'elle n'oserait demander à personne de la délivrer.

Était-elle donc condamnée à attendre que Gertrude vînt lui ouvrir, comme il le lui avait annoncé ? Il n'y aurait eu que demi-mal, puisque, grâce aux verrous qui la protégeaient, son persécuteur ne pouvait pas la surprendre. Mais Gertrude, si elle exécutait les ordres de son maître, ne se présenterait que le lendemain matin. Et l'idée de passer la nuit dans cet hôtel faisait frissonner mademoiselle Lanoue.

Que dirait M. de Muire ? que dirait Marcelle ? que dirait surtout le commandant Georges, si elle ne rentrait pas aux Frênes ? Cette absence nocturne suffirait pour la perdre à tout jamais, et c'était certainement sur ce résultat que comptait l'affreux vicomte. Il s'était dit que la malheureuse Hélène, chassée par le marquis et délaissée par son fiancé, deviendrait une proie facile pour lui, débauché sans vergogne.

– Eh bien, non ! murmura-t-elle ; ce misérable n'aura pas raison de moi. Je sortirai d'ici, dussé-je sauter par la fenêtre. J'attendrai que la nuit soit venue… peu importe à quelle heure je rentrerai à la villa, pourvu que j'y rentre ce soir… et j'y rentrerai, à moins que je ne me tue en essayant de descendre dans la rue.

Sa résolution étant prise, elle se mit aussitôt à tout préparer pour son évasion.

La fenêtre était à quinze pieds du sol, tout au moins. Le saut eût été trop dangereux ; mais elle pouvait descendre en s'accrochant à un lien qu'elle attacherait à la barre d'appui. Elle ne perdit pas de temps à chercher une corde qu'elle n'aurait peut-être pas trouvée. Elle arracha les deux portières qui protégeaient l'entrée du boudoir et qui étaient d'un tissu de laine et de soie, très solide. Nouées bout à bout, elles devaient être assez longues pour toucher le pavé de la rue, et Hélène, très adroite de ses mains, se mit à travailler pour en faire une sorte de câble, qu'elle entortilla avec des embrasses détachées de leurs patères.

La besogne fut longue, car elle manquait d'ustensiles à coudre et, de plus, elle voulut essayer la force de résistance de ce cordage improvisé. Elle s'y suspendit après l'avoir attaché à la rampe de l'escalier, et elle reconnut qu'il pouvait la soutenir.

Quand ce fut fait, il ne lui resta plus qu'à attendre la nuit, qui vient tard au mois de juillet.

Elle ne pouvait pas descendre par la fenêtre avant que la rue fût déserte ; car, si un passant l'avait vue exécuter ce tour de force, il n'aurait pas manqué de crier : « Au voleur ! »

Hélène pensait que, dans ces parages reculés, la circulation devait cesser entre neuf et dix heures. Elle avait donc le temps de prendre un peu de repos après tant d'émotions, et elle s'étendit sur le divan.

Elle s'y endormit bientôt d'un profond sommeil.

La confection du câble, fabriqué avec des étoffes de laine et de soie, avait pris beaucoup de temps, et le jour baissait déjà quand mademoiselle Lanoue ferma les yeux, après avoir caché son appareil sous le divan où elle s'était étendue pour se reposer.

Rien ne troubla son sommeil, et elle ne sut que plus tard combien de temps il avait duré.

Lorsqu'elle se réveilla, au souffle d'un vent assez violent qui secouait le store et lui jetait au visage de grosses gouttes de pluie, à travers la fenêtre restée ouverte, il faisait nuit noire.

Le temps avait changé subitement ; le tonnerre grondait dans le lointain, et de gros nuages crevaient sur Paris.

Hélène se leva, assez effrayée, moins de l'orage que de l'obscurité, mais elle comprit bientôt qu'il ne pouvait rien lui arriver de plus heureux que cette tempête imprévue.

L'averse avait dispersé les promeneurs et retenait au logis les bourgeois qui sortent volontiers, pendant les chaudes soirées d'été.

Mademoiselle Lanoue releva le store, mit la tête à la fenêtre et vit avec joie que la rue était absolument déserte. Pas un passant ne s'y montrait ; et on n'entendait d'autre bruit que le roulement lointain des voitures, ce bruit sourd et continu qu'on prendrait volontiers pour le ronflement de la grande ville endormie.

C'était le moment ou jamais de tenter l'évasion, et Hélène s'y prépara sans perdre une minute. Elle prit ses tissus roulés, attacha solidement à la barre d'appui de la fenêtre cette façon de corde qu'elle avait tressée de ses propres mains, et essaya encore une fois, en tirant dessus, la force de résistance du lien qui allait supporter le poids de son corps, pendant la descente. Le résultat de l'épreuve fut satisfaisant. Hélène n'était pas lourde et le trajet n'était pas long. Tout devait donc aller à souhait. Elle rejeta l'appareil au dehors et, en se penchant, elle crut voir que le bout de la torsade touchait presque le pavé. C'était plus qu'il ne lui en fallait pour réussir.

Avant de se risquer, elle regarda des deux côtés de la rue. Il y avait un bec de gaz presque en face de l'hôtel, et cette lanterne municipale donnait assez de clarté pour que la jeune fille pût constater avec certitude que la voie était libre. L'idée lui était venue que M. de Liscoat avait pu revenir pendant qu'elle dormait, essayer d'ouvrir la porte barricadée en dedans et n'ayant pu y parvenir, s'embusquer le long du mur, dans la louable intention de saisir la prisonnière au moment où elle poserait le pied sur le pavé. Mais, s'il eût été là, elle l'aurait aperçu.

Il ne lui restait plus qu'à descendre, lorsqu'elle se demanda tout à coup quelle heure il pouvait être.

Pendant son sommeil, elle avait perdu la notion du temps et elle ne pouvait pas consulter sa montre, oubliée dans sa chambre, à la villa des Frênes. Elle se souvenait bien d'avoir vu dans l'hôtel du vicieux Liscoat deux ou trois pendules anciennes ; mais ces pendules ne marchaient plus depuis le règne de Louis XVI. Et d'ailleurs, Hélène ne se souciait pas de remonter au deuxième étage, sans lumière. Il n'y a que les fumeurs qui ont toujours des allumettes dans leur poche, et, s'il y en avait dans la chambre à coucher, elle ne pouvait pas les chercher à tâtons.

Il lui importait beaucoup cependant d'être fixée sur l'heure ; car, s'il était plus de minuit, elle ne trouverait plus de train pour rentrer à Chatou.

Elle se souvenait de s'être assoupie lorsqu'il faisait encore grand jour et elle supposait qu'elle avait pu dormir deux heures, peut-être trois. Au cœur de l'été, la nuit vient entre sept et huit. Hélène calcula qu'il devait être à peu près dix heures et qu'elle arriverait à la gare Saint-Lazare avant dix heures trente-cinq. Seulement, il lui fallait se hâter.

Ce qu'il y avait de plus difficile dans cette entreprise, c'était le commencement. La barre d'appui n'était pas très élevée au-dessus du tapis, mais il fallait l'enjamber et, après l'avoir franchie, s'agenouiller sur le rebord extérieur de la fenêtre, en saisissant à deux mains les portières aboutées, puis quitter le point d'appui des genoux, sans lâcher le câble artificiel. C'était une série de manœuvres peu commodes à exécuter pour une femme que ses jupes embarrassaient. Heureusement, Hélène avait appris la gymnastique au pensionnat ; elle en faisait même quelquefois avec Marcelle dans

le jardin de la villa du Vésinet, et elle était encore aussi leste qu'à quinze ans.

Quand elle se laissa glisser dans le vide, la secousse fut un peu rude, mais elle tint bon, et le nœud d'en haut résista. Alors elle commença à descendre à la force des poignets, en étreignant de ses mains délicates le lien assez rugueux qui la soutenait. Elle s'y écorcha courageusement et elle n'était plus qu'à deux mètres du sol, lorsqu'elle sentit que ce lien cédait peu à peu. Pour prévenir une chute inévitable, elle sauta et s'y prit si bien qu'elle tomba sur ses pieds. Mais le contre-coup lui fit perdre l'équilibre ; elle trébucha et elle roula sur le macadam.

Ce n'eût été rien, si la pluie torrentielle qui continuait n'eût pas changé en boue la poussière de la rue Jouffroy. Elle se remit sur pied aussitôt, et elle en aurait été quitte pour quelques contusions ; mais elle s'aperçut en se relevant qu'elle était crottée et mouillée du haut en bas. Justement elle portait ce jour-là, une toilette claire, que cette chute peu dangereuse venait de mettre en piteux état. Pour le moment, le mal était irréparable, et la pauvre enfant se demanda un instant si elle oserait rentrer à la villa, faite comme elle l'était ; mais elle ne pouvait plus reculer et elle s'achemina vivement vers l'avenue de Villiers, où elle espérait bien rencontrer un fiacre qui la conduirait à la gare.

À part cette dernière mésaventure, l'évasion s'était effectuée avec un succès complet. La rue était vide, le chemin était libre. Il ne s'agissait plus que de prendre le large et d'éviter les mauvaises rencontres.

Mademoiselle Lanoue n'avait pas l'habitude de circuler la nuit dans Paris, et elle fut d'abord un peu effrayée de trouver complètement déserte la longue avenue qu'elle devait

suivre. À la lueur tremblotante des becs de gaz qui s'alignaient à perte de vue des deux côtés de la chaussée, elle n'aperçut ni un passant ni une voiture.

Il pleuvait toujours, et elle se dit que, dans ces quartiers excentriques, la circulation cessait sans doute de très bonne heure, surtout par un temps pareil.

Elle avança donc bravement contre la pluie qui lui fouettait le visage, et elle ne tarda guère à atteindre le square où on a érigé tout récemment la statue d'Alexandre Dumas père.

Il y a là une bifurcation : l'avenue de Villiers continue à gauche, et sur cette avenue s'embranche, à droite, le boulevard Malesherbes.

Il fallait prendre à gauche pour gagner la rue d'Amsterdam par le chemin le plus court. Hélène prit à droite parce qu'elle aperçut, dans le lointain, une lumière verte qui lui parut être celle de la lanterne d'un fiacre.

Elle se mit à courir et elle arriva bientôt au boulevard de Courcelles, qui coupe à angle droit le boulevard Malesherbes.

La lumière avait disparu, mais elle vit en face d'elle un grand omnibus arrêté devant le bureau de correspondance. Où allait cette voiture de transport en commun ? Mademoiselle Lanoue l'ignorait, mais elle eut l'idée de se renseigner auprès du chef de station qui, en ce moment, parlementait avec le conducteur, déjà perché sur le marchepied.

Elle traversa la chaussée, elle s'approcha et elle entendit crier :

– Encore une place ! montez madame !

Une femme entra dans l'intérieur, qui se trouva au complet. Deux hommes se décidèrent, en maugréant à grimper sur l'impériale, où il ne faisait pas bon sous l'averse. L'un d'eux dit à l'autre :

– Nous allons être trempés ; mais que veux-tu ! nous n'avons pas le choix, puisque c'est la dernière voiture.

Ces paroles arrivèrent aux oreilles d'Hélène et lui donnèrent à réfléchir. Elle savait que les omnibus marchent toute la soirée. Si, après celui-là, il n'y en avait plus d'autre, il devait être fort tard.

Elle alla jusqu'au bureau et, s'adressant à un employé qui posait les volets, elle lui demanda l'heure.

– Minuit un quart ; les correspondances ne valent plus rien, répondit cet homme, qui la prenait pour une voyageuse en retard.

Hélène resta consternée. Le dernier train partait à minuit trente-cinq. Elle n'avait plus que quinze minutes et elle aurait eu beau courir, elle ne serait pas arrivée à temps. Et d'ailleurs à quoi lui eût servi de le prendre, ce train qui passe à Chatou vers une heure du matin ?

Depuis la mort de madame de Muire, on ne veillait plus à la villa des Frênes. Les grilles étaient fermées et les domestiques se couchaient bien avant minuit. Mademoiselle Lanoue eût été obligée de troubler toute la maison pour se faire ouvrir, car les maîtres ne dormaient guère, et ils se seraient levés aux appels répétés de la sonnette. Et comment se serait-elle présentée devant eux, ruisselante d'eau, couverte de boue ? Comment leur expliquer son étrange aventure ?

Elle comprit qu'il lui fallait renoncer à ce voyage nocturne ; mais elle ne pouvait pas attendre le jour en errant par les rues. Où aller ? Elle n'aurait pas osé se présenter seule, à cette heure, dans un de ces hôtels où on loge à la nuit ; et dans une auberge honnête, on ne l'aurait pas reçue en pareil équipage.

Il lui en coûtait cher d'avoir dormi trop longtemps. En s'échappant de la petite maison du vicomte, elle se croyait sauvée ; maintenant, elle se sentait perdue. Elle se disait que Georges la condamnerait sans vouloir l'entendre, et qu'il ne l'épouserait jamais.

La malheureuse enfant était là, seule au milieu de la nuit, sous la pluie, se demandant ce qu'elle allait devenir et souhaitant de mourir.

Dieu lui suggéra une idée. L'hôtel de Muire était à deux cents mètres de l'endroit où elle se tenait.

– Pourquoi n'irais-je pas y chercher un asile ? pensa-t-elle. Le brave concierge qui le garde ne refusera pas de m'y recevoir. Ma chambre est restée comme je l'ai laissée et je puis bien y coucher. Demain matin, j'enverrai une dépêche à M. Roland. Il viendra. Carcenac attestera qu'il m'a ouvert à minuit et je dirai à Georges tout ce qui m'est arrivé… il me pardonnera peut-être.

» C'est la seule chance de salut qui me reste.

Troublée comme elle l'était, mademoiselle Lanoue ne pouvait pas s'occuper de ce qui se passait autour d'elle. L'omnibus filait sur le boulevard de Courcelles ; le bureau venait de fermer ; la pluie tombait toujours, et la jeune fille se croyait plus seule que jamais sur le large trottoir où elle s'était arrêtée pour réfléchir à sa triste situation.

Elle n'avait pas remarqué un monsieur qui s'avançait, abrité sous un parapluie, en rasant les maisons. Mais le monsieur la remarqua, lui, et il y avait de quoi, car on ne rencontre pas souvent, à minuit passé, une femme élégamment vêtue, qui se tient immobile, en pleine rue, pendant qu'il pleut à torrent.

Naturellement, ce passant s'arrêta, s'approcha, et crut voir que la femme était jeune et jolie. Naturellement encore, il l'aborda, et ce fut alors seulement que mademoiselle Lanoue l'aperçut.

– Madame, dit-il d'un ton assez cavalier, vous allez vous noyer, si vous restez ici. Vous ne sentez donc pas qu'il tombe des hallebardes ? Heureusement j'ai un *riflard*, et il est assez large pour nous deux.

En même temps, il offrait son bras à Hélène, bien convaincu qu'elle allait l'accepter sans cérémonie ; car il la prenait pour une de ces belles de nuit qui ne demandent pas mieux que de se laisser reconduire. Il ne fut pas peu surpris de la voir se dérober, reculer de trois pas et se préparer à traverser la chaussée du boulevard.

En changeant de place, elle s'était approchée, sans le vouloir, d'un candélabre à gaz dont la lumière éclaira tout à coup son visage, que le monsieur avait à peine entrevu.

– Bon ! s'écria-t-il, je vous connais, vous me connaissez, nous nous connaissons. C'est vous qui étiez à la fenêtre tantôt, rue Jouffroy. Vous ne vous rappelez donc pas que je vous ai dit : bonjour, et qu'au lieu de me répondre vous avez disparu derrière le store ? Pas gentil du tout ce que vous avez fait là. Mais me voilà consolé, puisque je vous retrouve ce soir.

Mademoiselle Lanoue n'avait pas oublié ce grand garçon qu'elle avait vu passer devant l'hôtel de M. de Liscoat et qui s'était permis de lui envoyer un baiser. Elle le reconnut parfaitement, et elle pensa aussitôt à empêcher que cette rencontre malencontreuse n'eût des suites.

– Monsieur, dit-elle, sans trop s'émouvoir, il se peut que vous m'ayez déjà vue ailleurs. Ce n'est pas une raison pour que je vous écoute ici, et je vous prie de passer votre chemin.

– Mon chemin, c'est le vôtre, car je suppose, que vous rentrez rue Jouffroy… et j'y demeure aussi, dans cette aimable rue, à dix maisons plus loin. Donc, nous allons faire route ensemble.

– Vous vous trompez. Je ne vais pas rue Jouffroy.

– Alors vous en venez ?

– Que j'en vienne ou non, je vais tout près d'ici et je n'ai pas besoin d'escorte… Veuillez donc me laisser.

– Par le temps qu'il fait ? jamais de la vie ! Ce serait inhumain… Vous êtes déjà trempée des pieds à la tête. Vous fondriez avant d'arriver. Si vous vous entêtez à refuser mon bras, acceptez du moins la moitié de mon parapluie.

Il le tenait déjà sur la tête d'Hélène et il l'abritait malgré elle.

– Voyons ! reprit-il gaiement, vous avez peur de vous compromettre, parce que vous ne savez pas qui je suis. Je vais me présenter moi-même : Pierre Dax, artiste peintre, vingt-sept ans, né à Pamiers, département de l'Ariège, domicilié à Paris, rue Jouffroy, 59, médaillé de troisième classe, au Salon de cette année. Vous voilà renseignée… et con-

vaincue, je l'espère, que vous n'avez point affaire à un vagabond.

» Remarquez, je vous prie, qu'en échange de ces renseignements précis, je ne vous demande point votre nom, ni ce que vous faisiez dans ce joli petit hôtel, qui ne jouit pas d'une excellente réputation.

– On m'y a attirée, on m'y a enfermée et je viens de m'en échapper, dit Hélène, emportée par un mouvement irréfléchi. Au moment où vous passiez sous la fenêtre, j'ai failli vous appeler pour vous demander assistance.

– Que ne l'avez vous fait ? Pour vous délivrer, j'aurais mis le feu à la maison. Et ce que vous me racontez là ne m'étonne pas du tout. L'hôtel appartient à un vieux libertin qui y loge assez souvent des demoiselles de bonne volonté. C'est son affaire et la leur. Mais je trouve un peu fort qu'il se permette d'y séquestrer une personne comme vous, et, si vous avez besoin de moi pour lui donner une sévère leçon, je suis tout à vos ordres.

– Merci, monsieur. Je ne reverrai jamais cet homme, et je ne veux me venger de lui que par le mépris. Mais je n'oublierai ni votre nom, ni votre adresse, et il se pourrait que j'eusse recours à votre témoignage.

– J'attesterai tout ce que vous voudrez ; j'attesterai que je vous ai rencontrée sous une pluie battante et que je vous ai reconduite… chez vous… car maintenant, vous ne refuserez plus d'accepter mon bras.

– Je l'accepte, parce que j'ai confiance en vous et parce que nous n'irons pas loin. S'il faisait jour, vous verriez d'ici la maison où je vais.

– Tant pis ! j'aurai voulu vous escorter plus longtemps, dit galamment le peintre.

Hélène posa le bout de ses doigts sur le bras de son chevalier d'occasion et traversa, côte à côte avec lui, le boulevard Malesherbes. Elle n'avait plus peur, et elle songeait à tirer parti de cette rencontre, au cas où elle serait mise en demeure d'expliquer ce qu'elle avait fait pendant cette fatale nuit qui pouvait lui coûter sa réputation et compromettre son avenir.

– J'ai, dès à présent, un service à vous demander, reprit-elle. Après m'avoir accompagnée jusqu'à ma porte, vous rentrerez chez vous, je pense ?

– Il le faudra bien, soupira Pierre Dax, qui aurait préféré que l'aventure finît autrement.

– Eh bien, quand vous passerez devant l'hôtel où j'étais enfermée, vous constaterez, je vous prie, que je me suis échappée par la fenêtre. Je me suis servie, pour descendre, de deux rideaux noués ensemble que j'ai attachés à la grille d'appui. Ils doivent y être encore.

– Bon ! je tâcherai de découvrir un sergent de ville, je lui montrerai l'appareil, et je le sommerai de dresser procès-verbal. Il croira qu'un voleur s'est sauvé par là, après avoir dévalisé l'hôtel, et il ne manquera pas de faire son rapport au commissaire. Mais il est entendu que je ne parlerai pas de vous, mademoiselle. Je dis : mademoiselle, sans savoir…

– Vous dites bien, monsieur ; je ne suis pas mariée. Et je compte qu'il ne sera pas question de moi, cette nuit. Si, plus tard, j'ai besoin de prouver que j'ai fui cet hôtel maudit, c'est à vous seul que je m'adresserai.

L'artiste allait se confondre en protestations de dévouement ; mais mademoiselle Lanoue s'arrêta et dit, en indiquant une large et haute porte cochère :

– Nous sommes arrivés. C'est là.

Pierre Dax, très surpris de voir un majestueux hôtel s'écria :

– Mes compliments, mademoiselle ! Vous êtes superbement logée.

Puis, presque aussitôt :

– Mais je connais ce palais… il appartient au comte de Muire.

– Comment le savez-vous ? murmura Hélène, tout interdite.

– J'y ai reconduit plusieurs fois un garçon qui fait de la peinture en amateur et qui est fort de mes amis.

– Son nom ?

– Il s'appelle Mestras… Médéric de Mestras. Il lui est arrivé dans ces derniers temps une déplorable affaire.

– Il est innocent ! dit vivement mademoiselle Lanoue.

– Je n'en doute pas et je suis ravi d'apprendre que vous le connaissez. Il me semble que c'est un lien entre nous. Et je commence à espérer que je vous reverrai.

– Je vous le promets. Vous saurez tout ; mais en ce moment, ne me demandez rien. Je vais sonner à cette porte, et il ne convient pas que le concierge de l'hôtel voie que je ne suis pas seule. Partez, monsieur, et comptez que…

– Êtes-vous bien sûre qu'il va vous ouvrir, ce concierge ?

– Oui, répondit Hélène, qui, au fond, n'était pas sans inquiétude, car elle savait que Carcenac n'attendait personne, surtout à pareille heure.

– Je le souhaite, mademoiselle, dit Pierre Dax. Mais il faut tout prévoir. Les concierges ont quelquefois le sommeil dur et, si par hasard, cette porte restait close, vous retomberiez dans un terrible embarras. Je ne veux pas vous y laisser. Je vais donc m'éloigner un peu, pendant que vous sonnerez. Dès que vous serez entrée, je reprendrai tristement le chemin de mon domicile.

La jeune fille ne trouva rien à objecter, et elle sentit qu'elle devait à ce brave garçon une marque de sympathie. Mais elle voulait en finir avec une situation scabreuse. Elle sonna de la main gauche et elle lui tendit la main droite, qu'il se contenta de serrer, sans y mettre un baiser, quoiqu'il en eût bien envie.

Fidèle à son programme, il remonta le boulevard et il alla se coller contre le mur de la maison voisine, à dix pas de l'hôtel de Muire.

Hélène resta seule devant la porte cochère, anxieuse et prêtant l'oreille. Rien ne bougeait dans l'intérieur de ce vaste logis. Elle sonna plus fort et sans plus de succès. Qu'allait-elle devenir si Carcenac ne se réveillait pas ?

Elle osait à peine se le demander et elle se remit à sonner plusieurs fois coup sur coup.

Enfin, elle entendit un pas lourd dans le vestibule, et bientôt une voix de basse demanda :

– Qui est là ?

– C’est moi, mademoiselle Lanoue, cria Hélène, assez haut pour que son nom arrivât aux oreilles de Pierre Dax. Ouvrez-moi, Carcenac ! ouvrez-moi vite, je vous en prie.

Une exclamation de surprise lui répondit ; une grosse clef grinça dans la serrure ; la porte s’entrouvrit et l’ex-cuirassier se montra, une lanterne à la main.

– Vous, mademoiselle ! murmura-t-il ébahi ; à cette heure et dans cet état ! Est-ce qu’il est arrivé un malheur ?

– Non, Dieu merci. Je devais retourner aux Frênes ce soir, et j’ai manqué le dernier train. Je coucherai ici.

– Votre chambre est prête, mademoiselle, dit Carcenac en lui livrant passage.

Elle entra, sans oser se retourner pour adresser à Pierre Dax un geste de remerciement. La porte se referma sur elle. Carcenac y mit les verrous, donna deux tours de clef et lui fit signe de le suivre.

Elle l’avait toujours connu taciturne, et elle ne s’étonna ni ne s’affligea de son silence, qui la dispensait d’entamer des explications difficiles. Il la conduisit, toujours sans dire un mot, à la chambre qu’elle occupait, depuis qu’elle dirigeait l’éducation de mademoiselle de Muire ; il alluma deux bougies, lui souhaita une bonne nuit, et se retira silencieusement.

Hélène ne comprenait rien à cet accueil, mais elle s’en préoccupa fort peu. Elle pensait au lendemain, à sa prochaine entrevue avec Georges Roland, qui allait lui demander compte de son absence, et à ce misérable Gaston d’Argouges, à ce frère indigne qui était la cause première de tous ses malheurs.

La pauvre enfant ne se doutait guère qu’il était tout près d’elle.

IV

Pendant que mademoiselle Lanoue passait par tant de fortunes diverses, le commandant Georges n'était pas sur un lit de roses.

Il avait quitté l'hôtel de Muire avec une précipitation qui s'expliquait par le désir bien naturel de retrouver Hélène le plus tôt possible et de lui demander s'il était vrai que Golymine fût son frère. Georges en doutait encore et avant de livrer ce misérable à la justice, il voulait avoir une certitude qu'il ne pouvait acquérir qu'en interrogeant mademoiselle Lanoue.

Il n'avait guère de chance de la rencontrer à la gare Saint-Lazare et il enrageait d'en être réduit à rentrer aux Frênes pour l'y attendre, sans savoir à quelle heure elle y reviendrait. Il se souvint tout à coup que l'amie de pension qui avait écrit à Hélène, en arrivant de Russie, était descendue avec une famille russe, à l'hôtel Meurice. L'entrevue de ces deux jeunes filles avait dû se prolonger et il se pouvait qu'elle ne fût pas terminée. Le commandant imagina d'y aller voir, avant de prendre le train.

Mademoiselle Lanoue ne lui avait pas nommé la comtesse Borisof, mais les indications qu'elle lui avait données suffisaient pour qu'il pût se renseigner auprès des gens de l'hôtel.

Il prit donc une voiture et se fit conduire rue de Rivoli. Là, il demanda une dame russe qui avait dû débarquer la veille, avec ses enfants et une institutrice française. On lui

répondit que cette dame n'était pas encore arrivée et, comme il insistait, un majordome intelligent se rappela que, deux ans auparavant, une comtesse russe, accompagnée de trois jeunes filles avait habité pendant quelques mois l'hôtel Meurice ; mais elle n'était pas revenue et elle n'avait pas écrit pour retenir un appartement.

Et comme le commandant s'étonnait, cet employé ajouta que probablement ladite comtesse ne tarderait guère, car une jeune dame était venue, le matin même, demander l'institutrice française, qui devait être à Paris, puisqu'au bureau de l'hôtel on avait apporté une lettre d'elle, adressée à mademoiselle Lanoue. L'employé avait retenu le nom. Cette lettre était précisément destinée à la personne qui s'informait de l'institutrice. On la lui avait remise et on ne l'avait plus revue.

Georges Roland s'en alla très déconcerté et même assez inquiet. Évidemment, Hélène n'avait pas inventé cette histoire de l'amie de pension qui l'appelait à Paris ; mais Georges ne savait que penser du procédé de cette amie, écrivant à mademoiselle Lanoue qu'elle l'attendait à l'hôtel Meurice, alors qu'elle n'y avait pas mis les pieds et que l'étrangère dont elle élevait les filles était encore en Russie.

Le commandant finit par se dire qu'il n'y avait dans tout cela qu'un malentendu, qu'Hélène, n'ayant trouvé personne au rendez-vous, s'était sans doute empressée de regagner le Vésinet, et qu'il n'avait rien de mieux à faire que de l'y rejoindre.

Son fiacre le ramena rue d'Amsterdam et il arriva à la gare juste au moment où mademoiselle Lanoue sonnait à la porte du petit hôtel de la rue Jouffroy.

Un nouveau désappointement l'attendait à la villa des Frênes, où Hélène n'avait pas reparu. Il n'y trouva que M. de Muire et sa fille, plus tristes que jamais. L'inquiétude le reprit, et peu s'en fallut qu'il ne retournât à Paris, pour se remettre en quête de l'absente ; mais où l'aurait-il cherchée ? Elle pouvait arriver d'un instant à l'autre. Mieux valait donc l'attendre, et il s'y résigna, très à contre cœur.

On croira sans peine que le temps lui parut long. Il n'avait même pas la ressource de s'entretenir avec son ami Jacques ; encore moins avec Marcelle, qui s'absorbait de plus en plus dans sa douleur.

Ni le père ni la fille ne semblaient s'être aperçus de l'absence de l'institutrice, et le commandant se garda bien de leur parler de ses tourments, de peur d'être obligé d'entrer dans des explications qu'il voulait éviter.

Il lui fallait donc porter seul le poids de l'inaction à laquelle le condamnait la prolongation de cette absence qui commençait à le préoccuper sérieusement.

Il se désolait en songeant qu'il tenait enfin l'assassin et son complice, que ces deux scélérats ne pourraient plus nier leur crime, et que cependant Médéric était toujours en prison, alors qu'il aurait suffi, pour obtenir une ordonnance de non-lieu, de mettre sous les yeux du juge d'instruction la lettre de Golymine.

Hélène l'avait gardée, cette lettre accusatrice, et maintenant Georges Roland comprenait pourquoi. Si Golymine n'avait pas menti en disant que mademoiselle Lanoue était sa sœur, la précaution qu'elle avait prise s'expliquait parfaitement. Et il était difficile de douter que Golymine eût dit la vérité.

Georges se rappelait les premières confidences de la jeune fille. Elle lui avait parlé de ce frère condamné par contumace et disparu depuis vingt ans. Elle lui avait avoué que le nom qu'elle portait n'était pas le sien. Georges se souvenait aussi du trouble qu'elle avait laissé voir sur son visage lorsqu'elle s'était trouvée en présence du faux Golymine.

Évidemment, elle s'était juré de savoir à quoi s'en tenir ; elle avait voulu le revoir avant que le commandant le fît arrêter, et elle l'avait revu, puisque Golymine venait d'affirmer qu'elle s'était abouchée avec lui, tout exprès pour lui conseiller de fuir.

Georges s'était dit tout cela dès le premier moment, à l'hôtel de Muire, en donnant à Carcenac l'ordre d'enfermer ce misérable avec Maurevers ; mais il n'avait pas tout d'abord envisagé les conséquences de cette triste découverte. Elles lui apparaissaient maintenant très clairement, et il ne savait comment se tirer du terrible embarras où l'avait mis l'imprudente démarche de mademoiselle Lanoue.

Il ne voulait à aucun prix abandonner Médéric, et il ne pouvait pas le sauver sans livrer à la justice le frère de la jeune fille qu'il aimait, ce frère qui, pour se venger, ne craindrait pas de proclamer à l'audience de la Cour d'assises que la malheureuse Hélène s'appelait, de son vrai nom, Andrée d'Argouges, et qu'elle était la sœur d'un assassin.

Il lui semblait encore entendre la dernière menace lancée par Golymine, au moment où Carcenac le poussait dans le cabinet noir où Maurevers cuvait l'eau-de-vie qu'il avait bue. « Vous aurez le plaisir de voir votre beau-frère sur le banc des accusés » avait crié ce venimeux coquin, et il était très capable de se vanter publiquement de sa parenté par

alliance avec le commandant Roland, si le commandant Roland épousait Hélène.

Il ne songeait point à se dégager, ce brave Georges. Sa promesse de mariage lui était d'autant plus sacrée que sa fiancée était plus malheureuse. Il ne lui en voulait pas d'avoir essayé de sauver son frère, et il était décidé à n'en finir avec ce bandit qu'après l'avoir consultée.

Seulement, il s'étonnait de plus en plus qu'elle tardât tant à rentrer aux Frênes. Elle aurait dû éprouver le besoin d'ouvrir son cœur au meilleur ami qu'elle eût, de lui raconter son entrevue avec le faux Golymine et de lui demander conseil. Il ne pouvait pas deviner qu'on l'avait attirée dans un piège et il commençait à craindre que, prise d'un accès de désespoir, après cette entrevue, elle ne fût allée se jeter dans la Seine.

Il ne pensait plus du tout au vicomte de Liscoat, et l'idée ne lui vint pas que ce malintentionné personnage s'était permis de la séquestrer.

Un homme bien moins trempé que le commandant aurait soupçonné la jeune fille de s'être attardée chez un autre amoureux. Lui, il avait en elle une confiance absolue, et il l'aurait plutôt crue morte qu'infidèle.

Mais chaque heure qui s'écoulait augmentait ses angoisses, et, vers la fin de l'après-midi, n'y tenant plus, il sortit de la villa, dans l'intention de pousser, s'il le fallait jusqu'à Chatou et d'y attendre l'arrivée des trains.

C'était un moyen de calmer son impatience, et d'ailleurs, il tenait à se ménager un tête à tête avec mademoiselle Lanoue avant qu'elle entrât au château.

Il fut fort étonné d'être accosté, à cent pas de la grille, par une femme misérablement vêtue qui se tenait sur le chemin et qui semblait attendre quelqu'un.

Il ne l'avait jamais vue de près, mais il la reconnut en se rappelant la description qu'Hélène lui avait faite de la princesse mésalliée qui traînait au Vésinet une si lamentable existence.

– Monsieur, lui demanda-t-elle brusquement, vous sortez de la villa des Frênes ; vous devez savoir si mademoiselle Lanoue y est.

– Non, dit le commandant. Elle est à Paris.

– Mais elle va revenir, n'est-ce pas ?

– Sans doute. Que lui voulez-vous ?

– Elle m'a parlé, hier, à la place où nous sommes…

– Je le sais. J'arrivais de la gare et je vous ai aperçue. Elle m'a dit qui vous étiez.

– Vous a-t-elle dit aussi qu'elle m'a promis de me rapporter de Paris l'adresse d'un homme qui a mis mon mari dans la peine… et qui pourrait l'en tirer, s'il le voulait ?

– Non ; mais je devine qu'il s'agit du comte Golymine.

– Vous le connaissez !

– Oh ! parfaitement… et je connais aussi votre mari… il était employé de la compagnie de l'Ouest ; sur la ligne de Saint-Germain.

– Chef de train auxiliaire. Et il a été révoqué. Ah ! si vous pouviez m'apprendre ce qu'il est devenu ?…

– Vous tenez donc bien à le revoir ?

– Non. Il nous a laissés sans pain, mes enfants et moi. Je souhaite qu'il ne se fasse pas prendre par la police, qui le cherche, et que je n'entende plus jamais parler de lui.

» C'est l'autre que je veux voir.

– Golymine ?

– Oui, pour le forcer à nous venir en aide. C'est sa faute si mon mari nous a mis sur la paille.

– Golymine ne fera rien pour vous.

– Alors je le dénoncerai. J'en sais long sur son compte.

– Il ne fera rien, parce qu'il ne peut plus rien. Et mademoiselle Lanoue ne vous rapportera pas son adresse, car personne ne sait où il est en ce moment.

– Il s'est donc enfui, le lâche ! J'aurais dû prévoir qu'il abandonnerait Julien, après l'avoir poussé au crime…

– Julien ? répéta le commandant, qui n'avait jamais entendu ce prénom.

– Oui, reprit la princesse déchue, Julien de Maurevers, baron de Méru, que j'ai épousé parce qu'il était noble. Eh bien ! si cette canaille de Golymine a disparu, je m'adresserai au marquis de Brangue.

De tous les noms que la malheureuse femme aurait pu mettre en avant, celui du marquis de Brangue était assurément le dernier que Georges Roland s'attendait à lui entendre prononcer.

Et cependant le titre de baron de Méru, qu'elle venait de citer, rappelait au commandant un souvenir vague.

– Il a maudit son neveu, ce noble marquis, reprit-elle avec emportement, et il a bien fait. Mais, s'il a du cœur, il ne laissera pas crever de misère la femme et les enfants de ce neveu qu'il a renié.

– Quoi ! s'écria Georges, votre mari serait…

– Le fils légitime du baron Maurevers de Méru, dont la noblesse remonte aux croisades, et de mademoiselle Herminie de Brangue, propre sœur du marquis.

La mémoire revint complètement au commandant, qui, la veille, en causant avec M. de Brangue sur le boulevard Malesherbes, avait appris de la bouche de ce seigneur qu'un de ses parents par alliance s'appelait des deux noms que cette femme venait de citer. Le marquis n'avait pas dit que ce parent était son beau-frère, et il n'était pas difficile de deviner pourquoi il s'était abstenu de préciser le degré de parenté qui l'unissait si étroitement au père d'un garnement de la pire espèce. Mais il était bien l'oncle de ce Julien de Maurevers, complice de l'assassin de madame de Muire, car la malheureuse princesse n'avait pu inventer cette généalogie, qui concordait avec le propos échappé à M. de Brangue.

Et cette découverte ouvrait au commandant des horizons nouveaux. Il se rappelait maintenant toute la conversation qu'il avait eue avec le marquis, et il en tirait des déductions qui ne s'étaient pas présentées tout d'abord à son esprit.

– Oui, monsieur, reprit avec feu la femme Maurevers, qui s'exaltait de plus en plus ; mes pauvres enfants sont les

petits neveux d'un homme riche à millions… il n'a jamais rien fait pour eux, mais…

– Sait-il qu'ils existent ? interrompit Georges.

– Non. Je me suis mariée à Naples, il y a dix ans. Julien était déjà brouillé avec son oncle, et je l'épousais contre la volonté de ma famille. Nous n'avons pas envoyé de lettres de faire-part. Et, plus tard, lorsque nous sommes venus en France, où mon mari a obtenu, par la protection de ce Golymine, le misérable emploi qu'il occupait, le marquis n'en a rien su. Julien était trop fier pour lui demander l'aumône.

Sauf la révélation de sa parenté avec le marquis, madame Maurevers n'apprenait rien de nouveau au commandant, car elle avait déjà raconté son histoire à mademoiselle Lanoue, qui l'avait répétée à Georges Roland. Mais elle ajouta :

– M. de Brangue ne pouvait donc pas nous secourir. Et d'ailleurs, je reconnais que mon mari méritait son sort… comme j'ai mérité le mien, puisque j'ai fait la folie de l'épouser.

» Si je restais seule au monde, je ne me plaindrais pas. Je tâcherais de retourner dans mon pays, où j'ai encore des cousins qui ne me laisseraient pas mendier. Mais j'ai trois enfants… Ils ne sont pas coupables, eux… Ils n'ont pas demandé à naître, et ils souffrent depuis qu'ils sont nés. C'est porter trop longtemps le poids des fautes de leur père, et leur grand-oncle leur doit une réparation.

» Je lui prouverai qu'ils ont le droit de s'appeler Maurevers de Méru, comme leur grand-mère, qui était sa sœur, et il n'osera pas les repousser. Julien m'avait fait jurer de ne jamais implorer sa pitié, mais Julien nous a abandonnés ; sa

fuite m'a déliée de ma promesse et ce n'est plus son complice Golymine que je cherche, c'est le marquis de Brangue, vous le connaissez, puisqu'il est venu souvent chez M. de Muire, vous devez savoir où il loge. Mon mari le savait ; il n'a jamais voulu me le dire, mais vous, monsieur, vous allez me donner l'adresse.

– Je puis faire mieux, dit Georges Roland, touché de la sincère douleur de cette mère, plaidant pour ses enfants. Je puis aller trouver M. de Brangue, lui apprendre que vous êtes sans ressources et lui demander de vous venir en aide. Il n'a jamais entendu parler de vous ; il refuserait de vous recevoir, et ce n'est pas le nom de votre mari qui vous ouvrirait la porte de la maison du marquis ; tandis qu'il m'écoutera, moi, si vous me mettez à même de lui montrer des preuves de cette parenté que vous invoquez.

– J'ai mon acte de mariage, l'acte de naissance de Julien, les actes de décès de son père et de sa mère.

– C'est plus qu'il n'en faut, et, si vous voulez me confier ces papiers…

– Je puis vous les apporter ce soir, à la villa.

– Il suffira que vous me les remettiez demain matin. Vous demeurez au Vésinet, m'a dit mademoiselle Lanoue.

– Oui, monsieur, près du chemin de fer, dans une pauvre masure que vous aurez peut-être de la peine à trouver.

– Mademoiselle Lanoue m'indiquera le chemin.

– Mademoiselle Lanoue ! ah ! je serais bien contente de la voir. Vous pensez donc qu'elle rentrera ce soir ?

– Je l'espère.

– Mais, si elle ne rentrait pas, vous seriez embarrassé, et je ne veux pas que vous perdiez du temps à me chercher dans le village. Permettez-moi de vous attendre ici, demain. J'y serai avant l'heure du premier train.

– Soit ! Il est probable que je prendrai celui-là. Ce ne sera pas pour aller tout droit chez M. de Brangue, car d'autres affaires urgentes m'appellent à Paris, mais je tâcherai de le voir dans la journée.

– Je ne lui demande que l'argent nécessaire pour aller à Naples avec mes enfants. Si vous obtenez cela de lui, nous vous bénirons, monsieur.

– Quelle que soit sa réponse, madame, je vous promets que vous partirez, dit le commandant, qui l'avait prise en pitié. Si M. de Brangue refusait je me chargerais de vous rapatrier. Mademoiselle Lanoue s'est intéressée à vous. Cela suffit pour que je vous prie de compter sur moi.

» Et maintenant, je vous conseille de ne pas l'attendre davantage. Il se fait tard, et sans doute elle dînera à Paris.

– Un conseil de vous est un ordre pour moi, dit vivement la princesse italienne. Je retourne près de mes enfants. Nous allons prier pour vous.

– Priez aussi pour elle, murmura Georges, beaucoup moins rassuré qu'il ne voulait en avoir l'air.

Il savait fort bien que mademoiselle Lanoue n'avait aucune raison pour dîner à Paris et que, si elle y était restée, ce n'était pas de son plein gré. Il commençait à croire sérieusement qu'il lui était arrivé malheur, et les douleurs de madame Maurevers le préoccupaient beaucoup moins que l'absence encore inexpliquée d'Hélène.

Quand la princesse eut pris le chemin du Vésinet, il prit, lui, le chemin de Chatou, sans s'inquiéter de l'heure qu'il était. Il n'espérait presque plus rencontrer en route mademoiselle Lanoue ; mais il ne pouvait tenir en place, tant l'impatience le dévorait.

Il partit donc, sans trop se presser, et avant d'arriver à la station, il eut tout le temps de réfléchir. Le cas de Maurevers lui revint naturellement à l'esprit, et il se demanda ce qu'il ferait de cet abominable gredin, après avoir averti le marquis de Brangue qu'un des assassins de madame de Muire était son neveu. Il avait laissé Maurevers enfermé avec Golymine, sous la surveillance de Carcenac ; mais il ne pouvait pas l'y laisser longtemps. Et, d'autre part, il ne voulait pas prendre de décision, avant d'avoir revu mademoiselle Lanoue. Si elle tardait seulement un jour à reparaître, il allait se trouver dans la nécessité d'agir sans la consulter. Et c'était là le moindre de ses soucis, car la pensée des dangers qu'elle courait dans Paris le troublait plus que tout.

À la gare, où il arriva au déclin du jour, tous les employés le connaissaient, et on ne fit aucune difficulté pour le laisser stationner sur le quai d'embarquement, quoiqu'il n'eût pas pris de billet pour partir. Le chef de gare l'aborda pour s'informer poliment de la santé des habitants du château, et en vint bientôt à lui parler de l'affaire du 19 juin, que personne dans le pays n'avait oubliée, les employés de la ligne moins encore que les indigènes, car ils y avaient été mêlés indirectement.

Georges profita de l'occasion pour se renseigner sur Maurevers, et fut assez surpris d'apprendre que la révocation et la disparition de cet homme étaient déjà connues de tout le personnel. On ne doutait pas qu'il n'eût tiré le coup de pis-

tolet qui avait tué madame de Muire et on faisait des vœux pour qu'il fût pris le plus tôt possible.

Il n'était pas question de sa femme, et il parut au commandant que tous ces braves gens ignoraient qu'elle habitât le village du Vésinet.

En revanche, ils s'intéressaient à Médéric de Mestras, et le chef se récria sur l'arrestation de ce jeune homme qui, disait-il, n'était pas plus coupable que l'aiguilleur du pont d'Asnières, lequel n'avait pas quitté son poste le jour du crime commis au delà de Chatou.

– C'est trop bête ! conclut ce brave homme ; et ça ne peut pas durer. Nous allons le revoir, dès que ce vilain oiseau de Maurevers sera pincé.

Georges l'espérait bien et il dépendait de lui de livrer à la justice les véritables assassins. Mais, en ce moment, Hélène occupait toute sa pensée et les trains du soir se succédaient de demi-heure en demi-heure sans la ramener.

Après celui qui passe à huit heures cinq, le commandant perdit courage et se décida à regagner la villa des Frênes.

La nuit était close quand il y arriva. Il avait complètement oublié de dîner et il n'y songea point. L'inquiétude lui avait coupé l'appétit. Il ne se souciait pas non plus de troubler les sombres rêveries du comte de Muire, et il se mit à errer par les allées du jardin, sans autre but que de donner audience à ses réflexions.

Il ne s'attendait, certes, pas à y rencontrer Marcelle et il n'en put croire ses yeux quand il la vit venir à lui du fond du bosquet où elle aimait à s'asseoir avec Hélène, par les

chaudes soirées d'été. Il la reconnut de loin, à l'obscure clarté qui tombe des étoiles, et il courut à sa rencontre.

– Vous arrivez à propos, lui dit-elle ; je rentrais et j'ai à vous parler. Je viens d'avoir une peur affreuse, et si vous n'étiez pas venu, je ne serais pas restée ici une minute de plus. Je ne suis cependant pas poltronne, vous le savez, mais…

– Que vous est-il donc arrivé ? demanda vivement Georges. Auriez-vous rencontré quelqu'un dans le bosquet ?

– Non, murmura Marcelle, pas dans le bosquet.

– Où donc ? Expliquez-vous, je vous en prie.

– Voici ce qui m'est arrivé. Je vous cherchais. J'ai dîné seule dans ma chambre, et après, j'ai pensé que je vous trouverais peut-être dans le jardin. J'y suis descendue. Vous n'y étiez pas. Alors, je suis allée m'asseoir là-bas, sur un banc, à quelques pas de la petite porte qui donne directement sur le bois du Vésinet. Vous savez que cette porte est une grille et qu'elle est condamnée depuis longtemps. Personne n'y passe et mon père m'avait promis de la faire murer, mais il a oublié de donner des ordres, et elle y est encore.

– Aurait-on tenté de l'escalader ?

– Non. Ce serait trop difficile. Elle est très étroite, mais elle est très haute. Un homme aurait beaucoup de peine à y grimper.

– Eh bien, alors ?

– Eh bien, j'ai entendu qu'on la secouait. Je me suis retournée, et il m'a semblé voir une ombre noire derrière les barreaux. La frayeur m'a prise et je me suis sauvée…

– Sans vous assurer qu'il y avait réellement quelqu'un ?

– Je n'ai pas osé. En d'autres temps, je serais allée droit à cette grille : elle est solide, et je ne risquais rien de m'en approcher ; mais je suis dans un état d'esprit qui, par moments, m'empêche de raisonner. C'est nerveux. J'ai perdu la tête, et je n'ai songé qu'à fuir un danger qui peut-être n'existait pas.

» Je n'en suis pas moins très heureuse de vous avoir rencontré… ne fût-ce que pour vous demander un conseil.

– Un conseil ? répéta Georges avec un point d'interrogation.

– Oui… dois-je avertir mon père, ou tout au moins nos gens ?

– Il me semble que c'est inutile, puisque je suis là. Veuillez seulement m'attendre ici une minute. Je vais aller voir ce que c'est.

– Prenez garde ! Si c'était… un voleur ?

– Il décamperait à mon approche, n'en doutez pas. D'ailleurs, s'il s'avisait de m'attaquer, j'ai un revolver dans ma poche. Mais un voleur ne s'aviserait pas de se montrer à l'heure qu'il est. Personne n'est encore couché dans la villa. Et il importe que je sache quel est le drôle qui s'est permis de vous faire peur. Ne craignez rien et ne bougez pas. Je reviens.

Marcelle n'était pas fâchée non plus de savoir à quoi s'en tenir et elle n'essaya plus de retenir le commandant, qui se dirigea vers la petite porte, par l'allée droite où il laissait mademoiselle de Muire.

La lune n'était pas levée ; mais il n'y avait pas de nuages au ciel et, dans le jardin, on y voyait assez pour distinguer vaguement les objets à vingt pas devant soi.

Georges, en s'approchant, constata aisément qu'il n'y avait personne contre la grille, et pensa que la jeune fille s'était trompée. Mais, afin de mieux s'en assurer, il poussa jusqu'à cette grille et regarda à travers les barreaux.

De ce côté, le mur plein qui entourait le petit parc de la villa était bordé par un chemin public assez large. Au delà de ce chemin commençait un bois, ou plutôt une haute futaie plantée de très grands arbres. Le macadam de la route se détachait en clair et un homme y aurait fait tache. Mais plus loin, sous la voûte du feuillage, il faisait très sombre. Si quelqu'un rôdait aux environs, il avait dû se cacher là.

Le commandant ne vit personne, quoi qu'il eût d'excellents yeux. Il lui sembla bien entendre marcher avec précaution, pas très loin de la muraille. Mais ce léger bruit cessa presque aussitôt et il crut s'être trompé.

Après une assez longue station et un examen très attentif, il resta convaincu qu'il n'y avait là personne, et il revint à mademoiselle de Muire, qui l'attendait à la même place.

– J'en étais sûr, dit-il ; l'homme que vous avez vu était un passant qui s'est arrêté un instant pour regarder les fenêtres éclairées, au premier étage de la villa, et qui a continué son chemin tranquillement. Il doit être déjà loin.

– Un passant n'aurait pas secoué les barreaux, murmura Marcelle.

– Il a pu les heurter par mégarde. Mais quoi qu'il en soit, vous auriez tort de vous préoccuper de cet incident. Du

reste, quand nous rentrerons, je préviendrai le jardinier et le valet de pied. Si un individu s'avisait de s'introduire ici, par escalade, il trouverait à qui parler.

– C'est vrai… la solitude ne me vaut rien, dit tristement la jeune fille. Je devrais m'y habituer, puisque c'est mon lot maintenant, et j'en souffre, au contraire, plus que jamais. Aujourd'hui, mon père ne m'a pas adressé la parole ; je ne vous ai pas vu, puisque vous n'avez pas dîné avec nous, et, pour comble de malheur, Hélène est allée à Paris… elle y est encore… et son absence commence à m'inquiéter.

Elle inquiétait bien davantage le commandant, cette absence incompréhensible, mais il n'avait garde de confier à mademoiselle de Muire le chagrin qu'il en ressentait.

Il essaya, au contraire, de la rassurer et de justifier mademoiselle Lanoue que Marcelle blâmait évidemment, au fond de son cœur.

– Elle est partie ce matin par le même train que moi, reprit-il.

– Par un des premiers, et sans me prévenir, appuya mademoiselle de Muire. Je lui en veux un peu de ce brusque départ.

– Excusez-la. Elle a été appelée à Paris par une amie… une ancienne camarade du pensionnat qu'elle n'avait pas vue depuis longtemps… et qui lui a écrit qu'elle venait d'arriver…

– Juliette Védrine ! s'écria la jeune fille.

– Je ne sais. Mademoiselle Lanoue ne m'a pas dit le nom.

– Celle qui est institutrice chez la comtesse Borisof ?

– Je crois que oui. Cette dame est Russe, n'est-ce pas ?

– Oui, et Juliette Védrine a été en pension avec Hélène. Je la connais. Elle est venue souvent à la maison, il y a deux ans, et elle ne me plaisait pas. Je m'étonne que ma chère Hélène, qui lui ressemble si peu, ait mis tant d'empressement à l'aller voir.

– C'est peut-être parce que cette institutrice ne vous plaît pas que mademoiselle Lanoue est partie ce matin sans vous le dire. Elle voulait éviter de vous parler d'elle. Mais… puis-je vous demander pourquoi cette demoiselle Védrine vous déplaisait tant ?

– Je ne saurais pas vous l'expliquer. J'avais contre elle une répulsion plutôt instinctive que raisonnée. Je m'imaginais qu'elle donnait de mauvais conseils à Hélène.

Ce renseignement n'était pas de nature à rassurer Georges Roland, qui retomba dans des perplexités infinies. Il n'osa pas pousser l'enquête plus loin, et il allait changer d'entretien, mais Marcelle ajouta :

– Hélène ne revient pas. Où peut-elle être ? Elle ne connaît personne à Paris. Je crains qu'il ne lui soit arrivé un accident.

Le commandant commençait à craindre autre chose, et il ne sut que répondre :

– Ce serait trop de malheurs coup sur coup. Vous verrez que demain tout s'expliquera.

Et par une transition assez naturelle, il ajouta :

– Je crois au contraire que Dieu a maintenant pitié de nous, car je puis vous donner l'assurance que Médéric va nous être rendu.

– Vous me l'avez déjà donnée hier cette assurance, murmura tristement Marcelle, mais vous ne m'avez pas dit sur quoi vous fondiez un espoir qui ne s'est pas réalisé.

– Mademoiselle Lanoue est venue m'interrompre au moment où j'allais m'expliquer, et votre père, pendant toute la soirée, a détourné la conversation chaque fois que j'ai essayé de parler de votre mariage et même du mien.

– Je ne croyais pas qu'il désapprouvât le vôtre ; mais, quoi qu'il en pense, vous épouserez Hélène, qui n'a pas besoin de sa permission. Moi, je n'épouserai jamais Médéric, car mon père ne cèdera pas.

– Il cèdera quand je lui prouverai que Médéric a été victime d'une erreur judiciaire. Médéric va être remis en liberté. Hier, je ne pouvais que l'espérer ; maintenant j'en suis certain et je puis vous dire pourquoi : je tiens les coupables, il ne me reste qu'à les livrer à la justice.

– Qu'attendez-vous donc ?

– Ce sera fait demain, à moins que…

Le commandant n'acheva pas. Marcelle venait de lui saisir le bras et le serrait avec force. Il comprit la signification de cette étreinte subite, et il tourna vivement la tête.

Ils causaient ainsi dans l'allée, où ils s'étaient arrêtés, Marcelle faisant face à la grille qui se trouvait à vingt pas d'eux.

– L'homme est revenu, dit-elle tout bas.

– Je le vois, répondit Georges sans élever la voix. Il faut que je sache ce qu'il cherche. Si j'allais à lui, il disparaîtrait encore une fois. Mais j'ai un moyen de le prendre. Rapprochons-nous de la maison. Quand nous serons arrivés au bas du perron, vous vous assiérez sur le banc qui est là et vous ne perdrez pas de vue la grille. Moi je vais sortir par la grande cour. Je ferai le tour du jardin, en dehors, et je surprendrai ce drôle en flagrant délit d'espionnage… car, évidemment, il espionne… il nous voit et il reste là… un voleur ne manœuvrerait pas ainsi. Il faut que j'en aie le cœur net.

– Emmenez-moi avec vous.

– Non. Vous me gêneriez. En restant ici, vous n'avez rien à craindre et vous surveillerez l'individu, de loin, pendant que je longerai le mur. Il ne devinera pas que je vais le prendre en flanc et je tomberai sur lui le revolver au poing. Je vous réponds qu'il ne se défendra pas.

» Du reste, je commence à soupçonner que ce n'est pas un ennemi… et qui sait ? il nous apporte peut-être des nouvelles des absents.

– Si je croyais cela…

– Vous saurez tout à l'heure à quoi vous en tenir. Voici le banc. Prenez-y place et attendez-moi.

On croit volontiers ce qu'on désire, et la supposition mise en avant par Georges Roland décida mademoiselle de Muire à le laisser faire.

Il profita de la permission tacite qu'elle lui accordait, et il la quitta après avoir donné un dernier coup d'œil du côté de la grille.

L'homme était toujours collé contre les barreaux.

Le commandant traversa le passage voûté qui allait du jardin à la cour d'honneur, où il rencontra le valet de pied et le cocher, fumant leur pipe à la fraîcheur du soir. Il ne fut pas fâché de les voir là, car, au fond, il n'était pas si sûr qu'il le disait à Marcelle de ne pas avoir maille à partir avec un malfaiteur, et il pouvait arriver qu'il eût besoin d'appeler à la rescousse les domestiques du château.

Il ne voulait d'ailleurs recourir à leur aide qu'en cas de nécessité absolue, et il espérait n'être pas obligé d'en arriver là.

L'idée qui lui était venue tout à coup s'était incrustée dans sa cervelle, et il se disait que mademoiselle Lanoue avait bien pu envoyer aux Frênes un messager qu'elle aurait chargé de se mettre en communication avec le commandant, sans se montrer aux habitants de la villa.

Georges se représentait Hélène enfermée dans quelque tour de Nesle, et il ne se trompait pas de beaucoup. Pourquoi n'aurait-elle pas, du fond de cette geôle, écrit à son fiancé et trouvé un brave homme pour porter sa lettre ?

Depuis les étranges incidents de la journée qu'il venait de passer à Paris, Georges s'attendait à tout, excepté à ce qui allait lui arriver.

Il avait, d'ailleurs, pris ses précautions pour le cas où il aurait tout simplement affaire à un rôdeur mal intentionné. Il s'était assuré que son revolver était garni de cartouches et il le tenait à la main, bien décidé d'ailleurs, à ne s'en servir qu'à la dernière extrémité.

Son plan était de surprendre l'homme, de l'empoigner avant qu'il eût le temps de se mettre en défense et de le forcer, sans coup férir, à dire ce qu'il faisait là.

Le jardin de la villa formait un carré long ; la porte grillée se trouvait tout près et au delà de l'angle du mur latéral que longeait extérieurement le commandant. Il ne s'agissait donc que de s'avancer à pas de loup, de tourner brusquement cet angle et de sauter sur l'individu suspect.

Ainsi procéda Georges Roland. Au lieu de marcher sur le macadam du chemin, il eut soin de suivre une bande de gazon qui bordait le pied du mur, et il arriva au bout sans qu'aucun bruit eût trahi sa présence.

Là, il s'arrêta pour écouter, avant de se découvrir, et il lui sembla entendre qu'on secouait la grille.

L'homme recommençait la manœuvre signalée par mademoiselle de Muire.

Le moment était venu d'intervenir et Georges s'élança. Par malheur, au moment où il dépassait le coin de la muraille, son pied heurta un caillou et le chassa en avant. L'homme se retourna, au bruit, lâcha les barreaux qu'il tenait et se mit à fuir à toutes jambes.

Cela ne faisait pas le compte du commandant qui tenait à l'interroger et qui fut tenté de lui envoyer une balle dans les jambes pour le forcer à s'arrêter. Mais il eut la présence d'esprit de se dire que la détonation allait mettre sur pied tous les habitants de la villa et, au lieu de tirer, il courut après le fuyard, qui n'avait presque pas d'avance sur lui. Il le voyait parfaitement sur la route et il espérait bien le rattraper.

Si l'homme avait de la vitesse, Georges avait du fond et comptait que l'homme se lasserait avant lui. C'est ce qui serait probablement arrivé, si le commandant avait pu conti-

nuer à chasser à vue ; mais la route serpentait à travers le bois, et, au premier tournant, le gibier se déroba.

Évidemment, il s'était jeté sous les arbres, et il ne pouvait pas être allé bien loin, car Georges, qui le suivait de très près, ne l'entendait plus courir.

Il avait dû se cacher derrière un tronc ou s'accroupir dans les hautes herbes, et il se proposait sans doute de se relever et de revenir sur ses pas, dès que l'ennemi serait passé.

Mais le commandant devina cette ruse, très souvent pratiquée par les lièvres. Au lieu de continuer, il s'arrêta court, vint se planter sur la lisière du bois, fit craquer la batterie de son revolver et dit d'une voix sonore :

– Je sais que tu es là. Si tu te sauves, je vais te tirer dessus. Mais si tu viens à moi, je ne te ferai pas de mal.

On ne répondit pas à cet appel, mais quelque chose remua sous des ronces qui entouraient le pied d'un gros chêne, et le commandant braqua le canon de son pistolet sur ce hallier suspect.

Il y avait du courage à rester là planté comme une cible, car le fuyard pouvait être armé, et il aurait eu beau jeu pour abattre le chasseur qui se montrait, debout, et complètement à découvert.

Ce tir à courte distance eût été d'autant plus facile que la lune venait d'émerger d'un rideau de nuages, et que sa lumière pâle éclairait obliquement Georges Roland.

Mais Georges Roland s'était juré d'en finir, et il ne songeait point au danger qu'il courait.

Après une longue minute de silence, une voix s'éleva qui le fit tressaillir, une voix qui disait :

– Ne tirez pas. Je viens.

Presque aussitôt, une forme humaine se dressa au-dessus des broussailles, à dix pas tout au plus de la route.

– Avancez à l'ordre ! cria Georges.

Ce commandement militaire décida le fugitif, qui semblait encore hésiter à s'approcher et qui, prenant tout à coup son élan, se précipita hors du bois où il s'était caché.

Il arriva, les bras en l'air, en disant :

– Ah ! mon commandant, si j'avais su que c'était vous !

Georges Roland, cette fois, reconnut tout à fait la voix qui l'appelait, et il s'écria :

– Malheureux ! tu t'es évadé… la veille du jour où on allait te mettre en liberté !

– Mais non. On m'y a mis en liberté !

– Que dis-tu ?

– La vérité vraie. Le juge d'instruction m'a fait appeler à deux heures et m'a annoncé que j'avais été reconnu, hier, dans la cour de la prison, par un brave homme qui a voyagé, le 19 juin, dans le même compartiment que moi, depuis Chatou jusqu'au Vésinet. Il a ajouté que j'allais être confronté avec lui. On l'avait fait revenir à Versailles, ce brave père Postel… il s'appelle Postel… et, quand on m'a mis en sa présence, je lui ai sauté au cou. Oh ! la reconnaissance a été complète ! On m'a fait signer un dernier interrogatoire et, sur

le coup de six heures, on m'a mis dehors, sans plus de cérémonie.

– En vertu d'une ordonnance de non-lieu ?

– Ça, je n'en sais rien. On m'a ouvert la porte et je suis parti, sans en demander davantage. Je n'avais qu'une idée : c'était de vous revoir… vous et Marcelle.

– Tu t'y es pris d'une singulière façon. Mais comment es-tu venu ? par quel chemin ?

– Par le chemin de fer de la rive droite, tout simplement. Je suis parti de Versailles à sept heures et, à huit heures, j'étais à Paris. Je n'avais rien à y faire, puisque je savais que vous étiez tous aux Frênes. Je ne suis pas sorti de la gare et j'ai pris le train de huit heures trente-cinq pour le Vésinet. Je ne voulais pas descendre à Chatou… les employés de la station m'auraient reconnu et accablé de questions… mon retour serait devenu la nouvelle du pays… tandis qu'au Vésinet, personne n'a fait attention à moi.

– Bon ! je comprends que tu aies tenu à garder l'incognito vis-à-vis de ces gens-là ; mais pourquoi ne t'es-tu pas présenté tout bonnement à la villa ?

– Parce que j'ignorais comment j'y serais reçu. Songez donc que je suis au secret depuis trois semaines. Je ne sais rien de ce qui s'est passé depuis qu'on m'a arrêté. Et je n'ai pas oublié comment M. de Muire m'a traité devant le policier qui est venu me chercher pour me conduire en prison, le jour de l'enterrement de la comtesse. M. de Muire me croyait coupable… et je ne suis pas sûr qu'il ait changé d'opinion.

– Il en changera, répondit évasivement le commandant. Tu as peut-être bien fait de ne pas entrer chez lui, ce soir, à

l'improviste ; mais qui t'empêchait à demander de me voir ? Tu dois savoir au moins que je n'ai jamais cessé de te défendre.

– Oh ! oui, je le sais. Ce bonhomme avec lequel le juge d'instruction m'a confronté s'est empressé de me raconter ce que vous avez fait pour moi. C'est à vous que je dois d'être libre, et c'est vous surtout que je suis venu chercher aux Frênes. Mais je n'ai pas osé m'adresser aux domestiques… je craignais qu'ils n'allassent prévenir le comte de Muire.

– Et tu as imaginé de venir coller ton nez contre la grille où je t'ai surpris. Singulière idée que tu as eue là ! Que diable pouvais-tu espérer en manœuvrant de la sorte ?

– J'espérais que vous seriez descendu au jardin, pour y fumer un cigare, comme vous en avez l'habitude. Si je vous avais reconnu, je vous aurais appelé.

– Et tu n'as vu d'abord que Marcelle qui s'est sauvée. Tu lui as fait une fière peur. Mais, un instant après, tu m'as vu aussi. Je venais à sa rencontre, et j'ai causé avec elle dans l'allée droite.

– Je vous ai pris pour un autre. La nuit était si sombre…

– Un autre ! quel autre ? Tu n'as pas pu me prendre pour le père de Marcelle.

– Non ; mais M. de Liscoat est à peu près de la même taille que vous… Ce Golymine aussi… Et dans le doute…

– Liscoat n'a pas mis les pieds aux Frênes depuis la mort de madame de Muire. Quant à Golymine… mais ce n'est pas le moment de parler de ces gens-là. Pourquoi es-tu resté, lorsque tu t'es aperçu que Marcelle n'était pas seule ?

– Je me flattais qu'elle devinerait que c'était moi qui la regardais à travers les barreaux… qu'elle allait rentrer avec l'homme qui l'accompagnait, le conduire près de son père, l'y laisser et s'esquiver pour revenir sans lui dans le jardin. Alors je l'aurais appelée. Mais j'en suis encore à me demander si elle m'aurait répondu.

– Tu jouais là un jeu dangereux. Peu s'en est fallu que je ne t'envoie une balle. Heureusement, je n'ai pas tiré.

– Et moi, au moment où je venais de me cacher sous ces arbres, j'ai reconnu votre voix et je suis accouru.

– Il était temps. J'allais tirer au jugé. Enfin, te voilà ! Ah ! tu peux te flatter de m'avoir causé des insomnies depuis tantôt un mois ! Mais, je ne t'en veux pas. Embrasse-moi, garnement !

Médéric se jeta dans les bras du commandant, et on ne saura jamais lequel des deux était le plus ému.

Mais les transports de l'amitié ne suffisent pas à calmer les inquiétudes d'un amoureux, et Médéric profita de cette accolade pour demander à son défenseur :

– Je vous en supplie, dites-moi si Marcelle m'aime encore.

– Marcelle est une brave fille, répondit le commandant. Ses sentiments n'ont pas changé. Elle t'aime comme autrefois.

– Ah ! je renais ! s'écria Médéric. Je ne vivais plus depuis que j'étais sans nouvelles. Je me forgeais mille chimères. Vous ne pouvez pas imaginer ce que j'ai souffert.

– Elle a souffert autant que toi… plus, peut-être, car tu ne souffrais que de l'isolement, et tu étais fort de ton innocence ; tu savais qu'elle finirait par éclater. Marcelle n'a jamais cessé d'y croire… mais elle voyait que son père n'y croyait pas… et elle a montré une force de caractère bien rare chez une jeune fille.

– Je puis donc la revoir ?

– Il faut que tu la revoies ; mais tu ne peux pas entrer ce soir à la villa.

– Je comprends… son père est là…

– Et, avant de te conduire à lui, il faut que je le prépare à te recevoir. Il est très monté contre toi… j'espère le ramener… d'ici à quelques jours…

– Mais vous avez laissé Marcelle dans le jardin ?

– Oui, et elle doit m'attendre avec impatience. Elle ne se doute guère que tu es là. Et, si tu te montrais tout à coup, la surprise pourrait la tuer.

– Quoi ! vous voulez que je m'éloigne sans lui parler ?

– Non. Viens avec moi.

Ils causaient ainsi au tournant de la route, à deux cents mètres du jardin. Le commandant prit le bras de Médéric et l'entraîna par le chemin qu'ils venaient de parcourir en sens inverse.

– Je vais lui annoncer que tu es là, dit Georges Roland. Je la déciderai peut-être à venir à la petite porte. Tu pourras lui parler à travers les barreaux. Mais ce sera tout, pour cette fois.

– Ce sera assez pour faire de moi le plus heureux des hommes. Et c'est à vous que je devrai ce bonheur.

– Ne me remercie pas. Contente-toi de m'obéir en toutes choses, jusqu'à ce que j'aie réussi à te marier. Nous n'en sommes pas encore là. En attendant, après l'entrevue que je vais te ménager, tu me suivras à Paris. Je te dirai pourquoi. Et demain, nous aviserons.

– Tout ce que vous voudrez. Je ne demande qu'à ne pas vous quitter… j'en ai tant à vous dire !

– Et moi donc ! ainsi, c'est convenu : tu vas te replacer contre le mur, près de la grille. Tu y resteras, pendant que je ferai extérieurement le tour du jardin et tu attendras là que je t'amène Marcelle. Tu apparaîtras quand je t'appellerai.

– J'ai compris.

– Je te préviens que j'assisterai à l'entretien.

– J'y compte bien, mon commandant. Marcelle et moi, nous n'aurons jamais de secrets pour vous.

Ils avançaient au pas accéléré et ils n'étaient plus qu'à vingt pas de la petite porte, lorsque Médéric dit :

– Elle y est revenue… je la vois.

En effet, une forme noire se dessinait nettement derrière les barreaux que la lune commençait à éclairer.

– L'inquiétude l'aura prise, murmura le commandant. Elle n'aura pas pu tenir en place. Du reste, j'aime autant ça… je ne serai pas obligé de rentrer dans la villa… et je prendrai congé de Marcelle jusqu'à demain.

Et, comme Médéric allait se mettre à courir pour aller plus vite à la grille :

– Tu vas me faire le plaisir de rester ici, lui dit Georges Roland. Laisse-moi le temps de t'annoncer et ne bouge pas sans ma permission. Quand le moment sera venu, je te ferai signe.

L'amoureux se soumit et le commandant marcha vivement vers la jeune fille, qui l'avait très bien reconnu et qui l'accueillit par ces mots :

– Dieu merci ! vous voilà... Je mourais de peur, depuis que je vous ai vu de loin surprendre cet homme et le poursuivre.

– Je l'ai rattrapé, répondit gaiement Georges.

– Et il est là... sur la route... Ce n'est donc pas un ennemi ?

– Au contraire.

– Pourquoi ne s'approche-t-il pas, si c'est un ami ?

– Parce qu'il n'ose pas... Il y a si longtemps qu'il ne vous a vue...

– De qui parlez-vous ? demanda Marcelle avec une émotion qui faisait trembler sa voix.

– Vous ne devinez pas ?

– Lui ?... Non, ce n'est pas possible !

– J'ai été aussi étonné que vous, quand je l'ai reconnu. Et il était temps. J'allais lui tirer un coup de revolver.

– Il s'est donc échappé ?

– Non pas. Le juge l'a remis en liberté. À peine dehors, le pauvre garçon est accouru ici. Voulez-vous le voir ?

– Si je veux le voir ! Ah ! qu'il vienne !… ou plutôt ; non… je vais sortir par la grande cour…

– Gardez-vous-en bien ! les domestiques y sont… et votre père n'aurait qu'à descendre… Médéric demande seulement à vous parler à travers les barreaux… et tenez !… le voici !

Le commandant avait brusqué les choses. La diplomatie n'était pas son fort et, au lieu de préparer savamment la jeune fille à recevoir la grande nouvelle, il était allé droit au but.

Il venait de lever le bras, et Médéric, qui avait compris le signal, arrivait à toute vitesse.

Marcelle colla son front contre la grille, et Médéric put y mettre un baiser ; les mains de sa fiancée serrèrent les siennes et Georges Roland ne troubla point ces effusions des deux amoureux. Il les laissa échanger des paroles qui n'avaient pas beaucoup de sens et qu'ils comprenaient à merveille. Mais il intervint au moment où ils allaient en venir à des explications plus positives.

– Ma chère Marcelle, dit-il doucement, notre ami nous est rendu et il ne nous quittera plus, j'en réponds. Vous aurez donc tout le temps de parler du passé et de l'avenir. Et, si vous m'en croyez, vous abrègerez cette première entrevue. Je vais emmener Médéric à Paris. J'y coucherai ce soir ; demain, je verrai votre père et je me fais fort de lui démontrer qu'il doit une réparation à un homme qu'il a injustement accusé. Cette réparation, ce sera son consentement à votre mariage. Mais je vous prie de me donner carte blanche ; c'est-à-

dire de me laisser agir comme je l'entendrai, et choisir le moment qui me semblera opportun.

– Tout ce que vous ferez sera bien fait, s'écria mademoiselle de Muire. Et Dieu me garde de vous retenir. Partez donc. Je vous demande seulement de me permettre d'annoncer à Hélène le grand événement. Elle va rentrer, et elle sera désolée d'apprendre que vous l'avez tant cherchée.

– Vous la verrez sans doute avant que je la retrouve, dit tristement Georges. Priez-la de m'attendre à la villa. Il faut absolument que je lui parle. Elle comprendra pourquoi.

– Marcelle ! appela une voix qui venait du fond du jardin. Marcelle ! es-tu là ?

– C'est votre père ! reprit le commandant. Il est sur le balcon… il va descendre… Il ne faut pas qu'il nous voie. Rentrez vite et pas un mot ! S'il me demande, vous répondrez que je suis retourné à Paris.

» À demain ! Viens, Médéric !

Les fiancés sentirent qu'il n'y avait qu'à obéir au seul homme qui s'intéressait à leur bonheur. Marcelle s'enfuit vers la maison, et Médéric suivit son vieil ami, qui lui dit :

– Évitons de passer devant la cour d'honneur, et allons prendre le train au Vésinet. Ce sera plus sûr.

Médéric était de cet avis, et ils suivirent la route par laquelle il était venu.

Ils marchaient côte à côte, rapidement et silencieusement.

Médéric, tout à la joie d'être encore aimé, rêvait à ces trop courts instants de bonheur que la voix du comte de Muire venait d'interrompre et le commandant songeait à la journée du lendemain, qui lui apparaissait grosse d'imprévu.

Quoi qu'il fût advenu de mademoiselle Lanoue, il fallait en finir avec les prisonniers que gardait Carcenac. Et ce dénouement inévitable préoccupait étrangement Georges, qui se demandait ce qu'il allait faire de Golymine et de Maurevers.

Lorsqu'il les avait laissés enfermés dans un cabanon à l'hôtel de Muire, il était à peu près décidé à les livrer à la justice. Maintenant que Médéric était libre, il hésitait à prendre ce parti extrême. Il se disait qu'au lieu de désoler mademoiselle Lanoue et d'affronter l'éclat d'un procès en cour d'assises, mieux valait peut-être envoyer ces deux scélérats se faire pendre ailleurs, après les avoir mis hors d'état de nuire en exigeant d'eux un aveu écrit de leur crime. Il n'avait plus besoin de les faire condamner pour prouver que Médéric était innocent, puisque le juge d'instruction, éclairé par la déposition si nette de ce brave M. Postel, venait de reconnaître l'existence d'un alibi incontestable.

La situation était donc changée du tout au tout, à moins que la mise en liberté de Médéric ne fût pas définitive. Une ordonnance de non-lieu ne l'est pas toujours et, s'il se produit des faits nouveaux à la charge d'un accusé relaxé, le juge peut parfaitement reprendre les poursuites.

Mais Georges Roland se persuadait que ce n'était pas le cas et inclinait de plus en plus à penser que la condamnation des vrais coupables aurait plus d'inconvénients que d'avantages.

Les deux amis avaient fait du chemin et ils apercevaient déjà devant eux les lumières de la petite station du Vésinet, lorsque Médéric, sans s'arrêter, dit à demi-voix :

– Je crois qu'on nous suit.

Le commandant tourna la tête, ne vit personne sur la route et répliqua :

– Tu te trompes.

– Non, je suis sûr que quelqu'un marchait sous bois. J'ai entendu craquer des branches. Ça a commencé à l'endroit où je m'étais caché.

– Et qui diable s'aviserait de nous suivre ?

– Je n'en sais rien. Mais j'affirme que j'ai bien entendu. Le bruit était d'abord en arrière de nous ; puis il s'est rapproché et il s'est maintenu pendant quelques minutes à la même hauteur que nous. Maintenant, il a cessé, parce que l'individu qui le produisait nous a devancés.

– Donc, il ne nous suivait pas, dit le commandant, qui n'attachait aucune importance à cet incident.

Médéric se tut, et dix minutes après ils arrivèrent à la gare. Pendant le trajet, le vent s'était levé et le ciel commençait à se couvrir. Le temps qui s'annonçait n'était pas engageant pour se mettre en voyage, et il n'y avait dans la salle d'attente qu'un homme assis sur un banc ; un homme que Médéric se mit à regarder avec une attention particulière.

Cet homme n'avait pourtant rien de remarquable. Il était entre deux âges, ni bien ni mal vêtu, ni grand, ni petit, et porteur d'une figure des plus insignifiantes. Ce pouvait être un employé de ministère ou un bourgeois de la banlieue. Il

s'était assis pour attendre l'ouverture du guichet ; il tenait entre ses jambes un fort bâton et il venait d'allumer un cigare d'un sou.

– Qu'as-tu donc à dévisager ainsi cet individu ? demanda tout bas le commandant. Est-ce que tu le connais ?

– Non, répondit Médéric ; mais je crois qu'il nous suivait tout à l'heure dans le bois et qu'il nous a devancés. Voyez ! il est essoufflé d'avoir couru.

– Tu rêves. On ne nous a pas suivis. C'était le vent qui faisait craquer les branches. Tu vois bien que le temps se met à l'orage. Les arbres dansent la sarabande. Comment aurais-tu entendu le pas d'un homme ?

– Il est possible que je me sois trompé ; mais, du moins, je suis sûr que ce gaillard-là est descendu en même temps que moi, il y a trois quarts d'heure, à la station où nous sommes. Il venait de Paris par le train qui m'a amené.

– Eh bien, après ? Que vois-tu là d'extraordinaire ?

– Je m'étonne qu'il se retrouve ici juste au moment où nous y arrivons. Quand on vient au Vésinet, la nuit, ce n'est pas pour y passer une heure. On y reste jusqu'au lendemain, ou, tout au moins, jusqu'au passage du dernier train.

– C'est ton raisonnement qui est étonnant. Si tu te préoccupes de toutes les figures que tu rencontreras, tu n'en finiras jamais. Cet homme ne fait pas attention à nous. Je te demande pourquoi il nous aurait suivis.

– Vous avez raison. Je me monte la tête pour peu de chose. Que voulez-vous ! je viens de passer trois semaines en prison et j'ai perdu la juste notion des faits. Tout

m'effarouche. Au surplus, nous allons bien voir, en arrivant à Paris, si ce particulier s'attache à nos pas.

– Voilà le guichet qui s'ouvre, dit le commandant. Je vais prendre les billets, car je suppose que tu n'as pas d'argent sur toi.

– Mais si… et la preuve, c'est que j'ai payé ma place de Versailles ici. Avant de m'ouvrir la porte de la maison d'arrêt, le gardien-chef m'a remis une douzaine de louis qu'on m'avait confisqués lorsqu'on m'a écroué.

Georges Roland était déjà en train de se faire délivrer deux tickets de premières.

L'homme, qui l'avait suivi de près au guichet, prit des secondes.

On entendait siffler la locomotive qui arrivait de Saint-Germain. Les portes de la salle d'attente s'ouvrirent, et les trois voyageurs passèrent sur le quai d'embarquement. Presque aussitôt, le train s'arrêta, et Médéric vit grimper sur l'impériale l'individu qu'il prenait pour un espion.

– Décidément, pensa-t-il, je l'accusais à tort. Le pauvre diable ne s'occupe pas de nous.

Le compartiment où il entra, après le commandant, contenait déjà quatre personnes, et Médéric ne pouvait pas continuer, devant des étrangers, à parler de ses affaires. La conversation entamée avec Georges tomba forcément.

Les deux amis échangèrent un regard lorsque le train passa devant l'endroit où la comtesse de Muire était tombée, mais ce fut tout. Médéric se mit à penser à Marcelle et au bonheur qui l'attendait. Le commandant se plongea dans des réflexions beaucoup moins gaies, qui avaient pour objet ma-

demoiselle Lanoue et son abominable frère ; de sorte qu'ils arrivèrent à Paris sans s'être dit un seul mot.

Médéric voulait rentrer tout droit chez lui, place Pigalle ; le commandant se proposait de passer d'abord à l'hôtel de Muire, afin de savoir comment se comportaient les prisonniers. Ils montèrent donc ensemble la rue d'Amsterdam, sans s'apercevoir que la pluie commençait à tomber.

Quand ils arrivèrent à la hauteur de la rue de Londres, Georges s'arrêta et dit :

– Je vais te quitter pour une heure. Mais je coucherai chez toi. Tu as bien un lit à me donner ?

– Oui, certes… à moins que la justice n'ait fait vendre mes meubles, pendant que j'occupais, à Versailles, le logement gratuit qu'elle m'avait si généreusement octroyé.

– Tu es bien heureux d'avoir le courage de plaisanter, après ton aventure.

– Je n'en avais pas envie, je vous le jure, quand j'ai débarqué au Vésinet ; mais, depuis que j'ai revu Marcelle, je suis si content que j'ai déjà oublié mes malheurs. Ils sont finis, j'espère, et…

– Regarde donc là-bas, sous les arcades, à l'entrée du passage Tivoli, interrompit le commandant.

Médéric regarda et s'écria :

– C'est lui !… c'est mon homme ! il fait semblant de rallumer son cigare, mais il nous *guigne* en dessous… maintenant, je suis certain qu'il me *file*.

– Et moi, je commence à le croire, mais je me demande pourquoi.

– Moi aussi, et je ne devine pas. La police *file* les gens avant de les arrêter ; elle ne *file* pas un prévenu qu'on vient de relâcher.

– Eh bien, je comprends maintenant. On ne t'a relâché que pour te surveiller.

– Il eût été plus simple de me garder en prison.

– Plus simple, oui ; mais le juge d'instruction n'en aurait pas été plus avancé. Il savait qu'il ne tirerait rien de toi et il ne se trouvait pas suffisamment éclairé. D'autre part, il ne pouvait pas te retenir indéfiniment, surtout après la déposition de M. Postel. Le témoignage de ce brave homme a prouvé que tu n'as pas tiré le coup de pistolet. Mais le soupçon de complicité est resté dans l'esprit du juge, qui s'est dit : « Je n'ai qu'un moyen d'éclaircir mes doutes. Je vais remettre ce garçon en liberté. Il se croira sauvé, il ne songera point à fuir de Paris, et il ne se gênera pas pour fréquenter ses amis et connaissances. La préfecture de police détachera à ses trousses un agent choisi parmi les plus intelligents du service de sûreté. Cet agent m'enverra un rapport quotidien, et je saurai, jour par jour, heure par heure, tout ce que fait mon prévenu, je saurai qui il a vu ; et, s'il a payé quelqu'un pour tuer madame de Muire, j'arriverai à mettre la main sur ce complice, car ils finiront bien par s'aboucher. »

– S'il en est ainsi, l'espion sait déjà que je vous ai revu… et que j'ai revu mademoiselle de Muire.

– Ce n'est rien que cela. Tu peux t'attendre à ne plus faire un pas sans avoir un mouchard derrière toi.

– Eh bien ! il en sera pour ses peines.

– Sans doute, mais je t'engage à sortir le moins possible, jusqu'à nouvel avis de ma part. Je suis à la veille de livrer les véritables assassins.

– Vous les connaissez !

– Je les tiens, mais j'ai les bras liés. Cette situation va prendre fin… en ce moment, je ne puis pas t'en dire davantage… et, si tu ne te tenais pas tranquille, tu me gênerais. Je te prie donc de ne pas bouger de chez toi.

– Ce sera dur… j'ai été si longtemps privé d'exercice au grand air… Mais enfin, s'il le faut, je me contenterai de respirer à ma fenêtre ; seulement, je compte que vous viendrez souvent me dire où nous en sommes.

– Cela va de soi et, du reste, nous n'allons pas nous séparer ce soir. J'ai changé d'avis. Je vais t'accompagner chez toi et j'y resterai jusqu'à demain matin. Je tiens à observer les manœuvres de cet homme. Avançons.

Ils se remirent en marche et, quand ils eurent dépassé la rue de Londres, ils purent constater que le personnage suspect avait quitté l'abri des arcades et suivait le même chemin qu'eux.

C'était d'autant plus significatif qu'il pleuvait très fort et que cet homme, qui aurait pu rester à couvert sous la voûte de l'entrée du passage Tivoli, n'avait ni parapluie ni pardessus pour se garantir de l'averse.

Ces messieurs n'en avaient pas non plus, mais ils se préoccupaient fort peu d'être mouillés, pourvu qu'ils arrivassent promptement à la place Pigalle, et, si le *fileur* bravait ainsi

l'orage, c'était évidemment pour exécuter un service commandé.

Du reste, il travaillait en homme du métier, gardant exactement sa distance, rasant de près les maisons, se dissimulant, quand il pouvait, derrière une voiture qui passait, ou derrière les volets d'un magasin qu'on fermait.

Cette chasse était, ce soir-là, particulièrement difficile, parce que la pluie avait chassé les passants, qui se réfugiaient sous les portes cochères. La rue d'Amsterdam est habituellement très fréquentée, et, s'il avait fait beau temps, l'espion aurait pu se confondre dans la foule, tandis qu'il marchait seul sur les trottoirs déserts.

Du reste, il ne paraissait pas se douter que ceux qu'il filait l'avaient remarqué et ne le perdaient pas de vue.

Ils allaient toujours du même train et par le plus court, si bien qu'ils ne tardèrent pas à déboucher sur la place Pigalle, par la rue Duperré.

Médéric revit avec un plaisir bien naturel la maison qu'il habitait depuis plusieurs années et s'empressa d'y entrer avec le commandant.

Le portier se récria de surprise en apercevant son locataire, et peu s'en fallut qu'il ne le prît pour un revenant ou pour un évadé de prison ; mais, par quelques mots bien sentis, Médéric le remit dans le droit chemin, prit son bougeoir et sa clef, tranquillement, comme autrefois, et monta d'un pas léger ses quatre étages, suivi par Georges Roland, qui trouvait l'escalier un peu raide pour ses jambes de quadragénaire.

Médéric eut la satisfaction de retrouver son appartement tel qu'il l'avait laissé. Tout était en place et pas un bibelot ne manquait. Il y avait même des draps blancs aux deux lits, dont l'un était dressé dans l'atelier.

Le premier soin du commandant fut d'ouvrir une fenêtre et de regarder sur la place. Il eut quelque peine à y découvrir l'espion, mais il finit par l'apercevoir, assis dans l'intérieur d'un café, tout contre le vitrage. Il le montra à Médéric et lui demanda :

– À quelle heure ferment les cabarets, dans ton quartier ?

– À une heure et demie. On mettra ce gredin dehors, et il aura de l'agrément, si la pluie n'a pas cessé, répondit Médéric en se frottant les mains.

– Espérons qu'il ira se coucher. Moi, je vais commencer par là, et je t'engage à en faire autant. Tu dois être fatigué, et, moi, j'ai de la besogne pour demain.

» Ce sera la journée décisive.

Médéric aurait préféré causer ; mais il savait qu'il ne tirerait rien du commandant. Il lui céda sa chambre et alla se mettre au lit, dans son atelier, où il ne dormit guère pendant que, dans la chambre, Georges Roland ronflait comme le grand Condé, la veille de la bataille de Rocroy.

Et c'était bien une bataille que le commandant allait livrer le lendemain aux assassins de la comtesse.

V

Hélène Lanoue, dès que Carcenac l'eût laissée seule, s'agenouilla pour remercier Dieu, qui l'avait sauvée du plus grand danger qu'elle eût jamais couru. Elle pria longtemps pour tous ceux qu'elle aimait et même pour son frère, pour ce misérable qui venait de troubler sa vie et de compromettre son avenir.

Elle le croyait hors d'atteinte et elle ne regrettait pas de l'avoir averti, parce qu'elle espérait que la fuite du coupable n'empêcherait pas le commandant de prouver l'innocence de Médéric de Mestras.

Elle se félicitait aussi d'avoir eu l'idée de se réfugier à l'hôtel de Muire. Carcenac pourrait attester qu'elle y était arrivée à minuit et demie, et, si elle était mise en demeure d'expliquer pourquoi elle s'y était présentée si tard et en piteux équipage, elle comptait en appeler au témoignage de Pierre Dax, le peintre de la rue Jouffroy, qui lui avait promis de faire constater qu'elle s'était échappée par la fenêtre de la petite maison où l'odieux Liscoat l'avait enfermée.

À l'hôtel de Muire, elle était chez elle ; dans la chambre qu'elle habitait depuis six ans et où elle laissait du linge et des vêtements quand elle allait s'établir à la villa des Frênes, au commencement de l'été.

Elle put donc procéder à un changement de costume, qui était indispensable, car elle était couverte de boue et trempée jusqu'aux os. Et, au lieu de se coucher quand ce fut fait, elle se rhabilla. Elle reprit le deuil qu'elle portait depuis la

mort de la comtesse et qu'elle avait quitté ce jour-là pour venir à Paris, parce qu'il faisait un temps où le noir est trop chaud, un temps à mettre une robe claire. Elle voulait être toute prête à partir le lendemain et, pour se reposer, elle s'étendit sur le lit, où elle ne fit que sommeiller, ayant déjà dormi quelques heures dans le maudit hôtel où l'avait attirée Juliette Védrine.

Au mois de juillet, le soleil se lève tôt, et, lorsqu'elle ouvrit les yeux, il faisait grand jour. Il y avait une pendule dans sa chambre et cette pendule marchait, grâce à Carcenac, qui, en l'absence des maîtres, était chargé de remonter toutes les horloges de l'hôtel.

Hélène vit qu'il était cinq heures. Elle savait que le premier train pour Chatou ne part de Paris qu'à sept heures vingt. Il lui restait donc largement le temps de se préparer ; mais elle ne voulut pas rester au lit. Elle fit à loisir sa toilette matinale, et quand elle eut fini, elle pensa à descendre pour s'aboucher avec Carcenac.

Il fallait bien qu'elle lui parlât avant de rentrer à la villa, quand ce n'eût été que pour lui demander ce que le commandant avait fait la veille à l'hôtel et s'il devait y revenir dans la matinée.

Elle éprouvait d'ailleurs le besoin de respirer l'air frais du point du jour et elle alla à la fenêtre pour l'ouvrir. Cette fenêtre donnait sur le chemin, et, en regardant à travers les carreaux, Hélène aperçut Carcenac qui se promenait lentement dans une allée, le long du mur, marchant jusqu'au bout, puis revenant sur ses pas, absolument comme un soldat en faction.

Et, pour compléter la ressemblance avec une sentinelle, il portait sur l'épaule un fusil d'ordonnance, un chassepot, qu'il avait dû ramasser sur un champ de bataille, pendant la guerre de 1870.

Hélène savait bien que l'ex-cuirassier était un gardien vigilant de l'hôtel confié à sa surveillance, mais elle s'étonna fort de le voir armé de la sorte.

Était-il donc chargé d'empêcher un prisonnier de s'évader ? Cela en avait tout l'air ; mais quel prisonnier ? Mademoiselle Lanoue ne pouvait pas le deviner. Et il ne tenait qu'à elle de s'en informer.

Elle descendit vivement un petit escalier qui aboutissait directement au jardin et, en mettant le pied sur le sable de l'allée, elle se trouva nez à nez avec Carcenac.

Il parut assez contrarié de la voir, mais il s'empressa de la saluer en soulevant sa casquette et il lui demanda poliment comment elle avait passé la nuit.

– Très bien, dit-elle, mais que faites-vous là, mon brave, avec ce fusil ?

– Mon devoir, mademoiselle. Je suis concierge et, comme il n'y a que moi dans l'hôtel, mon tour de garde vient tous les jours.

– Et toutes les nuits, à ce qu'il me paraît. Je vous ai réveillé à minuit passé et je vous trouve debout dès l'aurore.

– Je ne me suis pas couché. C'est la consigne que m'a donnée mon commandant.

– M. Roland !… Vous l'avez vu ?

– Oui, mademoiselle. Il est arrivé ici hier, avant midi… je lui avais envoyé une dépêche.

– Je sais cela. Nous sommes venus à Paris par le même train. Et… est-il resté longtemps avec vous ?

– Deux heures à peu près. Il est retourné à Chatou. Et, en partant, il m'a dit que, s'il ne revenait pas ce soir, il reviendrait aujourd'hui.

– Ce matin, peut-être ?

– Probablement. Je lui ai promis qu'il me trouverait sous les armes. J'y suis, comme vous voyez, mademoiselle.

Cette annonce du prochain retour de Georges fit que mademoiselle Lanoue changea d'idée. Partir pour Chatou, c'eût été s'exposer à croiser en route celui qu'elle aspirait à revoir. Mieux valait l'attendre à l'hôtel de Muire.

– Alors, dit-elle, je vais rester jusqu'à ce qu'il arrive.

– Comme vous voudrez, mademoiselle, répondit laconiquement Carcenac.

Et il allait reprendre sa promenade, mais elle l'arrêta en lui demandant :

– Que se passe-t-il donc ici ?

– Mais… rien, mademoiselle.

– Pourquoi avez-vous appelé M. Roland par le télégraphe ?

– Il ne vous l'a pas dit ?

– Il me l'aurait dit si je l'avais interrogé.

– Eh bien, mademoiselle ; vous l'interrogerez quand il arrivera et il vous répondra.

Hélène comprit qu'elle ne tirerait rien de ce vieux soldat, esclave de sa consigne, et s'abstint d'insister. Mais elle ne renonça point à savoir ce qu'il refusait de lui apprendre.

– Vous avez raison, reprit-elle en souriant. Il vaut mieux que je m'adresse à M. Roland. Je vais faire un tour de jardin et je remonterai ensuite dans ma chambre. Je vous prie seulement de m'avertir lorsque vous verrez le commandant.

– Je n'y manquerai pas, mademoiselle. Je lui dirai que vous êtes là-haut et que vous désirez lui parler.

– Je ne vous demande pas autre chose.

Sur cette conclusion, Hélène s'éloigna et se mit à marcher à pas lents par les allées, encore humides de rosée.

Le jardin était beaucoup moins grand que celui de la villa du Vésinet et moins ombragé, car, en plein Paris, les arbres poussent moins vite qu'à la campagne, et l'hôtel n'était construit que depuis vingt-cinq ans. On y trouvait pourtant des coins où on pouvait s'abriter derrière des massifs d'arbustes plantés en corbeilles, au bord des pelouses.

La jeune fille en choisit un pour s'asseoir sur un banc, d'où elle pouvait observer les mouvements du fidèle concierge qui s'était remis à battre l'estrade, sans jamais s'éloigner d'une fenêtre du rez-de-chaussée dont les volets étaient ouverts.

– C'est la fenêtre de son logement, se dit Hélène, qui connaissait parfaitement les dispositions intérieures de l'hôtel. Il y a enfermé quelqu'un et il le surveille de très près. Singulière prison qu'il a choisie là ! Il est vrai qu'à moins de

prendre les caves pour en faire des cachots, il ne pouvait rien trouver de mieux. Ce logement se compose d'une seule pièce où il a son lit, et d'un grand cabinet de débarras, qui n'a pas de fenêtre. Sa chambre à coucher, éclairée par la fenêtre du jardin, n'a qu'une porte qui donne dans le vestibule, avant le grand escalier. Cette porte est close sans doute ; mais, si par hasard elle ne l'était pas, je pourrais me glisser dans la loge, sans que Carcenac s'en aperçût, et je saurais à quoi m'en tenir.

» Dans tous les cas, je ne risque rien d'essayer.

En conséquence de ce raisonnement dicté par une curiosité assez légitime, mademoiselle Lanoue se leva, reprit sa promenade et revint à son point de départ, où elle se rencontra derechef avec le factionnaire posé par le commandant.

– Je remonte chez moi, dit-elle. Je me suis enrhumée cette nuit et je trouve qu'il fait un peu trop frais dehors.

– C'est vrai, mademoiselle, répondit Carcenac, sans relever l'allusion à la rentrée nocturne, par une pluie battante.

Évidemment, c'était de sa part un parti pris de ne pas la questionner sur son aventure de la veille.

Hélène, au lieu de passer par l'escalier de service qu'elle avait pris pour descendre, entra dans le passage voûté qui allait du jardin à la porte cochère, mais elle n'eut garde d'essayer de s'introduire dans la loge, pensant bien que l'ex-cuirassier allait surveiller ses mouvements. Elle se contenta de donner en passant un coup d'œil à la porte et, à sa grande surprise, elle vit qu'elle était entrouverte. Mais elle ne s'y arrêta point et, au moment où elle tournait à droite pour s'engager dans l'escalier d'honneur, elle aperçut Carcenac qui regardait de ce côté.

Le plus fort était fait. Au lieu de monter, elle s'embusqua dans le vestibule vitré et elle prêta l'oreille au bruit cadencé des pas de la sentinelle qui allait et venait, du grand corridor à l'escalier de service. Puis, choisissant le moment où Carcenac arrivait à l'autre bout de sa promenade régulière, elle se glissa vivement jusqu'à la loge, poussa la porte, entra, la remit comme elle était, et alla se cacher dans l'angle le plus rapproché de la fenêtre, là où elle ne pouvait pas être vue du dehors.

La loge était vide, et Hélène crut d'abord qu'il n'y avait pas le moindre prisonnier dans l'habitation du concierge ; mais bientôt il lui sembla entendre des grognements sourds derrière la cloison qui séparait du cabinet noir la chambre à coucher de Carcenac.

Puis une voix s'éleva qui la fit tressaillir.

– Allons, brute ! disait la voix ; réveille-toi ! Il est temps. Tu as assez cuvé l'eau-de-vie que tu as bue.

– Laisse-moi en repos, grogna une autre voix, rauque et enrouée, celle-là ; une voix d'ivrogne qui rouvre les yeux après un long et lourd sommeil.

– Faudra-t-il que je te fasse lever à coups de pied ?

– Va-t-en au diable ! Je suis bien comme ça.

– C'est possible ; mais, moi, j'ai à te parler, et je n'ai pas envie de me coucher dans ta fange pour causer avec toi.

– Causer ! pourquoi faire ?

– Pour nous mettre d'accord, avant de répondre à l'homme qui nous interrogera.

– Il m'a déjà interrogé. S'il recommence, je ne lui répondrai plus. Ce n'est pas la peine. Nous sommes dans le pétrin. Nous y resterons.

– C'est toi qui nous y as mis, en te faisant prendre bêtement. Maintenant, il s'agit d'en sortir.

– Je t'en défie. La porte est solide et ce grand escogriffe fait bonne garde.

– Je ne songe pas à enfoncer la porte et ce n'est pas sur l'escogriffe que je compte pour me l'ouvrir.

– Sur qui donc, alors ?

– Lève-toi, si tu veux le savoir. En restant vautré sur le plancher, tu m'obliges à crier et on pourrait nous entendre.

Quelqu'un, en effet, les entendait ; et ce n'était pas Carcenac, car il continuait sa faction dans le jardin, et il ne se doutait pas de ce qui se passait de l'autre côté du mur. Ses prisonniers n'avaient pas bougé pendant la nuit, et il les croyait endormis.

Mais mademoiselle Lanoue, qui s'était glissée dans la loge, ne perdait pas un mot de ce dialogue entre deux scélérats ; et elle reconnaissait maintenant la voix de son frère, de ce frère qu'elle avait averti pour lui donner le temps de se soustraire au châtiment de ses crimes.

Comment se trouvait-il enfermé dans l'hôtel de Muire ? Hélène n'y comprenait rien ; mais, quoique l'autre voix lui fût inconnue, elle commençait à croire que c'était celle de Maurevers. Elle n'eut qu'à écouter la suite de la conversation pour être complètement édifiée.

– C'est bon, grommela cette voix avinée, on va se lever. Donne-moi la main pour m'aider à me remettre sur mes pattes.

Des trépignements suivirent, et des bruits de chaises renversées. L'ivrogne s'efforçait de reprendre la position verticale, et il avait bien de la peine à y arriver.

– Ah ! tu te saoules bien, toi, quand tu t'y mets ! dit le faux Golymine. Voilà je ne sais combien d'heures que tu ronfles comme un orgue. Il est temps d'ouvrir l'œil et de m'apprendre ce que j'ai besoin de savoir.

– Je n'ai rien à te dire, murmura Maurevers, qui n'était pas encore tout à fait dégrisé. Tu m'as envoyé ici ; j'y suis venu ; ce n'est pas ma faute si je suis tombé dans la gueule du loup ; c'est la tienne. Tu n'avais qu'à mieux te renseigner, avant de me donner tes ordres.

– Je t'avais prévenu que la maison était gardée.

– J'ai pris mes précautions en conséquence et je me flatte d'avoir opéré proprement. J'ai commencé par jeter des boulettes aux chiens, et elles ont crevé, les sales bêtes. J'ai passé le mur du jardin avec une échelle que j'ai appliquée ensuite contre la fenêtre de la chambre. J'y suis entré, dans cette chambre et j'étais en train de fouiller les meubles, quand le cuirassier m'a sauté dessus par derrière. À ma place, tu aurais été pris comme je l'ai été.

– Bon ! mais tu n'as pas eu affaire qu'à ce valet. Le commandant est arrivé… le joli commandant que nous avons rencontré à Versailles, dans l'avenue de Saint-Cloud.

– Oui, et j'ai fait ce que j'ai pu pour lui casser la tête avec le revolver que tu m'avais prêté.

– Et tu l'as manqué ?

– L'autre s'est jeté sur moi et m'a désarmé.

– Je m'en doutais. Et après ?

– Après, le commandant a essayé de me tirer les vers du nez. Il a commencé par me déclarer qu'il savait très bien que je m'étais introduit dans l'hôtel pour reprendre des lettres que tu as écrites à cette vieille folle.

– Et tu as avoué ?

– Non pas. J'ai nié, au contraire. Mais il m'a collé sous bande, en me disant qu'il avait lu les lettres. J'arrivais trop tard.

» Il était venu la veille et il avait mis la main sur la correspondance. À ce moment-là, j'ai compris qu'il nous tenait.

– Et alors tu m'as trahi ?

– Trahi n'est pas le mot. J'ai dit que j'avais travaillé pour ton compte. Je l'ai dit parce que je ne pouvais pas faire autrement. Mais j'ai soutenu *mordicus* que, si tu m'avais payé pour reprendre les lettres adressées à madame de Muire, c'était uniquement dans l'intérêt de la réputation de cette infortunée comtesse… pour empêcher que le comte ne les trouvât.

– Et naturellement il n'en a pas cru un mot. Mais il ne s'en est pas tenu là, je suppose. Il a dû te parler du coup de revolver. Que lui as-tu répondu, quand il t'a interrogé sur l'affaire de Chatou ?

– Je lui ai dit la vérité.

– Qu'appelles-tu la vérité ?

– Je lui ai dit que c'est toi qui as tiré.

– Rien de plus ?

– Absolument rien, par l'excellente raison que je n'en savais pas davantage.

– Tu aurais pu ajouter que je travaillais pour ton compte.

– Ce n'est pas vrai. Je n'avais rien à gagner à la mort de la comtesse, tandis que, toi, tu espérais y gagner la tranquille possession des fonds qu'elle t'a confiés.

– Soit ! mais tu sais fort bien que je ne visais pas madame de Muire. Je l'ai touchée par maladresse.

Hélène, qui écoutait toujours, espéra un moment que son misérable frère n'avait commis qu'un crime involontaire. Mais cette illusion fut de courte durée.

– Tu oublies volontiers que l'idée du coup tiré du train est venue de toi, reprit Gaston d'Argouges. Tu n'aurais pas mieux demandé que d'opérer toi-même. Ça t'aurait dispensé de partager le bénéfice. Mais, tu ne te sentais pas de force à toucher le but… et le fait est que ce n'était pas facile, à telle enseigne que je l'ai manqué, moi qui suis de première force au pistolet.

– Tu ne l'as pas manqué. C'est bien la comtesse que tu as visée.

– Tu mens. J'ai visé ton oncle. Et, si ma balle n'avait pas dévié, tu aurais hérité d'une jolie fortune. Il était convenu que tu partagerais avec moi, mais la moitié des capitaux du marquis de Brangue valait encore la peine d'être encaissée.

– Le marquis de Brangue ! murmura la malheureuse sœur du faux Golymine.

Elle n'avait pas, comme Georges Roland, reçu la dernière confidence de la femme de Maurevers et elle était stupéfaite d'apprendre que ce chenapan était le propre neveu du marquis.

Mais elle apprenait en même temps que le crime de son frère était encore plus odieux qu'elle ne l'imaginait. Elle apprenait qu'il assassinait pour le compte d'un autre scélérat, comme les *bravi* italiens du seizième siècle, ces coupe-jarrets à gages, qui tuaient sur commande, à prix débattu.

– Oui, s'écria Maurevers, tu as accepté le marché et tu ne l'as pas tenu. Jamais tu ne me feras croire que tu n'as pas tué exprès la comtesse de Muire. Tu t'es dit que mon oncle m'avait sans doute déshérité par testament et que j'avais tort de compter sur sa succession. Les valeurs que tu as volées à la comtesse, c'était plus sûr, et, pour qu'elle ne pût pas te les réclamer, il fallait qu'elle mourût. Ton choix a été vite fait.

» Mais je n'ai tué personne, moi ; je n'ai à ma charge qu'une tentative de vol et, quand je dirai que c'est toi qui m'a poussé à la commettre…

– Tu crois que tu en seras quitte à bon marché ? ricana Gaston d'Argouges. Tu oublies que j'ai en poche un traité signé par toi : une convention par laquelle tu t'engages à me remettre, après le décès de ton oncle, la moitié de l'héritage que tu auras recueilli. Si tu te mets contre moi, je ne me gênerai pas pour le montrer, ce papier qui établit ta complicité.

– Si tu t'en avisais !…

– Tais-toi, imbécile, et écoute ce qu'il me reste à te dire. Tu t'es laissé pincer comme un sot et il n'y a que moi qui puisse te tirer de là ; mais il faut m'obéir.

– Tu veux me commander et tu as fait des sottises dix fois plus grosses que les miennes ! Si tu ne m'avais pas forcé de remettre au chef de gare de Saint-Germain le revolver de ce garçon, nous n'en serions pas où nous en sommes. Tu me reproches d'avoir été pris ; tu l'es aussi, toi qui est si malin ; et par ta faute, car tu n'avais rien à faire ici, et tu es venu t'y fourrer stupidement.

– C'est fort heureux pour toi ; car si je n'y étais pas, tu n'en sortirais que pour aller en prison. Apprends, animal, que l'homme qui nous tient n'osera jamais nous y envoyer. Tu ne douterais pas de ce que je t'affirme là, si tu avais écouté ce que je lui ai dit pendant que son valet me poussait dans ce trou noir… mais tu étais déjà à moitié ivre.

– J'ai entendu que tu lui parlais d'une demoiselle, dont je n'ai pas retenu le nom.

– Une demoiselle que ce commandant va épouser et qui est ma sœur.

– Ta sœur !

– Parfaitement. J'en fournirais la preuve s'il le fallait. Mais c'est inutile. Je l'ai vue ; nous nous sommes reconnus et, au besoin, elle attesterait à son fiancé que nous sommes nés du même père et de la même mère. Penses-tu, maintenant, qu'elle lui permettra de me livrer à la justice ?

– Toi, non ; mais, moi, je paierais pour deux, si je me laissais faire. Ça ne se passera pas comme ça. Je ne me fie

pas à toi, et je veux que tu me rendes le papier que j'ai eu la bêtise de te signer.

– Je te le rendrai quand nous serons hors d'ici… et hors de France.

– Non ; je veux que tu me le rendes maintenant.

– Et moi, je ne veux pas.

– Prends garde !… ne me pousse pas à bout !…

– Des menaces ? je m'en moque, mon cher, et si tu ne te tais pas, je vais appeler le geôlier qui nous garde.

– Appelle-le donc, gredin ! vociféra Maurevers. Il ne trouvera que ta carcasse, car je vais t'étrangler.

– À moi ! au secours ! hurla le faux Golymine.

Sa voix expira dans sa gorge, et Andrée d'Argouges entendit seule cet appel désespéré.

Ce cri bouleversa la jeune fille. Elle ne se dit point que, si ces deux scélérats s'entr'égorgeaient, leur mort dénouerait heureusement une situation très compliquée et très périlleuse. Elle n'eut qu'une idée : défendre son frère qui appelait au secours : une idée folle, car, si elle avait pu se jeter entre les deux combattants, elle y aurait perdu la vie. Mais elle ne raisonnait plus et elle se précipita pour ouvrir la porte du cabinet noir.

Ses mains cherchèrent la clef et ne trouvèrent que la serrure. Carcenac avait emporté la clef, après avoir enfermé ses prisonniers.

Alors, la pauvre Andrée se mit à marteler de coups de poing la cloison. Elle espérait faire cesser le combat en an-

nonçant ainsi aux combattants qu'il y avait là quelqu'un. Ce fut tout le contraire qui arriva. Ils s'acharnèrent l'un contre l'autre, afin d'en finir avant qu'on vînt les séparer.

Gaston d'Argouges, à demi étranglé, était parvenu à se dégager de l'étreinte de son adversaire, qui le tenait à la gorge, et maintenant il se ruait sur Maurevers qui se défendait avec fureur. Ils hurlaient tous les deux des injures, en se bousculant à travers leur cachot, et à leurs cris se mêla bientôt un fracas de verres brisés. Ils étaient tombés sur un amas de bouteilles vides que Carcenac avait serrées dans ce cabinet noir ; et la bataille continuait, une bataille de bêtes féroces, à coups de dents, à coups de griffes.

Andrée les entendait râler par moments ; puis, ils reprenaient haleine, et elle reconnaissait les voix qui se menaçaient.

Ils s'étaient relevés de leur chute, mais ils ne s'étaient pas lâchés, et ils vinrent heurter lourdement la cloison contre laquelle s'épuisaient les efforts d'Andrée.

– Gredin ! vociféra le faux Golymine, en cherchant à se débarrasser de Maurevers, qui s'était accroché à ses habits. J'ai de quoi t'assommer maintenant.

– Et moi j'ai de quoi te saigner, cria Maurevers.

Un bruit sourd suivit de près. Le coup était porté, un coup de bouteille sur le crâne de l'indigne mari de la princesse Orbitello.

– Crève donc, vermine ! dit Gaston d'Argouges, pendant que son complice roulait sur le plancher.

Puis, presque aussitôt, d'une voix défaillante :

– Ah ! le traître ! il m'a frappé au ventre… je suis mort !

Andrée, éperdue, courut à la fenêtre, pour appeler Carcenac. Elle aurait dû commencer par là, mais elle avait perdu la tête, et le combat n'avait pas duré en tout deux minutes.

Carcenac était justement arrêté près du mur. Il avait cru entendre du bruit et il écoutait. Quand il vit apparaître à la fenêtre qu'elle venait d'ouvrir l'institutrice criant : « Au secours ! » il entra dans une violente colère et il ne fit qu'un bond de l'allée où il se tenait à la porte de la loge.

– Qu'est-ce que vous faites ici ? demanda-t-il brusquement.

La pauvre Andrée ne put que balbutier en lui montrant la cloison :

– Là !… deux hommes… ils se tuent !…

– Ah ! c'est comme ça ! vous vous mêlez de ce qui ne vous regarde pas ! Eh bien ! mademoiselle, vous allez me faire le plaisir de remonter dans votre chambre… et, cette fois, vous n'en sortirez pas sans ma permission, car je vais vous y enfermer… et nous verrons tantôt ce que mon commandant dira de votre conduite.

La jeune fille ne songeait guère à se justifier en ce moment, et l'idée de voir le cadavre de son frère lui faisait horreur. Elle se laissa conduire par Carcenac qui l'enferma chez elle, comme il l'avait dit, et se hâta de descendre pour mettre le holà aux violences de ses prisonniers qu'il croyait trouver aux prises.

Il allait entrer dans la loge qui précédait le cabinet noir, lorsqu'on sonna rudement à la porte de la rue. Il n'attendait personne à cette heure matinale, mais il ne voulait pas lais-

ser dehors un visiteur qui aurait pu s'obstiner à carillonner. Il ouvrit donc, après avoir tiré les verrous, et il fut très surpris de trouver sur le trottoir Georges Roland, qui avait encore la main sur le bouton de la sonnette.

– Ah ! mon commandant, s'écria-t-il, que je suis content de vous voir ! Je n'espérais pas que vous arriveriez si tôt. Il n'est pas six heures et le premier train n'est pas encore parti de Chatou.

– J'ai couché à Paris, répondit Georges. Parle-moi de tes prisonniers.

– Ils ont été très sages, cette nuit ; mais ils viennent de commencer à se battre, et j'allais pénétrer dans leur cage quand vous avez sonné.

– Tu es armé, à ce que je vois ?

Carcenac avait mis son chassepot en bandoulière pour conduire l'institutrice à sa chambre.

– Moi, j'ai mon revolver, reprit le commandant. Entrons. Je veux interroger ces coquins, avant de t'envoyer chercher le commissaire de police.

– Il n'est que temps de nous en débarrasser, mon commandant. Je ne me suis pas couché depuis avant-hier ; et, s'ils restaient ici jusqu'à demain, vous seriez obligé de me relever de faction.

Ayant dit, l'ancien cuirassier tira une clef de sa poche, ouvrit la porte placée au milieu de la cloison et cria :

– Allons, les consignés ! Avancez à l'ordre !

Personne ne lui répondit.

– Faut-il que je vous mettre dehors à coups de crosse ?

Même silence.

Georges impatienté, allait se jeter dans le cabinet noir.

– Pas sans lumière, mon commandant, dit Carcenac. Ils se sont peut-être embusqués dans un coin pour nous sauter dessus. Laissez-moi vous éclairer.

Et, sans perdre une seconde, il alluma deux bougies et une lanterne, qu'il prit à la main en grommelant :

– Après ça, ils se sont peut-être entretués.

– Impossible ! celui que tu as mis dedans le premier était attaché.

– L'autre l'aura délié, mon commandant. Au commencement, ils étaient d'accord. Le voleur avait emporté sa bouteille d'eau-de-vie, et il a dû se saouler à fond, car il a ronflé jusqu'à ce matin. Mais il a probablement le réveil mauvais, et tout à l'heure il se sera pris de bec avec son camarade.

– Allons voir, interrompit Georges en s'armant d'une bougie.

Carcenac voulut absolument passer devant, pour couvrir son commandant, en cas de retour offensif des deux brigands, ou d'un seul qui aurait survécu et qui voudrait essayer de se jeter sur un de ses gardiens.

Mais rien ne bougea et Georges Roland vit les combattants couchés sur le champ de bataille jonché de débris de verres cassés.

– J'avais deviné ! s'écria Carcenac, en posant sa lanterne pour examiner les corps de plus près.

Maurevers gisait, sans vie, à côté du faux Golymine, qui lui avait brisé le crâne d'un coup de bouteille et qui respirait encore, quoique son complice, devenu son adversaire, lui eût enfoncé dans l'estomac la lame d'un couteau de cuisine qui s'était trouvé sous sa main pendant qu'il se roulait par terre.

Georges n'était pas disposé à s'apitoyer sur le sort de ces misérables.

– Ils n'iront pas en cour d'assises, dit-il sans faire montre de fausse sensiblerie ; c'est ce qui pouvait leur arriver de plus heureux et à nous aussi.

– Ça, je le crois, grogna Carcenac, mais nous ne pouvons pas garder ici leurs carcasses. Qui sait si on ne nous accuserait pas de les avoir tués ? On a bien accusé M. de Mestras d'avoir assassiné la comtesse. Mais, non ; j'ai un témoin qui les a entendus se chamailler, et finalement se colleter.

– Un témoin ! tu n'es donc pas seul ici ? Quel témoin ?

– Mademoiselle Lanoue, mon commandant. C'est elle qui m'a appelé pour me dire qu'ils se battaient.

– Depuis quand est-elle dans cette maison ?

– Depuis cette nuit. Il n'était pas loin d'une heure lorsqu'elle est arrivée, au plus fort de l'orage qui a crevé sur Paris. Elle était mouillée comme un canard sortant de l'eau. Elle m'a dit qu'elle avait manqué le dernier train, et qu'elle venait coucher dans sa chambre. Je l'y ai conduite. Je ne sais pas si elle y a dormi ; mais, ce matin, à cinq heures, elle était debout. Elle est descendue au jardin, et elle s'est glissée dans ma loge, où elle m'a appelé, quand elle a entendu la bataille. Je ne lui avais pourtant pas dit que ces chenapans étaient là.

– Et maintenant, où est-elle ?

– Chez elle… là-haut… je l'y ai enfermée à clef.

– C'est bien. Donne-la-moi, cette clef, et pendant que je m'expliquerai avec mademoiselle Lanoue, fouille dans les poches des deux morts. Si tu y trouves des papiers, tu me les apporteras.

– Compris, mon commandant.

Georges Roland ne pensait plus qu'à Hélène. Il savait enfin qu'elle vivait encore et qu'elle n'avait passé qu'une partie de la nuit dehors. Mais il lui tardait d'entendre de sa bouche le récit des aventures qui l'avaient retenue toute la soirée, et il lui tardait aussi de lui parler de ce misérable frère qui venait de rendre sa vilaine âme au diable.

Il trouva la jeune fille en larmes, et dès qu'elle le vit elle pâlit à ce point qu'il crut qu'elle allait défaillir. Il la soutint, mais elle se dégagea en se redressant et elle dit d'une voix sourde :

– Il est mort, n'est-ce pas ?

– Ils sont morts tous les deux, répondit Georges. Hier, quand j'ai mis la main sur Golymine, il s'est vanté devant moi d'être votre frère. C'était donc vrai ?

– Oui. Je l'ai reconnu à une cicatrice qu'il portait à une main, et je l'ai maudit. Mais j'espérais qu'il avait pu fuir.

– C'était bien mon intention. Dieu n'a pas voulu que le meurtre de madame de Muire restât impuni, et il n'a pas permis que ce misérable déshonorât le nom de votre père. Remercions Dieu, et ne pleurez plus. Justice est faite, et Méderic est sauvé.

– M. de Mestras ! Quoi ! vous espérez qu'il va être libre ?

– Il l'est. Vous le verrez aujourd'hui. Marcelle l'a déjà vu. Et ce n'est pas à moi qu'il doit d'avoir été mis en liberté, car vous ne m'avez pas rendu la lettre que je vous ai confiée.

– La lettre ! répéta mademoiselle d'Argouges en portant vivement la main à son corsage. C'est vrai. Je l'ai gardée. Elle est là.

– Il est heureux que vous ne l'ayez pas brûlée, dit Georges Roland. Golymine est mort, et nul ne saura jamais qu'il était votre frère. Rien ne s'oppose donc plus à ce que je montre au juge d'instruction la lettre où cet homme reconnaît avoir reçu en dépôt la fortune immobilière de madame de Muire.

– À quoi bon ? demanda la jeune fille. M. de Mestras est libre, m'avez-vous dit. C'est donc que son innocence a été reconnue.

– Pas complètement, je le crains. Il est sorti de prison, mais il pourrait arriver qu'il y rentrât, si je ne prouvais pas que, l'assassin, c'est le bandit qui se faisait appeler le comte Golymine. Et comment le prouverai-je, si je n'ai pas cette lettre ?

Georges Roland et Hélène Lanoue, redevenue Andrée d'Argouges, en étaient là de leur entretien, lorsque Carcenac entra brusquement.

– Mon commandant, dit-il, je vous apporte tout ce que j'ai trouvé dans les poches du numéro deux. L'autre, le voleur de nuit, n'avait rien sur lui qu'une pipe, une blague à tabac et trois pièces de cent sous. Mais celui-ci était cousu de billets de banque, comme vous voyez.

Carcenac venait de poser sur la table trois liasses qui devaient contenir deux ou trois cent mille francs chacune et un portefeuille bourré de traites sur New-York, et de bordereaux d'agents de change. Le commandant n'eut qu'à y jeter les yeux pour voir que Golymine avait vendu récemment une énorme quantité d'actions et d'obligations au porteur. Il y avait même une liste où figuraient les numéros des valeurs négociées par le défunt, et cette liste paraissait avoir été écrite de la main de la comtesse.

Georges après un examen sommaire de ces papiers intéressants, leva les yeux sur mademoiselle d'Argouges et lui dit :

– J'ai là plus de preuves qu'il n'en faut. Vous pourrez brûler la lettre, mademoiselle.

Et, s'adressant à Carcenac :

– Retourne à ton poste. Je te rejoindrai dans dix minutes.

L'ex-cuirassier tourna les talons, et le commandant se retrouva seul avec Andrée.

Ils sentaient tous les deux que l'heure des explications délicates avait sonné, et Georges hésitait à les demander. Andrée les lui donna sans qu'il l'y invitât.

– Je vous dois compte de l'emploi que j'ai fait de mon temps, hier, après vous avoir quitté, commença-t-elle.

– Vous ne me devez aucun compte, mademoiselle, interrompit Georges.

– Il me plaît de vous en rendre. Nous avons échangé une promesse de mariage, et alors même que votre intention se-

rait de vous dédire, je veux que vous sachiez ce qui m'est arrivé. Je vous préviens seulement qu'il faudra m'en croire sur parole… et je m'abstiendrai de citer les noms des personnes qui ont été mêlées à l'étrange histoire que je vais vous raconter.

– Comme vous voudrez, mademoiselle, dit le commandant assez surpris de ce préambule. Je vous prie de croire que je ne vous demanderai rien.

– Quand j'aurai fini mon récit, vous comprendrez pourquoi je ne veux pas les nommer.

» En vous quittant, à la gare Saint-Lazare, je suis allée tout droit à l'hôtel Meurice, où devait m'attendre l'amie qui m'avait écrit.

– Et vous ne l'y avez pas trouvée.

– Comment savez-vous cela ? demanda vivement Andrée.

– C'est que dans la journée, moi aussi, je suis allé à l'hôtel Meurice. Je vous cherchais pour vous apprendre que je tenais les assassins de madame de Muire. Les gens de l'hôtel m'ont dit qu'une jeune fille était venue et qu'on lui avait remis une lettre adressée à mademoiselle Lanoue.

– Cette lettre était de mon ancienne amie qui me priait de venir la rejoindre dans un quartier très éloigné.

– Et vous y êtes allée ?

– Pas directement. J'ai été d'abord demander M. Golymine au cercle des Champs-Élysées. Il m'a vue du haut de la terrasse ; il est descendu et j'ai eu avec lui un long entretien sous les arbres qui bordent l'avenue Gabriel. Il a

nié jusqu'au bout qu'il fût mon frère ; mais je savais à quoi m'en tenir, et j'espérais qu'à la suite de cette conversation où je lui avait reproché ses crimes, il allait quitter la France.

– Il m'a dit cela… car il m'a fait des aveux, à moi… des aveux intéressés… Mais pardon de vous interrompre !

– Après, je me suis rendue en voiture à la maison que m'indiquait mon ancienne camarade de pensionnat.

– Et vous êtes tombée dans un piège, je le devine. Marcelle m'a parlé de cette demoiselle Védrine, qu'elle a vue il y a deux ans, et dont elle a gardé un mauvais souvenir.

– Que ne m'a-t-elle avertie ! Je ne me serais pas rendue à cette perfide invitation. Oui, Juliette Védrine m'a attirée dans une maison qui appartient à un homme abominable. Elle m'y a laissée. Cet homme est venu. J'ai repoussé d'odieuses propositions et il n'a pas osé employer la violence. Il est parti, après m'avoir enfermée et c'est seulement au milieu de la nuit que j'ai pu m'échapper.

– Quelqu'un vous a délivrée ? demanda Georges, en regardant fixement la jeune fille.

– Non, répondit Andrée sans baisser les yeux ; je suis descendue par la fenêtre, en m'accrochant à des rideaux que j'avais noués bout à bout.

– Et personne ne vous a vue exécuter ce tour de force, en plein Paris ! Quelle heure était-il donc ?

– Minuit, à peu près. Et il pleuvait à torrents. La rue Jouffroy était déserte.

– La rue Jouffroy ? n'est-ce pas une rue qui donne sur l'avenue de Villiers ?

– Oui, c'est là qu'est le petit hôtel où j'étais prisonnière. Je n'avais que ce moyen d'en sortir et je ne pouvais pas l'employer en plein jour. Heureusement, j'ai touché terre sans incident. Il était trop tard pour rentrer à Chatou… le dernier train était parti. Je suis venu ici en courant et je suis arrivée à grand'peine. Carcenac m'a ouvert et m'a conduite dans ma chambre, où j'ai passé la nuit. C'est ce matin seulement que j'ai découvert qu'il gardait deux prisonniers. Je suis entrée dans sa loge sans qu'il me vît, j'ai écouté et j'ai reconnu la voix de mon frère. Maurevers et lui s'accusaient réciproquement, puis, ils se sont rués l'un sur l'autre… j'ai appelé au secours… Carcenac est venu…

– Je sais le reste, interrompit Georges. Dites-moi le nom de l'homme qui vous a insultée.

– Vous m'avez promis de ne pas me le demander, répliqua mademoiselle d'Argouges, et je me suis jurée de ne pas vous l'apprendre.

– Pourquoi ?

– Parce que, si vous connaissiez ce misérable, vous iriez le provoquer. Je ne veux pas que vous risquiez votre vie contre la sienne. La partie ne serait pas égale.

– Je le connais. C'est le vicomte de Liscoat.

– Qui vous l'a dit ?

– Son ami, le marquis de Brangue, m'a prévenu qu'il songeait à vous enlever, et qu'il préparait un guet-apens. Le marquis m'a parlé d'une petite maison que ce Liscoat faisait meubler près de Trouville. Le marquis se trompait, puisque cette maison est dans Paris. Peu importe. Le vieux drôle qui vous y a attirée me rendra raison de son insolence.

– Il ne mérite pas que vous lui fassiez l'honneur de vous battre avec lui, dit vivement la jeune fille, et je vous supplie de…

La porte de la chambre fut entrouverte par Carcenac, qui avança la tête et dit d'un air assez embarrassé :

– Il y a en bas un monsieur qui demande à parler à mademoiselle Lanoue… c'est-à-dire… il ne m'a pas dit le nom de mademoiselle, mais il voudrait voir une jeune personne qu'il a accompagnée, cette nuit, jusqu'à la porte de l'hôtel.

Si Carcenac avait mis de la malice à annoncer, en présence de son ancien officier, cette visite intempestive, il put s'apercevoir qu'il avait réussi à troubler tout à la fois l'institutrice et le commandant Roland.

L'amour sans jalousie n'existe pas, et le récit de l'étrange aventure d'Andrée avait laissé dans le cœur de Georges un levain de défiance. Georges pâlit et ses yeux interrogèrent Andrée d'Argouges.

Elle ne cherchait point à cacher l'émotion que lui causait la nouvelle très inattendue de l'arrivée du brave garçon qui l'avait escortée la veille, mais elle se remit très vite, parce qu'elle était sûre de n'avoir rien à se reprocher.

– Venez, monsieur, dit-elle à son fiancé. Il convient que vous assistiez à une entrevue que je ne dois pas refuser.

Et, sans attendre la réponse du commandant, qui ne pouvait mieux faire que de la suivre, elle sortit précédée par Carcenac.

Pierre Dax attendait au bas de l'escalier et parut un peu surpris quand il vit la figure sévère du commandant ; mais il ne se déconcerta point et, comme il avait de l'esprit, au lieu

de se perdre dans des excuses explicatives, il entama une narration très claire et très courte des divers incidents qui l'avaient mis, la veille, en rapport avec une inconnue et qui l'autorisaient à venir ce matin demander si la santé de cette demoiselle n'avait pas souffert d'une longue course sous la pluie.

Il termina en se nommant et en se réclamant de Médéric de Mestras, dont il avait été l'ami.

C'en était assez pour dérider le commandant, qui lui tendit la main, et Pierre Dax, encouragé par cette marque de sympathie, raconta qu'en rentrant chez lui, après avoir conduit la jeune fille à l'hôtel de Muire, il avait fait constater par un sergent de ville que des rideaux tordus et aboutés pendaient encore à la fenêtre d'une petite maison, à l'entrée de la rue Jouffroy.

La scène se passait dans le vestibule, et Carcenac n'y comprenait absolument rien. Mais le commandant se reprochait d'avoir douté un instant de sa fiancée.

– Monsieur, dit-il, je vous remercie cordialement de ce que vous avez fait pour mademoiselle Lanoue, qui sera bientôt ma femme, et j'ai une heureuse nouvelle à vous annoncer. Mon ami et le vôtre, Médéric de Mestras est libre. J'espère que vous le verrez bientôt.

– En voilà des événements ! murmura Carcenac, qui n'en pouvait croire ses oreilles.

Andrée d'Argouges était trop troublée pour parler ; mais Pierre Dax allait répondre chaleureusement aux avances de ce fiancé dont il ne savait pas encore le nom, lorsqu'une grosse voix, une voix de cocher de bonne maison, cria du dehors :

– Porte, s'il vous plaît !

Ce cocher appelait du haut de son siège et personne, dans le vestibule, n'avait entendu rouler la voiture qu'il conduisait ; mais Carcenac ne pouvait pas s'y tromper.

– C'est M. le comte ! s'écria-t-il.

– Eh bien, ouvre la porte, dit le commandant.

Pendant que Carcenac courait lever les gonds pour ouvrir à deux battants, Georges reprit, en s'adressant à Pierre Dax et à Andrée d'Argouges :

– Veuillez monter tous les deux jusqu'à l'appartement de mademoiselle. Je désire être seul à recevoir M. de Muire. Vous, monsieur, vous pourrez partir quand il vous plaira. Nous nous reverrons. Quant à vous, ma chère Hélène, je vous prie de m'attendre là-haut.

Elle était déjà dans l'escalier, suivie de près par Pierre Dax, qui se prêtait de bonne grâce aux circonstances, même quand il ne comprenait pas la situation ; et c'était le cas.

La porte cochère s'ouvrit lentement ; le coupé qui amenait M. de Muire entra sous la voûte et s'arrêta au pied du grand escalier.

Georges Roland s'avança, aida son vieil ami à descendre et lui dit :

– Tu ne t'attendais pas à me trouver ici, mon cher Jacques, et moi, je m'attendais encore moins à t'y voir aujourd'hui. Mais il est heureux que nous nous rencontrions ce matin, car j'ai de grosses nouvelles à t'apprendre. Te plaît-il que nous allions causer au fond du jardin ?

– Comme tu voudras, répondit assez froidement le comte. Je te préviens seulement que j'ai peu de temps à te donner. J'ai écrit à mon notaire que je serais chez lui à neuf heures.

La voiture filait déjà vers la remise, où le cocher se proposait de dételer, car ses chevaux étaient venus de la villa tout d'une traite, par une chaleur tropicale.

M. de Muire semblait avoir encore vieilli depuis que Georges Roland ne l'avait vu. Ses yeux s'étaient creusés, sa haute taille s'était voûtée ; la malheur l'avait courbé comme la tempête courbe un chêne.

– Il se redressera quand il saura que Dieu a puni l'assassin et que Médéric est innocent, pensait le commandant. Mais du diable si je sais par où commencer !

Ils marchaient côte à côte, et, quand ils eurent pris place sur le banc où l'institutrice s'était assise deux heures auparavant, M. de Muire reprit :

– Le comte Golymine, qui devait acheter les Frênes, et peut-être cet hôtel, n'est pas revenu et ne m'a pas écrit. J'en conclus qu'il a changé d'avis, et je ne puis plus attendre. Je vais donc inviter maître Desbois à faire vendre les deux immeubles à la criée de la Chambre des notaires. Il me tarde de me retirer en province.

– Tu te presses beaucoup trop, et, si tu veux m'écouter, tu verras que…

– La vie que je mène m'est insupportable.

– Elle va changer. D'abord, j'ai retrouvé la fortune de Marcelle. Cette fortune est en valeurs au porteur et en billets

de banque. Ta fille est aussi riche qu'elle devait l'être avant la mort de sa mère.

– Quoi ! tu as découvert dans un meuble une cachette où…

– Non. J'ai découvert l'homme qui a volé cette fortune et qui a assassiné ta femme. Cet homme, c'est le comte Golymine, à qui tu voulais vendre ta maison de campagne.

– Tu es fou ! s'écria M. de Muire.

– Pas le moins du monde. Golymine avait un complice. Ils viennent de s'entretuer… ici, dans ton hôtel… J'ai trouvé deux ou trois millions dans les poches de Golymine. Demande plutôt à Carcenac.

Le comte regardait Georges d'un air effaré. Il le prenait évidemment pour un homme qui vient d'être frappé tout à coup d'aliénation mentale.

– Golymine allait tous les ans à Aix en Savoie, reprit le commandant sans s'émouvoir. C'est là que cette pauvre comtesse te l'a présenté. Elle ne t'a pas dit qu'il avait capté sa confiance et qu'elle le chargeait de placer ses fonds dans des banques étrangères, auxquelles il prétendait être associé.

» Plus tard, elle a eu des soupçons. Peut-être aura-t-elle appris que ce soi-disant gentilhomme polonais n'était qu'un aventurier de la pire espèce. Elle lui a réclamé les sommes énormes qu'elle lui avait remises. C'est alors que, de connivence avec un autre scélérat, il a tiré le coup de pistolet qui l'a débarrassé de ses réclamations. Tu crois que je te raconte un roman, mais de tout ce que je te dis, j'ai des preuves… et ces preuves, j'ai hâte de les montrer au juge d'instruction qui a fait arrêter ce pauvre Médéric.

Georges Roland s'attendait à être vivement questionné par son ami Jacques, après cette déclaration *ex-abrupto ;* mais à son grand étonnement, M. de Muire ne demanda pas d'explications complémentaires. Devinait-il que Golymine avait été l'amant de la malheureuse comtesse ? Georges le crut et se hâta de revenir à Médéric.

– Il est libre, reprit-il. On lui a ouvert hier les portes de la prison de Versailles.

– Je le sais, interrompit le comte. Marcelle m'a tout dit.

– Elle a bien fait. Je lui avais pourtant recommandé de se taire, parce que, hier soir, je craignais encore que Médéric n'eût été relâché que provisoirement. Maintenant, je ne crains plus qu'on le reprenne. Les vrais coupables sont morts et, avant de mourir, ils ont avoué leur crime. Médéric sera ici dans quelques instants et il va te demander la main de ta fille. La lui refuseras-tu ?

– J'ai signifié à Marcelle que je ne consentirais jamais à son mariage avec un homme qu'on a accusé d'avoir tué sa mère.

– Tu as dit cela parce que tu pouvais croire qu'il l'avait tuée. Mais son innocence éclate à tous les yeux. Tu lui dois une réparation, et tu n'as pas le droit de condamner ta fille à un malheur éternel.

– Tu me permettras bien de réfléchir… et, avant tout, de vérifier les faits que tu avances. Je ne suis pas obligé de te croire sur parole.

– Insulte-moi, mon vieux Jacques, ça m'est égal, pourvu que tu me laisses te convaincre. Les cadavres des assassins sont là. Viens les voir. Interroge Carcenac… interroge ma-

demoiselle Lanoue… ils te diront ce qui s'est passé dans cet hôtel depuis trente-six heures.

– Mademoiselle Lanoue ? quoi ! elle est ici !

– Oui, et je vais la faire appeler.

Le commandant fit un signe à Carcenac qui était resté sous la voûte, et Carcenac allait avancer à l'ordre, mais on sonna à la porte cochère, et il s'arrêta court. Georges comprit pourquoi, lui cria d'ouvrir et l'ancien cuirassier entra dans sa loge pour tirer le cordon.

– C'est Médéric, dit-il à M. de Muire. Je l'ai laissé chez lui et je lui ai recommandé de venir me rejoindre. Au nom de notre vieille amitié, je te prie de l'accueillir, quoiqu'il puisse t'en coûter. L'heure est décisive, et tu regretterais plus tard de l'avoir condamné sans l'entendre.

Ce n'était pas Médéric. La porte cochère, que Carcenac avait refermée après l'entrée du coupé de son maître, s'entrebâilla pour livrer passage à un monsieur que le commandant n'avait jamais vu, et que le comte de Muire reconnut, car le souvenir de la première visite de ce personnage ne s'était pas effacé de sa mémoire.

– Tu te trompes, ou tu me trompes, dit-il amèrement. Cet homme est celui qui a arrêté Médéric, il y a trois semaines ; c'est le chef de la sûreté… et il ne se présenterait pas chez moi, si l'innocence de ton protégé était reconnue, comme tu le prétends.

– Elle va l'être, répliqua Georges Roland. Et ce policier a été bien inspiré en venant ici ce matin. Attendons-le de pied ferme et laisse-moi faire.

Après avoir parlementé avec Carcenac, le chef, correctement vêtu de noir, était entré dans le jardin et venait droit aux deux amis qui s'étaient levés en l'apercevant.

– Monsieur le comte, dit-il après avoir salué, je suis très heureux de vous rencontrer ici, mais je n'espérais pas vous y voir. C'est M. le commandant Roland que j'y venais chercher, et, puisque je l'y trouve…

– Vous me connaissez ! demanda vivement Georges.

– Je connais tout le monde, répondit en souriant le chef de la sûreté. C'est mon état… et je sais tout ce que vous avez fait depuis que M. de Mestras a été mis en liberté.

– Je me suis aperçu en effet, qu'on m'espionnait, répliqua le commandant d'un air hautain.

– Pas vous, monsieur. J'avais reçu du juge d'instruction l'ordre de faire suivre M. de Mestras par un agent.

– Et cet agent m'a *filé* par la même occasion.

– C'est bien cela. Il vous a suivis jusqu'au domicile de M. de Mestras, sur la place Pigalle. Et, ce matin, la surveillance a été renforcée d'un second agent, qui s'est attaché à vos pas. Je viens d'être avisé que vous étiez entré à l'hôtel de Muire, et me voici.

– Fort bien, monsieur. Qu'avez-vous à me dire ?

– Je viens vous annoncer une nouvelle qui ne peut que vous être agréable. Les renseignements que nous avions demandés sont arrivés à la préfecture. Nous savons maintenant que le prétendu comte Golymine a été autrefois condamné par contumace, sous son véritable nom, qui est un nom français… et nous savons aussi que le chef de train Maurevers

est un coquin, quoiqu'il appartienne à une famille honorable. Ces deux hommes ont très bien pu s'entendre pour commettre le crime du Vésinet. On les cherche et, dès qu'ils seront arrêtés, j'ai tout lieu de croire que M. de Mestras sera définitivement mis hors de cause. L'agent qui l'attend à la porte le *filera* encore aujourd'hui, mais ce sera peut-être pour la dernière fois, car toute la brigade de sûreté est sur pied et les gens que nous cherchons seront bientôt pris, quoique depuis hier, on ait perdu leurs traces.

– Voulez-vous les voir ? demanda tout à coup Georges Roland.

– Comment ! les voir ?

– Ils sont ici. Venez avec moi. Je vais vous les montrer, et quand vous les aurez reconnus, je vous expliquerai, preuves en mains, pourquoi ils ont assassiné la comtesse de Muire.

» Tu permets, mon cher ami, que je conduise monsieur, et tu voudras bien attendre ici que je revienne proclamer devant toi l'innocence de Médéric.

M. de Muire ne répondit pas, mais il laissa faire, et le commandant entraîna le chef de la sûreté, qui tenait à s'éclairer, quoiqu'il ne prît pas encore très au sérieux les affirmations du défenseur de M. de Mestras.

Le comte les vit disparaître dans la loge avec Carcenac ; et, presque au même moment, Pierre Dax, qui venait de prendre congé d'Andrée, se montra sur le seuil du vestibule.

Un des battants de la porte cochère était resté entrouvert. Pierre Dax profita de l'occasion pour s'en aller sans bruit, et M. de Muire n'aperçut que son dos.

Mais le père de Marcelle ne prévoyait guère la nouvelle surprise que lui ménageait la Providence, qui vient au secours des affligés et qui protège les innocents.

VI

Le comte de Muire avait eu la veille au soir, avec sa fille, une longue et orageuse explication.

Surprise par lui, au moment où elle venait de quitter Médéric, Marcelle oubliant les sages avis de Georges, avait tout avoué à son père, qui s'était emporté contre elle et même contre son ami le commandant. Il refusait de croire que Médéric eût été remis en liberté ; il l'accusait de s'être évadé ; il était allé jusqu'à menacer d'informer le parquet de Versailles que ce mauvais garçon rôdait la nuit aux abords de la villa des Frênes.

Et, après cette explosion de colère, il avait déclaré nettement à Marcelle qu'il lui défendait de jamais revoir son ancien fiancé. À quoi Marcelle avait répondu que rien ne l'empêcherait de garder son cœur à Médéric de Mestras.

Le père et la fille s'étaient séparés, sans s'être remis d'accord, et le père avait pris la résolution d'en finir avec une situation intolérable ; d'en finir en vendant ses immeubles et en emmenant Marcelle au fond de la Bretagne, où il possédait encore une petite terre, et où il comptait vivre avec elle, loin du monde.

Après lui avoir signifié cette résolution, il s'était mis en devoir de l'exécuter immédiatement. Levé de grand matin, il était parti pour Paris, sans voir sa fille, qui dormait encore, – il le croyait du moins. Il venait de donner à son notaire l'ordre de vendre à n'importe quel prix ; il comptait rentrer

ensuite à la villa, et enlever Marcelle dès le lendemain, sans prévenir son ami Georges.

M. de Muire comptait sans l'énergie de cet enfant de dix-neuf ans, qui s'était juré de tenir parole à Médéric. Elle laissa partir son père, qu'elle vit, de sa fenêtre, monter en coupé, s'habilla à la hâte et gagna Chatou à pied. Elle y arriva, quelques minutes avant le passage du premier train venant de Saint-Germain. À sept heures, elle débarquait à Paris, se jetait dans un fiacre et se faisait conduire place Pigalle.

Quand elle entra chez Médéric, le commandant était sorti depuis dix minutes. Elle aurait préféré le rencontrer ; mais son absence ne la troubla point. Elle était décidée à se compromettre, s'il le fallait, pour forcer le consentement de son père, et elle savait bien que son fiancé n'abuserait pas de la situation.

Que s'étaient dit les deux amoureux, pendant la demi-heure qu'ils avaient passé ensemble dans le petit appartement de Médéric ? Tout et rien. Ce que se disent les oiseaux qui gazouillent sous la feuillée. M. de Muire aurait pu les voir et les entendre, sans y trouver à redire.

À ce moment-là, assis au fond du jardin de son hôtel du boulevard Malesherbes, il écoutait Georges Roland plaider la cause du fils de son ancien colonel, et il ne se laissait pas persuader.

Et plus tard, après les déclarations du chef de la sûreté, il doutait encore de l'innocence de Médéric.

Peu s'en fallut qu'il ne quittât la place, sans attendre le retour de ce chef qui, après avoir constaté la mort des deux coupables, recevait les déclarations du commandant et inventoriait les valeurs et les papiers trouvés par Carcenac

dans les poches de Golymine. Ce fut long, et le comte allait perdre patience, lorsque ces messieurs reparurent.

Ils amenaient avec eux Andrée d'Argouges, qui avait attesté que les assassins s'étaient pris de querelle dans le cabinet noir, à propos d'une promesse de partage signée par Maurevers, et remise au soi-disant Golymine qui refusait de la rendre.

La conviction du chef de la sûreté était faite et il tenait à déclarer devant M. de Muire que M. de Mestras avait été victime d'une erreur judiciaire. Et, comme M. de Muire ne se serait probablement pas contenté de son affirmation, il entreprit de lui démontrer, en lui exposant les faits, que le crime n'avait pu être commis que par les deux scélérats qui venaient de s'entretuer.

On peut appartenir à la police et avoir de l'esprit et du tact.

Ce chef d'une armée qui fait la guerre aux coquins, et que les honnêtes gens devraient bénir, était de plus un homme de cœur et, après avoir écouté les franches explications de Georges, il avait vu clairement le côté scabreux de la situation.

Il s'agissait de convaincre M. de Muire, sans lui laisser soupçonner que sa femme avait été la maîtresse de Golymine, et probablement de quelques autres. Le commandant avait déjà préparé les voies, en disant à son ami Jacques que les relations de ce faux grand seigneur avec la comtesse avaient été des relations d'affaires. Le chef parla dans le même sens. Il fit ressortir ce fait que la tentative nocturne de Maurevers avait eu pour but de reprendre un reçu signé par Golymine, un reçu que le voleur avait trouvé moyen de dé-

truire. Après l'abus de confiance, le meurtre. L'un était la conséquence de l'autre. Maintenant que les deux scélérats étaient morts et que la fortune de leur victime était retrouvée, il n'y avait plus lieu de suivre l'affaire.

En ce qui concernait M. de Mestras, l'instruction était close. La surveillance à laquelle il était encore soumis allait être levée immédiatement. Et le chef allait prendre des mesures pour que le drame qui venait d'ensanglanter l'hôtel n'eût pas un trop grand retentissement. Il était impossible de le cacher et la fin tragique de Golymine allait certainement mettre en émoi le monde où il s'était introduit. Mais, à Paris, tout s'oublie très vite.

– On parlera beaucoup de la catastrophe, pendant quelques jours ; un mois après, on n'y pensera plus, dit le chef de la sûreté, et la préfecture fera en sorte d'empêcher que le nom de M. le comte de Muire soit mêlé aux récits que publieront les journaux. On présentera l'événement comme une tentative de vol suivie d'une bataille entre les deux complices, à propos du partage du butin, bataille qui s'est terminée par leur mort. Et on évitera de rattacher cette affaire à celle du coup de pistolet.

Le chef conclut en conseillant à M. de Muire de s'éloigner de Paris pour quelque temps. La raison s'y prêtait, et le comte pouvait choisir entre les plages et les villes d'eaux. Pendant son absence, le bruit se calmerait, et l'opinion publique, un instant surexcitée, apprécierait plus sainement les faits qui l'avaient émue.

M. de Muire écoutait sans mot dire ; mais on lisait sur son visage qu'il n'était pas très éloigné de se rendre à de si bonnes raisons.

L'orateur qui les faisait valoir avait à sa droite le commandant, et, à sa gauche, Hélène.

Carcenac était allé, par ordre de Georges Roland, monter la garde dans la chambre de l'institutrice. Les valeurs trouvées sur Golymine étaient restées sur la table, et il fallait bien qu'on y veillât.

Pierre Dax, en sortant de l'hôtel n'avait pas fermé le battant de la porte cochère, et les passants du boulevard Malesherbes auraient pu voir de loin le conciliabule, qui se tenait au fond du jardin ; mais ils ne s'arrêtaient pas pour regarder des gens qui avaient l'air de causer paisiblement.

Un fiacre stationnait devant cette porte, un fiacre qu'occupaient deux agents, venus avec leur chef pour lui prêter main forte, au cas où il aurait eu besoin d'être secouru.

Un troisième agent, celui qui avait filé le commandant, depuis la place Pigalle, se promenait sur le trottoir en attendant des ordres. Le pauvre diable ne s'était pas couché et il ne demandait qu'à être relevé de service, lorsqu'il vit poindre de l'autre côté du boulevard le camarade qu'il avait laissé en faction devant la porte de la maison où demeurait M. de Mestras.

Et ce camarade était encore dans l'exercice de ses fonctions. S'il avait quitté son poste, c'est qu'il suivait Médéric, lequel, après en avoir délibéré avec Marcelle, s'était décidé à venir rejoindre Georges Roland. Marcelle donnait le bras à son fiancé et ne s'occupait guère de l'homme qui les espionnait.

Cet homme qui était entré en fonctions au point du jour, Médéric ne l'avait jamais vu ; mais, en abordant le trottoir de

l'autre côté de la chaussée, il reconnut l'autre que, la veille au soir, il avait eu sur ses talons, pendant quelques heures. Médéric ne s'étonna pas trop de le retrouver là et se dispensa de le montrer à mademoiselle de Muire. Les deux amoureux cherchaient le commandant pour se mettre sous sa protection. Ils savaient qu'il était à l'hôtel de Muire. Peu leur importait le reste.

Ils entrèrent résolument ; mais à peine eurent-ils franchi le seuil qu'ils s'arrêtèrent court en apercevant le groupe qui leur masquait M. de Muire.

Georges Roland, Hélène Lanoue et le chef de la sûreté leur tournaient le dos et, cependant, ils reconnurent, à la tournure, le commandant et la jeune fille.

Quel que fût le troisième personnage, il n'était plus temps de reculer. Ils avancèrent donc bravement et ils arrivèrent tout près de leurs amis, juste à point pour entendre ces mots, prononcés par le comte de Muire :

– Qu'il vienne donc ! Pourquoi se cache-t-il, puisqu'il n'a rien à se reprocher ?

– Me voici ! cria Médéric, en écartant ses défenseurs qui lui barraient le passage.

Et il tomba aux genoux du comte abasourdi.

Ce fut un coup de théâtre à effets répétés, car Marcelle entra en scène presque en même temps que Médéric, et son apparition faillit tout gâter.

Hélène et le commandant la reçurent à bras ouverts, sans songer à lui demander d'où elle venait. Mais son père, qui n'avait pas repoussé Médéric, se leva brusquement, et vint à elle avec un visage sévère.

– Grâce pour moi aussi ! s'écria la jeune fille. Je l'aime… et vous savez bien qu'il est innocent.

Médéric était déjà debout. Elle se serra contre lui et elle reprit d'une voix suppliante :

– Si vous nous maudissez, j'en mourrai.

Le comte, vaincu, leur ouvrit ses bras.

– Unis-les maintenant ! dit Georges en prenant la main de Marcelle et en la mettant dans la main de Médéric.

Hélène fondait en larmes, et le chef de la sûreté avait les yeux humides.

La note comique fut donnée par Carcenac, qui assistait à la réconciliation d'une fenêtre du deuxième étage, et qui se mit à crier d'une voix retentissante :

– Vive le commandant Roland ! vive le fils du colonel de Mestras !

Ses exclamations attirèrent à la porte de l'écurie le cocher qui venait de donner de l'avoine à ses chevaux, et Georges alla lui dire d'atteler. Georges jugeait sagement que cette scène avait assez duré, et qu'il était temps que M. de Muire rentrât à la villa des Frênes avec sa fille et mademoiselle Lanoue.

Médéric irait les y retrouver, dès que le chef de la sûreté le lui permettrait.

Mais le commandant n'avait rempli qu'une partie de sa tâche. Il venait de sauver un innocent. Il lui restait à punir un coupable.

Vingt minutes après la scène du pardon qui venait de faire tant d'heureux, le comte de Muire, sa fille, et l'institutrice de sa fille, roulaient en coupé sur la route de Chatou.

Le commandant, le chef de la sûreté et Médéric étaient restés en conférence dans le jardin.

Le chef avait appelé ses agents et il leur donnait ses instructions : surveillance levée en ce qui concernait M. de Mestras ; occupation de l'hôtel jusqu'à l'enlèvement des cadavres. Deux hommes suffiraient à les garder. Les deux autres n'ayant plus personne à *filer*, iraient avertir la préfecture de police et le parquet.

Cette nouvelle affaire ne devait pas être suivie par le juge d'instruction de Versailles, mais il importait qu'il fût informé immédiatement des faits qui prouvaient l'innocence du prévenu Mestras.

– Cela me regarde, dit le chef, et il faut que monsieur m'accompagne à Versailles. Quand le magistrat aura entendu mon rapport, il rendra, séance tenante, une ordonnance de non-lieu, et celle-là sera définitive. J'ai pris sur moi de renvoyer les agents qui avaient mission de surveiller M. de Mestras. Ils ne reparaîtront plus et aujourd'hui même, l'instruction sera close.

Médéric ne pouvait pas moins faire que de remercier ce brave homme qui prenait si énergiquement sa défense et de lui obéir. Il déclara qu'il était prêt à le suivre et que pour lui ce voyage serait une fête. Quelle différence avec celui qu'il avait fait en la même compagnie trois semaines auparavant !

Le chef ajouta qu'il attendrait, pour partir avec M. de Mestras, l'arrivée du commissaire de police. Il lui res-

tait, d'ailleurs, à mettre en sûreté les énormes sommes trouvées sur Golymine ; il décida qu'elles seraient déposées dans le secrétaire où Georges Roland avait pris les lettres de ce bandit et que Maurevers, la nuit suivante, n'avait pas eu le temps de forcer.

Carcenac serait chargé provisoirement de monter la garde près de ce meuble, dont le chef de la sûreté emporterait la clef.

Tout cela étant convenu, le commandant n'avait plus rien à faire dans l'hôtel de Muire. Il serra la main de Médéric, en lui donnant rendez-vous à la villa des Frênes et prit congé du chef, après lui avoir chaleureusement exprimé sa gratitude.

Depuis que mademoiselle Lanoue lui avait raconté son aventure, le commandant était possédé par une idée fixe. Il voulait voir le vicomte de Liscoat, qui l'avait si odieusement offensée, lui demander des explications, et payer d'un bon coup d'épée l'ignoble conduite de ce personnage.

Et, comme il ne devait retrouver Médéric que le soir, le commandant pensa qu'il ne pouvait pas mieux employer sa journée qu'en arrangeant une rencontre avec ce Liscoat.

On a beau avoir contre un homme les griefs les plus sérieux et les plus légitimes, on n'improvise pas un duel. Il faut d'abord trouver des témoins et leur expliquer l'affaire. Cette dernière obligation ne laissait pas que d'embarrasser Georges Roland, car il lui fallait mettre en scène mademoiselle Lanoue, raconter l'aventure de la rue Jouffroy et même dire pourquoi il avait le droit, comme futur mari, de venger l'outrage subi par une jeune fille qui n'était sa parente à aucun degré.

Après réflexion, il résolut de s'adresser à M. de Brangue. Le marquis était un galant homme ; il savait ce dont était capable le vicomte de Liscoat, et il avait eu tout récemment, avec Georges, une conversation où il avait été question de l'institutrice de mademoiselle de Muire et des projets de séduction du vicomte. Le marquis était donc tout préparé à recevoir la plainte du commandant, et il ne refuserait pas de l'assister, même contre un ancien compagnon de plaisir, dont il désapprouvait assurément les procédés en matière de galanterie.

M. de Brangue demeurait à deux pas, et il devait être chez lui à cette heure matinale. Georges Roland allait s'y rendre directement lorsque, en sortant de l'hôtel de Muire, il fut abordé par la veuve du misérable Maurevers, qui lui dit :

– Vous n'avez pas oublié, monsieur, que je devais vous rencontrer ce matin, sur la route, près de la villa des Frênes. Je me suis lassée d'attendre et j'ai osé interroger un des domestiques de M. de Muire, qui m'a appris que vous étiez retourné à Paris hier soir, et que mademoiselle Lanoue n'était pas rentrée au château. Je ne puis plus rester comme je suis… mes enfants ont faim et je viens vous rappeler votre promesse. Conduisez-moi chez l'oncle de mon mari… chez M. le marquis de Brangue.

– Soit ! répondit sans hésiter le commandant. Venez avec moi. J'y vais.

Il avait compris que cette malheureuse femme allait lui fournir un excellent prétexte pour aborder le marquis, et que mieux valait en finir le plus tôt possible avec la lugubre aventure de Maurevers, complice de Golymine et neveu de M. de Brangue.

Il s'achemina donc vers la rue de Madrid, flanqué de la ci-devant princesse, qui s'était habillée de son mieux, sans parvenir à se donner l'air respectable.

Il se dispensa de lui annoncer la mort tragique de son mari, pensant qu'elle l'apprendrait toujours assez tôt, et elle ne lui adressa pas la parole pendant toute la durée du trajet, qui ne fut pas long.

– Voici les papiers de Julien, lui dit-elle, quand il s'arrêta devant la maison du marquis. Je vous les confie. Plaidez la cause de mes enfants. J'attendrai mon arrêt dans la rue.

C'était justement ce que souhaitait le commandant qui ne se souciait pas de présenter une personne aussi mal accoutrée, et qui préférait s'expliquer en tête à tête avec M. de Brangue.

Il laissa donc à la porte la dernière des Orbitello, et il monta seul au premier étage, où le marquis occupait un bel appartement. Là, il remit sa carte à un valet de chambre très bien stylé et il fut reçut tout de suite.

Le vieux beau venait d'achever sa toilette et accueillit le commandant avec une courtoisie où perçait un peu d'étonnement. Georges ne lui laissa pas le temps d'achever la phrase obligée : « Puis-je savoir à quelle circonstance je dois l'honneur de vous voir ici ? » Georges alla droit au but. Après s'être très brièvement excusé de la liberté qu'il prenait, il raconta au marquis toute l'histoire de Julien de Maurevers, fils unique de mademoiselle Herminie de Brangue, depuis le mariage de ce gentilhomme dévoyé jusqu'à sa lamentable fin. Il y mêla nécessairement l'histoire non moins étrange de Golymine, sans oublier la part que ces

deux hommes avaient prise à l'assassinat de la comtesse de Muire.

Le marquis écouta ce long récit avec un sang-froid de grand seigneur que le déshonneur d'un parent indigne ne saurait atteindre. Son premier mot fut :

– Liscoat avait raison. C'est à moi qu'était destiné la balle, qui a tué madame de Muire. Mon joli neveu comptait hériter de moi et il voulait accélérer l'ouverture de ma succession. Il comptait sans son hôte, car mon testament est fait depuis longtemps.

– Il laisse une veuve et trois enfants, dit Georges.

– Sa veuve ne peut être qu'une intrigante.

– Voici un dossier qui établit qu'elle est bien la fille du prince Orbitello, et qu'elle a régulièrement épousé, à Naples, Julien de Maurevers. Elle vous demande du pain pour vos petits-neveux.

Le marquis prit les papiers et dit froidement :

– C'est bien, monsieur ; j'aviserai. Assurez cette femme que, si ses enfants ont réellement le droit de porter le nom que portait ma sœur, je ne les laisserai pas mendier.

– En me chargeant de vous remettre la supplique de cette malheureuse, je crois n'avoir fait que mon devoir, répondit le commandant sans se déconcerter. Et j'espère, monsieur le marquis, que vous allez me permettre de vous entretenir du principal objet de ma visite. Il s'agit de M. le vicomte de Liscoat.

– Parlez, monsieur.

– Vous m’avez dit, avant-hier, que M. de Liscoat se vantait de réussir à séduire l’institutrice de mademoiselle de Muire. Vous avez ajouté qu’il était très capable de l’enlever, et, comme je vous ai déclaré que, s’il s’en avisait, je lui demanderais raison de sa conduite, vous m’avez répondu que je ferais fort bien et qu’il avait grand besoin d’une leçon.

– Tout cela est exact. Où voulez-vous en venir ?

– À vous apprendre que M. de Liscoat a tendu à mademoiselle Lanoue un piège odieux ; qu’il l’a attirée dans une maison où il prétendait la séquestrer et d’où elle s’est échappée par miracle.

– C’est abominable… et je me charge de le lui dire.

– Voulez-vous lui dire en même temps que mademoiselle Lanoue sera bientôt ma femme, qu’en l’insultant il m’a insulté, moi, et qu’il me doit une réparation par les armes ?

– Je puis faire cela.

– Et si, comme je n’en doute pas, il accepte une rencontre, voulez-vous, monsieur le marquis, me faire l’honneur d’être mon premier témoin ?

M. de Brangue parut plus que surpris de la proposition, et peut-être allait-il répondre par un refus formel, quand son valet de chambre entra et lui dit à demi-voix que le vicomte de Liscoat était là.

– Priez-le d’attendre un instant, répondit le marquis.

Et, dès que le domestique eut disparu :

– Monsieur, le hasard amène ici celui que vous accusez d’une action tout à fait indigne d’un galant homme. Il a été

mon ami et il cesserait de l'être s'il m'était prouvé qu'il s'est conduit de la sorte. Vous trouverez bon que je l'interroge avant de prendre parti contre lui. Si vous étiez présent, il refuserait probablement de se justifier ; mais je désire que vous entendiez l'explication que je vais avoir avec lui. Veuillez passer dans ce fumoir. Je vous appellerai quand je jugerai que le moment est venu de vous mettre face à face avec votre adversaire.

C'était proposer au commandant d'écouter aux portes – derrière un rideau, ce qui revient au même – mais, dans certains cas, la fin justifie les moyens, et Georges Roland accepta d'autant plus volontiers qu'il n'était pas encore tout à fait revenu des doutes qui avaient effleuré son esprit, et que les réponses de M. de Liscoat allaient l'éclairer complètement sur l'aventure de mademoiselle Lanoue.

Il sortit donc du salon où M. de Brangue l'avait reçu et, dès que la portière qui séparait les deux pièces fut retombée sur lui, le marquis alla ouvrir au vicomte, qui entra en disant :

– Ah ! mon cher, j'en ai long à te raconter… et de singulières nouvelles à t'apprendre !

– Tu es seul, j'espère ?

– Tu le vois, répondit évasivement le marquis.

– Je te demande cela parce que tu m'as fais attendre ; mais je devine pourquoi… une femme, sans doute.

M. de Brangue haussa les épaules, et le vicomte reprit :

– Mon cher, je commence par la grande nouvelle. Le triomphant Golymine a disparu. Il est en fuite et il a fait des dupes partout. On a découvert que ce prétendu descendant

des Jagellons n'était qu'un vulgaire filou. On raconte même qu'il a escroqué la fortune de cette vieille folle de comtesse. Voilà pourquoi son mari est ruiné.

– Je sais tout cela.

– Ah ! bah !… qui donc t'a si bien renseigné ? Je viens d'apprendre par hasard la débâcle du faux Polonais… le gérant du cercle que j'ai rencontré dans la rue, et qui m'a dit que le commissaire de police l'a fait appeler, pour lui demander si Golymine trichait au jeu. Eh bien, mon cher, la fin de ce Golymine ne m'a pas surpris. Je l'ai toujours considéré comme un intrigant.

– Toi, qui prônais partout ses mérites ! par exemple, voilà qui est trop fort !

– J'ai pu m'y laisser prendre autrefois, mais depuis longtemps j'avais des soupçons. Du reste, peu m'importe que ce rastacouère slave aille au diable… ou au bagne ; ce n'est pas de lui que je viens te parler.

– De qui donc, alors ?

– De moi, cher ami. J'ai besoin d'un bon avis. Il vient de m'arriver une histoire déplaisante qui menace de mal tourner.

– Quelle nouvelle sottise as-tu faite ?

– Voilà : je t'ai parlé vingt fois de cette petite Hélène, l'institutrice de Marcelle de Muire. Tu la connais, du reste, et tu sais qu'elle est adorablement jolie. J'avais essayé souvent de lui faire entendre qu'elle perdait son temps à donner des leçons et qu'il ne tenait qu'à elle de se lancer sur le chemin de la fortune… je me chargeais de le lui ouvrir…

– Et elle a repoussé tes honnêtes propositions.

– Elle a feint de ne pas les comprendre. Mais je connais ces Agnès. Elles jouent l'innocence et elles acceptent très bien le fait accompli. Je me suis donc décidé à employer les grands moyens.

– C'est-à-dire à l'enlever ?

– Je n'ai pas osé aller jusque-là, à cause de ce vieux Sganarelle de Jacques… et aussi, à cause de l'ami de la maison, ce commandant Roland, qui s'est constitué le chevalier de la petite. Un jour, en déjeunant avec lui, chez Durand, j'ai parlé d'elle un peu légèrement ; il s'est gendarmé et il a failli me demander raison de mes plaisanteries. Je ne me souciais pas de me faire des affaires avec cet homme vertueux, et j'ai préféré prendre la demoiselle par la douceur. J'ai déniché une ancienne camarade à elle… une certaine Juliette Védrine qui était institutrice chez la comtesse Borisof, et qui est maintenant entretenue par le prince Werki, un grand diable de Russe, que tu as dû rencontrer au cercle.

– Je le connais. Il n'est pas à Paris en ce moment.

– Non, mais Juliette y est. Il l'a installée, rue Fortuny, et je suis très bien avec elle. Je l'ai donc priée de m'aider à amadouer cette fauvette récalcitrante et elle y a consenti de très bonne grâce. Elle lui a écrit de venir la voir, rue Jouffroy, dans une petite maison qui m'appartient et qui a déjà servi de volière à quelques jolis oiseaux. La jeune Lanoue ignorait que son amie de pension a mal tourné et elle est venue se mettre en cage.

Plus Liscoat avançait dans son récit, plus la figure du marquis se rembrunissait. Cet honnête gentilhomme conte-

nait à peine son indignation, mais il se taisait, parce qu'il voulait tout entendre.

– C'est ici que l'histoire se gâte, reprit Liscoat, qui croyait toujours parler à un approbateur. Je me faisais fort d'apprivoiser la captive. Mon ambassadrice, Juliette, a essayé de me préparer les voies, et elle n'y a pas réussi. Je me suis présenté à mon tour et j'ai été encore plus mal reçu. Cette Hélène est irréconciliable. Elle m'a traité du haut en bas et j'ai dû battre en retraite.

– C'est ce que tu avais de mieux à faire.

– Oui, et j'aurais dû m'en tenir là. Mais je me suis dit : la nuit porte conseil ; cette petite sauvagesse réfléchira et demain, je la trouverai plus traitable. Alors, j'ai fermé la porte de la rue et j'ai emporté la clef.

– Séquestration arbitraire. C'est prévu par le Code pénal.

– Je m'en moque, du Code pénal ; mais je suis dans un très mauvais cas. Je viens de la rue Jouffroy et j'ai trouvé chez moi le commissaire de police du quartier.

» L'oiseau s'était envolé, la nuit, par la fenêtre ; c'est-à-dire, pour parler sans métaphore, que la demoiselle est descendue du premier étage dans la rue, en s'accrochant à des rideaux roulés et attachés bout à bout. Des sergents de ville en tournée ont vu cette espèce de câble qui pendait de la fenêtre ouverte. Ils se sont figurés qu'un voleur s'en était servi pour s'introduire dans la maison. Ils ont fait leur rapport et, quand je suis arrivé, le commissaire était en train de verbaliser. Je n'ai pas eu de peine à lui démontrer qu'on n'a rien volé et je lui ai dit que je ne comprenais rien à ce qui s'était passé. Il s'est retiré, mais je ne serais pas étonné qu'il fît une enquête, à la sourdine… et je dois déjà être très mal noté.

» Mais ce n’est rien que cela. Mademoiselle Lanoue a dû rentrer à la villa et, si elle ne raconte pas son aventure à Jacques de Muire, elle la racontera peut-être à ce commandant Roland, que je soupçonne fort d’être amoureux d’elle, et de lui faire la cour.

– C’est très probable, dit froidement M. de Brangue. Je n’y puis rien. Qu’attends-tu de moi ?

– Un conseil. Que penses-tu de la situation ?

– Tu veux le savoir ? Eh bien, je pense qu’un gentilhomme qui se conduit comme tu l’as fait mérite que ses pairs lui tournent le dos. Il perd sa caste.

– Tu es dur, mon cher… et voilà de bien grands mots, à propos d’une péronnelle que je n’ai pas violentée, après tout. Et toi qui le prends de si haut, tu en as peut-être fait autant… autrefois.

– Jamais ! Et, puisque tu me consultes, je t’engage à reconnaître tes torts en demandant pardon à ceux que tu as offensés.

– Comment, à ceux ! Je puis, à la rigueur, offrir mes excuses à cette vierge farouche, mais tu ne me conseilles pas, je suppose, de confesser ma faute en présence de tous les habitants et de tous les hôtes de la villa des Frênes… la corde au cou et un cierge à la main, comme au moyen âge.

– Il ne s’agit pas de cela. Tu as blessé un galant homme qui épousera bientôt mademoiselle Lanoue. Il faut que tu lui exprimes le regret d’avoir insulté sa fiancée.

– Allons donc ! ce serait ridicule. Il me prendrait pour un lâche ou, tout au moins, pour un sot. J’aime mieux me battre.

– Nous nous battrons donc, dit Georges, en se montrant tout à coup.

– Vous ici, monsieur ! s'écria Liscoat.

– C'est moi, reprit le marquis de Brangue, c'est moi qui ai prié M. le commandant Roland d'entrer dans ce fumoir, lorsque tu es arrivé et d'y rester jusqu'à ce que j'aie fini de t'interroger. Si tu refuses de lui présenter les excuses que tu lui dois, je lui servirai de témoin, et je ferai des vœux pour qu'il te tue comme tu l'as mérité.

Liscoat hésita. Il avait pâli, et ce n'était pas de peur ; car ce libertin éhonté avait du moins le mérite d'être brave. Il sentait bien qu'il avait commis une mauvaise action, mais son orgueil l'empêchait d'en convenir. Il finit cependant par écouter la voix de sa conscience, et il dit avec effort :

– J'avoue que ma conduite a été blâmable, et je regrette d'avoir offensé une jeune fille irréprochable et un galant homme que j'estime.

– Cela me suffit, monsieur, répondit sèchement Georges.

– À la bonne heure ! s'écria M. de Brangue. Commandant, je vous remercie. Toi, Liscoat, je te pardonne, parce que j'espère que cette vilaine aventure te décidera à enrayer.

– Enrayer ! s'écria Liscoat. Ce ne serait pas assez. Je vais dételer.

– Mieux vaut tard que jamais, dit gravement le marquis.

Et il ajouta, en serrant la main de Georges Roland :

– Je vous prie, monsieur, de présenter mes plus sympathiques hommages à mademoiselle Lanoue et d'annoncer ma

très prochaine visite à mon vieil ami Jacques de Muire. Je serai très heureux de revoir, aux Frênes, M. Médéric de Mestras. Veuillez rassurer sur leur sort à venir, la veuve et les orphelins que vous venez de me recommander. Eux aussi, ils sont innocents. Je ne les oublierai pas.

*

* *

Un an s'est écoulé depuis la mort de la comtesse de Muire, et il est permis d'espérer que Dieu a fait miséricorde à cette âme égarée.

Marcelle a épousé Médéric, au mois d'octobre, dans la petite église du Vésinet ; le commandant Georges Roland et Andrée d'Argouges se sont mariés, le lendemain, à Saint-Philippe-du-Roule.

Et les deux couples fortunés ont passé l'hiver en Italie.

M. de Muire ne les y a pas accompagnés, mais il a repris goût à la vie. Ses amis se sont entendus pour qu'il ignorât toujours que sa femme le trompait, et le chef de la sûreté, d'accord avec les magistrats, a fait en sorte d'étouffer honnêtement l'affaire de la mort des deux assassins Golymine et Maurevers.

On en a parlé pendant huit jours ; on n'en parle plus.

Ainsi va le monde parisien, et en dehors des Muire et de leurs intimes, il n'y a plus guère que le bonhomme Postel qui se plaise à entretenir ses proches et ses amis de ce drame du Vésinet, où il a joué le rôle de la Providence. Il s'en vante volontiers, et il n'est pas médiocrement fier d'avoir été invité à la noce de mademoiselle de Muire.

Pierre Dax a été un des témoins du mariage de Médéric, et il est devenu l'ami du commandant.

Le marquis de Brangue a renvoyé à Naples la ci-devant princesse Orbitello et ses enfants. Il leur sert une pension convenable et il ne les oubliera pas dans son testament.

Ce viveur de la vieille roche s'est rangé et il fera certainement une fin édifiante ; mais l'incorrigible Liscoat n'a ni dételé, ni même enrayé. Il s'est borné à renoncer aux institutrices vertueuses et il a soufflé au prince Werki, Juliette Védrine, qui lui coûte des sommes folles et qui se moque de lui outrageusement. Elle le mettra sur la paille et il aura mérité son sort.

La justice est au ciel ; quelquefois elle est aussi de ce monde, car Marcelle et Médéric, Andrée et Georges, sont aussi heureux qu'on puisse l'être ici-bas.

Le sang de nos rois crie et n'est point écouté,

a écrit Racine, dans *Athalie*.

Le sang de Louise Plantier, comtesse de Muire, ne valait assurément pas le sang des rois de Juda et pourtant il n'a pas en vain crié vengeance.

L'indigne frère d'Andrée d'Argouges et le vil neveu du marquis de Brangue sont morts comme des chiens enragés.

Dieu, sur cette terre, a frappé les méchants et récompensé les bons.

Carcenac, qui a de la religion comme tous les vieux soldats, ne cesse pas de le bénir.

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Juillet 2017

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Richard, Jean-Marc, AlainC, Coolmicro.

– **Qualité** :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.